

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de
CLERMONT, Prince du Sang.

*Par M. A. ROUX, Docteur-Régent de la
Faculté de Médecine de Paris, Membre de
l'Académie Royale des Belles-Lettres, Sciences
& Arts de Bordeaux, & de la Société Royale
d'Agriculture de la Généralité de Paris.*

*Medicina non ingenii humani partus, sed temporis
filia. Bagl.*

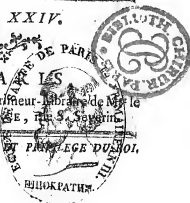
JANVIER 1766.

TOME XXIV.

A P A R I S

Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de Mgr le
Comte de PROVENCE, rue S. Severin.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI,





JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

JANVIER 1766.

EXTRAIT.

Traité des Maladies des femmes, où l'on a tâché de joindre à une théorie solide la pratique la plus sûre & la mieux approuvée, avec deux Dissertations, pour servir d'éclaircissement à quelques endroits des maladies des femmes; par J. ASTRUC, professeur royal de médecine, médecin-consultant du roi, avec cette épigraphe :

In hoc gaudeo aliquid discere, ut doceam; nec me ulla res delectabit, licet eximia sit & salutaris, quam mihi uni feciturus sum.

SENEQ. lib. j. Epist. 6.

Tomes V & VI. A Paris, chez Cavelier, 1765; in-12, deux volumes.



ORSQUE M. Astruc publia, en 1741, les quatre premiers volumes de son *Traité des maladies des femmes*, il promit, pour le compléter, d'y joindre un troisième livre

qui traiteroit de *la grossesse & des maladies qui y ont rapport* : il remplit aujourd'hui cet engagement ; & au lieu d'un volume qu'il avoit promis , il en donne deux dont le second traite *des maladies des mamelles & des vices du lait*. Il est terminé par deux dissertations qui sont destinées , la première à *éclaircir ce qu'il avoit dit dans le premier volume sur la structure de la matrice* : structure sur laquelle M. Van-Swieten avoit proposé quelques doutes ; la seconde, à *répondre aux réflexions critiques d'un extrait des premiers tomes de son ouvrage , inséré dans le Journal des sçavans de l'année 1762.*

La plus grande partie du premier volume est de pure théorie. M. Astruc entreprend d'y expliquer la génération qu'il reconnoît cependant pour un mystère de la nature , sur lequel il ne rougit pas d'avouer son ignorance quand l'occasion s'en présente. Il traite, dans le premier chapitre, des parties de la génération , & décrit d'abord la matrice. Fondé sur le mécanisme connu de plusieurs autres parties , il ne doute pas que son orifice ne soit tenu fermé dans l'état ordinaire , & sur-tout dans la grossesse , par un muscle constricteur formé de plusieurs fibres circulaires qui sont autour , dont il consent cependant qu'on ne regarde l'existence que comme

une conjecture, jusqu'à ce que l'observation l'ait justifiée. Il admet aussi, à l'orifice des trompes, des fibres radieuses propres à les dilater, quand elles se contractent. Enfin il donne à ce viscere une membrane charnue qu'il dit être semblable à la membrane charnue des intestins ou de l'estomac, & formée d'un grand nombre de fibres charnues, très-apparentes dans la matrice des femmes grosses, dont les unes sont longitudinales, & vont du fond à l'orifice; les autres obliques, en deux sens différens, de droite à gauche, & de gauche à droite; mais le plus grand nombre sont circulaires, sur-tout vers le fond de la matrice, où Ruysch les a prises pour un muscle particulier.

Il admet, avec tous les anatomistes, que les vaisseaux de la matrice, par leur anastomose, forment deux réseaux distincts, un réseau artériel & un réseau veineux, qu'il dit être très-apparens par-tout, entre la membrane charnue & la membrane interne, dans la matrice des femmes grosses, mais sur-tout à l'endroit où étoit l'attache du placenta. Il ajoute : « De la plu-
 » part des nœuds de ce réseau veineux,
 » c'est-à-dire de l'endroit où les veines se
 » réunissent, s'élevent de petits bouts ou
 » appendices de veines, du côté de la mem-
 » brane intérieure de la matrice, qui percent

» cette membrane, qui sont naturellement
» bouchés de ce côté-là; d'où vient qu'on
» les appelle quelquefois *veines cæcales*,
» mais qui s'ouvrent dans certains cas, &
» versent le sang dans la cavité de la ma-
» trice comme dans le tems des règles,
» dans le tems que le sang doit être fourni
» au placenta, pour la nourriture du fœtus,
» dans le tems des vuidanges en rouge après
» l'accouchement, & dans le tems des per-
» tes de sang.

» Ces appendices veineuses ou cæcales
» ne sont guères sensibles que dans la ma-
» trice des femmes grosses, & dans les der-
» niers mois de la grossesse; mais alors on
» trouve qu'elles débordent dans la ma-
» trice, à l'endroit où le placenta est atta-
» ché, de trois ou quatre lignes, & quel-
» quefois de cinq; que, par ces allonge-
» mens, elles s'enfoncent & ; pour ainsi
» dire, s'engraiment dans des creux ou ni-
» ches proportionnées qu'elles se sont pra-
» tiquées dans la substance du placenta;
» qu'elles contribuent, par ce moyen, à
» fortifier l'attache du placenta avec la ma-
» trice; enfin que, dans les progrès de la
» grossesse, elles versent, par leur extré-
» mité qui s'ouvre, le sang de la mere dans
» les cellules du placenta d'où il est repris
» par les veines ombilicales, & porté à
» l'embryon.

DES MALADIES DES FEMMES.

» Comme, dans cet état, ces appendices sont assez grosses, quoiqu'elles ne
 » le soient pas toutes également, on peut
 » alors non-seulement les distinguer à l'œil ;
 » mais on peut même y introduire une sonde
 » assez grosse, & la conduire sans peine
 » jusqu'aux rameaux veineux d'où elles
 » naissent, pour s'assurer, par ce moyen,
 » de la vérité des faits qu'on vient de rap-
 » porter.

M. Astruc décrit ensuite les vaisseaux vermiculaires qu'on observe sur la face interne de la matrice, & qu'il appelle *laineux*, à cause, dit-il, *de la couleur & de la nature de l'humeur qu'ils contiennent*. Comme M. Van-Swieten avoit paru former quelques doutes sur l'existence de ces appendices veineuses, M. Astruc a entrepris d'y répondre dans la première Dissertation qui se trouve à la fin du sixième volume dont nous croyons devoir rendre compte en cet endroit. 1° Il y expose ce qu'il dit avoir observé lui-même ; 2° il recueille ce qu'on trouve, sur ce sujet, dans les anciens médecins, depuis Hippocrate jusqu'au dernier siècle ; 3° il rapporte ce qu'ont dit sur la structure de la matrice les anatomistes les plus célèbres du dernier siècle & de celui-ci ; 4° il finit par quelques réflexions qu'il a cru capables d'éclaircir & de décider la question.

Il y assure donc, 1^o que dans le tems qu'il s'appliquoit avec ardeur à l'anatomie; & *ce tems*, dit-il, *remonte bien haut*, il eut occasion, en assez peu de tems, d'ouvrir le corps de deux femmes; l'une qui étoit morte à la fin du neuvieme mois, l'autre, trois ou quatre jours après avoir accouché. Il y observa très-clairement & très-distinctement la structure qu'on vient de décrire : non-seulement il y vit dans l'une & dans l'autre les veines cæcales; mais encore il y introduisit un stylet qui lui démontra qu'elles aboutissoient dans les veines. Bien plus, ayant injecté les veines, il vit ressortir l'injection par les orifices ouverts de ces appendices.

2^o Hippocrate avoit parlé des cotylédons dans la matrice des femmes, sans expliquer ce qu'il entendoit par-là. Galien, qui avoit adopté la même opinion, sur l'autorité de Dioclès de Caryste, & de Praxagore de l'isle de Cos, dit que, par ces cotylédons, on devoit entendre « des embouchures de » veines qui formoient des avances dans la » matrice à-peu-près comme les hémor- » rhoïdes dans le rectum, qui versaient du » sang pour la nourriture du fœtus, & qui » servoient, en même tems, à en fortifier » les attaches. » M. Astruc reconnoît, dans ce passage, tout embrouillé qu'il lui paroît les veines cæcales, ou appendices vei-

neufes qu'il a vues dans la matrice des femmes grosses ; & il se persuade qu'on les y reconnoîtra de même, si l'on pefe toutes les circonstances. Depuis cette dernière époque jusqu'au renouvellement des lettres, les médecins, subjugués par l'autorité de Galien, n'ont rien vu par eux-mêmes ; & n'ont fait que répéter ce qu'il a dit le plus souvent d'une manière très-embrouillée. Depuis le renouvellement des lettres, Nicolas De Rochez, *Rochaus*, qui fit imprimer, à Paris, en 1542, un *Traité sur les maladies des femmes*, dit, dans le premier chapitre de cet ouvrage qui contient une description anatomique de la matrice, que « le placenta, ayant rempli » ses fonctions, se sépare des acétabules ou » cotylédons de la matrice, comme le pé- » dicule d'une pomme meure se détache » de la branche à laquelle elle tenoit ; » » ajoutant tout de suite, dit M. Astruc, » que c'est de ces acétabules que coule le » sang des règles, ou, pour mieux dire, les » vuidanges qui suivent l'accouchement ; » ce qui, comme on voit, ressemble tout-à-fait aux appendices veineuses que nous admettons dans la matrice, & auxquelles nous attribuons le même usage. Cela lui paroît confirmé par un autre passage du même auteur, dans lequel il dit que la matrice est parsemée intérieurement de points qui sont

les orifices d'autant de veines qui tendent vers la cavité de la matrice ; que ces orifices s'appellent *cotylédons*, & qu'ils ont un triple usage ; qu'ils sont la source du sang menstruel ; qu'ils fournissent un sang beaucoup plus pur, pour nourrir la matrice & le fœtus, & que, par leur figure, ils embrassent les fibres qui servent à attacher le fœtus à la matrice. M. Astruc rapporte ensuite des passages de Jacques Sylvius, de Gorrée, de Thomas Bartholin & de Diemerbroëck qui disent à-peu-près la même chose ; mais il convient qu'il y a beaucoup d'apparence que ces auteurs n'ont vu les vaisseaux dont ils parlent, que dans Galien qu'ils ont copié. Cependant il en conclut que, depuis Hippocrate jusqu'au siècle dernier, on a communément cru qu'il y avoit, dans les matrices des femmes, des vaisseaux qui débordoient dans leur cavité ; qui, quand elles n'étoient pas grosses, y verfoient, tous les mois, en s'ouvrant, le sang des règles ; qui, dans celles qui l'étoient, en continuant de s'allonger, s'insinuoient dans le placenta ; qu'ils attachoient fortement à la matrice, & dans lequel ils verfoient du sang, pour la nourriture du fœtus. *Voilà*, ajoûte-t-il, *des vaisseaux qu'on doit reconnoître, à ce que je crois, pour les appendices veineuses, ou veines cavales que j'admets, & auxquelles*

il semble qu'il ne manque que le nom.

Si M. Astruc n'a pas trouvé, dans les anatomistes plus modernes, des témoignages exprès des appendices veineuses, telles qu'il les admet, il a cru y trouver des faits qui les indiquent, & desquels il est aisé, selon lui, de conclure qu'elles existent. Il distingue ces faits en deux classes, sous chacune desquelles il rapporte les auteurs qui les ont vus & qui les attestent. 1^o *Dans les femmes mortes, dans le tems de leurs règles, on trouve la surface interne de la matrice hérissée d'un grand nombre DE VEINES qui y débordent, & qu'on ne sauroit presque distinguer dans tout autre tems.* Parmi les auteurs qu'il cite, Natanaël Highmore est le seul qui désigne par le nom de *veines* les vaisseaux qui s'allongent dans la cavité de la matrice, dans le tems des règles. Ruysch se contente de dire que la surface de la matrice est inégale & veloutée. M. Winslow dit qu'elle est garnie de poils très-fins, & comme veloutée. 2^o *La tunique interne de la matrice, sur-tout vers le fond, se trouve percée, dans les femmes qui sont mortes dans le tems de leurs règles, d'un grand nombre de trous très-aisés à distinguer.* Adrien Spigélius a vu ces trous, sur-tout dans le fond, à l'endroit où la matrice couvre l'intestin rectum. Ces trous, dit cet auteur,

sont à peine sensibles, quand la femme n'a pas ses règles actuellement ; mais quand elle les a, ils deviennent manifestes, attendu que c'est par-là que s'écoule le sang menstruel. Mauriceau, Littre, Mery, Morgagni, Fanton cité par ce dernier, Winslow ont vu ces trous & les ont décrits très-exactement.

M. Astruc conclut de ces faits, que les vaisseaux dont Highmore a trouvé que la matrice étoit hérissée, & les poils rouges & pleins de sang, observés par Winslow & Ruysch, étoient les appendices veineuses, ou veines cæcales, enflées alors & allongées dans la cavité de la matrice, & que les trous sensibles, manifestes & pleins de sang, qu'ont vu Spigélius, Mauriceau, Littre, Mery, Morgagni, Winslow, étoient évidemment les embouchures encore ouvertes des appendices veineuses, ou veines cæcales déjà raccourcies & mises au niveau de la tunique intérieure de la matrice. Il tâche de confirmer cette opinion par les réflexions suivantes. 1^o Il est certain, dit-il, qu'il sort du sang de la surface intérieure de la matrice, lequel coule dans sa cavité, dans le tems des règles & des vuidanges, après l'accouchement. Il est certain de même qu'il en coule dans la substance du placenta, dès le second mois de la grossesse, pour servir de nourriture au fœtus.

2^o Le sang qui s'écoule de la matrice dans ces occasions, est du sang véritablement veineux ; sa couleur & sa consistance le justifient assez ; & cela est d'ailleurs prouvé par la lenteur avec laquelle sort le sang des règles. 3^o On ne peut pas supposer que les branches des veines, qui fournissent ce sang, se déchirent chaque fois ; il en résulteroit de trop grands inconvénients. 4^o Il faut donc admettre dans la matrice des branches de veines qui passent à travers sa tunique naturellement très-mince, qui sont ordinairement bouchées & plissées à leurs embouchures, mais qui, en se dilatant dans les occasions où cela est nécessaire, s'ouvrent, se déploient & versent le sang dans la matrice, sans qu'il s'y fasse aucune crevasse, aucune déchirure, aucune solution de continuité. Il entreprend de prouver ensuite que ces appendices veineuses, ou veines cæcales, sont la seule route par où le sang de la mère passe au fœtus ; que, par conséquent, l'opinion des anatomistes qui ont prétendu que c'étoit des artères qui remplissoient cette fonction, étoit dénuée de tout fondement. Selon lui, tout le sang qui sort de la matrice, sort par les trous dont sa tunique interne est parsemée : tous ces trous sont les embouchures d'autant de petites-veines qui portent dans la matrice un sang purement

veineux. « Ce n'est pas , ajoute-t-il , que
» les injections qu'on pousse dans les ar-
» teres utérines , ne passent dans la matrice
» par les trous de la tunique intérieure ;
» mais elles y passent plus lentement &
» plus difficilement que quand on les pousse
» dans les veines ; ce qui prouve qu'elles
» n'y passent pas immédiatement des ar-
» teres même.

Tel est l'exposé succint , mais fidele de l'opinion de M. Astruc sur la source d'où le sang découle dans la matrice , soit dans le tems des menstrues , soit pendant la grossesse , soit après les couches. Quelque disposés que nous soyons de déférer aux lumieres & au jugement d'un homme célèbre à si juste titre , nous oserons cependant proposer quelques réflexions , & rappeler quelques faits qui paroissent ne pas s'accorder parfaitement avec cette nouvelle doctrine , persuadés que l'illustre confrere dont nous analysons l'ouvrage , ne nous sçaura pas mauvais gré , si nous osons élever quelques doutes sur l'opinion qu'il a embrassée dans une matiere aussi obscure.

Nous n'aurons pas la témérité de révoquer en doute l'observation que M. Astruc dit avoir faite dans le tems qu'il s'appliquoit avec ardeur à l'anatomie , encore moins celle de nier l'existence des appendices veineuses qu'il dit avoir vues ; les cir-

constances, dont il les accompagne, sont trop détaillées pour qu'on puisse soupçonner qu'il y ait eu quelque méprise dans l'observation; nous observerons seulement que cette structure s'accorde peu avec ce que les anatomistes les plus célèbres & les plus attentifs ont observé dans des circonstances semblables, & que les autorités que M. Astruc rapporte, pour appuyer son opinion, ne sont peut-être pas aussi concluantes qu'il paroît l'avoir imaginé. ¶

1^o Le velouté que Ruysch, Winslow & une foule d'autres anatomistes ont observé sur la surface interne de la matrice, paroît, par leurs observations, formé principalement par les extrémités des artères de la matrice. C'étoit l'opinion de Winslow qui, dans son Exposition anatomique, p. 577, §. 817, dit expressément : *Ce sont les extrémités de plusieurs de ces artères qui aboutissent & s'ouvrent dans la cavité de l'utérus*; & c'est ce qu'ont démontré bien évidemment les fils du célèbre Alexandre Monro, dans le tome 1 des *Essais & Observations physiques & littéraires de la société d'Edimbourg*, p. 446 de la traduction françoise. Ils parlent de petites artères dont ils ont remarqué les ouvertures dispersées sur toute la surface de la membrane interne d'une matrice dont ils avoient injecté les vaisseaux, avec des matieres de

différentes couleurs. Ce n'est pas tout ces anatomistes, Winslow sur-tout, & les fils de M. Monro ont distingué ces extrémités artérielles des orifices veineux qu'ils ont vu s'ouvrir aussi dans la cavité de ce viscere. Pour le démontrer, à l'égard de M. Winslow, il suffit de rapprocher les deux passages que cite M. Astruc, & de les présenter unis, tels qu'ils sont, dans l'auteur original. « La » portion de cette membrane (la membrane » interne de la matrice) qui couvre le fond » de cette cavité, est percée de quantité de » petits trous assez sensibles, par lesquels » on fait sortir des goutteletes de sang, en » pressant tout le corps de l'utérus. Elle » paroît quelquefois garnie de petits poils » très-fins, & comme veloutée. On trouve » CES POILS ET CES TROUS plus » ou moins rouges & teints de sang dans » celles qui sont mortes dans le tems des » règles. Voyez l'*Exposition anatomique*, p. 574, §. 596.

Ces petits trous observés par Spigélius, Mauriceau, Littre, Mery, Morgagni, Fanton, Winslow, Albinus, Haller, Northwick, les deux Monro, &c. que M. Astruc croit pouvoir regarder comme les embouchures encore ouvertes de ses appendices veineuses, ou veines cœcales, déjà raccourcies & mises au niveau de la tunique intérieure de la matrice, avoient été pris
d'abord

d'abord pour l'ouverture de certains sinus qu'on supposoit exister dans le milieu de la substance de la matrice, dans lesquels on croyoit que venoient s'ouvrir des petites artères & des veines, & desquels on faisoit partir des canaux dont les diamètres étoient moindres que ceux des sinus : ces canaux, parcourant obliquement la substance de la matrice, s'ouvroient à sa partie interne. Voyez *Marcelli Malpighii Epistola ad clariss. Sponium*, p. 637, du tome I de la *Bibliothèque anatomique de Manget*. Il étoit réservé aux fils de l'illustre Monro de nous en faire connoître la nature & la véritable structure ; voici la description qu'en donne le cadet M. Alexandre Monro qui avoit eu occasion de disséquer la matrice d'une femme grosse de cinq mois : « Sans le secours » d'aucune dissection, on voit, dit-il, les » sinus (c'est le nom qu'il donne au vaisseau dont ces trous sont l'orifice) à la » partie interne de la matrice, sur-tout à » l'endroit où le placenta est attaché ; mais » il y en a peu en tout autre endroit ; ils » sont même très-petits. Leurs parois sont » membraneuses ; & du côté de la cavité » de la matrice, leur membrane est extrêmement mince, & ils ont une grande ouverture. Il est aisé de les distendre, en les soufflant ou en injectant une liqueur dans les veines : ou bien on peut faire passer

» l'injection par les arteres ; ce qui est beau-
» coup plus difficile , comme nous l'éprou-
» vâmes..... Par le moyen de la dissec-
» tion , on observe des arteres qui se déchar-
» gent dans quelques-uns de ces sinus , &
» des veines qui en partent , les veines &
» les sinus ayant des communications très-
» larges ; & quoique quelques-uns de ces
» sinus n'aient que deux ou trois petites
» veines qui en sortent , cependant , en gé-
» néral , le diametre des veines n'est pas
» beaucoup moindre que celui du sinus d'où
» elles partent. » Il ajoûte un peu plus bas :
» Vers les bords du placenta , où ces com-
» munications (celles des veines avec les
» sinus) n'étoient pas en aussi grand nom-
» bre , j'eus le bonheur d'appercevoir très-
» sensiblement plusieurs orifices des arteres ,
» dont quelques-uns étoient d'un diametre
» considérable , & s'ouvroient directement
» dans les sinus..... Leurs ouvertures (des
» arteres) dans les sinus parurent évidem-
» ment , lorsqu'on eût enlevé la cire dont
» un des sinus étoit plein , & lorsqu'en pres-
» sant doucement l'artere , le sinus se fût
» de nouveau , en partie , rempli de cire.

M. Donald Monro, frere du précédent ,
a vu les mêmes choses dans la matrice d'une
femme qu'on prétendoit grosse de six mois ;
mais ni l'un ni l'autre n'a apperçu aucune
appendice , aucune des veines cæcales. On

ne peut pas dire que les sinus qu'ils ont observés, & dont ils ont donné d'excellentes figures, étoient les orifices de ces veines déjà raccourcies, puisqu'ils ont fait leurs observations sur la matrice des femmes enceintes, & de la matrice desquelles ils ont détaché le placenta. Albinus & Nortwick, dans son *Historia uteri gravidæ*, ont représenté ces sinus de la même manière dans leurs planches. Il n'est pas possible de soupçonner que des hommes si éclairés & si exercés dans les administrations anatomiques, n'eussent pas apperçu des appendices de trois ou de quatre lignes de long, si elles eussent existé dans les sujets qu'ils ont examinés. D'un autre côté, leurs observations confirment l'opinion où est M. Astruc, que le sang, que la mere fournit au fœtus, est principalement un sang veineux, quoiqu'il paroisse qu'il s'y mêle une portion du sang artériel. Reprenons le fil de notre Extrait.

Après avoir décrit la matrice, M. Astruc passe aux testicules des femmes ou ovaires, & dit qu'ils sont formés de deux substances différentes & inégales. « La substance supérieure occupe les deux tiers de leur volume; elle est jaunâtre, & paroît purement spongieuse & parsemée de plusieurs fibres tendineuses, entre lesquelles M. Lis- tre croit avoir distingué des fibres musculuses dans un ovaire, dont le volume étoit beaucoup plus grossi par un abcès.

» La structure de la partie inférieure des
» ovaires est blanche, composée d'un grand
» nombre de cellules séparées par des cloi-
» sons membraneuses qui contiennent cha-
» cune une petite vessie pleine d'une lymphe
» gluante, que la chaleur durcit comme le
» blanc d'œuf, fortement attachées cha-
» cune à leurs cellules, mais qui paroîs-
» sent s'en détacher peu-à-peu, à mesure
» qu'elles grandissent, & qui s'en détachent
» facilement, quand elles sont fécondées. »
Car lorsqu'on eût reconnu la véritable struc-
ture des testicules des femmes, & qu'on
crut s'être assuré de l'existence de ces vési-
cules, on imagina qu'elles contenoient le
germe de l'embryon, comme l'œuf de la
poule est le germe du poulet; ce qui leur fit
donner le nom d'*œuf*, & aux testicules celui
d'*ovaires*.

Ces œufs, selon M. Astruc, sont en
grand nombre dans chaque ovaire; ils ont
tous une forme sphérique; mais ils sont dif-
férens en grandeur: il y en a qui n'ont pas
la grosseur d'un grain de millet; il y en a
d'aussi gros qu'un gros pois, & qui ont une
ligne & demie, & même deux lignes de dia-
mètre. On n'a pas manqué, ajoute-t-il en-
suite, d'observer la cavité que l'œuf laisse
dans l'ovaire, en s'en détachant; elle est
sphérique comme l'œuf, & a deux lignes
de diamètre. On y trouve, au fond, un

corps jaunâtre, *corpus luteum*, quelquefois sanguinolent, qui fait une espece de godet pour contenir l'œuf, comme les cupules contiennent le gland; il croit que cette attache se fait par le placenta de l'œuf, ou, si l'on veut, par ce qui doit être un placenta.

En décrivant les trompes, notre auteur dit que, comme on croyoit qu'il se préparoit une liqueur séminale dans les testicules de femmes, on en concluoit que ces conduits étoient destinés à la porter dans la matrice; ce qui leur avoit fait donner le nom de *vaisseaux déférens*. Mais, ajoûte-t-il, *Harvée* ayant observé que les vésicules des femmes ne contenoient que des vésicules qui étoient le germe des embryons qu'on trouvoit dans la matrice, comprit aisément que ces vésicules devoient y descendre par ces conduits; ou, pour mieux dire, il s'en convainquit à l'œil, dans les daines que le roi d'Angleterre lui permettoit d'ouvrir dans la conception; ainsi, en changeant le nom des testicules des femmes, qu'il appella des ovaires *ovaria*, il changea aussi le nom des prétendus vaisseaux déférens, & les nomma *ovî-ductus*, conduits des œufs. Il avoit dit un peu auparavant: *Harvée* a observé, dans les daines que le roi d'Angleterre lui accordoit, à différens termes de leur portée, qu'il paroïssoit dans leurs ovaires autant de pe-

tites cavités rougeâtres qu'on appelle des cicâtricules, d'où il étoit visible que des œufs étoient détachés, qu'il y avoit d'embryons dans la matrice. Graaf a répété & vérifié les mêmes faits sur des lapines dont il a sacrifié un grand nombre à sa curiosité.

Il y a bien de l'apparence que M. Astruc a cité, en cet endroit, Harvée de mémoire, n'étant pas possible qu'il lui eût attribué les découvertes dont il lui fait honneur en cet endroit, s'il eût eu sous les yeux ses *Exercitationes de Generatione animalium* : il y auroit vu que cet homme si célèbre, à tant d'autres titres, n'avoit pas des idées bien exactes de toutes ces parties; qu'il croyoit, par exemple, que les testicules des femelles étoient des organes qui ne servoient point à la génération. *Testiculi in his (damis) ut & ovibus, capris ac bisulcis omnibus visuntur quidem, sed sunt quasi parvæ glandulæ, quæ prostaticis potiùs, aut mesenterii glandulis proportionem respondent, (quarum usus est stabilire venarum divaricationes, & humorem lubricandis partibus conservare) quam semini eique prolifico concoquendo, coitusque tempore profundendo, instituta sunt.* La raison qu'il donne de son opinion, c'est qu'ils ne lui ont paru éprouver aucun changement ni avant ni après la conception. Quant aux trompes, il ne leur donne d'au-

tre usage que de servir quelquefois de lieu à la conception. *In muliere duæ tubæ..... Non habentur vulgò cornibus analogæ, sed à nonnullis anatomicis vasa spermatica; ab aliis spiramenta uteri; ab aliis vasa semen deferentia, aut reservantia censentur; tamquàm essent de genere vesicularum seminalium. Cùm tamen reverà cornibus uteri cæterorum animalium respondeant, ut liquidd patet ex situ, connexione, amplitudine, perforatione, similitudine atque etiam OFFICIO. Quemadmodum enim alia animalia semper in cornibus concipiunt, ità aliquando etiam mulier reperta est, quæ fœtum in cornu, sive tubâ illâ gereret. Il supposoit, à la vérité, que la génération se faisoit, par des œufs, dans les vivipares comme dans les ovipares; mais les œufs, qu'il admettoit, étoient bien différens de ceux qu'ont admis Graaf & les autres ovaristes qui l'ont suivi. Il croyoit que ces œufs se formoient dans la matrice plusieurs jours après l'imprégnation: il a même prétendu les avoir vu se former sous ses yeux. Enfin c'est Nicolas Stenon qui le premier a donné le nom d'*ovaire* à l'organe qu'on avoit désigné jusques-là par celui de *testicule*. Pour suivons.*

Dans la description que M. Astruc donne des enveloppes du fœtus, il prétend que la face convexe du placenta n'est recou-

verte d'aucune membrane du côté de la matrice : il convient cependant que quelques anatomistes lui en donnent une ; & Ruysch, entr'autres, prétend que cette tunique est une couche ou lame du chorion, & qu'elle est ferme & dense, mais il croit que ces anatomistes se trompent ; & la raison qui le lui fait penser, c'est que les sucs ou humeurs destinés à nourrir le fœtus, doivent pénétrer le placenta pour arriver au fœtus, & que cette tunique empêcheroit ces humeurs d'y pénétrer ; d'où il conclut que de ce côté-là le placenta est sans tunique, ou que s'il y en a quelqu'une, c'est une tunique très-mince, formée par quelques filets membraneux entrelacés en forme de réseau, par les mailles duquel tous les sucs peuvent aisément s'introduire. Il dit ensuite qu'on trouve sur chacune des éminences qu'on remarque à la face extérieure du placenta, un ou deux, & quelquefois trois trous circulaires, les uns plus gros, & les autres plus petits qui s'enfoncent dans la substance du placenta de trois ou quatre lignes. Ces trous sont formés par l'implantation des appendices cœcales : dans ces éminences du placenta, ces insertions de veines, plusieurs fois répétées, sont les dernières attaches du placenta. Pour mieux décrire le placenta, il le suppose partagé en deux couches, l'une du

côté du chorion , & l'autre du côté de la matrice : la premiere n'est composée que d'un grand nombre de gros troncs d'arteres , & d'un nombre encore plus grand de troncs de veines plus gros , entrelacées ensemble. Ces arteres & ces veines sont des distributions des vaisseaux ombilicaux qui , après s'être partagés en plusieurs rameaux , se terminent en une infinité de ramifications capillaires répandues , non seulement dans toute l'étendue du placenta , mais même dans toute la surface extérieure du chorion , où cependant les plus habiles anatomistes n'ont pu les appercevoir ; l'autre couche du placenta paroît comme formée à la profondeur d'un pouce ou d'un pouce & demi , de plusieurs cellules ou vésicules membraneuses.

Après avoir décrit les différentes parties qui concourent à la génération & la conservation du fœtus lorsqu'il est une fois produit , M. Astruc entreprend d'expliquer la conception ; pour cet effet , il rapporte d'abord les différentes opinions qu'on a eues sur ce sujet. Les anciens , comme on sçait , avoient imaginé que la production des embryons venoit du mélange des deux liqueurs séminales fournies par les deux sexes ; qu'à ces liqueurs intimement unies ensemble dans le fond de la matrice , se joignoit une portion du sang menstruel :

que de ce mélange échauffé par la chaleur, & animé par sa vertu particuliere, se formoit peu-à-peu le corps du fœtus. M. Astruc croit que cette opinion doit être rejetée comme absolument insoutenable, 1^o parce qu'en l'admettant il faudroit supposer que le mélange des deux liqueurs, & le mouvement communiqué à leurs parties, peuvent former & forment, à tous les instans, des corps aussi composés que ceux des animaux; ce qui est en petit, ajoûte-t-il, la même absurdité qu'on reprochoit aux Epicuriens, d'avoir cru que l'univers s'étoit formé par le concours fortuit des atomes agités dans le vuide; 2^o parce que cette explication est absolument détruite par les découvertes des modernes.

Ces découvertes sont celle des œufs dans les testicules des femmes, découverte que M. Astruc fait encore ici partager à Harvée, & celle des animalcules spermatiques, observés par Leuwenhoek & Hartshoëker dans la semence des mâles; elles ont donné lieu à trois opinions différentes sur la génération. 1^o On a cru que les œufs contenoient l'embryon tout formé & que la semence du mâle ne servoit qu'à y exciter un mouvement de fermentation qui mettoit cet œuf en état de prendre un nouvel accroissement, & de se développer. 2^o On a prétendu que chaque animalcule sperma-

tique étoit un embryon parfait qui portoit avec lui son arriere-faix, & que celui qui se trouvoit le plus favorablement placé dans la matrice s'y développoit, y croissoit & devenoit un fœtus: 3^e Enfin on a réuni ces deux opinions pour en former une troisieme dans laquelle on suppose que la femelle fournit un œuf, & le mâle un ver, ou petit animalcule; que l'action des parties les plus subtiles de la semence du mâle portée jusqu'aux ovaires, met l'œuf en état de croître, de rompre sa cellule, de tomber dans la trompe & de descendre dans la matrice; que là il trouve une grande quantité de vers dont quelqu'un, à force de le parcourir, pénètre enfin par une petite ouverture dans une loge qui lui est destinée, & s'y place. M. Astruc croit devoir rejeter ces trois opinions; la premiere parce qu'elle attribue à la femelle l'unique part à la génération; la seconde parce qu'elle l'attribue au mâle seul; la troisieme enfin, parce qu'elle ne peut pas rendre raison des grossesses des ovaires, des trompes, &c. puisqu'elle suppose que le ver spermatique demeure dans la matrice; ce qui lui donne lieu d'en imaginer une quatrieme qui consiste à supposer que l'animal spermatique est porté avec la semence jusques dans l'ovaire, & que l'œuf ne descend dans la matrice qu'après avoir

reçu l'animalcule qui doit s'y développer.

A cette théorie de la fécondation, M. Astruc joint les signes auxquels les femmes pourront reconnoître si elles ont conçu. Qu'elles s'examinent sur les trois faits suivans. 1^o Ont-elles reconnu qu'elles retenoient la liqueur féminale sans la laisser écouler ? 2^o Ont-elles éprouvé, dans le plus fort de l'action, un certain mouvement intérieur, & un tremoussément presque universel qui ressemble à un frisson, quoiqu'il n'y ait point de froid ? 3^o Observent-elles qu'elles ont le ventre moins gros, sur-tout au-dessous du nombril, & trouvent-elles qu'il faut serrer un peu plus les cordons de leurs jupes ? Si elles sont bien certaines de ces faits, elles ont sujet d'espérer d'avoir conçu.

Quelque opinion que l'on embrasse sur la génération, elle sera toujours susceptible de beaucoup de difficultés. Quoique M. Astruc paroisse persuadé que l'explication qu'il a adoptée, est fondée sur des faits certains & démontrés, & qu'elle rend raison d'une manière plausible, de tout ce qui concerne cette matière, il convient cependant qu'elle est exposée à des objections qui lui sont particulières. Mais il croit qu'on peut les résoudre par quelques suppositions ou conjectures, si l'on veut, qui ne sont pas à la vérité prouvées, mais qui n'ont rien

qui les doive faire rejeter. Nous choisissons deux de ces difficultés pour faire connoître à nos lecteurs la maniere dont notre célèbre auteur les résout.

On ne conçoit pas comment il est possible que les vaisseaux ombilicaux fassent un cordon continu, en supposant avec M. Astruc que l'arriere-faix ait appartenu à la mere, & le foetus au pere. Pour résoudre cette difficulté, il fait les trois propositions suivantes; 1^o que dans le ver du pere, les arteres & la veine ombilicale, qui aboutissoient au nombril y étoient plissées par le bout, ce qui les tenoit bouchées, mais qu'elles étoient d'ailleurs pleines de lymphe qui est le sang de ces vers; ce qui empêchoit que leur cavité ne s'oblitérât. 2^o Que le ver en s'introduisant dans l'œuf y est reçu dans une niche proportionnée à sa longueur & à sa grosseur, au milieu de laquelle le commencement du cordon est attaché, & où les arteres & les veines sont plissées & bouchées, quoique pleines de sang ou de lymphe que l'on empêche de s'oblitérer. 3^o Que le ver reçu dans cette niche, ne peut, à raison de sa configuration & de celle de sa niche, s'y placer que d'une seule façon qui fait que son ventre est tourné contre le côté de la niche où le bout du cordon ombilical tient, & tourné de maniere que son nombril

répond à ce bout du cordon , & y répond si régulièrement , que les arteres sont abouchées aux arteres , & la veine à la veine. M. Astruc compare cette union à celle de la greffe ; il va plus loin : il ne veut pas qu'on regarde cette explication comme une simple supposition ; il se croit en état de prouver la réalité de l'union qu'il suppose entre le fœtus & le cordon : ses preuves sont , 1^o qu'il y a à l'endroit du cordon qui tient au nombril un bourrelet semblable à celui qui se forme autour des greffes ; 2^o que l'enfant ne crie point quand on coupe le cordon ombilical ; 3^o que le cordon lié & coupé se detache à l'endroit où la soudure s'étoit faite.

Une autre difficulté qu'on peut opposer à l'opinion de M. Astruc , c'est la ressemblance que le fœtus a avec son pere & sa mere ; ressemblance qui , de son aveu , prouve que les deux sexes contribuent à la génération ; ce qui ne paroît guères s'accorder avec la supposition que le ver qui est le germe du fœtus vient du pere seul. Pour la faire évanouir , il fait deux nouvelles suppositions. 1^o Il suppose que dans les vers de la semence de chaque homme , il y a la même conformation du corps , & la même empreinte des traits que dans l'homme à qui ils

fondement de appartiennent : c'est la
la ressemblance de ces vers

avec leur pere. 2^o Il suppose de même que dans la petite niche des œufs des femmes, il y a une empreinte en creux qui ressemble à chaque femme qui est placée dans chaque niche du même côté où est le bout du cordon, & qui doit être le fondement de la ressemblance des enfans avec leurs meres. Il suit de-là que le ver d'un homme, qui entrera dans l'œuf d'une femme, s'y moulera dans la niche où il sera introduit, & s'y moulera plus ou moins, selon qu'il sera plus ou moins gros, où que la niche sera plus ou moins large, & , par conséquent, retiendra plus ou moins des traits du pere, ou prendra plus ou moins de ceux de la mere.

Pour ne rien laisser à désirer sur la conception, M. Astruc a consacré un des chapitres de son ouvrage aux fausses conceptions; c'est le nom qu'il donne à ces grossesses dans lesquelles l'œuf fécondé reste dans l'ovaire, s'arrête dans la trompe, ou tombe dans la cavité où le fœtus se développe, & croît comme s'il étoit dans la matrice. Il convient que la médecine n'a point de moyens pour prévenir ces conceptions, & guères pour y remédier; mais il a cru qu'il seroit utile d'en rechercher les causes. Il traite ensuite de la stérilité qu'il définit *l'incapacité de concevoir dans une femme saine, d'un âge compétent, &*

mariée à un mari jeune, sain, & qui l'aime. Il en distingue de deux sortes, l'une *absolue* qui subsiste dans les différens mariages que la femme peut successivement contracter, & l'autre relative qui, quelque soin qu'on se donne, subsiste dans un premier mariage avec un mari qui avoit déjà eu des enfans, & qui quelquefois en a encore, mais qui cesse, lorsque cette femme devenue veuve, passe à un second mariage, sans qu'il soit arrivé en elle aucun changement. Nous ne suivrons pas M. Astruc dans l'énumération qu'il fait des causes de l'une & de l'autre espèce de stérilité. La curation consiste à détruire ces causes ; mais comme la plupart sont des maladies dont il a traité ailleurs, il y renvoie ses lecteurs : il se contente d'exposer, dans ce chapitre, la curation qui convient dans deux cas opposés qui causent souvent la stérilité ; l'un quand la matrice trop chaude fait périr les vers séminaux ; l'autre quand la matrice foible & lâche ne se contracte pas assez fortement dans l'acte pour pousser la liqueur séminale dans les trompes, & par-là aux ovaires.

Dans le premier cas, comme la trop grande chaleur de la matrice ne vient que de la trop grande quantité de sang qui s'y porte, on doit employer la saignée comme le remède le plus efficace pour diminuer
cette

cette abondance. 2° Si l'on est dans le printemps, on fera prendre des bouillons avec un jeune poulet ou un morceau de veau, la racine d'oseille, celle de nénuphar, des feuilles de laitue & de pourpier, auxquels on ajoutera du crystal minéral. Après ces bouillons, on fera prendre le petit lait qu'on pourra édulcorer avec le syrop de nénuphar, auquel on fera succéder le lait d'ânesse, si le malade peut le supporter. Enfin on aura recours aux bains & aux eaux minérales.

Dans le second cas, on doit suivre une méthode directement contraire à celle qu'on vient de proposer. Il s'agit de dissiper, par les urines ou par la transpiration, la sérosité qui relâche les fibres de la matrice, de rétablir leur ressort, & de leur donner la fermeté & la sensibilité nécessaires, & en même tems de donner aux humeurs qui coulent de la matrice, du vagin, des prostates, &c. la ténuité, la fluidité & l'activité qu'elles doivent avoir pour donner des besoins, & exciter même des desirs; pour remplir ces vues, on emploie les remèdes suivans. On fait prendre, dans les saisons tempérées, des bouillons d'écrevisses, de cloportes, & même de vipères, ou bien des bouillons que l'on fait avec un poulet ou du veau, & auxquels on ajoute des racines de persil, de panicaut,

d'aristoloche ronde , des feuilles de fumeterre , de creffon de fontaine , & même de rhue , dans chaque prise desquels on dissout trente grains de terre foliée de tartre. On peut substituer à ces bouillons des tisanes sudorifiques qu'on rend même purgatives , si cela est nécessaire : on mène ensuite les malades à des eaux chaudes. Le régime doit être échauffant autant que le tempérament pourra s'y prêter. Si ces moyens sont insuffisans , on aura recours aux aphrodisiaques , c'est-à-dire aux remèdes propres à exciter des besoins. Tels sont les pistaches , les pignons , les baumes de Copahu , l'*opium* , les racines d'*eryngium* , celles de *satyrium* confites , la noix muscade confite , les graines de roquette , de creffon alénois , de séseli , d'ammi , d'*eryngium* , &c. M. Astruc rapporte ensuite les remèdes absurdes que quelques médecins ont proposés , & qu'un préjugé a consacrés , afin de prévenir les jeunes médecins sur leur inefficacité.

Après avoir décidé ces questions incidentes , notre auteur poursuit l'histoire de la grossesse. Pour le faire avec plus d'ordre , il examine trois questions ; 1^o comment l'œuf , & ensuite le fœtus s'attachent à la matrice , & quelle est la situation qu'ils y tiennent ; 2^o quelle est la nourriture que le fœtus y prend ; 3^o quel est le progrès

de son accroissement & du développement de ses parties.

L'œuf fécondé étant porté dans la matrice par la trompe, y nage d'abord dans une liqueur laiteuse que les vaisseaux vermiculaires ont fournie, & qui ne peut s'échapper par l'orifice de la matrice qui est bouché depuis le premier moment de la conception. Peu-à-peu le placenta, qui affecte toujours la partie supérieure, s'attache à la partie la plus élevée de la matrice contre laquelle il se trouve pressé. Vers le troisième mois le placenta, plus fortement appliqué contre la matrice, comprime davantage les veines utérines dans l'étendue où il est attaché, & y gêne davantage le cours de la circulation; ce qui fait que le sang y étant arrêté, doit se détourner dans les veines ou appendices cœcales, les gonfler & les allonger jusqu'à les faire déborder dans la matrice, & les forcer à se pratiquer des niches dans la substance celluleuse du placenta. Pendant tout ce tems, l'embryon qui nage dans la liqueur, suspendu par le cordon ombilical, se tient dans une posture droite; c'est-à-dire, la tête tournée vers la partie supérieure du corps de la mere; mais peu-à-peu, à mesure qu'il grossit, il est forcé de se resserrer; l'épine du dos se plie en devant; la tête penche du même côté; les cuisses & les

genoux sont obligés de se fléchir, de sorte que les talons touchent presque les fesses, & les genoux le menton.

Au commencement de la grossesse, l'embryon se nourrit de la lymphe ramassée dans la cavité de la matrice, & qui pénètre dans les cellules du placenta; lorsque celui-ci est une fois attaché à la matrice, il reçoit cette lymphe immédiatement des vaisseaux vermiculaires: enfin les veines cœcales, vers le troisième ou le quatrième mois, y versent du sang qui est porté au fœtus par la veine ombilicale. Nous ne suivrons pas M. Astruc dans l'exposé qu'il fait des progrès de l'accroissement du fœtus pendant la grossesse, & des changemens qui lui arrivent en croissant; nous allons passer aux signes de la grossesse.

Ces signes que notre auteur ne compte que du second mois, sont plus certains que ceux de la conception; mais ils ne sont sûrs que dans le quatrième mois. 1^o Dans le second mois les règles ont déjà manqué deux fois; le sein commence à s'enfler; on a des maux de cœur, des envies de vomir, des vomissemens, des dégoûts, des appétits bizarres: la réunion de ces signes dans une personne qui jouissoit d'une bonne santé, commence à faire une preuve assez forte. 2^o Elle le devient encore davantage dans le troisième mois; les règles ont man-

qué trois fois ; il commence à y avoir du lait au sein ; les mêmes symptômes continuent ; la région hypogastrique commence à s'enfler. 3^o Mais la preuve n'est complète & certaine qu'au quatrième mois ; alors les maux de cœur, les envies de vomir, les appétits déréglés cessent ; le sein est plein de lait ; la grosseur du ventre est sensible ; & ce qui est l'article décisif, l'enfant commence à remuer.

Afin de compléter l'histoire de la génération, M. Astruc rapporte, dans son huitième chapitre, l'histoire des progrès qu'on a faits successivement dans la connoissance de la formation & des accroissemens du fœtus humain ; ce chapitre qui est un précis de toutes les observations qu'on a faites, tant sur les embryons humains que sur les œufs couvés, n'est pas susceptible d'être abrégé : nous y renverrons donc nos lecteurs. Nous ne rapporterons pas non plus les raisons qu'il emploie pour combattre les différentes opinions qu'on a proposées pour la nourriture du fœtus, nous réservant de rendre compte dans un second Extrait du reste de l'ouvrage, qui est plus particulièrement affecté à la pratique.





HISTOIRE

Des Fièvres catarrhales-putrides qui ont régné à Auxerre depuis l'année 1756 jusqu'en 1759; par M. HOUSSET, de la société royale des sciences, médecin des hôpitaux, bibliothécaire & ancien directeur de la société des sciences & belles-lettres d'Auxerre.

Pendant près de trois ans j'ai eu occasion de traiter dans notre ville beaucoup de fièvres catarrhales-putrides répandues généralement dans le peuple, sur-tout pendant trois saisons de l'année, le printems, l'été, & l'automne; les unes se cachotent sous les symptômes de la pleurésie; les autres ne montraient que les signes ordinaires qui les caractérisent, comme la fièvre continue, avec deux ou trois redoublemens par jour, chaleur âcre répandue par tout le corps, douleur de tête, d'estomac, oppression, mal de gorge, toux fréquente, difficulté de respirer; j'en ai vu qui commençoient par des sueurs qui continuoient pendant une bonne partie du cours de la maladie, & en annonçoient la longueur; j'en ai vu aussi qui étoient accompagnées de diarrhées qui ne s'arrêtoient que vers leur déclin; enfin j'en ai eu

à traiter une troisieme espece, & c'est celle qui a été la plus commune, dans laquelle les malades étoient fatigués par une constipation qu'il étoit difficile de détruire.

Cette maladie avoit, comme toutes les autres, son commencement, son progrès, son état, & son déclin qui n'a été funeste qu'à quelques personnes qui sont entrées dans notre Hôtel-Dieu, après plusieurs jours de traitement dans des villages où les bons secours leur manquent. L'on observoit assez ordinairement chez eux les symptomes suivans; grande douleur de tête; dureté de pous; tension considérable, & éréthisme dans tout le bas-ventre; suppression d'urine ou diminution dans sa quantité, dyarrhée continuelle, noirceur & sécheresse de langue; mal de gorge opiniâtre, joint à l'embarras de la poitrine; convulsion dans les mâchoires & les muscles, ou au moins des mouvemens convulsifs. Le progrès de cette fièvre n'étoit pas, à beaucoup près, aussi dangereux dans les habitans qui demandoient promptement du soulagement; j'ai cependant observé, dans quelques-uns d'eux, une tension du bas-ventre qu'il n'étoit possible de pouvoir diminuer que par des potions légèrement purgatives, fréquemment répétées, & qui résistoit aux lavemens & aux fomentations émollientes; & dans tous généralement j'ai remarqué

que la langue étoit fort chargée du plus au moins, & quelquefois noire : pour les urines, elles ne dépofoient que dans le déclin ; car dans le progrès & l'état, on les voyoit tantôt claires, fans aucun nuage ni fédiment, & tantôt troubles ; les matieres excrémentitielles étoient ordinairement bilieuses.

Cette espece de fièvre n'étoit pas produite dans tous les malades par les mêmes causes ; dans les uns elle étoit occasionnée par le défaut d'insensible transpiration, lorsque par imprudence, après s'être échauffé, on passoit dans un endroit froid avec de mauvaises dispositions ; dans d'autres elle étoit l'effet de mauvaises digestions qui corrompoient les liqueurs des premieres voies ; dans d'autres enfin c'étoit ou la matiere vermineuse ou la rentrée de quelques boutons qui couvroient la superficie du corps, ou la suppression de quelques évacuations essentielles qui la faisoient naître.

Pour traiter cette maladie avec succès, j'examinai avec une attention scrupuleuse, son génie & son caractere principal, afin de la rapporter à un genre : il ne me fut pas bien difficile d'appercevoir qu'elle devoit être rangée dans le nombre ou dans la classe des maladies inflammatoires. Ce qui me fortifia dans mon jugement, fut l'ouverture que je fis moi-même du cada-

vre d'un enfant de sept ans, mort d'une fièvre inflammatoire catarrhale & vermineuse; le quatorzième jour de sa maladie, je lui avois fait tirer seulement une poëlette de sang, au commencement de sa maladie, lorsqu'il vint à rendre par-bas deux ou trois vers fort longs; ce qui fut cause que je ne fis pas réitérer la saignée, quoique la qualité du sang me sollicitât à la conseiller. Je crus devoir me tourner du côté des vers qui me fournissoient l'indication la plus prochaine à remplir; je mis inutilement en usage les potions purgatives & anti-vermineuses, les potions huileuses, les lavemens au lait & au sucre, les fomentations émollientes, & les topiques qui passent pour être les plus ennemis des vers appliqués sur la région ombilicale; il mourut enflé & étique à la suite de violentes convulsions; il rendit, après sa mort, beaucoup de sang dissous par le nez. Son corps ouvert, je ne trouvai qu'un grand ver dans l'intestin colon; le canal intestinal étoit gangrené çà & là; le poumon en partie flétri, en partie gangrené; je tirai de cette ouverture des notions bien assurées pour la guérison de cette espèce de fièvre, & pour les autres qui, n'étant pas vermineuses, seroient simplement putrides & inflammatoires: je jugeai qu'il ne falloit pas négliger la saignée au commencement;

qu'il étoit même nécessaire de la répéter plusieurs fois , relativement aux forces & au tempérament du malade ; que je ne devois employer que des purgations douces , afin de ne pas irriter les solides ; qu'il étoit prudent d'éviter même au commencement les vomitifs , à moins que le malade ne se plaignît de rapports amers , d'envies de vomir , ou que la bouche fût bien amère , & qu'il n'y eût rien à craindre du côté de l'inflammation : je pensai aussi qu'il falloit faire usage des remèdes rafraîchissans & laxatifs , pour entretenir la liberté du ventre , en même tems faire attention à l'état de la poitrine qui paroissoit spécialement attaquée , en conséquence user de potions béchiques , de loocs appropriés , en état de la débarrasser. En deux mots , il s'agissoit de remplir les indications suivantes ; 1^o empêcher l'inflammation dont les viscères étoient menacés par l'abondance d'un sang résineux qui devenoit de plus en plus âcre , & circuloit très-difficilement dans les vaisseaux capillaires ; 2^o ne pas permettre que la grande quantité des humeurs digestives corrompues passassent dans le sang qu'elles auroient pu corrompre de plus en plus ; 3^o débarrasser la poitrine des matieres âcres & visqueuses qui s'opposoient au libre passage de l'air dans les bronches pour une louable res-

piration : or les saignées & les rafraîchissans remplissoient la premiere ; les purgations douces , composées avec la décoction des tamarins dans une infusion de fleurs béchiques & le lénitif de casse , ou la manne en dissolution donnée en plusieurs verres , les aposèmes béchiques légèrement purgatifs , les lavemens , les fomentations émollientes satisfaisoient à la seconde , & en partie à la troisieme qui étoit suffisamment remplie par les tisanes pectorales , les potions huileuses (a) , contre le sentiment de M. le Camus , qui n'étoient cependant pas aussi efficaces qu'un looc dont je me sers communément dans les maladies de poitrine , prescrit de la maniere suivante :

Prenez syrops de capillaire , de tussilage , d'*erysimum* , de chacun une once ; huile d'amandes douces , une once & demie ; blanc de baleine , un gros ; kermès minéral , six grains , mêlez le tout ensemble pour un looc dont on prendra entre les bouillons , mais sur-tout dans la force de la toux.

Ce remede dégageoit toujours assez bien la poitrine , procuroit un grand nombre de crachats ; le malade s'en trouvoit si soulagé , qu'il a été quelquefois l'époque

(a) Mémoire sur l'Abus des huiles dans le traitement des maladies.

du déclin heureux de la fièvre ; mais celui que je regardois comme le plus puissant , étoit un mélange d'une demi-once d'huile d'amandes douces , & autant de syrop diacode que je faisois prendre la nuit qui précédoit le jour critique , afin de relâcher la poitrine , faire cracher copieusement , procurer le sommeil dont ces malades étoient le plus souvent privés , ou bien dans la vue d'occasionner des sueurs critiques ; cette tentative a toujours été suivie d'un bon succès , & a tiré d'affaire la plupart de ceux dont l'état paroissoit presque désespéré ; je l'ai aussi fait administrer à des personnes attaquées de pleurésie accompagnée de délire , & qui se trouvoient dans le plus grand danger ; si la réussite ne répondoit pas la première fois à notre attente , la seconde fois nous n'étions pas trompés , sur-tout si l'on avoit fait précéder une saignée du pied.

Quoique les symptômes variaissent dans les différens malades , nous ne changions rien à notre méthode , à moins qu'il ne fût question de détruire le symptôme dominant sous lequel elle se cachoit ; car si cette fièvre commençoit par une diarrhée , comme elle ne pouvoit être regardée que comme symptomatique , les saignées avoient toujours lieu ; je les ai pratiquées fort heureusement dans ce cas , de même que dans

celui où les sueurs se manifestent dès le principe de la maladie ; si le ventre devoit tendu dans le cours de la fièvre , il ne convenoit pas de trop insister sur les lavemens & les potions laxatives : j'ai éprouvé que ces remèdes souvent répétés rendoient extrêmement paresseux l'estomac & les intestins ; en sorte que les évacuations étoient plus rares ; les vents se mettoient de la partie , fatiguoient le malade , & augmentoient l'oppression.

Quand cette fièvre étoit entretenue par la présence des vers , la saignée étoit toujours conseillée , quoique nous parussions , par ce traitement , nous écarter de la pratique ordinaire , mais on ne sera point surpris , lorsqu'on fera attention aux observations qui m'avoient conduit , comme par la main , à prendre cette résolution. Je m'en tenois à la même méthode ; lors même qu'il survenoit des symptômes de malignité ; je n'ai presque jamais employé les cordiaux pour exciter les sueurs , si l'on excepte le cas où les forces étoient trop abbatues ; je les croyois fort contraires à l'état de la poitrine qu'on devoit tâcher de débarrasser des matieres visqueuses qui l'oppressoient , plutôt que de les y fixer ; ce qui seroit arrivé inmanquablement , si on eut employé les cordiaux ou les sudorifi-

ques , dans la vue de tirer parti de la maladie par la voie des sueurs.

Telles sont les observations que j'ai eu lieu de faire sur cette maladie qui n'a ravagé que notre province. Elle a été suivie d'une autre maladie épidémique qui avoit tous les caractères d'une fièvre maligne pourpreuse qui paroissoit dépendre d'une dissolution du sang: elle n'a guère régné dans Auxerre, que dans deux paroisses voisines de la rivière ; mais elle a fait beaucoup de ravages dans quantité de villages situés du côté du midi , pendant tout le tems que ce vent a dominé. Les médecins ou chirurgiens , qui ont eu occasion de la combattre , sont plus en état que moi d'en donner un détail exact ; il seroit d'autant plus intéressant , qu'on n'est venu à bout de la détruire qu'après qu'un nombre prodigieux de personnes ont été les victimes de sa cruauté ; elle les emportoit au bout de trois , cinq ou sept jours.

COROLLAIRES.

1^o Concluons donc de nos observations la nécessité des ouvertures des cadavres , auxquelles on s'oppose trop fréquemment , pour que les médecins puissent s'instruire aussi utilement qu'ils le feroient si elles étoient plus communes : on évite la dé-

penſe qu'elles occasionnent , & on rend aſſez peu de juſtice aux chirurgiens pour penſer qu'ils ne ſe prêteroient pas à ces opérations ſans intérêt : cette idée ne paroît plus être compatible avec l'eſprit patriotique dont ils ſe flattent , & la nobleſſe qu'ils deſirent attacher à leur art toujours précieux dans un état, lorſque les lumières & la prudence l'accompagnent.

2^o L'ouverture du cadavre de l'enfant de ſept ans, dont nous avons parlé , a diſſipé , tant que les fièvres ont régné dans notre ville , ce préjugé où l'on a toujours été de ne pas conſeiller les ſaignées ſi-tôt que l'on apperçoit de la putridité : on voit par-là qu'il eſt certaines eſpeces qui portent ce caractère auxquelles il ſeroit dangereux d'appliquer cette loi générale : l'état inflammatoire de la poitrine méritoit toute l'attention du médecin, avant qu'il pût ſonger à combattre la putridité.

3^o On ſ' imagine communément que les narcotiques ſ'oppoſent aux criſes , en ce qu'ils affoibliſſent conſidérablement le fond des parties & le jeu de la nature , entrete-
nu par le mouvement d'irritabilité dont nous avons démontré l'exiſtence (a), con-

(a) Voyez les Lettres de M. Houſſet, imprimées, à Lauſanne, en 1760, qui ſervent de ſuite au Mémoire de M. Haller.

tre le sentiment de M. Lecat, (a) & qui est spécialement affecté à la fibre musculaire, comme on peut se convaincre en lisant nos Mémoires. Mais on sera persuadé par nos observations, que dans ce cas-ci les narcotiques étoient d'autant mieux indiqués, que ce n'étoit que par leur moyen que nous débarrassions la poitrine des matieres âcres & visqueuses qui l'obsédoient, parce que dans leur effet le sommeil étoit procuré, la poitrine se relâchoit, la nature devenoit ensuite plus forte, pour soutenir cette toux salutaire qu'elle excitoit, pour chasser au-dehors les humeurs qui tendoient à la destruction de la machine.

E S S A I

*Sur la Cause des Douleurs de l'Enfante-
ment, pour servir de base aux recher-
ches pour & contre la possibilité physique
des Naissances tardives ; par M. POU-
TEAU fils, maître en chirurgie à Lyon.*

En ne consultant que la multiplicité des observations qui paroissent déposer en fa-

(a) Dissertation sur la sensibilité & l'irritabilité Hallérienne, à la suite de celle du Mouvement musculaire, en 1765.

veur

veur des naissances tardives, on seroit d'abord tenté de regarder comme superflus tous les débats qu'a fait naître l'importante question sur leur possibilité; mais le Pyrrhonisme a des droits qui ne prescrivent point; & il est sur-tout permis de se rendre difficile sur l'authenticité des faits qui compromettent les loix constantes de la nature. Dans cette perplexité, que fait naître l'opposition tranchante des sentimens, essayons de remonter jusqu'à la cause immédiate des douleurs de l'enfantement: parvenu à ce point difficile, on pourra peut-être statuer plus solidement sur les circonstances capables d'accélérer ou de retarder le moment critique qui voit naître ces douleurs.

L'enfant est dans la matrice, relativement à son expulsion, comme un être inanimé: est-il mort? l'appareil des douleurs, qui en débarrasse la mere, change si peu, que la différence, le plus souvent, n'en est pas sensible: son état est donc aussi passif que celui de l'œuf, au moment de la ponte. La cause de l'expulsion de l'un doit être celle de l'autre: la nature ne change ici que les nuances; le fond reste le même.

L'œuf grossit des sucs fournis par l'ovaire; & il n'est pas vraisemblable qu'il lui en renvoie aucun. C'est ainsi que le placenta pompe, par ses radicules, les liqueurs que lui présente en abondance leur implantation

dans la substance spongieuse de la matrice. La matrice reprend-elle quelques-uns des suc's qui reviennent de l'enfant au placenta ? La vraisemblance n'est pas pour cette opinion.

L'œuf étant descendu dans l'*oviductus*, qui est la matrice proprement dite de la poule, sa coque acquiert, de jour en jour, plus de dureté : la parité est encore ici exacte avec le placenta : les fibres de celui-ci parviennent journellement à une plus grande rigidité.

Lorsque la coque de l'œuf est arrivée à cette dureté fragile, que la première impression de l'air, au moment de la ponte, augmente peut-être encore, elle ne peut plus se charger des suc's toujours offerts en abondance par l'ovaire ; ces suc's s'accumulent, & donnent bientôt à l'ovaire plus d'épaisseur, à ses filets nerveux plus de tension : cette tension enfin deviendra bientôt telle, que la douleur en sera une suite nécessaire.

L'analogie montre les mêmes progressions & les mêmes effets dans la matrice : le placenta & les membranes, qui sont la coque de l'œuf utérin, acquièrent, chaque jour, plus de rigidité. La force, par laquelle ses vaisseaux capillaires pompent, avec choix, les suc's que lui offre le tissu spongieux de la matrice, diminue d'autant plus qu'il n'est,

en grande partie , que précaire (a). Vers la fin du neuvieme mois , ces fucs s'accumulent dans l'utérus , le placenta ne pouvant en prendre la quantité proportionnelle dont il avoit coutume de débarrasser ce viscere. Les liqueurs restent en surcharge dans son épaisseur : les fibres , qui forment cette épaisseur , tendues à l'excès , sont bientôt tirillées ; & de-là les douleurs , ainsi que les contractions de la matrice.

La brièveté ne permet pas de faire voir pourquoi les veines utérines ne débarrassent pas la matrice du sang que l'on vient de dire rester en surcharge pour ce viscere ; elle défend d'expliquer pourquoi le volume du placenta excède si fort , les premiers mois , celui de l'embryon , pour se trouver réduit , à la fin du neuvieme mois , à la neuvieme partie du poids de l'enfant. Cette brièveté proscriit d'autres détails très-curieux , & qui trouveront place dans un plus grand ouvrage : il suffit à présent de faire voir qu'on a prévu & résolu les plus grandes difficultés , & qu'on ne doit pas en faire des objections réputées victorieuses.

Examinons maintenant si l'inspection anatomique dépose en faveur de la théorie qu'on

(a) La vie du placenta ne dépend pas tellement du fœtus , qu'on ne le voie très-souvent survivre à la mort de celui-ci ; les moles en fournissent la preuve.

vient d'exposer. La matrice, dit Roëderer, est sur-tout composée de deux sortes de fibres : les unes forment son étendue, & les autres son épaisseur. Les premières sont rouges, rangées par couches, & en divers sens ; elles sont vraiment musculaires : les secondes, placées en travers, servent de lien aux premières ; elles sont pâles & courtes. *Nec luntur præterea fibræ musculares conspicuâ ratione cellulosis fibris brevioribus, pallidioribus, transversum matricis fibras secantibus, seu uteri crassitiem sequentibus.* Icones Uteri humani, pag. 9.

Il ne reste plus qu'à donner beaucoup de sensibilité à ces fibres transversales, que leur couleur pâle & blanche doit faire regarder comme tissues d'un grand nombre de filets nerveux : or cette sensibilité sera mise en jeu toutes les fois que le sang s'accumulera dans le tissu de la matrice, suffisamment pour porter son épaisseur à ce point qui est incompatible avec la détente des filets nerveux.

Ainsi, dans tous les tems de la grossesse, qu'une cause quelconque fasse affluer le sang dans la matrice, ou l'y retienne en assez grande abondance pour épaisir ce viscere outre mesure, cette cause alors pourra être celle de l'avortement, si les secours ne sont pas & prompts & bien entendus.

En empruntant de Roëderer les détails anatomiques dont on avoit besoin, on a

voulu se soustraire à l'accusation souvent faite & trop souvent méritée, de ne voir la structure des parties qu'avec des yeux prévenus pour une opinion favorite. C'est encore pour la même raison que, passant sous silence nos observations particulières, on se contentera de celle de Roëderer sur l'égalité constante de l'épaisseur de la matrice pendant tout le tems de la grossesse; égalité qui concourt si bien, avec la cause qui a été assignée aux douleurs, à expliquer les avortemens de tout terme. *Eadem ratione quæ expanditur uterus, influentis liquidi copia augetur, sic eadem semper uteri crassities manet.* Elem. artis obstetr.

Faisant ensuite valoir l'aveu du même auteur sur l'insuffisance de tout ce qu'on a dit pour expliquer pourquoi le neuvième mois solaire est le terme ordinaire de l'accouchement, on essayera de donner une solution de cette difficulté, laquelle conduira directement à l'importante question des naissances tardives. *Cur, nono mense solari absoluto, necessariò hic partus fiat, dicere datum est nemini.* Elem. artis obstetr.

Recherches pour & contre la possibilité physique des naissances tardives.

On a vu que le tems de la ponte dans les animaux ovipares, est déterminé par celui de l'exiccation de la coque qui la met

hors d'état de se charger de nouveaux suc : l'analogie a ensuite prouvé que le terme de la sortie du fœtus dans les vivipares doit être précisément celui de la rigidité des fibres de l'arrière-faix qui rend ces racines de l'ouvrage de la conception incapables de pomper les liqueurs nourricières qui affluent dans la matrice, en proportion égale à cette affluence.

Cette rigidité, cette maturité des fibres du placenta, suivent des loix constantes pour chaque espèce, mais qui varient pour les genres, comme le tems de l'incubation n'est pas le même pour tous les ovipares. Ainsi les arrière-faix de la chèvre, de la biche, de la vache, de la jument, de la femme, ont chacune leur point de maturité ou de rigidité, lequel est déterminé par les loix primordiales de la nature.

Veut-on à présent prendre un parti pour ou contre la légitimité possible des naissances tardives ? Qu'on examine sans prévention s'il peut se trouver dans la femme des causes capables de retarder la rigidité des fibres du placenta qui nécessite l'accouchement.

Il n'est pas douteux que cette rigidité ne dépende, pour arriver à son dernier période, de la chaleur utérine, & que ce dernier période ne soit accéléré ou retardé, si quelque cause peut apporter en plus ou en

moins des variations assez longues dans la chaleur naturelle de la mere.

M. de Viller, auteur des *journées physiques*, & mon confrere dans l'Académie des sciences, belles-lettres & arts de Lyon, est parvenu, par de longues & laborieuses expériences faites avec les fours à poulets, à faire éclore des œufs au dix-huitieme jour, ou à retarder la fin de l'incubation jusqu'au commencement du vingt-cinquieme. Une chaleur toujours la même, mais plus forte ou plus foible, a été le moyen qui a fait éclore ces œufs, & si-tôt & si tard.

L'analogie dit assez haut, & il est bon de le répéter, que l'enfant & ses dépendances sont dans la matrice, pour l'évolution qu'ils doivent souffrir, au même état que le poulet soumis à la chaleur de l'incubation : une chaleur plus ou moins vive doit être, pour le fœtus comme pour le poulet, la mesure du tems qu'ils mettront à acquérir une maturité suffisante. Et si, dans les climats glacés, comme dans ceux qui sont brûlés par l'ardeur du soleil, le tems de la gestation des femmes est assez constamment le même c'est que la chaleur naturelle, qui les anime par-tout* au même degré, ne souffre nulle-part des variations d'assez longue durée pour apporter des différences notables.

Le point de la plus litigieuse discussion

réduit donc toute la question des naissances tardives , à convenir ou à nier que les maladies , ou plus encore , que les passions de l'ame puissent assez affoiblir la chaleur interne , pour que les progrès de l'incubation se fassent avec une lenteur contre nature. Il est des passions connues sous le nom de *passions froides* ; pourront-elles agir avec assez de force sur le physique de l'œconomie animale , pour en affoiblir la chaleur ? On sçait qu'elles occasionnent des maladies de langueur , & en sont elles-mêmes une de cette espèce , pendant toute leur durée : aussi M. de Haller , ce sçavant observateur de la nature , pense-t-il qu'une maladie de langueur peut être cause d'un retard dans l'accouchement , *Præl. cap. 5 , parte secundâ , p. 310*. Demandons , par supplément , si les passions contraires ne donneroient pas à la chaleur utérine assez d'intensité pour accélérer le terme naturel de la maturité du placenta & de l'enfant.

On est en droit d'espérer que des expériences faites , & répétées avec tous les soins possibles , dans les fours à poulet , apprendront un jour quel est le plus grand degré de chaleur capable d'accélérer l'incubation , & quel est le moindre degré propre à la retarder. La raison conçoit ici des extrêmes , & place entr'eux une certaine latitude. Ne voit-on pas d'ailleurs des œufs

abandonnés assez long-tems par la mere couveuse , pour être sensiblement refroidis ; & venir cependant à bien , lorsque l'incubation recommence. On peut donc trouver les deux termes de cette latitude dans les fours à poulet , & les adapter, par un calcul de comparaison , à l'incubation utérine. Si M. de Reaumur a toujours vu chaque couvée ne durer dans les fours , comme sous la poule , que vingt ou vingt-un jours , c'est qu'il n'a cherché à leur donner que la chaleur de la poule ; & son autorité ne sauroit prévaloir contre ceux qui, comme M. de Viller , ayant d'autres vues , ont fait des expériences plus étendues.

Une suite constante d'observations sur les fours à poulet , pourra peut-être encore faire éclore des œufs notablement plus tard que les autres de la même fournée ; & alors on placeroit légitimement ce retard dans la foiblesse de l'organisation du germe ; ce qui adapté à l'incubation utérine , militeroit beaucoup pour la possibilité des naissances tardives.

Pour nous , contens d'avoir montré un point de vue sous lequel on peut encore envisager la célèbre question des naissances tardives , nous n'aurons garde de hasarder la moindre décision : nous avouerons même que si la possibilité des naissances tardives & celle des naissances précoces , peuvent

être défendues par de puissantes raisons ; elles laisseront encore tout à débrouiller dans les cas particuliers. Tel est celui qui , depuis quelque tems , a occupé de si bonnes plumes , & qu'on n'a eu aucunement en vue. N'ayant point de lance à rompre pour Renée , ni pour les héritiers de Charles , on n'a mis un pied dans l'arène , que pour jouir de plus près de tous les droits de spectateur.

L E T T R E

De M. D'AUXIRON, médecin à Besançon, contenant une Observation sur un Homme qui rend ses urines par le nombril.

MONSIEUR,

Je vous envoie une Observation anatomique qui m'a paru intéressante , & mériter par sa singularité l'attention des sçavans.

M. Jourdain , ancien curé de Nancrai , village de Franche-Comté , à deux lieues de Besançon , actuellement âgé de soixantedix ans , a été tourmenté de la pierre depuis sa jeunesse ; & il en a rendu plusieurs par le canal de l'urine. Il y a bien des années qu'il ne peut plus s'en déli-

LETTRE SUR UNE OBSERVATION, &c. 59

vrer par cette voie, & il est très-probable que les pierres ont augmenté de volume, & en nombre, dans la vessie. Il ressent souvent des douleurs qui lui font jetter des cris perçans; il a éprouvé des rétentions d'urine, qui ont duré plusieurs jours. Depuis quatre à cinq ans, la nature s'est frayée une route nouvelle pour se débarrasser de cet excrément: lorsque les pierres bouchent entièrement le canal de la verge, les urines s'évacuent par le nombril; il s'y forme pour lors une petite ouverture avec rougeur dans les bords; & les urines coulent par suintement: le malade dans cet état est obligé de tenir continuellement un tas de linge sur son ventre; quelquefois il ressent un besoin d'uriner, malgré le suintement; pour lors en se baissant, les urines sortent par bouillons de son nombril, & il peut les recevoir dans un vase; on reconnoît, dans ce qu'il rend par cette voie, la couleur & l'odeur de l'urine. Il est pas nécessaire que la vessie soit tendue & remplie pour que l'urine sorte par cette issue; il suffit qu'elle ne puisse s'évacuer par le canal naturel: quand les urines ont repris leur cours ordinaire, l'ouverture du nombril se ferme.



OBSERVATION

*Sur une Maladie singuliere qu'on pourroit
désigner par le nom de Fièvre intermit-
tente locale ; par le même.*

Il y a des fièvres qui paroissent n'affecter qu'une partie du corps ; ce qui leur a fait donner le nom de *fièvres partielles*, ou *locales* : quoique plusieurs auteurs en aient parlé, il faut cependant convenir qu'elles sont fort rares ; ce qui m'engage à publier l'histoire suivante d'une maladie de cette espece que j'ai eu occasion d'observer & de traiter.

Dans le printems de 1762, Madame ***, âgée de vingt-six ans, ressentit tous les jours, pendant trois semaines, à une heure après-midi, un froid très-considérable qui occupoit tout ce qui est compris entre le nombril, les os des iles, les fesses & le milieu des cuisses, sans s'étendre au-delà ; ce froid se communiquoit dans les parties intérieures de la région hypogastrique, & s'y faisoit sentir d'une façon fort incommode. Il duroit pendant deux heures, & pour lors la malade ressentoit dans sa matrice les douleurs les plus vives. Le froid étoit suivi d'une chaleur qui augmentoit par degrés pendant quatre à cinq heu-

res , & se terminoit par une sueur abondante qui n'occupoit que les endroits dont on a parlé. Cette sueur étoit si copieuse que la malade étoit obligée de s'essuyer à plusieurs reprises , & qu'à chaque fois il lui falloit une grande quantité de linges. Il se faisoit en même tems, par les parties sexuelles , un écoulement qu'on pouvoit comparer à des fleurs blanches. A mesure que la chaleur augmentoit , les douleurs s'apaisoient ; mais il restoit toujours un sentiment de pesanteur dans ces parties que la malade taxoit de descente de matrice ; elle étoit pendant quinze ou dix-huit heures de la journée sans pouvoir rendre une goutte d'urine ; le reste du tems elle en rendoit peu.

La malade , pendant tout ce tems-là , ne se plaignoit d'aucun mal de tête ; son poulx , sans être fiévreux , étoit plein ; la bouche n'éprouvoit aucune amertume , point d'altération.

J'ai employé , pour combattre cette maladie , quelques saignées , peu de purgatifs , le tempérament de la malade ne se prêtant point à ce genre de remèdes ; je n'ai pu employer le quinquina qui lui étoit insupportable ; mais j'ai fait un usage abondant des remèdes calmans & sédatifs dont j'ai favorisé l'action par un régime convenable : ce qui a fait cesser les accidens. Trois semaines après que la fièvre eut cessé , elle ren-

dit par la vulve plusieurs verrées d'une matière fort épaisse & extrêmement puante ; ce qui m'engagea à lui prescrire des injections détersives. Depuis ce tems, elle a eu, à différentes reprises, quelques accès de sa maladie dont elle est entièrement guérie.

OBSERVATION

*Sur une Maladie convulsive ; par le sieur
BROTE, maître en chirurgie au Bourg
d'Essoyes en Champagne.*

Elisabeth Roy, femme d'un domestique de la ferme de Baumont, ressentoit depuis quatre mois, dans la région hypogastrique gauche, des mouvemens convulsifs que l'on auroit pris pour les mouvemens d'un enfant de huit mois. Ils étoient accompagnés de suffocation, de resserrement à la gorge, & de douleurs sur les lombes ; tous ces accidens se terminoient par des sueurs abondantes qui duroient deux ou trois heures.

Ces accidens augmentèrent par l'usage des emménagogues que l'on fit continuer pendant un mois, dans la vue de rappeler les règles supprimées depuis long-tems : les selles, les urines cessèrent de couler ; le

ventre se tendit ; & malgré un grand nombre de potions hydragogues & de lavemens stimulan , la malade fut quatre mois sans rien rendre.

Je fus appelé , dans cette extrémité , le 15 Octobre 1764 : je trouvai le poulx enfoncé & rare , le col de la matrice dur comme du bois , le ventre raisonnant comme un tambour ; je ne tirai pas une seule goutte d'urine de la vessie par la sonde ; on me dit que cette femme étoit fort colérique ; & je conclus de tout ce que dessus , que l'évétisme dans toutes les parties du bas-ventre étoit la cause de tous les accidens qu'elle éprouvoit.

En conséquence , je fis mettre la malade dans le bain d'eau tiède , d'où on la retira une heure & demie après , à cause d'une légère foiblesse qu'elle eut : le soir on réitéra le bain dans lequel les convulsions reparurent si fortement qu'on la crut expirante ; dès ce second bain , il y eut des horborygmes très-forts.

Le 16 , la malade resta deux heures dans le bain , & le soir , trois heures , sans en être incommodée ; on lui donna un lavement d'eau tiède ; on lui appliqua des serviettes mouillées sur le ventre ; les convulsions furent aussi violentes que les jours précédens.

Le 17 , la malade fut à peine dans le

64 OBS. SUR UNE MALADIE CONV.

bain , que les douleurs des lombes augmentèrent & les borborygmes : elle y resta cependant trois heures ; & en sortant on lui donna un lavement , & on appliqua les serviettes mouillées sur le ventre : la malade dormit deux heures ; elle n'avoit pas fermé l'œil depuis quatre mois.

Le 18, mêmes remèdes : les convulsions revinrent ; mais alors le col de la matrice étoit moins tendu. Pendant le bain du soir , il sortit un vent avec tant d'impétuosité qu'il fit jaillir l'eau hors de la baignoire , & répandit une odeur insupportable. Ce bain étoit froid : le lavement fut donné avec l'eau froide ; & les serviettes qu'on appliquoit sur le ventre trempées dans l'eau froide : après cela on trouva le ventre ramolli ; les convulsions revinrent plus tard , furent moins longues & moins vives : le sommeil fut plus long & plus tranquille.

Le 19, mêmes remèdes ; la malade urina , rendit , par les selles , des crottes blanches ; & les convulsions furent très-légères.

Ces bains ont été continués pendant un mois : on lui a donné de l'eau de poulet & une boisson délayante , pour toute nourriture ; & toutes les fonctions sont actuellement dans l'ordre naturel.



OBSER.

OBSERVATIONS

Faites à l'Ouverture du cadavre d'une Personne morte d'une tympanite ; par M. JOUBERT DE LAMOTTE, étudiant en médecine en l'université d'Angers.

Le nommé Aleaume, du village de Bourg, mourut à l'hôpital de cette ville, le 15 de Septembre, des suites d'une colique venteuse qui le tourmentoit depuis neuf à dix mois, étoit dégénérée à la fin en tympanite, & lui faisoit ressentir les douleurs les plus aiguës. Le mal fut si opiniâtre, qu'il ne céda à aucuns remedes : les purgations ne pouvoient passer ; il rendoit les lavemens tels qu'il les recevoit ; le ventre restoit toujours dans le même état, c'est-à-dire dur & tendu : enfin ayant succombé à la violence de la maladie, l'on voulut voir & connoître l'obstacle qui s'opposoit à tout ce que l'art pouvoit lui procurer pour le soulager : en conséquence, on jugea à propos d'en faire l'ouverture, à laquelle on procéda en la maniere accoutumée. Comme le siège du mal étoit au ventre inférieur, on commença par l'ouvrir. Ayant enlevé les tégumens, les mus-

cles, & tout ce qui en dépend, nous découvriâmes le péritoine qui n'avoit rien de particulier. Après l'avoir suffisamment examiné, nous l'ouvrîmes. Nous vîmes d'abord les intestins en situation, mais si tendus, & d'un volume si considérable, qu'on ne peut mieux les comparer qu'à un ballon rempli d'air. Afin de les examiner plus scrupuleusement, & voulant nous assurer de l'état des autres viscères contenus dans l'abdomen, nous détachâmes l'épiploon qui étoit un peu enflammé : lorsqu'il fut enlevé, nous vîmes le ventricule aussi tendu, & aussi rempli d'air que les intestins. Le foie & la rate étoient tels qu'ils le doivent être dans l'état naturel : néanmoins ils étoient un peu plus élevés, à raison du gonflement du colon, & de tout le canal intestinal. La vésicule du fiel étoit aussi remplie qu'elle le pouvoit être d'une bile extrêmement noire ; la communication du canal cystique & du canal hépatique qui, par leur réunion, forment le canal cholédoque, étoit libre ; le pancréas étoit entièrement obstrué. Les reins, les uretères, la vessie étoient fort sains ; enfin, pour revenir à la partie affectée, nous prîmes le parti de considérer avec attention les intestins ; ils étoient si gonflés, que le mésentère, le méocolon dont les glandes étoient toutes obstruées, étoient aussi ten-

dus que la peau de la caisse le mieux bandée. Le volume des gros intestins & des grêles étoit à-peu-près le même; mais le cœcum étoit si gros, qu'il ressembloit exactement à une grosse vessie remplie d'air. Son appendice vermiciforme, de la longueur d'un bon pouce, étoit plus grosse que dans l'état naturel. Le fait me parut si extraordinaire, que je voulus m'assurer de ce que cet intestin pouvoit contenir; je le touchai, & j'y sentis un corps étranger comme pétrifié. Mais comme nous nous étions proposés d'examiner en entier tout le canall intestinal, nous prîmes le parti d'enlever toute la masse des intestins, pour pouvoir les visiter avec plus de facilité. L'opération une fois faite, nous ouvrîmes le ventricule que nous trouvâmes rempli d'air & de matiere jaunâtre, liquide & extrêmement fétide; le duodénum l'étoit de même; le jejunum & l'iléum contenoient aussi la même matiere. Arrivés au cœcum, nous y trouvâmes d'abord des cerises entières, je dis des cerises, & non pas des noyaux, dont la couleur étoit d'un noir foncé. (Observez que j'écris en Septembre, & qu'il y a déjà du tems que la saison de ce fruit est passée.) Après avoir fait sortir quelques matieres stercorales, nous en tirâmes ce corps dur que j'avois senti au travers des membranes de l'intes-

68 OBS. FAITES A L'OUVERTURE, &c.
tin. Il étoit du volume d'une grosse orange ; & ressembloit assez à ces pommes de terre un peu ramassées, c'est-à-dire beaucoup moins allongées qu'elles n'ont coutume de l'être ; sa pesanteur étoit de quatre onces, sa couleur externe brûnatre, sa substance comme une bourre très-fine, bien pressée, sa couleur interne à-peu-près celle d'une éponge commune ; il paroissoit aussi compacte que l'agaric de chêne.

Nous examinâmes ensuite la poitrine dans laquelle nous ne vîmes rien contre nature, si ce n'est que les poumons n'étoient pas à l'aise, le diaphragme ayant été repoussé dans la cavité de la poitrine, par l'effort des intestins dont le volume étoit si augmenté.

D É C O U V E R T E

I M P O R T A N T E

D'un Topique propre à guérir les Cancers ulcérés ; par M. J. C. SOULTZER, conseiller de la cour & premier médecin de S. A. S. M^{se} le duc de Saxe-Gotha, membre de l'Académie des Curieux de la nature.

Malgré le grand nombre de remèdes dont la médecine s'enrichit tous les jours, il n'est malheureusement encore que trop de mala-

dies contre lesquelles cet art utile ne nous fournit que des secours impuissans. On doit mettre de ce nombre le cancer ulcéré ; maladie plus affreuse peut-être par les accidens qui l'accompagnent , que par la mort qui la termine presque toujours trop tard , au gré de ceux qui en sont les victimes. Un médicament capable de prévenir les suites fâcheuses , d'arrêter les progrès , en un mot , d'opérer la cure radicale d'une maladie aussi funeste , seroit le présent le plus utile qu'on pût faire à l'humanité. Celui que M. Soultzer a la générosité de communiquer au public , par la voie de ce Journal , si son efficacité peut être confirmée par des expériences ultérieures , nous paroît d'autant plus précieux que , par sa simplicité , la facilité de son application , & sur-tout par le prix modique auquel on peut se le procurer , il est à la portée des plus pauvres comme des plus riches , & , par conséquent , de l'usage le plus universel. Le ton modeste & plein de candeur avec lequel il annonce une découverte aussi importante , ne peut manquer de lui attirer la confiance des médecins & des chirurgiens qui savent penser ; & nous osons espérer qu'ils se détermineront d'autant plus volontiers à faire l'essai de son remède , qu'il ne paroît pas qu'on puisse rien craindre de son application. Les ca-

rottes ou racines du daucus sativus n'avoient guères été employées jusqu'ici que comme aliment ; Schober est le seul médecin que nous sçachions qui ait recommandé l'usage de leur suc mêlé avec le miel , pour les aphthes , & de leur décoction contre la toux des enfans & la phthisie. Voyez Crantz Materia medica & chirurgica, tom. 1, p. 23. Cependant cette plante est d'une famille qui fournit les remèdes les plus actifs que nous offre le règne végétal ; ce qui auroit dû faire soupçonner depuis long-tems qu'elle n'étoit pas sans efficacité. Mais écoutons M. Soultzer.

Les médecins desirerent encore un remède contre le cancer ; le mercure, l'antimoine & les autres altérans échouent tous les jours. J'ai éprouvé que la *bella-dona*, après avoir long-tems saigné les malades par la sécheresse qu'elle occasionne dans le gosier, rend, à la vérité, la suppuration plus louable, diminue la rapidité avec laquelle cette maladie fait ses progrès ; mais les malades périssent à la fin, quoiqu'un peu plus tard. Quelques bons effets qu'on ait vu produire à la ciguë dans plusieurs maladies de la peau & des glandes ; quoique, par son moyen, je sois parvenu à fondre des squirrhes, & que peut-être elle dispose les malades, & les prépare, pour ainsi dire, à l'action de mon topique ; cependant on

se plaint généralement qu'elle ne guérit pas toujours les cancers ulcérés; & M. Storck lui même a éprouvé plus d'une fois qu'elle étoit sans effet dans ces sortes de cas. Cela doit engager les médecins à observer avec soin les effets des remèdes qui ont paru avoir quelque succès dans cette cruelle maladie : ils doivent sur-tout donner une attention plus particulière à ceux qui sont les plus simples, les plus innocens, & que tout le monde peut se procurer aisément ; tel est le caractère du topique que j'annonce au public, le voici :

Prenez des carottes récentes, *dāucus sativus*, en allemand *mæhren, gelbe rüben*; râpez-les avec une rape à chapeller le pain : exprimez-en le suc en les pressant dans la main seulement ; faites chauffer le marc sur une affiette ou dans un poëlon de terre ; appliquez-le sur l'ulcere en guise de cataplasme bien épais. S'il y a des enfoncemens, des clapiers, &c. il faut les en remplir de façon que le remède touche immédiatement les chairs de l'ulcere dans tous leurs points : couvrez le tout d'une serviette bien sèche & un peu chaude.

Il est nécessaire de renouveler ce traitement deux fois en vingt-quatre heures ; on enleve à chaque fois le vieux cataplasme ; on lave & on nettoie en même tems l'ulcere avec un pinceau de charpie trempé

72 DÉCOUVERTE IMPORTANTE

dans la décoction chaude de ciguë (*cicuta major foetida.*) L'effet de ce topique est de calmer les douleurs, & , en peu de jours , de détruire l'odeur insupportable qui accompagne toujours les ulcères cancéreux : la suppuration diminue ; au lieu de sanie & d'une matière ichoreuse , la plaie ne rend plus qu'un pus louable. L'état du malade devient , par conséquent , plus supportable : ce remède ne produisit-il d'autre effet , ce seroit beaucoup ; mais ce n'est pas tout : à la longue , les bords durs & calleux de l'ulcère se ramollissent ; la tumeur diminue & disparoit peu-à-peu ; les chairs se régénèrent ; la cicatrice se forme ; en un mot ; l'ulcère se guérit. Ce n'est point une imagination ; je ne me suis pas trompé ; j'ai suivi trop scrupuleusement l'effet du remède ; il n'étoit pas possible de l'attribuer à d'autres causes. Il est vrai que les malades , chez lesquels les carottes ont produit cet effet , avoient pris précédemment l'extrait de ciguë : l'une avoit vu augmenter son mal , & en avoit bientôt cessé l'usage ; chez une autre , il avoit paru arrêter les progrès de la maladie : les douleurs étoient beaucoup plus supportables , la suppuration un peu plus louable ; mais à la longue , elle prit un tel dégoût pour le remède , qu'elle ne put plus s'en servir.

Seroit-il nécessaire de faire prendre au

malade l'extrait de ciguë, pendant qu'on lui appliqueroit le cataplasme de carotte ? Je ne le crois pas ; mais si cela étoit, c'est un remède aisé & bienfaisant : s'il étoit donné à propos, je ne connois aucun de nos remèdes altérans actifs, qui soit aussi innocent.

Pendant qu'on fait usage de ce cataplasme, on remédie aux accidens qui surviennent quelquefois dans les cancers ulcérés, selon les indications. Une de mes malades, d'un caractère vif & colere, & qui observoit mal le régime, eut souvent des accès de fièvre produits par la résorption du pus, des diarrhées, des sueurs abondantes, & comme colliquatives, un pyalisme ; il lui survint même une fois une telle fonte par l'ulcère, qu'elle mouilla plusieurs serviettes. Quelques minoratifs, le quinquina, les calmanis furent les seuls médicamens auxquels j'eus recours : ils suffirent pour remédier à tout. Il n'est pas douteux que lorsque la cure sera soutenue par un bon régime, elle n'ait un plus heureux succès.

Ce cataplasme produisant un tel effet sur le plus malin de tous les ulcères, il est plus que probable qu'on pourra l'appliquer utilement sur les autres maladies de ce genre. Je prie le lecteur de se rappeler que j'ai dit ci-dessus, que ce remède

calmoit promptement les douleurs, rendoit la suppuration louable, & dissipoit l'odeur infecte qui s'exhaloit de ces fortes d'ulceres; mais je dois l'avertir que la guérison est beaucoup plus lente. Je l'ai fait appliquer pendant plus d'une année sur un cancer fort large, accompagné d'une tumeur fort considérable & fort dure, avant que la maladie parût prendre la tournure qui annonce la guérison; ce qui arriva cependant à la fin. Je ne sçais ce que ce remède produiroit dans le dernier période du cancer, lorsque le malade est consummé par la fièvre hectique, ne l'ayant jamais employé en pareil cas.

Si j'avois eu occasion de faire un plus grand nombre d'expériences sur ce remède, le présent que je fais au public pourroit être plus considérable; mais ma situation ne me laissant pas la liberté de multiplier mes observations, j'ai cru devoir me hâter de publier celles que j'ai pu faire, afin que d'autres médecins puissent les répéter & les perfectionner: quant à moi, je le repete encore, je ne me suis sûrement pas trompé; j'ai suivi mes malades avec trop d'attention, pour m'en être laissé imposer par les apparences. Mais quel que soit le sort de ma découverte, je pense, avec l'illustre M. Storck, que quand, sur cent malades, il n'y en auroit qu'un qui en reçût

D'UN TOPIQUE POUR LE CANCER. 75
du soulagement , je ferois trop heureux d'y
avoir contribué.

On hâteroit fans doute la guérison , si ;
pendant qu'on feroit usage des carottes à
l'extérieur , on faisoit prendre au malade
des petites d'oses d'extrait de ciguë , la
bella-dona , le quinquina , ou tel autre al-
térant qui paroîtroit le mieux indiqué par
le tempérament ou la constitution du ma-
lade , le caractère de la maladie ; (car
tous les cancers ne sont pas de la même
nature ;) je ne l'ai pas fait afin de pou-
voir mieux observer les effets du cataplas-
me ; je me suis contenté de faire manger
à mes malades des carottes cuites au lait.

M É T H O D E CURATIVE

*Des Écrouëlles ; par M. MESNY , maître
en chirurgie à Xirocourt en Lorraine.*

Il y a peu d'auteurs en chirurgie , qui
n'ayent parlé du vice scrophuleux : les
causes , les signes , les symptômes & les
accidens ont été scavamment détaillés par
les plus grands maîtres. Je ne m'aviserai
donc pas de toucher à ces excellens ta-
bleaux ; je proposerai seulement quelques

réflexions que la pratique m'a fait faire sur la méthode curative.

Le tissu trop lâche des fibres, l'épaississement & l'abondance des humeurs qui causent cette maladie, ont donné lieu de proposer une infinité de remèdes, pour donner du ressort aux uns, délayer & évacuer les autres : le succès n'a pas répondu jusqu'à présent aux soins que l'on s'est donnés, pour en trouver un spécifique.

La plupart des praticiens, se fondant sur cet axiome, *Sublatâ causâ, tollitur effectus*, ne se sont appliqués qu'à combattre le vice interne qu'ils ont regardé comme la seule cause des accidens extérieurs : ils ont à peine fait attention au vice local.

Des médecins & des chirurgiens de Nancy (a), qui ont beaucoup de réputation, viennent même de donner pour principe, dans un Rapport qu'ils ont fait au sujet d'un enfant scrophuleux à qui l'on avoit coupé un doigt, dont les phalanges étoient cariées, & qui est bien guéri, que, lorsqu'il y avoit un virus dans le sang, sur-tout le scrophuleux, on ne devoit pas mutiler ni enlever la partie ulcérée & même cariée.

Je conviens que les fondans, tant internes qu'externes, sont très-bien indiqués & nécessaires pour détruire la cause; mais

(a) MM. Bagard, Platel, médecins; Pinaot, Lafite, Le Jeune, chirurgiens.

L'expérience journalière ne nous prouve que trop, que ces remèdes ne sont pas suffisans, pour peu qu'il y ait de malignité. En effet, on voit tous les jours, malgré leur administration, les tumeurs & les ulcères se multiplier, l'humeur ne rien perdre de son âcreté, continuer à détruire les chairs & à carier les os.

Le peu de réussite de cette méthode ne donneroit-elle pas lieu de soupçonner que le vice local est l'ennemi qu'il importe le plus de combattre; que l'indolence, l'assoupissement, les ophthalmies, la fièvre qui accompagnent cette maladie, ne sont que symptomatiques, & que ces accidens, pour la plupart, sont occasionnés ou au moins entretenus par la résorption de la matière qui fait les tumeurs & les ulcères écroûilleux; que l'on devroit, en conséquence, enlever la partie viciée, le plutôt qu'il seroit possible?

On se confirmera dans ce sentiment, si l'on fait attention qu'il est rare de résoudre les tumeurs écroûilleuses; qu'il est impossible de le faire, lorsqu'il y a collection de pus; que l'on ne peut cicatrifer aucuns ulcères infectés de ce virus, tant qu'il y a quelques glandes d'engorgées; que la matière morbifique, quoique de la nature extrêmement lente & difficile à mettre en mouvement, acquiert quelquefois de l'activité,

& qu'en très-peu de tems, elle cause les plus grands ravages sur les chairs & sur les os.

De ce raisonnement fondé sur l'expérience, on peut conclure que les seules écrouelles bénignes sont susceptibles de résolution; que l'on ne peut trop tôt emporter les tumeurs où l'on remarque la moindre malignité, d'autant plus qu'outre la résorption qui se fait de l'humeur scrophuleuse, & le développement des sels âcres & rongeurs que son long séjour occasionne, la cicatrice qui se forme à la suite de ces ulcères malins, est beaucoup plus difforme que celle qu'on obtiendra par cette extirpation. Si quelques praticiens, pour éviter cette difformité, ont conseillé de ne point ouvrir ces sortes de tumeurs, c'est qu'ils ne se servoient (comme ils le disent eux-mêmes) devant & après l'ouverture, que des mêmes remèdes, & qu'en ce cas l'opération devenoit au moins inutile; mais si l'on enlève, par le moyen du fer ou du caustique, la glande dans son entier, on met la nature à même de procurer en très-peu de tems une cicatrice solide, & certainement bien moins difforme qu'elle n'eût été, si l'on eût laissé croupir le pus pendant plusieurs mois, quelquefois des années entières.

Beaucoup de chirurgiens ont déjà tenté

l'éradication des tumeurs écrouelleuses par cette méthode ; mais le renouvellement de quelques ulcères , après un traitement long & douloureux , leur a fait peu de partisans ; & sans examiner la cause de cette régénération , si on ne les a pas condamnés , on ne les a pas suivis. Je viens de dire plus haut , que l'on ne pouvoit cicatrifier l'ulcère , pour peu que les glandes fussent imprégnées de ce virus , c'est-à-dire que la cicatrice que l'on obtient , n'est point solide , si l'on cesse d'appliquer le caustique , avant que les glandes soient entièrement détruites , & que les chairs paroissent rouges , fermes & disposées à se réunir solidement.

La douleur du malade , son impatience , celle du chirurgien sont souvent cause que l'on procure trop tôt la réunion des glandes engorgées , mais qui paroissent trop petites pour causer du désordre , que l'on espère inutilement dissiper par les fondans , & font négliger une méthode qui auroit sauvé une infinité de sujets rongés impitoyablement par cette maladie.

Depuis plusieurs années que le sieur Quirrot & moi faisons usage avec succès de cette méthode , nous espérons que le public nous saura gré de lui communiquer la manière dont nous la mettons en pratique.

Nous préparons les écrouelleux par les

délayans & les purgatifs ; nous enlevons les glandes qui peuvent être emportées avec l'instrument ; nous mettons sur les tumeurs & les ulcères du sublimé corrosif en poudre, que nous mêlons avec un peu de baume d'*Arcaus*, ou quelques autres onguens capables de tenir cette poudre en masse ; nous posons un emplâtre fenêtré qui laisse la tumeur à découvert ; nous chargeons un plumasseau de notre composition ; nous en remplissons l'ouverture de l'emplâtre ; nous le laissons ordinairement deux heures, quelquefois plus long-tems, suivant que la tumeur est plus ou moins éloignée des parties qu'il seroit dangereux que le caustique touchât ; nous répétons le même remède, tant que nous appercevons quelques vestiges de la glande, & que les chairs sont blanchâtres, mollasses, fongueuses, &c. De tems en tems, nous réitérons les purgatifs ; nous faisons prendre alternativement, de deux jours l'un, demi-grain d'extrait de ciguë, que nous augmentons rarement, & l'æthiops minéral que nous dosons, suivant l'âge & la force du malade.

OBSERVATIONS.

I. Au commencement de Janvier 1761 ; un petit garçon, de neuf à dix ans, de Châtel-sur-Moselle, fut amené à la maison, ayant

ayant les glandes parotides & maxillaires ulcérées, deux à la partie postérieure du col très-gonflées, deux ulcères au bras gauche, un sur la bifurcation du biceps, & l'autre un peu au-dessus du condyle interne de l'humérus, un à l'avant-bras, un autre sur les os du métacarpe, qui répondent au doigt du milieu, & à l'annulaire du même côté, un au bras gauche vers l'insertion du deltoïde, une tumeur à l'aîne; enfin le gros orteil du pied droit tuméfié & ulcéré. Cet enfant avoit une telle foiblesse de vue, qu'il ne pouvoit soutenir la lumière: il étoit assoupi au point qu'il étoit, pour ainsi dire, insensible; de façon que toutes ces glandes & tumeurs chargées de caustique ne l'empêchoient pas de dormir; il a quelquefois gardé le remède huit & neuf heures, sans se plaindre: à mesure que les glandes ont été consommées, que quelques ulcères ont été guéris, la vue de ce jeune homme s'est affermie; il est devenu très-sensible; son esprit s'est dégagé. Après un an de pansement, on l'a renvoyé chez son père qui lui a trouvé les plus heureuses dispositions pour l'étude à laquelle il s'adonne avec succès, se portant à merveille, pour l'esprit & pour le corps.

II. Le 20 Janvier 1761, un jeune garçon d'Haroué nous fut envoyé par la princesse de Craon, dame dudit lieu. Les glandes

82 MÉTHODE CURATIVE

des parotides & maxillaires ulcérées; un ulcère de chaque côté du nez , dont les os se trouvoient cariés par la matiere ; le canal nasal étoit tellement obstrué , qu'il ne passoit pas une larme par le nez : nous lui fîmes l'opération de la fistule lacrymale ; nous appliquâmes le caustique sur tous les ulcères ; nous eûmes la satisfaction de renvoyer ce misérable bien guéri , après un pansément de quatre mois. Il travaille aujourd'hui sans aucune incommodité , les larmes ayant repris leur cours naturel par le nez.

III. Le premier de Mai de la même année , Joseph Boulay âgé de vingt-cinq ans , nous fut envoyé par les officiers de la ville d'Épinal son lieu natal. Les parotides, les maxillaires & les sublinguales étoient ulcérées. Il avoit au-dessous de l'os de la pommette, du côté gauche, un autre ulcère, de la grandeur d'un écu, qui avoit rongé le conduit salivaire. Le caustique fut appliqué sur toutes ces glandes & sur l'ulcère. Aussitôt que l'escarre étoit tombée, on en posoit un nouveau ; enfin , après trois mois de pansément , les glandes furent détruites , les ulcères cicatrisés. Nous voyons de tems en tems ce pauvre garçon : les cicatrices sont blanches , & sans adhérence.

IV. Une petite fille d'Épinal, âgée de trois à quatre ans, nous fut amenée , au

mois de Novembre 1761, ayant l'articulation du pied droit extrêmement gonflée, un ulcère sur chaque malléole, le doigt indicateur de la main droite extrêmement gonflé, ulcéré, & les phalanges cariées; le grand doigt & l'annulaire de la même main, l'indicateur & le grand doigt de la main gauche tuméfiés dans toute leur circonférence; une glande maxillaire, du côté droit, engorgée; une ophthalmie considérable. Depuis très-long-tems, cet enfant étoit traité par un habile médecin: malgré les remèdes les mieux indiqués, que l'enfant avaloit à merveille, les accidens n'avoient fait que croître & augmenter: le doigt carié fut emporté; le caustique fut appliqué sur les ulcères. Après sept mois d'un pansement suivant notre méthode, l'enfant fut guéri, & jouit à présent d'une bonne santé.

V. Une demoiselle de Nancy, âgée de dix-sept ans, nous fut amenée, dans le courant du mois de Mai 1762, ayant généralement toutes les glandes du col engorgées ou ulcérées, une grande quantité d'autres ulcères, un au-dessus du sein gauche, une tumeur un peu à côté, qui, à l'ouverture, ne donna qu'une eau glaireuse; des ulcères dans les fosses surépineuses & sous-épineuses de l'un & de l'autre côté: sous chaque aisselle, les glandes étoient à décou-

vert, & paroïssent comme l'ovaire d'une poule, entassées les unes sur les autres; un ulcere sur la seconde phalange du doigt indicateur de la main gauche, qui en étoit carié; un autre ulcere sur le tarse du pied gauche, aussi avec carie. Nous appliquâmes sur tous ces ulcères le sublimé qui, ayant procuré une salivation abondante, fit supprimer l'usage de l'æthiops : les caries furent pansées avec la poudre d'Euphorbe. Après dix-huit mois de pansement, cette demoiselle fut guérie : ses règles commencerent à paroître; elle se porte aujourd'hui à merveille. Cette malade avoit épuisé, depuis deux ans, toutes les ressources de l'art. Pendant l'administration des remèdes, il y avoit paru plusieurs tumeurs nouvelles : celle du pied ne s'étoit manifestée que depuis deux mois; l'os étoit déjà carié.

OBSERVATION

Sur une Plaie d'arme à feu, qui pénétoit dans la trachée-artère; par M. SIMON, maître en chirurgie, résident au bourg d'Issy-l'Evêque, province de Bourgogne.

Je crois que les chirurgiens verront avec plaisir l'observation que je leur présente : elle peut servir à démontrer qu'il ne faut

jamais se décourager dans le traitement des plaies, ni abandonner les blessés ; car celle dont il s'agit, & qui me parut au premier coup d'œil une des plus graves, a pourtant été conduite à la plus heureuse guérison, par un traitement simple.

Le nommé Imbert, garçon tailleur, demeurant au bourg d'Issy-l'Evêque, reçut un coup de fusil à bout portant, le 24 Mars dernier : je vins à son secours le plutôt qu'il me fut possible ; & je trouvai à la partie supérieure & antérieure de la gorge une plaie transversale, avec perte de substance, de la largeur de quatre travers de doigts, qui pénétrait du côté droit, dans l'épaisseur des fléchisseurs du col, & dans la trachée-artère. Le larynx étoit découvert & blessé ; le malade avoit le son de voix foible & rauque, avec une toux continuelle, accompagnée d'expectoration sanglante, & de suffocation.

Après avoir porté un funeste présage, je dilatai la plaie, & retirai du fond la bourre du fusil, & quantité de grains de fonte, gros comme des pois, en ayant laissé beaucoup d'autres épars sous les tégumens.

Dans une circonstance si grave & si pressante, mon premier appareil fut de la charpie brute, quelques morceaux d'agaric sur les vaisseaux ouverts, & des com-

presses de vin chaud légèrement sucrées ; car l'accident le plus effrayant étoit l'écoulement du sang qui ruisseloit dans les bronches, & occasionnoit une sorte de râlement & une toux continuelle, avec menace de suffocation.

Le régime le plus strict, & des saignées répétées, modérèrent & firent disparaître l'effusion du sang, dans l'espace de cinq jours ; au crachement de sang succéda une expectoration purulente.

Je pansai la plaie, avec un digestif simple, mêlé d'un peu de baume d'Arcæus, avec des compresses imbibées d'une décoction résolutive spiritueuse.

Au fixieme jour, tout paroissoit dans le meilleur état : la suppuration étoit bien établie, louable & copieuse ; mais au moment où je concevois la plus grande espérance, on vint me chercher avec précipitation, en m'annonçant que mon blessé se mouroit.

J'accourus, & je trouvai ce malheureux baigné de sang ; je levai très-diligemment l'appareil, & j'aperçus un rameau de la carotide externe, qui fournissoit un jet de sang. A l'instant j'appliquai sur l'embouchure de ce vaisseau un morceau d'agaric préparé, des bourdonnets & des compresses graduées, soutenues d'un bandage plus contentif ; je répétai la fai-

gnée , & la réitérai le soir ; je ne levai mon appareil qu'au bout de quarante-huit heures , me contentant de l'arroser deux fois le jour avec du vin chaud.

Les pansemens furent continués simplement ; & dans l'espace de deux mois , cette dangereuse plaie fut entièrement guérie , sans qu'il soit resté aucune incommodité.

M. Pinot , médecin de réputation , de la ville de Bourbon - Lancy , m'a fait l'honneur de visiter deux fois ce blessé , & a vu avec surprise la guérison d'une plaie pénétrante dans la trachée-artère , & qui avoit offensé fortement le larynx.



OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES: NOVEMBRE 1765.

Jours du mois.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	A 7 h. du mat.	A 2 h. de denie du jour.	A 11 h. du soir.	Le matin. pout. lig.	A midi. pout. lig.	Le soir. pout. lig.
1	12 $\frac{1}{2}$	11 $\frac{1}{2}$	8 $\frac{1}{2}$	27 $8\frac{1}{2}$	27 $9\frac{1}{2}$	27 10
2	7 $\frac{1}{4}$	10 $\frac{1}{4}$	5 $\frac{1}{2}$	27 10	27 11	28
3	4 $\frac{1}{2}$	10 $\frac{1}{4}$	7 $\frac{1}{2}$	28 2	28 2 $\frac{1}{2}$	27 10 $\frac{1}{2}$
4	6 $\frac{1}{2}$	7 $\frac{1}{2}$	6 $\frac{1}{2}$	27 $8\frac{1}{2}$	27 7 $\frac{1}{2}$	27 8 $\frac{1}{2}$
5	5	7 $\frac{1}{2}$	4 $\frac{1}{2}$	27 9	27 9 $\frac{1}{2}$	28
6	4	7	2 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{2}$
7	2	7	5	28	27 11 $\frac{1}{2}$	27 9 $\frac{1}{2}$
8	5	9	5	27 10 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{1}{2}$	28
9	5	8 $\frac{1}{2}$	7 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{1}{4}$	27 9
10	6 $\frac{1}{2}$	9 $\frac{1}{2}$	7	27 9	27 10	28
11	5 $\frac{1}{2}$	6 $\frac{1}{2}$	5 $\frac{1}{2}$	28 3	28 2 $\frac{1}{2}$	28 3
12	5 $\frac{1}{2}$	7 $\frac{1}{2}$	7	28 3 $\frac{1}{2}$	28 2 $\frac{1}{4}$	28 2 $\frac{1}{2}$
13	4 $\frac{1}{2}$	7 $\frac{1}{2}$	7	28 2	28 2	28 2 $\frac{1}{2}$
14	6 $\frac{1}{2}$	7 $\frac{1}{2}$	7	28 3	28 3	28 3
15	7	8 $\frac{1}{2}$	7 $\frac{1}{2}$	28 3 $\frac{1}{2}$	28 3	28 3 $\frac{1}{2}$
16	7	8 $\frac{1}{2}$	7	28 4	28 3 $\frac{1}{2}$	28 4
17	7 $\frac{1}{2}$	9	7	28 4 $\frac{1}{2}$	28 4 $\frac{1}{2}$	28 5
18	7	9	7	28 5	28 4 $\frac{1}{2}$	28 4 $\frac{1}{2}$
19	6 $\frac{1}{2}$	7 $\frac{1}{2}$	6	28 4 $\frac{1}{2}$	28 3 $\frac{1}{2}$	28 4
20	4 $\frac{1}{2}$	5 $\frac{1}{2}$	1	28 3 $\frac{1}{2}$	28 3	28 4 $\frac{1}{2}$
21	0 $\frac{1}{2}$	3 $\frac{1}{2}$	1	28 4 $\frac{1}{2}$	28 4 $\frac{1}{2}$	28 5 $\frac{1}{2}$
22	0 $\frac{1}{2}$	2	0 1	28 5	28 4 $\frac{1}{2}$	28 4 $\frac{1}{2}$
23	0 2	0	0 2	28 3	28 3	28 2
24	0	2 $\frac{1}{2}$	0 1	28 2	28 3	28 2
25	0 3	2 $\frac{1}{2}$	0 1	28 2	28 2 $\frac{1}{2}$	28 1
26	0 2	3 $\frac{1}{2}$	3	28	27 11 $\frac{1}{2}$	27 11
27	2 $\frac{1}{2}$	7	5	27 10 $\frac{1}{2}$	27 10 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{1}{2}$
28	5	7 $\frac{1}{2}$	2 $\frac{1}{2}$	28	28	28 2
29	1 $\frac{1}{2}$	5	3	28 2	28 2	28 2 $\frac{1}{2}$
30	4 $\frac{1}{2}$	5	1	28 3	28 2	28 1 $\frac{1}{2}$

ÉTAT DU CIEL.

<i>Jours du mois.</i>	<i>Le Matinée.</i>	<i>L'Après-Midi.</i>	<i>Le Soir à 11 h.</i>
1	O. gr. vent. pluie.	O-S-O. cou- vert. vent.	Couvert.
2	S-O. beau.	O. nuag. pl. vent.	Pluie.
3	O-S-O. nua. beau.	O-S-O. nua- ges. vent.	Couvert.
4	S-S-O. pl. contin.	S-S-O. couv.	Couvert.
5	O. nuages.	O-S-O. nua- ges.	Beau.
6	S-O. b. nua- ges. brouill.	S-O. beau. nuages.	Serein.
7	S. nuag. br.	S-S-O. nuag. pluie.	Pluie.
8	O-S-O. br. couvert.	O-S-O. b. nuag. pluie.	Beau.
9	S-S-O. nua- ges. pluie.	S-S-O. couv. pluie.	Pluie.
10	O. nuages. couvert.	O-S-O. cou- vert. pluie.	Beau.
11	N. br. couv.	N-N-O. cou.	Couvert.
12	N. brouill. couvert.	N-N-O. c.	Couvert.
13	O-N-O. ép. brouill.	S. couvert. brouillard.	Couvert.
14	N. couvert.	N. couvert.	Couvert.
15	S-S-O. couv.	S-S-E. couv.	Couvert.
16	N-N-E. leg. br. couvert.	N-N-E. cou- vert.	Couvert.
17	N-E. couv.	N-O. couv.	Couvert.
18	S-O. léger brouill. cou.	S-S-O. cou- vert.	Couvert.
19	N-O. couv.	N-N-O. c. pet. pluie.	Couvert.

ÉTAT DU CIEL.

<i>Jours du mois.</i>	<i>Le Matinée.</i>	<i>L'Après-Midi.</i>	<i>Le Soir à 11 h.</i>
20	N - N - O. b. nuages.	N. nuages.	Serein.
21	N. léger br. couvert.	N. br. couv.	Couvert.
22	N-E. lég. br. couvert.	N-E. beau. brouillard.	Beau.
23	N-E. épais brouillard.	N-E. brouill. épais.	Beau. brouil.
24	S-E. lég. br. beau.	S-E. beau.	Beau.
25	S-E. beau.	S-E. beau. lég. brouill.	Beau.
26	S-E. nuages. lég. brouill.	S-E. nuages.	Nuages.
27	S-E. couvert.	E-S-E. pluie.	Couvert.
28	S-O. couv. nuages.	S-O. beau. lég. brouill.	Nuages.
29	S-S-E. br.	S-S-E. n. br.	Couvert.
30	S. couvert.	S-S-E. couv.	Beau.

La plus grande chaleur marquée par le thermomètre, pendant ce mois, a été de 11 degrés au-dessus du terme de la congélation de l'eau; & la moindre chaleur a été de $3\frac{3}{4}$ degrés au-dessous du même terme: la différence entre ces deux points est de $14\frac{1}{4}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces $5\frac{1}{3}$ lignes; & son plus grand abaissement de 27 pouces 9 lignes: la différence entre ces deux termes est de $8\frac{1}{3}$ lignes.

Le vent a soufflé 5 fois du N.

MALADIES REGN. A PARIS. 91

1 fois du N-N-E.
 3 fois du N-E.
 1 fois de l'E-S-E.
 4 fois du S-E.
 3 fois du S-S-E.
 3 fois du S.
 5 fois du S-S-O.
 4 fois du S-O.
 5 fois de l'O-S-O.
 4 fois de l'O.
 1 fois de l'O-N-O.
 2 fois du N-O.
 4 fois du N-N-O.

Il a fait 13 jours beau.
 10 jours du brouillard.
 12 jours des nuages.
 21 jours couvert.
 9 jours de la pluie.
 3 jours du vent.

MALADIES qui ont régné à Paris, pendant le mois de Novembre 1765.

On a vu peu de malades pendant ce mois; & les maladies, qui ont régné, ont été, pour la plupart, legeres & bénignes. La petite vérole a paru se ralentir beaucoup : on a vu encore des fièvres intermittentes, quelques dévoiemens & des éréfipeles; mais les maladies les plus communes ont été des catarrhes qui ont affecté principalement le nez, la gorge & la poitrine. Les malades se plaignoient généralement de lassitudes & de douleurs dans

tous les membres : quelques-uns ont eu quelques accès de fièvre ; ce qui a obligé d'avoir recours à la saignée : les autres n'ont eu besoin que de boissons délayantes & de quelques minoratifs.

*Observations météorologiques faites à Lille,
au mois d'Octobre 1765 ; par
M. BOUCHER, médecin.*

La première moitié du mois a été fort pluvieuse ; & il y a eu plusieurs jours de pluie dans l'autre moitié : la pluie a été très-copieuse, les quatre premiers jours ; & l'air a été agité de tempêtes : aussi le baromètre a-t-il été observé, la plus grande partie du mois, au-dessous du terme de 28 pouces : le 2, le mercure a descendu au terme précis de 27 pouces ; & le 4, il a été observé à 26 pouces 9 lignes.

L'air a été, presque tout le mois, à un état de température moyenne. L'on a vu des éclairs ; le 2 au soir.

Le vent a presque toujours été *sud*.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermomètre, a été de 13 degrés au-dessus du terme de la congélation ; & la moindre chaleur a été de 4 $\frac{1}{2}$ degrés au-dessus de ce terme : la différence entre ces deux termes est de 8 $\frac{1}{2}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure , dans le barometre , a été de 28 pouces $1\frac{1}{2}$ ligne ; & son plus grand abaissement. a été de 26 pouces 9 lignes : la différence entre ces deux termes est de 1 pouce $4\frac{1}{2}$ lignes.

Le vent a soufflé 3 fois du Nord.

2 fois du N. vers l'Est.

2 fois du Sud vers l'Est.

17 fois du Sud.

9 fois du Sud vers l'Ou.

6 fois de l'Ouest.

4 fois du Nord vers l'Ou.

Il y a eu 26 jours de tems couvert ou nuageux.

20 jours de pluie.

1 jour d'éclairs.

3 jours de brouillards.

Les hygrometres ont marqué une legere humidité , sur-tout à la fin du mois.

Maladies qui ont régné à Lille, dans le mois d'Octobre 1765.

Les maladies regnantes de ce mois ont été des fièvres continuës-remittentes , des fièvres intermittentes , tierces & quartes , & des diarrhées dyssentériques. Les fièvres continuës étoient , dans la plûpart , du caractère de la synoque putride , portant , sur-tout , à la tête , & assez souvent à la poitrine : le sang tiré des veines se trouvoit inflammatoire, presque dans tous ; mais il y

avoit aussi très-souvent un foyer dans les premières voies, qu'il étoit essentiel d'enlever, dans le commencement de la maladie, par quelques émétiques, après les saignées suffisantes. On y est venu encore, à cet égard, assez à tems dans son progrès, vers le neuvième, lorsque ce secours avoit été négligé d'abord.

Il a régné ce mois, parmi les enfans de toutes conditions, une fièvre catarrheuse ou inflammatoire, qui portoit en même tems à la tête & à la poitrine; elle avoit des suites fâcheuses, lorsqu'elle n'étoit point d'abord traitée convenablement: si les malades ne succomboient point, ils languissoient long-tems; quelques-uns sont tombés dans une espèce de bouffissure générale.

Les fièvres tierces étoient plus opiniâtres que ci-devant. Lorsque les évacuations des premières voies n'avoient pas été poussées assez loin dans le commencement de la maladie, il se formoit des obstructions dans les viscères glanduleux, qui en rendoient la cure radicale plus ou moins difficile.

Les diarrhées dysentériques étoient toujours fort répandues; & l'on peut dire que c'étoit vraiment la maladie dominante: il n'étoit pas aisé de les guérir à fond. Il y a eu encore aussi des diarrhées inflammatoires.

LIVRES NOUVEAUX.

Eloge historique de *J. Gonthier d'Ander-nach*, medecin ordinaire de *François I*, avec un catalogue raisonné de ses ouvrages; discours qui a remporté le prix proposé pour l'année 1765, dans la Faculté de médecine de Paris; par *Louis-Antoine-Prosper Hérissant*, étudiant en médecine dans l'université de cette ville. A Paris, chez *J. Th. Hérissant*, 1765, in-12 de 88 pages.

En proposant l'éloge de *Gonthier*, pour le sujet du prix qu'elle devoit distribuer, la Faculté de médecine avoit désiré qu'on joignît au récit de sa vie l'exposition de sa doctrine, & même l'état de la médecine sous le règne de *François I*; c'est ce que *M. Hérissant* a rempli d'une manière qui auroit pu faire honneur à l'homme le plus versé dans l'étude de l'art. Il y a joint un catalogue raisonné des ouvrages de *Gonthier*.

On ne peut qu'exhorter ce jeune auteur à soutenir, par de nouveaux efforts, les idées que ce début donne de ses talens, & à remplir les espérances qu'il a fait concevoir.

Traité du Soufre, traduit de l'allemand de *M. George Ernest Stahl*. A Paris, chez *Didot le jeune*, 1766, in-12.



T A B L E.

E XTRAIT des tomes V & VI du <i>Traité des Maladies des femmes</i> . Par M. Astruc, médecin.	Page 2
<i>Histoire des fièvres catarrhales putrides qui ont régné à Auxerre</i> . Par M. Houllét, médecin.	38
<i>Essai sur la cause des douleurs de l'enfantement</i> . Par M. Pouteau fils, chirurgien.	48
<i>Lettre de M. d'Auxiton, sur un homme qui rend ses urines par le nombril</i> .	58
<i>Observation sur une fièvre locale</i> . Par le même.	60
<i>Sur une maladie convulsive</i> . Par M. Brote, chirurgien.	62
<i>Observations faites à l'ouverture du cadavre d'une personne morte de tympanite</i> . Par M. De Lamotte, médecin.	65
<i>Découverte d'un topique propre à guérir le cancer</i> . Par M. Soultzer, médecin.	68
<i>Méthode curative des écrouelles</i> . Par M. Mcfny, chirurgien.	79
<i>Observation sur une plaie d'arme à feu, qui pénétrait dans la trachée-artère</i> . Par M. Simon, chirurgien.	84
<i>Observations météorologiques, Novembre 1765</i> .	88
<i>Maladies qui ont régné à Paris, pendant le mois de Novembre, 1765</i> .	92
<i>Observations météorologiques faites à Lille, par M. Boucher, médecin, Octobre 1765</i> .	92
<i>Maladies qui ont régné à Lille, pendant le mois d'Octobre 1765</i> . Par le même.	93
<i>Livres nouveaux</i> .	95

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Vice-Chancelier, le *Journal de Médecine* du mois de Janvier 1786. A Paris, ce 23 Décembre 1765.

POISSONNIER DESPERRIERES.

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de
CLERMONT, Prince du Sang.

*Par M. A. ROUX, Docteur-Régent de la
Faculté de Médecine de Paris, Membre de
l'Académie Royale des Belles-Lettres, Sciences
& Arts de Bordeaux, & de la Société Royale
d'Agriculture de la Généralité de Paris.*

*Medicina non ingenii humani partus, sed temporis
filia. Bagl.*

FÉVRIER 1766.

TOME XXIV.



A PARIS,

Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de Mgr le
Comte de PROVENCE, rue S. Severin.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI,



JOURNAL
DÉ MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

FÉVRIER 1766.

SECOND EXTRAIT.

Traité des Maladies des femmes, où l'on a tâché de joindre à une théorie solide la pratique la plus sûre & la mieux éprouvée, avec deux Dissertations, pour servir d'éclaircissement à quelques endroits du Traité des Maladies des femmes; par J. ASTRUC, professeur royal de médecine, & médecin-consultant du roi, avec cette épigraphe :

In hoc gaudeo aliquid discere, ut doceam; nec me ulla res delectabit, licet eximia sit & salutaris, quam mihi uni sciturus sim.

SENEQ. lib. j. Epist. 6.

Tomes V & VI. A Paris, chez Cavelier, 1765; deux volumes in-12.

NOUS avons exposé, dans notre premier Extrait, la théorie de la génération que M. Astruc a adoptée : la partie,

dont il nous reste à rendre compte, paroît plus particulièrement destinée à la pratique. Le chapitre dixieme, auquel nous en sommes restés, traite de *la conduite que les femmes doivent tenir pendant la grossesse, des incommodités propres à la grossesse, des précautions qu'on doit avoir dans le traitement des maladies qui arrivent aux femmes grosses*. Comme ces trois sujets ont beaucoup de rapport ensemble, l'auteur a cru pouvoir les comprendre dans le même chapitre qu'il a cependant divisé en trois paragraphes.

La conduite, que les femmes doivent tenir, quand elles sont enceintes, regarde le régime qu'on doit leur prescrire, ou les remedes qu'il convient de leur faire. 1^o A l'égard du régime, il faut leur recommander la sobriété dans la quantité de la nourriture, & leur prescrire des alimens doux, aisés à digérer, & d'un bon suc. On peut cependant, & on doit même se relâcher de la sévérité de ce régime, pour les femmes accoutumées à vivre plus grossièrement, & qui s'en trouvent bien : on doit laisser dormir les femmes enceintes à-peu-près comme elles dorment, lorsqu'elles ne le sont pas : l'exercice ne peut que leur être utile, pourvu qu'il soit modéré ; elles doivent éviter avec soin d'élever des fardeaux pesans, ou de faire quelque effort. Cette règle a ses ex-

ceptions. M. Astruc recommande, par exemple, le repos pendant les deux premiers mois de la grossesse où l'arrière-faix, ne tenant à rien, pourroit aisément s'échapper, si un peu trop d'exercice ou un faux pas faisoit entr'ouvrir l'orifice de la matrice. Il excepte encore de cette règle les femmes jeunes & délicates, sur-tout si elles ont déjà eu des fausses couches au second & au troisieme mois. Loin de les exciter à agir, il veut qu'on les oblige à se tenir au lit ou sur une chaise longue, pendant toute la grossesse. Il faut de la modération dans la cohabitation avec son mari : il seroit même bon de s'en abstenir pendant les deux premiers mois de la grossesse. Les passions de l'ame, lorsqu'elles sont un peu vives, pouvant nuire à la conservation de l'embryon, on doit, autant qu'il est possible, éloigner des femmes grosses tout ce qui pourroit les affecter vivement.

2^o Quant aux remedes, ceux qu'on a occasion d'employer dans une grossesse sans accident, sont la saignée, la purgation, quelques stomachiques & quelques cordiaux. Le nombre des saignées qu'il faut faire dans la grossesse, varie selon le caractere de la grossesse & la maniere de vivre de la femme enceinte. Il ne faut point saigner, ou ne saigner que peu les payannes & les femmes de travail, qui mangent peu, &

qui font beaucoup d'exercice. Il faut, au contraire, saigner plusieurs fois les femmes qui se nourrissent bien, & qui menent une vie sédentaire, en qui il y a de la pléthore : on fait ces saignées dans les intervalles des tems où les règles paroîtroient sans la grossesse. On les fait du bras ; mais si la femme avoit une maladie qui demandât la saignée du pied, on pourroit la faire sans rien craindre. M. Astruc assure avoir eu occasion de la pratiquer deux fois avec succès. A l'égard de la purgation, les femmes du peuple, qui travaillent, sur-tout les payannes, n'en ont aucun besoin : il est rare qu'on soit dans la nécessité de la leur ordonner. Pour les femmes aisées qui ne font point d'exercice, ou qui en font peu, il faut nécessairement y avoir recours, quand on voit qu'elles ont l'estomac chargé des restes de plusieurs mauvaises digestions. On purge ordinairement ces femmes, deux ou trois fois, avec la rhubarbe, le sel végétal, ou le sel *de duobus*, la manne ou la casse. Si la femme enceinte étoit difficile à purger, on pourroit y ajoûter un gros de follicules en infusion. On a toujours employé les stomachiques dans la grossesse, sur-tout dans les femmes qui mangent trop, qui ont naturellement un mauvais estomac. Ceux que M. Astruc indique, sont la rhubarbe, le quinquina, les coraux, les yeux d'écre-

vifse, l'élixir de propriété ordinaire ou distillé, l'eau de fleurs d'oranges. On n'ordonne les cordiaux que dans le cas de quelque mal au cœur, qui peut tendre à la défaillance. Quand le mal est léger, il suffit d'avoir recours au vin d'Alicante, à l'eau des Carmes, à la confection d'hyacinthe ou d'alkermès, la thériaque, &c. Si cela ne suffit pas, on prescrira une potion cordiale, avec les eaux distillées, la thériaque, le *lilium*, &c.

Les incommodités, qui sont propres à la grossesse, sont en grand nombre. Dès le commencement de la grossesse jusqu'à la fin du troisième mois, & quelquefois jusqu'au commencement du quatrième, les femmes enceintes sont sujettes à des dégoûts pour les alimens ordinaires, à des appétits bizarres pour des mauvais alimens, & quelquefois même pour des choses absurdes; à des maux de cœur, à des envies de vomir, à des vomissemens fréquens, à des tranchées ou douleurs d'entrailles, à des oppressions ou palpitations de cœur, à un gonflement du sein avec douleur, à des flux de ventre, souvent même à des maux de tête, & surtout à des maux de dents. Vers le cinquième ou sixième mois, il survient des douleurs de reins & de hanches, des hémorragies par le nez, par les hémorrhoides & par le vagin. Enfin, dans le dernier mois, elles

sont constipées, ont un fréquent besoin d'uriner : les extrémités inférieures, & même la vulve, deviennent œdémateuses ; les jambes sont foibles : il se forme des varices aux cuisses & aux jambes ; enfin la peau du ventre se coupe & se taillade. Les femmes naturellement saines, qui agissent, qui travaillent, qui mangent sobrement, ou qui gardent un régime convenable, ne se ressentent presque point de ces incommodités ; elles ne sont considérables que dans les femmes d'une constitution délicate, qui mangent beaucoup, ou qui ne gardent aucune règle dans leur nourriture ; qui mènent une vie paresseuse, & sur-tout, qui sont naturellement cacochymes.

Nous ne croyons pas devoir suivre M. Astruc dans le détail où il entre sur les causes de ces accidens : nous passerons donc tout de suite à la curation. Comme les incommodités qui accompagnent la grossesse, se dissipent ordinairement d'elles-mêmes, on ne doit s'en occuper que quand elles sont fort grandes ; & encore, dans ce cas, on ne doit s'occuper que de les modérer & de les adoucir, sans entreprendre de les guérir. Voici les remèdes que cet auteur propose pour chacune de ces incommodités. 1^o Dans le dégoût pour les alimens ordinaires & les appétits déréglés, on emploie les absorbans, les stomachi-

ques simples, & même les stomachiques spiritueux. 2° Dans les vomissemens fréquens & violens, on fait une saignée du bras; on purge avec la rhubarbe & le sel de *duobus*; & on use des stomachiques: si les vomissemens épuisent les forces de la malade, on les soutient avec un peu de vin d'Alicante, ou de vin ordinaire auquel on ajoute un peu de sucre, &c. 3° Dans les tranchées & douleurs d'entrailles, on fait prendre par la bouche de l'huile d'amandes-douces avec le syrop de guimauve; on donne des lavemens adoucissans; on fait des fomentations sur le ventre, &c. 4° On emploie à-peu-près les mêmes remèdes dans le flux de ventre; on fait prendre, en outre, du *diascordium*; & on purge avec le syrop magistral ou le *catholicum* double, &c. 5° Dans les maux de tête, les palpitations de cœur, les maux de dents, le gonflement douloureux du sein, on peut avoir recours à la saignée. 6° Il n'y a rien à faire pour la douleur des reins & des hanches, qui n'est jamais bien violente. 7° La saignée est encore le moyen le plus efficace qu'on puisse employer, pour modérer les hémorragies: on peut faire prendre aussi une décoction de grande consoude, à laquelle on ajoute l'eau de Rabel; on peut faire des injections dans le vagin ou dans l'anüs, si l'hémorragie vient de ces parties.

8° La constipation mérite beaucoup d'attention dans la grossesse : il faut la prévenir ou y remédier promptement par de doux laxatifs. 9° Le seul moyen d'empêcher les progrès de l'œdème & des varices , c'est de se tenir dans une situation horizontale dans le lit ou sur un canapé. 10° Les femmes , qui ne sont pas fermes sur leurs jambes , ne doivent point marcher , sans se faire soutenir. 11° Enfin , pour empêcher les coupures du ventre , il faut , dès le sixième mois , commencer à l'oindre , deux fois le jour , avec de la moëlle de bœuf , ou de l'huile d'amandes-douces.

Les femmes sont sujettes , dans le cours de la grossesse comme dans tout autre tems , à toutes sortes de maladies. Une observation constante nous a appris que ces maladies sont plus dangereuses , lorsqu'elles attaquent une femme dans cet état , que dans tout autre tems , parce qu'elles causent alors presque toujours un avortement forcé qui est dangereux de soi-même , & qui , par conséquent , augmente beaucoup le danger de la maladie. On ne doit pas être surpris si les médecins les plus éclairés sont embarrassés dans ce cas , & hésitent sur le parti qu'il convient de prendre. Il faut , pour se déterminer dans des cas aussi difficiles , bien connoître les tempéramens que l'on peut prendre , pour guérir la mere , sans nuire

à l'enfant; &, ce qui est très-important, ſçavoir juſqu'à quel point on doit porter ces tempéramens : c'eſt ce que M. Aſtruc entreprend d'expliquer dans cet article. Il n'a pas cru devoir rien dire du traitement qui convient dans ces fortes de maladies : cela l'auroit trop écarté de ſon ſujet; mais il explique les ménagemens avec leſquels on doit employer, dans ces différens maux, les remedes efficaces & énergiques.

La ſaignée eſt un des plus puiffans ſecours que la médecine puiſſe employer dans les fièvres, dans les inflammations, dans la crainte qu'on a qu'elles n'arrivent dans tous les engorgemens des viſceres, dans toutes les pertes de ſang, &c. & on doit l'employer dans tous ces cas, même dans la groſſeſſe. Il eſt difficile de fixer le nombre des ſaignées qu'on peut ou qu'on doit faire à une femme groſſe. Cela dépend de la nature & de la violence du mal, de l'âge & de la force de la malade, de l'état du pouls, &c. & doit par conſéquent être remis à la prudence du médecin. On fait ces ſaignées du bras, pour ne point attirer le ſang ſur la matrice. Cependant, comme nous l'avons déjà dit d'après notre auteur, ſi la nature ou le ſiége du mal le demandoit, on pourroit les faire du pied, ſans en craindre aucune ſuite fâcheuſe, ſi l'on avoit fait précéder quelques ſaignées du bras, ce qui

diminue , dit-il , & anéantit presqu'entièrement la dérivation. On n'hésite plus de purger , quand il le faut , les femmes grosses le huitieme & le neuvieme mois de la grossesse , & même le troisieme. On a un peu plus de circonspection dans les deux premiers mois , parce que l'embryon flotte encore dans la matrice ; mais si dans ces deux mois il y avoit un besoin pressant de purger , on pourroit & on devoit le faire avec confiance , en n'employant que des purgatifs doux & legers. L'usage des émétiques , sur-tout des émétiques antimoniaux , demande beaucoup plus de ménagement : on peut les employer sans danger , à petite dose , pour aiguïser une médecine & augmenter son effet ; mais on doit user de beaucoup plus de circonspection pour le donner , dans l'intention de faire vomir : on est cependant obligé quelquefois d'y avoir recours , lorsqu'on a un juste sujet de craindre de voir périr la mere , si on néglige de remplir cette indication. L'emploi des lavemens , dans les femmes grosses , exige quelques précautions. Par exemple , on ne doit leur servir que des demi-lavemens ; & on ne doit jamais y faire entrer de drogues irritantes , parce qu'il seroit à craindre que les contractions qu'ils excitent quelquefois dans l'intestin , ne s'étendissent à la matrice , & ne donnassent lieu à l'avortement. On doit avoir , dans la

grossesse, beaucoup d'attention à la nourriture de la malade. Dans les maladies chroniques où la malade est sans fièvre, comme la jaunisse, l'asthme, &c. il faut lui donner de la nourriture, & lui en donner raisonnablement pour satisfaire aux besoins de la mere & du fœtus. On ne peut point en user de même dans les maladies aiguës accompagnées de fièvre, & souvent même de redoublemens. Ce seroit augmenter la fièvre, & par conséquent le danger. Il faut donc dans ce cas tenir la malade au bouillon pendant les trois ou quatre premiers jours, tant que la fièvre est violente. Dès qu'on l'aura modérée, on pourra y ajoûter un peu de crème de riz, ou de jaune d'œuf. Enfin on doit avoir par précaution une potion cordiale toute prête, dont on donnera, dans le besoin, quelques cuillerées, sur-tout après les saignées, & dans l'opération des médicamens.

M. Astruc termine cet article par une réflexion *que les médecins, dit-il, qui sont chargés de traiter une femme grosse, doivent avoir toujours devant les yeux, & qui doit les guider dans leur conduite ; c'est que tant qu'il y a une espérance raisonnable de sauver la mere, avec des remèdes doux, légers, innocens, qui ne peuvent point faire de tort à l'enfant, on doit s'en tenir à cette méthode sans s'en écarter. Mais si la mere*

est dangereusement malade , & qu'on ait juste raison de croire qu'elle en mourra , si on n'emploie pas une méthode plus efficace , au hazard qu'elle soit préjudiciable à l'enfant ; alors il ne faut plus s'occuper que de la mere qu'on doit traiter , comme si elle n'étoit pas enceinte. La raison qu'il donne pour justifier cette conduite , c'est que si la mere meurt , l'enfant meurt avec elle ; au lieu qu'en travaillant à sauver la mere , on en sauve au moins un : on peut même les sauver tous les deux , ce qui n'est pas sans exemple.

L'ordre des matieres a conduit M. Astruc à examiner le terme naturel du part ou accouchement. Pour le faire avec ordre , il a divisé le chapitre qui en traite , en deux paragraphes. Il établit , dans le premier , les principes qui doivent servir à décider la question. Il examine , dans le second , quelle croyance méritent les observations contraires. Le principe , qu'il établit , est la constance de la nature dans tous ses ouvrages , l'opinion uniforme de toutes les nations connues qui s'accordent à admettre un terme fixe pour l'accouchement. Cependant , quelque déterminé que soit , selon lui , ce terme dans les femmes , il veut qu'il ait quelque latitude ; ce qu'il dit même avoir observé dans les animaux. Il décide , en conséquence , d'après le témoignage

d'Hippocrate, de Salomon, de Ménandre, de Plutarque, de Virgile, de Plaute, de Térence & des loix Romaines, que le terme ordinaire & commun de l'accouchement est de neuf mois, & qu'il peut s'étendre jusqu'à dix, mais jamais au-delà. Cependant il propose au gouvernement, pour décider la question irrévocablement, d'enfermer quarante jeunes femmes mariées, bien constituées & bien réglées; de les laisser cohabiter avec leurs maris, & d'en marquer la date. On marqueroit de même la date de leur accouchement; & l'on sçau-roit, par ce moyen, avec certitude le tems que la grossesse de chacune auroit duré. Qu'on répète ces expériences, ajoûte-t-il, pendant quatre ou cinq ans, on auroit cent cinquante ou deux cens observations sur lesquelles on pourroit compter, & qui serviroient, par provision, à établir une règle sur cette matiere.

Dans l'examen des observations qu'on oppose à son sentiment, notre auteur prétend que les médecins qui ont rapporté ces observations, s'en sont laissé imposer par des femmes qui se sont trompées elles-mêmes, ou qui ont eu intérêt de les tromper. Il ne veut pas qu'on puisse rien conclure des jugemens rendus sur cette question, en faveur des naissances tardives, parce que nous en ignorons l'espece; qu'il pou-

voit y avoir des faits capables de décider les juges qui peuvent même avoir été trompés par la décision des médecins ; enfin , qu'il peut se faire qu'ils se soient laissés toucher , & qu'ils ayent donné quelque chose à la commisération.

L'auteur , que nous analysons , donne le nom d'*avortement* , de *blessure* ou de *fausse-couche* à tous les accouchemens prématurés qui arrivent dans le cours de la grossesse , & avant la fin du neuvieme mois , parce qu'il prétend que ce n'est qu'alors que le corps du fœtus est suffisamment formé , & qu'il a assez pris de consistance , pour soutenir l'impression de l'air & des linges sur la peau , & pour remplir , sans en être incommodé , les fonctions nécessaires à la vie , comme la respiration , le tetter & la digestion du lait qu'il tette. Il distingue deux especes de fausses couches , par rapport au tems de la grossesse. 1^o Celles qui arrivent dans le premier ou le second mois de la grossesse , se font presque sans douleur & sans travail , parce que l'œuf fécondé est encore petit ; & elles ne sont suivies d'aucun écoulement de sang , mais de quelque écoulement lymphatique peu abondant ; & il ne vient point de lait au sein. 2^o Les blessures , qui arrivent depuis le troisieme mois de la grossesse jusqu'au dixieme , ne se font qu'avec un travail plus ou moins rude , & font

sont suivies de tous les phénomènes qui accompagnent ordinairement l'accouchement à terme : elles produisent, en outre, quelquefois des inflammations à la matrice, des fleurs blanches, &c. 3^o Ces dernières fausses couches doivent être distinguées encore en deux classes. Dans celles qui arrivent le troisième, le quatrième, le cinquième ou le sixième mois, l'enfant naît mort, ou du moins meurt peu de tems après, & n'est point viable. Dans celles qui se font depuis le septième mois, les enfans peuvent être viables.

Il réduit à cinq classes les causes qui peuvent produire l'avortement.

I. Celles qui viennent de la part de la mere, qu'il ramene à quatre chefs. 1^o Les vices de la matrice qui peut être petite, dense, ferrée, pleine de tubercules ou de durillons, squirrheuse; ou mince, & peu pulpeuse; ou bien trop lâche, & sans ressort. 2^o La quantité & la qualité de la nourriture qu'elle fournit au fœtus, si elle est trop abondante, comme dans les femmes pléthoriques qui mangent beaucoup, & qui ne font point d'exercice; le fœtus en sera suffoqué, si la mere ne prévient le trop grand abord du sang dans la matrice, en se faisant saigner. Si la mere, au contraire, tombe dans une maladie de langueur, avec

un dégoût opiniâtre qui l'empêche de manger, le fœtus, ne recevant pas une nourriture suffisante, mourra peu-à-peu d'inanition; si le sang de la mere est infecté de quelque levain vicieux; enfin si elle a dans la matrice quelque ulcere carcinomateux, supposé qu'elle puisse concevoir dans cet état. 3° Les maladies dont la mere peut être attaquée pendant sa grossesse; 4° les passions violentes auxquelles elle est quelquefois sujette.

II. Celles qui viennent de la part du fœtus, ne sont pas en grand nombre; elles se réduisent aux accidens suivans. 1° L'hydrocéphale & l'hydropisie du bas-ventre. 2° Quelquefois le cordon est si long, qu'il s'entortille autour du col du fœtus, dans les mouvemens qu'il fait, & intercepte la circulation du sang entre le cœur & la tête; mais ce cas est rare. 3° D'autres fois, au contraire, il est si court, que le fœtus, en se remuant, tiraille le placenta. 4° Quelquefois il tombe dans le marasme, & se dessèche par quelque cause difficile à connaître, & périt enfin.

III. Celles qui viennent du chef du placenta sont encore moins nombreuses. 1° S'il est trop petit par quelque vice de conformation, son adhésion à la matrice, qui sera foible, pourra manquer à une legere se-

couffe, & produire souvent l'avortement.
 2° Il arrive auffi qu'il est quelquefois squir-
 rheux & plein de tumeurs; ce qui empêche
 qu'il ne puisse recevoir les fucs que la ma-
 trice doit fournir au foetus.

IV. On doit compter, parmi les causes
 extérieures qui produisent l'avortement,
 tout ce qui peut meurtrir, froisser, com-
 primer fortement la matrice, ou l'ébranler
 violemment, comme les coups, les chu-
 tes, les efforts, &c.

V. Enfin il est des moyens que la mé-
 chanceté de quelques femmes emploie,
 pour perdre leur fruit.

On ne peut se proposer que deux objets
 dans le diagnostic de l'avortement : l'un de
 juger s'il y a sujet de le craindre, pour
 tâcher d'y remédier; ou s'il est déjà dé-
 cidé; auquel cas, il ne reste qu'à aider à
 délivrer la mere : l'autre, de reconnoître
 les causes qui produisent l'avortement, afin
 de les écarter, s'il y a lieu. On a raison de
 craindre l'avortement, s'il a précédé quel-
 que cause capable de le produire; si, de-
 puis ce tems, le mouvement de l'enfant a
 été plus foible; si les mamelles s'exté-
 nuent. On peut le regarder comme prêt à
 se faire, & même commencé, si les côtés
 du ventre s'affaissent; si la mere ressent des
 douleurs ou tranchées dans la matrice, sur-

tout si ces douleurs, partant des reins, portent en bas, & sont fréquentes; enfin on ne peut plus douter qu'il soit décidé si l'orifice de la matrice s'ouvre; s'il en coule une lympe laiteuse qui devient ensuite sanguinolente, & même du pur sang; si les douleurs subsistent ou augmentent.

L'avortement est toujours dangereux, & même plus dangereux que l'accouchement naturel; il est sur-tout dangereux dans les quatre derniers mois de la grossesse, & lorsqu'il a été provoqué, de quelque manière qu'il l'ait été. Le plus dangereux est celui où le placenta ne se détache que par un bout, restant attaché à la matrice par l'autre. Outre les dangers auxquels l'avortement expose les femmes par lui-même, il en entraîne d'autres à sa suite, comme l'inflammation de la matrice, une perte de sang excessive, une stérilité ordinairement incurable.

Le traitement, qu'on peut employer dans l'avortement, roule sur trois objets. 1^o D'empêcher l'avortement, s'il est possible. 2^o De donner, quand on ne peut pas l'empêcher, tous les secours possibles. 3^o De remédier aux accidens qui suivent l'avortement, lorsqu'ils sont dangereux.

Le premier de ces trois objets présente deux cas différens. Dans le premier cas,

il faut prévenir l'avortement dans une femme qui n'est pas enceinte, mais qui s'est déjà blessée dans la grossesse précédente, ou qui est d'une constitution si délicate, qu'il est aisé de prévoir qu'elle risque de se blesser. Pour cet effet, on lui défendra un commerce trop fréquent avec son mari; on lui prescrira un régime réglé, sain & doux; on l'exhortera à modérer sa vivacité. Si elle est sujette à quelque maladie qui puisse nuire à la grossesse, on tâchera d'y remédier; si elle a le sang & les humeurs âcres, on travaillera à les adoucir; si l'on a raison de supposer la matrice trop lâche & trop molle, on lui prescrira des bouillons vulnéraires, une légère tisane des bois, sans purgatif. Les bains d'eau thermales, les douches sur les reins, &c. réussissent aussi quelquefois. Si la femme est cacochyme, fluxionnaire, outre les remèdes qu'on vient de proposer, on lui ouvrira un cautère au bras ou à la jambe.

Enfin si, malgré toutes ces précautions, la femme, devenue grosse, sent les avant-coureurs de l'avortement, elle se trouve alors dans le second cas. Il faut, dès que cet accident est arrivé, la faire mettre au lit, lui ouvrir la veine, réitérer même la saignée, si les douleurs continuent; lui servir un ou deux lavemens adoucissans, ne

lui donner que du bouillon ou quelques légers potages : on pourra y joindre les astringens dont on lui fera prendre quelques doses intérieurement , ou dont on lui fera des fomentations. M. Astruc en donne une liste assez étendue : il y a joint quelques remèdes vantés par des médecins anciens , dont les uns n'ont point de vertu , ou en ont peu , mais que l'on peut employer , si l'on veut , & dont les autres sont absolument superstitieux , & qu'on doit mépriser.

Nonobstant toutes les précautions qu'on prend , & tous les remèdes qu'on emploie , il arrive souvent qu'on ne peut pas empêcher l'avortement ; & c'est un malheur inévitable , dès que le placenta est déjà détaché par un coin ; car il ne faut pas espérer , dit M. Astruc , qu'il puisse se rattacher. Alors , dès qu'on voit que les douleurs continuent à porter en bas , que l'orifice de la matrice se dilate , & que l'écoulement du sang augmente , il faut se déterminer à aider un avortement qu'on ne peut pas éviter. Dans cette circonstance qui regarde plus particulièrement le manuel des accouchemens , l'office du médecin se borne à faire prendre quelques prises de bouillon , si le travail dure long-tems ; & , s'il y a lieu de craindre quelque syncope , de donner quelque cordial doux.

L'accouchement fait, on doit donner toute son attention aux accidens qui l'accompagnent ou qui le suivent, tels que les pertes immodérées, ou l'inflammation de la matrice, & y remédier par les moyens qui ont été indiqués, en traitant de ces maladies.

Dans le chapitre qui traite de l'accouchement naturel, M. Astruc expose d'abord les causes qui le déterminent au terme réglé par la nature. Ces causes ne sont, selon lui, que le changement de la situation ou la culbute qui arrive au fœtus, dans le dixieme mois, quelque tems avant l'accouchement. Ce mouvement de l'enfant, par lequel la tête tombe en bas sur le col de la matrice, les jambes & les pieds montent en haut, vers le fond, est purement machinal, & vient uniquement de la pesanteur de la tête & des parties supérieures, qui augmente peu-à-peu, & l'emporte, à la fin, sur celle des parties qui sont situées au-dessous du nombril. Dans cette situation, la tête du fœtus, qui pousse en bas, pèse sur le col de la matrice, comprime les veines & les vaisseaux lymphatiques qui reviennent de son orifice, y retarde le retour du sang & de la lymphe, & donne lieu à l'épanchement d'une partie de la sérosité; ce qui dispose toutes ces parties à prêter facile-

ment à la dilatation qu'elles doivent souffrir : par ce moyen, la tête du fœtus avance de plus en plus, jusqu'à ce qu'enfin elle parvienne au bord intérieur de l'orifice de la matrice. L'extrême sensibilité de cette partie, que notre auteur regarde comme le *sensorium* de tout l'organe, fait que tout se met en branle pour l'accouchement : les fibres musculaires de la matrice entrent en contraction de toutes parts, & poussent le fœtus vers l'orifice qui se dilate de plus en plus, par la contraction des fibres radieuses que notre auteur y suppose. De son côté, le fœtus, ainsi pressé, trépigne ; & appuyant ses pieds sur le fond de la matrice, il se roidit & s'étend selon le degré de force qu'il a ; ce qui favorise l'effet que la contraction de la matrice doit produire.

Il est rare que les médecins soient appelés aux accouchemens ; & quand ils y sont appelés, il y a peu de choses qui soient de leur compétence : aussi M. Astruc veut-il qu'on laisse à la sage-femme ou à l'accoucheur tout ce qui regarde le manuel de l'accouchement : c'est pourquoi il renvoie, pour ces matieres, au *Traité des Accouchemens*, & se contente de rapporter quelques réflexions dont il n'y a pas de médecin qui ne soit instruit.

L'écoulement, soit en rouge, soit en blanc,

qui succede à l'accouchement, & qu'on connoît communément sous le nom de *lochies* ou de *vuidanges*, mérite beaucoup d'attention de la part du médecin. Lorsqu'il est modéré, on doit le regarder comme une évacuation naturelle qui ne demande aucun remède ; mais il est quelquefois si abondant & accompagné d'accidens si effrayans, tels que des abatemens, des foiblesses, des syncopes, des convulsions, qu'on doit faire tous ses efforts pour le modérer. Les causes, qui produisent ces vuidanges immodérées, sont le déchirement de quelques appendices veineuses ; ce qui arrive souvent, dit M. Astruc, dans les accouchemens laborieux ; des dilacérations dans la surface interne de la matrice, plus ou moins étendues, qui arrivent aussi dans le même cas ; les gerçures de la substance de la matrice, plus ou moins profondes, ou coups d'ongles imprudemment donnés dans des accouchemens difficiles. A ces causes l'auteur en ajoûte une quatrième moins fâcheuse, mais assez ordinaire. C'est un trémouffement des tuniques de la matrice par saccades, qui, en fouettant le sang, le fait couler plus abondamment, & entretient cet écoulement. Ce trémouffement est la suite des tranchées qui subsistent dans la matrice ; des impressions que fait le placenta retenu dans ce viscere, en entier ou en partie, ou des gru-

meaux de sang, qui flottent dans la cavité, &c.

La connoissance des vuidanges immodérées est évidente par la grandeur de la perte, & sur-tout par les accidens qui l'accompagnent. Le prognostic en est toujours fâcheux, sur-tout lorsqu'elles sont produites par quelque déchirure, parce qu'il est à craindre qu'il ne survienne de l'inflammation, ou qu'il ne s'y forme quelque squirrhe. La perte, en elle-même, est toujours accompagnée d'un danger très-pressant, par l'état de foiblesse où elle jette la malade ; enfin elles sont très-difficiles à guérir.

Dès qu'on est convaincu que les vuidanges sont immodérées, il faut s'attacher à en diminuer la trop grande abondance, par les remèdes convenables, sans entreprendre de les arrêter tout-à-coup. La saignée, un régime incraissant, s'il n'y a point de fièvre, & quelques boissons astringentes sont les moyens que M. Astruc propose. Mais si la fièvre se met de la partie, que le mal soit entretenu par quelque déchirure, que la matrice soit menacée d'inflammation, &c. on doit réitérer la saignée, à proportion des forces de la malade : on la mettra à un régime tempérant ; on lui donnera des astringens plus puissans. M. Astruc recommande sur-tout un bol composé de quinze grains de chacune des racines de tormentille & de fili-

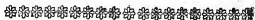
pendule mises en poudre, & incorporées dans le syrop de grande consoude, réitéré de quatre en quatre heures, & une tisane de grande consoude, avec l'eau de Rabel : il veut qu'on y joigne aussi les narcotiques, pour calmer les douleurs.

Non-seulement les vuidanges peuvent être immodérées : il arrive aussi quelquefois qu'elles se suppriment tout-à-fait, ou du moins diminuent au point de produire les accidens les plus graves, tels que la tension, le gonflement & la douleur de la matrice, la douleur des reins, du croupion, des aînes, les nausées & le vomissement, la difficulté de respirer & le crachement de sang, les frissons, la fièvre, l'inflammation de la matrice & même quelquefois le délire, le *coma-vigil* ou le *coma-somnolentum*. Cette suppression ou cette diminution considérable des vuidanges reconnoissent pour cause le froid auquel la malade a été exposée, quelque peine ou quelque chagrin qui l'affecte vivement, ou une diarrhée violente qui survient à l'accouchée, & qui est la suite des indigestions qu'elle s'est attirées, pour avoir trop mangé, enfin l'inflammation de la matrice. On s'assure aisément de l'existence de la maladie ; & il est facile d'en connoître la cause, par le rapport de la garde ou des assistans. On doit toujours porter un mauvais pronostic

de la suppression des vuidanges dans une femme en couche : à choses égales , elle est d'autant plus dangereuse , qu'elle arrive plus près de l'accouchement. De quelque cause qu'elle vienne , elle laisse presque toujours dans la matrice des engorgemens ou obstructions qui dérangent le cours des règles dans les femmes qui en réchappent , & qu'on a bien de la peine à détruire.

La curation doit varier selon les causes qui ont produit la suppression. 1^o Si elle vient de l'une des deux premières , il faut d'abord employer la saignée , pour prévenir la pléthore , pour relâcher & détendre la matrice , & tâcher de rétablir le cours des vuidanges. Si les vuidanges ne sont pas tout-à-fait supprimées , M. Astruc veut qu'on saigne du pied , parce que , dit-il , on peut espérer , en attirant le sang sur la matrice , de forcer les obstacles , & de rétablir les vuidanges. Mais si les vuidanges sont tout-à-fait supprimées , il conseille de saigner du bras , pour ne pas attirer le sang sur la matrice. On travaillera , en même tems , à relâcher la matrice par des remèdes adoucissans , émolliens & purgatifs , par des fomentations , des embrocations , & même des fumigations , &c. Si la malade a la diarrhée , on travaillera à l'arrêter : on traitera l'inflammation par les moyens usités pour l'inflammation du bas-ventre.

Nous terminerons ici ce que nous avons à dire sur l'ouvrage de M. Astruc : l'analyse, que nous avons faite, dans nos deux Extraits, des principaux morceaux, suffira pour faire connoître à nos lecteurs la théorie & la pratique de cet homme célèbre. Les chapitres, dont nous n'avons point rendu compte, traitent de la fièvre de lait, du lait répandu, ou des dépôts de lait, des moles, de la structure & de l'usage des mamelles, du gonflement douloureux des mamelles, dans les nourrices, appelé *poil*, des abcès des mamelles, de l'ulcère des mamelles, des glandes squirrheuses & des squirrhes des mamelles, des maladies du mammelon, du défaut de lait dans les nourrices, de ses mauvaises qualités.



S U I T E

Des Conjectures sur la Cause de la Colique de Poitou, insérées dans le Journal du mois d'Avril 1765; par M. STRACK, docteur & professeur en médecine à Mayence,

Il y a environ un an que j'adressai à M. Roux, auteur du Journal de médecine, sur la colique de Poitou, quelques

126 CONJECTURES SUR LA CAUSE

conjectures qui ont été inférées dans le Journal du mois d'Avril. Ayant eu occasion, depuis ce tems-là, de traiter & de guérir quelques personnes attaquées de la même maladie, j'ai cru devoir me servir de la voie du même Journal, pour publier la suite de mes observations : j'y joindrai l'histoire d'un petit nombre de maladies qui m'ont paru en approcher ; & je hazarderai mon sentiment sur l'opinion que quelques auteurs se sont faite de cette maladie.

Plus j'ai fait de recherches sur cette espèce de colique ; plus j'ai traité de personnes qui en étoient attaquées ; plus j'ai eu de raisons pour me convaincre que la matière arthritique en est la cause , au moins la plus fréquente. Je reprends le fil de mes observations précédentes.

Le jeune seigneur, qui fait le sujet de la dernière, (voyez le Journal indiqué, pag. 342,) étant de retour des bains de Wisbaade, se trouva parfaitement bien : ses bras & ses jambes avoient repris leur force : il étoit devenu plus gros & plus gras qu'il n'étoit, même avant cette maladie. Il avoit pris, tant à Mayence qu'à Wisbaade, cent quatre-vingt-dix-huit bains ; ce qui ne m'empêcha pas de lui conseiller de continuer, pendant l'hiver, l'usage de la décoction des bois & de l'antimoine crud, afin de prévenir les rechutes que cette saison

pourroit amener , & de reprendre , tous les étés , les mêmes bains , pour épuiser peu-à-peu l'humeur arthritique , & se prémunir contre le retour de la maladie. Je lui avois prédit , en même tems , que , malgré ces remedes & les progrès qu'il avoit faits vers la guérison , il pourroit éprouver encore , à l'entrée de l'hyver , quelques douleurs sourdes de colique ; ce qui effectivement lui est arrivé. Il en eut quelques atteintes , au mois de Décembre , qui , à la vérité , furent très-legeres , & ne durèrent que trois jours. Il n'a pas discontinué de prendre la décoction des bois & l'antimoine crud ; ce qui lui a si bien réussi , qu'il alloit à la chasse , sans en être incommodé. Il est retourné , l'été dernier , aux bains de Wisbaade ; & il se propose d'en faire usage , tous les ans , par précaution.

Etant à Wetzlar , à la fin du mois d'Octobre 1764 , un gentilhomme , âgé de trente ans , me consulta pour une colique dont il étoit tourmenté depuis long-tems. Il me dit que ses accès avoient duré quelquefois trois semaines ; qu'il avoit le ventre retiré ; qu'il lui sembloit qu'une barre de fer le lui tranchoit ; qu'il avoit été très-constipé , & avoit eu des envies de vomir ; que ni les lavemens ni aucun des remedes qu'on lui avoit donnés , ne lui avoient procuré aucun soulagement ; que lorsque cette colique l'avoit

quitté, il lui étoit survenu une douleur à l'articulation du pied gauche, qui a été suivie d'une exostose; qu'il avoit conservé cette exostose, malgré que la colique l'eût repris & l'eût quitté à différentes reprises. Ce malade avoit, dans le tems que je le vis, des douleurs sourdes au bas-ventre; les muscles abdominaux étoient très-tendus; & il étoit obligé de se tenir plié en deux, ne pouvant se redresser, sans éprouver les plus vives douleurs. Il avoit les malléoles du pied gauche fort gonflées; & cette articulation étoit ankylosée; il avoit des exostoses au coronal & au pariétal. Il me protesta qu'il n'avoit jamais eu aucun mal vénérien, & qu'il n'y avoit pas même donné occasion. Il ne pouvoit, sans le secours d'une canne, se soutenir sur ses jambes qui lui paroissoient à demi-paralytiques; ses bras, dont les mains étoient très-décharnées, pendoient de même; & il ne pouvoit pas les porter sur sa tête: son teint étoit pâle; ses yeux enfoncés & cernés.

Je déclarai à ce malade, que sa colique étoit produite par un miaime arthritique qui s'étoit fixé dans le bas-ventre; je lui ordonnai, en conséquence, de prendre, matin & soir, dix grains d'antimoine crud, réduit en poudre; de boire abondamment de la décoction des bois, & de se mettre tout de suite à l'usage des bains dont je lui conseillai

conseillai de prendre jusqu'à cent cinquante.

Le malade suivit mes ordonnances, & s'en trouva si bien, qu'après le quarantième bain, il fut sans douleurs : l'appétit & le sommeil étoient revenus ; le ventre étoit libre ; il pouvoit marcher sans canne, se soutenir parfaitement sur ses jambes, & commença à pouvoir voir du monde. Je le vis, à Francfort, au mois d'Avril suivant, se portant parfaitement bien, & ayant très-bonne mine. Il m'assura qu'il avoit continué l'usage de l'antimoine crud & de la décoction des bois ; mais qu'il n'avoit pris que soixante-quinze bains. Il avoit recouvré toutes ses forces ; pouvant marcher & supporter les fatigues du voyage. Je l'ai vu monter & descendre très-lestement des escaliers : ses exostoses avoient disparu ; & , ce qui me surprit le plus, son ankylose étoit tout-à-fait guérie : il fléchissoit ce pied avec la plus grande facilité, ne ressentant qu'un peu de gêne sous la plante du pied : il n'y restoit pas la moindre grosseur. Il me promit de reprendre, tous les ans, les bains de Wisbaade, afin de prévenir les rechutes auxquelles on est exposé dans cette maladie.

Un corroyeur de Wisbaade, âgé de trente-quatre ans, homme grand, robuste, qui avoit toujours joui d'une bonne santé, soit dans sa patrie, soit dans les pays du

Nord, dans lesquels il avoit voyagé & travaillé de son métier pendant douze ans, fut pris, au commencement de cette année, d'une colique violente, sans cause manifeste. Il avoit d'abord ressenti à l'estomac une vive douleur qui s'étoit étendue à toute la région épigastrique, étoit montée vers le milieu du sternum, & répondoit aux vertebres du dos, qui sont vis-à-vis l'estomac. Il avoit, avec cela, des envies fréquentes de vomir, & vomissoit même quelquefois de la bile verte ou des matieres noires. Cette douleur, après avoir resté, pendant quinze jours, fixée dans ces parties, descendit plus bas, attaqua les intestins d'une façon cruelle, & mit le malade à l'extrémité.

Quelques médecins lui firent prendre l'émetique qui le fit vomir excessivement : on lui donna ensuite deux ou trois lavemens, & on lui prescrivit des extraits amers de camomille, de petite centaurée, d'*arnica*, de rhubarbe, de fumeterre, avec l'élixir balsamique d'Hoffmann, la terre foliée de tartre, le syrop de menthe, & autres remèdes de cette classe. Ces remèdes n'ayant rien produit, ils abandonnerent le malade, comme incurable, au commencement du mois de Mars. Le 4 de ce mois, le malade, en proie à la colique la plus affreuse, & abandonné de ses médecins,

m'envoya un mēssager qui me fit le récit qu'on vient de lire.

Je crus pouvoir prononcer que la maladie étoit la colique arthritique ; & en conséquence , je lui ordonnai un lavement composé de parties égales de lait de vache & d'huile de lin , que je fis répéter de trois en trois heures ; de prendre , toutes les deux heures , deux cuillerées à café d'un mélange d'huile d'amandes-douces & de syrop de diacode ; de se faire porter , tous les matins , au bain , & d'y rester d'abord une demi-heure , & de les prolonger peu-à-peu , jusqu'à ce qu'il fût en état d'y rester une heure & demie. Je lui conseillai de ne s'y plonger , dans le commencement , que jusqu'à la région épigastrique ; je lui recommandai de se faire frotter le ventre avec de l'huile rosat , en sortant du bain ; de faire usage , pour boisson-ordinaire , d'une décoc-tion d'orge , & de ne prendre pour toute nourriture que du bouillon & des soupes légers ; ce qui fut exécuté très-punctuelle-ment.

Je fus voir ce malade le 16 du mois de Mars ; & lui ayant fait différentes ques-tions , il me répondit qu'il avoit toujours été d'un bon tempérament ; qu'il ne se sou-venoit pas d'avoir été malade ; qu'il n'a-voit jamais abusé de ses forces , ayant tou-jours vécu très-régulièrement ; qu'il ne s'é-

132. CONJECTURES SUR LA CAUSE

toit jamais servi de vaisseaux de cuivre dans son ménage; qu'il ne sçavoit point avoir bu de vin frelaté, n'y ayant aucune apparence qu'il y en eût dans le pays, ni de cidre non plus; que, depuis un an, pour peu qu'il travaillât ou montât un peu haut, il se sentoit fatigué, éprouvoit une grande lassitude dans les jambes & dans les cuisses, & avoit même de la peine à respirer; que cela l'avoit d'autant plus surpris, qu'il connoissoit ses forces, & qu'il étoit endurci au travail; que, dès qu'il s'étoit un peu fatigué, il étoit couvert, contre son ordinaire, d'une sueur qui le piquoit comme si on lui eût criblé des cendres chaudes sur la peau, (phénomene très-commun chez les arthritiques;) que quelquefois il avoit eu beaucoup de peine à lâcher son eau, sans sçavoir pourquoi, n'ayant rien pris qui eût pu occasionner cette espece de strangurie; que cette urine, qui étoit brûlante, étoit blanche comme du petit-lait; & que lorsqu'elle étoit reposée, elle devenoit claire & transparente, laissant tomber un sédiment qui ressembloit à du suif raclé, & formoit comme des flocons, en se précipitant; que, depuis ce tems, son teint avoit été pâle & un peu jaune, ses yeux enfoncés, ses paupieres plombées; qu'après avoir ainsi trainé une année entiere, la colique l'avoit pris tout-à-coup, sans que rien y eût donné occasion;

que cette colique étoit le tourment le plus affreux qu'on sçût imaginer ; qu'elle avoit été accompagnée de fréquentes envies de vomir, quelquefois même de vomissemens ; qu'il avoit été très-constipé , qu'une fois même il avoit été onze jours sans aller à la selle ; que les excréments qu'il rendoit, étoient durs & noirs comme des crotins de brebis ; que son ventre étoit retiré comme par des convulsions , & que , sous ses deux hypochondres , il s'étoit fait un enfoncement à y mettre le poing ; qu'il ne pouvoit pas se dresser , tant les muscles du bas-ventre étoient tendus & douloureux , & qu'il étoit obligé de se tenir toujours plié ; qu'il n'avoit eu jusqu'ici ni chaleur ni fièvre ; mais que cependant la violence des douleurs lui avoit causé quelques absences d'esprit , au point que lorsque les douleurs s'étoient un peu calmées , il n'avoit pas reconnu la chambre où il étoit : sa famille m'attesta qu'il leur avoit paru dans un état d'imbécillité dans le fort des douleurs , sans cependant qu'ils eussent pu observer la moindre fièvre.

Il ajoûta que , depuis qu'il avoit mis en exécution ce que je lui avois ordonné , & pris douze bains , il se portoit infiniment mieux , & avoit repris un peu de sommeil ; qu'il suoit de tems en tems ; que son ventre répondoit aux lavemens ; qu'il se sentoit

extrêmement foible sur ses jambes, & qu'il y ressentait une lassitude singulière ; qu'il avoit de la peine à porter ses bras sur sa tête, tant ils étoient foibles.

Je lui trouvai dans ce moment le tein pâle, le regard triste, & les yeux un peu enfoncés ; tout son corps étoit singulièrement décharné, principalement les mains, dans les intervalles des os du métacarpe : le ventre étoit rentré, & l'on voyoit les os d'alentour comme dans un squelette ; les hypocondres étoient creux : le malade avoit le pouls lent & foible.

Je lui ordonnai de continuer les mêmes remèdes, & de prendre tous les jours deux bains, d'y rester une heure & demie le matin, & une heure le soir. Je lui prognostiquai qu'après cinquante bains il se trouveroit mieux ; qu'il pourroit marcher ; qu'il n'auroit plus besoin des remèdes dont il usoit maintenant, & que son ventre resteroit libre ; qu'il faudroit alors qu'il prît de l'antimoine crud en poudre, & qu'il bût de la décoction des bois ; que malgré cela, il auroit encore, de tems en tems, quelques douleurs sourdes dans le bas-ventre ; mais qu'après cent cinquante bains, il pouvoit espérer qu'il en seroit entièrement quitte ; que cependant il feroit très-bien, afin de prévenir les rechutes, de prendre tant qu'il vivroit, ces bains tous les ans ; ce qui lui

feroit très-aisé, étant habitant de Wisbaade, & voisin de la source des eaux thermales.

On me manda, le premier Avril, que le malade avoit pris jusques-là quarante bains; qu'il avoit sué beaucoup; qu'il avoit été tout ce tems sans éprouver de douleurs, mais que depuis quelques jours il commençoit à en ressentir de sourdes dans le bas-ventre. Je lui fis commencer l'usage de l'antimoine & de la décoction des bois; je lui ordonnai de continuer les bains, & je lui prédis qu'après quatre-vingt bains, il se trouveroit incomparablement mieux. Le 26 du même mois, on me fit dire que le malade ayant continué l'usage des bains & des remèdes prescrits, se portoit très-bien; qu'il sortoit, avoit de l'appétit, dormoit bien, & étoit exempt de douleurs.

Il vint me voir, le 7 Mai, & me dit que, pendant l'usage des bains & des remèdes que je lui avois prescrits, il avoit ressenti, de tems en tems, des douleurs sourdes dans le bas-ventre; qu'en marchant, il avoit souvent la respiration fort courte, & comme un asthmatique, (ce qui n'est pas rare chez les arthritiques;) mais qu'après avoir pris soixante bains, sans discontinuer les autres remèdes, il avoit été pris d'une douleur à la nuque, qui s'étendoit entre les épaules & aux bras; que depuis ce moment les douleurs du ventre & la difficulté de res-

136 CONJECTURES SUR LA CAUSE

pirer s'étoient dissipées ; qu'il avoit toujours continué les remèdes , & pris plus de quatre-vingt bains ; que dans le moment où il me parloit , il n'avoit plus de douleurs , ni internes , ni externes ; qu'il avoit de l'appétit , mais que ses forces étoient encore foibles ; aussi son teint étoit-il pâle. Je lui conseillai de continuer les bains , la décoction des bois , & la poudre d'antimoine.

Je le revis le 4 Juin : il avoit continué , comme je le lui avois conseillé , les remèdes & les bains dont il avoit pris cent trente jusqu'alors. Il se portoit incomparablement mieux , avoit bon appétit , dormoit bien , & avoit le ventre régulièrement libre. Il n'avoit cependant pas encore assez de force pour soutenir le travail : il étoit toujours pâle , & avoit ressenti , de tems en tems , quelques douleurs arthritiques aux extrémités , tant supérieures qu'inférieures , mais point dans le ventre. J'ai eu occasion de le voir au mois de Juillet , & de le suivre pendant trois semaines ; je l'ai trouvé parfaitement guéri , après avoir pris deux cens bains ; il soutient parfaitement le travail de son métier : il a fait quelques voyages , & a cessé tout remède ; mais il est bien résolu de reprendre les bains régulièrement tous les ans.

Un seigneur , âgé de soixante ans , tomba malade en 1762 dans une ville éloignée

de trente lieues de Mayence ; c'est un pays où il croît de très-bon vin : ce seigneur n'en buvoit que de très-mur , & ne man-geoit que des alimens apprêtés avec le plus grand soin. Sa maladie, qui parut fort singulière , le tourmenta pendant neuf mois , & le réduisit à l'extrémité. On me demanda mon avis ; je ne sçauois dire quelle idée ses médecins s'étoient faite de son état , ni quels remèdes ils lui avoient fait prendre. Il suffira de rapporter ici , qu'on m'avoit mandé que le malade avoit tantôt des coliques affreuses ; que tantôt il avoit l'esprit aliéné ; qu'il étoit perclus de tous ses membres , & maigre comme un squelette , quoiqu'il eût été gros & gras avant cette maladie.

Je soupçonnai que le miasme arthritique étoit la cause principale de cette maladie , & je conseillai qu'on transportât le malade à Mayence ; ce qu'on pouvoit faire d'autant plus commodément , que c'étoit à l'entrée de l'été , & qu'on pouvoit faire tout le voyage par eau. Arrivé qu'il fut à Mayence , on le transporta à Wisbaade , où je prenois alors les bains , & on le logea à côté de moi. Je fus très-surpris de l'état où je le trouvai.

Il étoit paralytique des extrémités supérieures & inférieures , & des hanches ; ses bras pendoient comme s'ils eussent été morts ; il ne pouvoit pas fermer les mains ,

138 CONJECTURES SUR LA CAUSE

qui étoient singulièrement décharnées entre les os du métacarpe : il avoit de la peine à soutenir le tronc de son corps , même étant assis ; ce qui l'obligeoit de se tenir couché la plûpart du tems. Tout son corps étoit extraordinairement décharné , son ventre étoit plat , son teint pâle , son poulx petit. Son esprit étoit tout-à-fait aliéné , sans la moindre fièvre : il parloit comme un imbécille, s'imaginant tirer de ses mains & d'entre ses doigts des épingles , des serpens , des grenouilles , & un nombre infini de têtes d'écureuils ; il prétendoit même que tout le monde devoit les voir , &c.

Je fis porter ce malade tous les jours au bain , avec ordre de l'y tenir plus ou moins long-tems , selon que ses forces le permettroient. Lorsqu'il eut pris soixante bains , il commença à remuer ses doigts & à fermer la main , quoique foiblement. ; il remuoit aussi les jambes & les cuisses. Après cinquante bains , il fut en état de marcher avec une canne : à mesure que ses forces se rétablissoient , sa raison revenoit ; & il commença à parler avec plus de bon sens.

Je fis continuer les bains , avec ordre d'en prendre deux fois par jour , & d'y rester une heure & demie chaque fois ; je le mis à l'usage de la poudre d'antimoine crud , & de la décoction des bois. Lorsqu'il eut pris environ quatre-vingt-dix bains , il se

trouva parfaitement bien , marcha seul , se servit de ses bras , ayant bon appétit , & toute la force de son esprit, telle qu'il l'avoit avant sa maladie. Je fis interrompre les bains, pendant la chaleur de la canicule , sans cesser de faire usage de l'antimoine crud & de la décoction des bois. Il recommença les bains vers le mois de Septembre , & en reprit encore quarante , après lesquels il se trouva parfaitement rétabli , & partit en poste, pour retourner chez lui. Il revint, suivant mon conseil , aux mêmes bains l'année suivante ; il étoit gros & gras & se portoit parfaitement bien.

Après avoir donné l'histoire d'une colique qui, par tous ses symptomes, ressemble parfaitement à celle que les auteurs désignent sous le nom de *colique de Poitou* , je vais y joindre quelques cas qui , quoiqu'ils ne ressemblient pas en tout à la colique des malades dont nous venons de décrire l'état , me paroissent pourtant devoir être rangés dans la même classe , étant produits par la même cause , le miasme arthritique.

Un seigneur d'une illustre maison , âgé de cinquante ans , ne buvant que d'excellent vin qu'il recueilloit dans ses propres terres, & qui d'ailleurs étoit attentif jusqu'au scrupule sur les ustensiles de sa cuisine , tomba malade d'une colique affreuse , au mois de Juin de l'année 1761. Son médecin

fit pendant quatorze mois , tout ce qu'il put pour le guérir : ses remedes furent sans effet , le malade dépériffoit à vue d'œil. Je fus appelé en consultation au mois de Septembre 1762 ; j'eus de la peine à reconnoître le malade , tant je le trouvai défait & maigre , l'ayant connu autrefois gros & gras. Il n'avoit exactement que la peau sur les os ; son teint étoit cendré , ses paupieres plombées , ses yeux creux , le nez pointu : la peau de tout son corps étoit sèche , ridée & comme écaillée ; son ventre étoit si plat , & les muscles abdominaux si exténués , qu'on pouvoit aisément distinguer tous les viscères du bas-ventre par le toucher : en un mot , il ressembloit parfaitement à un squelette couvert de peau.

En tâtant son ventre , je crus sentir une rangée de tumeurs squirrheuses , qui commençoient derriere la vessie & s'étendoient jusqu'au rein gauche : je conjecturai qu'elles commençoient près de l'anüs , occupoient tout le *rectum* , jusqu'à la dernière courbure du colon ou à l'S romaine ; le colon en étoit quelquefois tirailé , comme je le dirai ci-après.

Je croyois avoir saisi la cause de cette maladie , en imaginant que cette colique & la constipation opiniâtre qui l'accompagnoit , étoient l'effet de ces squirrhes que je supposois s'opposer à la sortie des excréments &

des flatuosités , par la compression qu'ils devoient faire sur le *rectum*. J'ordonnai, en conséquence , des lavemens , des fomentations sur tout le bas-ventre , des tisanes apéritives & l'extrait de ciguë , afin de fondre , s'il étoit possible , ces tumeurs squirrheuses. Le malade, malgré tous ces remèdes , dont il continua l'usage pendant trois mois , alloit de mal en pis ; son corps s'exténua tout-à-fait ; la fièvre se mit à la fin de la partie : on craignoit à tous momens de le voir expirer.

J'observai fort exactement , pendant les trois mois qu'il fit usage de ces remèdes , tous les phénomènes qui se présenterent. Je m'apperçus, 1^o que, dans le fort des paroxysmes de cette colique , les squirrhes qui étoient dans le bas-ventre, se gonfloient considérablement , & reprenoient leur premier volume, quand le calme arrivoit ; que quelquefois , lorsque la douleur étoit la plus violente , tout le colon depuis l'S romaine jusqu'au *cæcum* paroissoit plat, dur & solide , comme s'il eut été charnu ; qu'il débordoit vers les tégumens ; que ses bords supérieurs & inférieurs paroissoient frangés, comme s'il avoit eu une bordure large d'un travers de doigt beaucoup plus épaisse & plus dure que le reste de l'intestin ; ce qu'on distinguoit aisément, à cause de la maigreur extrême des muscles du bas-ventre : la dou-

leur passée, le colon étoit mol & reprenoit son état naturel. D'après ces observations, je crus pouvoir conjecturer que cette alternative d'augmentation & de diminution dans le volume des tumeurs squirrheuses, ainsi que le gonflement & l'affaïssement du colon, pouvoient bien être causés par une matiere qui alloit & venoit, & qu'il se pourroit qu'une portion de cette même matiere se fût fixée dans les glandes & y eût produit des squirrhes, tandis que l'autre portion, étant vague, rouloit dans les différentes parties du corps.

2° Que le teint du malade, de cendré qu'il étoit avant la douleur de colique, étoit devenu jaune, à-peu-près comme celui des personnes chez lesquelles le miasme arthritique a quitté les extrémités pour rentrer dans le sang.

3° Que le malade rendoit, de tems en tems, avec quelque difficulté, une urine blanchâtre, semblable à du petit lait mal fait; que cette urine déposoit par flocons, un sédiment blanc & gras comme du suif raclé.

4° Que lorsque le malade suoit (ce qui pourtant arriva rarement,) il sentoît un picotement & une ardeur comme si on lui eût criblé des cendres chaudes sur le corps.

5° Que le malade avoit dans toute la peau des démangeaisons qui l'obligeoient à

se gratter , & qu'il comparoit à celle qu'auroit pu lui causer un moucheron qui se seroit promené sur sa peau.

6° Que, dans les accès de colique, il avoit une très-grande sensibilité aux muscles du bas-ventre ; ce qui l'empêchoit de pouvoir se dresser : il disoit qu'il lui sembloit que les chairs de son ventre, c'étoient ses expressions , étoient trop courtes ; ce qui me paroît un phénomène propre à la colique arthritique.

La réunion de tous ces signes me fit conclure que le miasme arthritique vague étoit l'unique cause de cette terrible maladie. J'en étois d'autant plus persuadé, que j'avois observé ces mêmes signes dans d'autres malades qui avoient une goutte vague bien déclarée.

Convaincu que j'avois découvert enfin le vrai caractère de cette maladie, je fis transporter le malade au bain, & je l'y fis tenir une demi-heure, avec ordre de l'y laisser chaque jour un peu plus, jusqu'à ce qu'il pût y rester une heure entière. Il en prit trente, de cette manière, continuant toujours l'usage de l'extrait de ciguë & des lavemens. Pendant ces trente jours, la maladie ne fit aucun progrès ni en bien ni en mal ; ce qui me parut être d'un bon augure. On continua donc les bains ; après le quarantième, le sommeil commença à se ré-

tablir, & le teint s'éclaircit un peu. A peine en eut-il pris cinquante, qu'il dormit parfaitement bien, recouvra son appétit; les accès de colique furent plus courts, & revinrent moins fréquemment. J'observai, pendant ce tems, que le malade se plaignoit d'une douleur vague, qui occupoit tantôt la cuisse, tantôt la hanche, tantôt l'épaule, & que pendant que cette douleur le fatiguoit au dehors, celles du ventre paroissent se calmer, & qu'il se trouvoit mieux; ce qui me détermina à lui faire cesser l'usage de l'extrait de ciguë dont je ne voyois aucun effet, & à lui substituer la décoction des bois, coupés d'abord avec un tiers de lait de vache, que je supprimai ensuite peu-à-peu lorsque je le crus en état de soutenir la décoction toute pure. J'y ajoutai par degrés l'usage de l'antimoine crud: je lui fis continuer les bains pendant tout le printemps & tout l'été de l'année 1763. Il s'en trouva si bien, qu'il fut en état de se promener en voiture; son appétit se soutint; ses digestions se faisoient bien: il dormoit tranquillement, étoit sans douleur; ses squirrhes diminuerent, devinrent plus plats & moins durs.

L'hiver suivant, malgré que ce soit une très-mauvaise saison pour les arthritiques, se passa très-paisiblement; je fis continuer au malade l'usage de l'antimoine crud en
poudre

poudre & de la décoction des bois, qu'il cessa l'été d'après, (1764) pour prendre à la place environ cent bains. Cela lui a si bien réussi, qu'il a passé l'hiver dernier, sans colique & sans aucune incommodité ; qu'il a repris son premier enbonpoint, & que tout le monde est étonné de le voir si bien remis. Il a à présent très-bon appétit ; il supporte toutes sortes d'alimens : il ne lui reste qu'une petite dureté dans le ventre, pour laquelle il vient encore de prendre environ cent bains cet été dernier.

Un bon marchand, âgé de cinquante ans, & dans la cuisine duquel on ne se sert que de vaisseaux de terre, qui a toujours vécu sainement, qui n'a bu que de bon vin, & des liqueurs spiritueuses, à la vérité avec excès, avoit commencé, depuis plusieurs années, à maigrir par degrés ; ce qui étoit venu au point qu'il n'avoit plus que la peau sur les os, quoiqu'il eût été fort gras & fort replet. Il me consulta, & me déclara que, depuis plusieurs années, il avoit de tems en tems des coliques affreuses qui sembloient lui trancher le ventre ; que la colique passée, il étoit très-foible, & ne pouvoit plus se redresser, par la douleur qu'il ressentoit encore dans les muscles du bas-ventre, qui lui paroissoient raccourcis, ce qui l'obligeoit de marcher tout courbé.

Ayant examiné son ventre, j'y décou-

vis des tumeurs squirreuses qui avoient le même volume, & étoient situées aux mêmes endroits que celles du malade dont on vient de lire l'histoire ; ce qui m'engagea à lui prescrire l'extrait de ciguë & les bains. Malgré ces remèdes , le malade ressentit encore, de tems en tems, des douleurs sourdes dans le bas-ventre : son teint devint jaune ; mais il en fut quitte, après avoir pris cinquante bains, & reprit de l'embonpoint. Je lui ai fait continuer les bains ; & il les prendra , pendant plusieurs années , s'apercevant que sa santé se fortifie à mesure qu'il prend un plus grand nombre de bains.

Le miasme arthritique qui produit la colique, lorsqu'il s'est fixé sur le bas-ventre , occupe aussi quelquefois l'estomac, & y cause des douleurs que les malades ont coutume d'appeller *crampes* ou *coliques d'estomac*. Ce mal , au rapport des malades , cause des douleurs très-vives qui répondent jusqu'au dos : il produit sur le teint des malades les mêmes changemens que la colique intestinale , & le rend jaune.

Une dame de condition fut tourmentée , pendant près de dix ans, d'une colique d'estomac qui la prenoit, de tems en tems, sans qu'elle pût sçavoir ce qui y avoit donné occasion. Ces accès de colique duroient quelquefois deux , quelquefois quatre , & quelquefois plusieurs jours. Quelque chose

qu'elle eût pu faire , rien n'avoit pu calmer ses douleurs ; il falloit les laisser se calmer d'elles-mêmes. Il lui survint une perte de sang qui dura près d'une année , après laquelle elle fut délivrée de sa colique pour long tems , & parut se bien porter. Quelques années après , elle fut prise de douleurs arthritiques qui parcoururent les extrémités , tant supérieures qu'inférieures. L'antimoine crud , la décoction des bois & les bains chauds de Wisbaade firent si bien , que la malade passa l'été & l'hiver suivans sans aucune douleur. Mais , à l'entrée du printemps , l'ancien mal d'estomac revint , tourmenta beaucoup la malade , & résista à plusieurs remedes. Soixante-dix gouttes de teinture d'antimoine prises trois fois par jour , dissipèrent à la fin cette douleur , ou plutôt lui firent changer de place , & elle se transporta à la tête ; l'usage des bains chauds de Wisbaade acheva la cure , & la malade se porte bien depuis ce tems-là.

Une jeune dame , d'une très-illustre famille , fut prise , six mois après une couche , d'une douleur aux deux premières côtes du côté gauche. Les avis des médecins furent partagés , & on la traita sans succès. Au bout de quelques mois , cette douleur changea de place , & se jeta sur l'estomac où elle excita , pendant quelque tems , de fortes contractions spasmodiques. Elle quitta l'es-

tomac , & se fixa sur les trois dernières vraies côtes du côté droit , dont elle occupa le grand arc depuis le tubercule articulaire , & y produisit une exostose. Cette douleur & cette tumeur subsisterent pendant près de huit ans , pendant lesquels on y appliqua différens remèdes. Ayant été consulté , je décidai que cette tumeur étoit arthritique ; je conseillai en conséquence l'usage des bains. Les trente premiers ne firent rien : pendant que la malade en faisoit usage , il lui survint tout-à-coup une extinction de voix qu'on crut être l'effet d'un peu de froid : les diaphorétiques & la vapeur d'eau chaude dirigée dans le gosier la firent cesser en vingt-quatre heures. Cette extinction de voix revint plusieurs fois , sans cause manifeste , dans l'espace de deux ans : soupçonnant qu'elle pouvoit être occasionnée par une portion du miasme arthritique , qui avoit pu se jeter sur le larynx , je fis appliquer un emplâtre vésicatoire à la nuque ; ce qui rétablit la voix tout de suite. Ce remède ayant , dans la suite , toujours réussi promptement , je me crus de plus en plus fondé dans mon opinion. Je prescrivis en conséquence la poudre d'antimoine crud. Cet usage , long-tems continué , a dissipé la tumeur des côtes , & a déplacé la douleur qui s'est jettée sur différentes parties qu'elle a parcourues d'une façon vague ; ce qui a

manifesté d'une façon très-évidente que c'étoit la goutte-vague, comme je l'avois soupçonné. Cette dame vient de prendre les bains très-régulièrement, & s'en trouve très-bien. Cet exemple suffit pour faire voir sous combien de formes le miasme arthritique se cache quelquefois ; & on conviendra, je crois, que ce même miasme auroit causé une colique terrible, si, au lieu de se fixer sur les côtes, il s'étoit jetté sur le bas-ventre.

Il ne suffit pas d'avoir rapporté ici des exemples de colique de Poitou, produite par la matiere arthritique ; il est nécessaire de jeter un coup d'œil sur les différentes causes auxquelles les auteurs ont cru pouvoir attribuer cette maladie ; je ne puis, pour cet examen, avoir recours qu'aux exemples qui se sont présentés à moi dans ma pratique.

Parmi ces auteurs, il y en a qui ont prétendu que le cuivre ou le verd-de-gris, lorsqu'il se trouvoit mêlé aux alimens ou à la boisson, causoit la colique de Poitou ; ce que je n'ai pas observé. J'ai bien vu que des alimens aigres, ou gras, cuits dans des casseroles mal étamées, ou des huiles & des vins conservés dans des vases de cuivre, avoient causé des maux de cœur, des défaillances, des vomissemens, des cours de ventre ; mais je n'ai jamais vu qu'aucun de

ces malades eût cette colique qu'on nomme *colique de Poitou*.

Quatre enfans d'une même maison ayant mangé des haricots verts qu'on avoit confits & laissé fermenter, comme on le pratique dans ce pays-ci, pour avoir des légumes pendant l'hiver, & que la cuisinière avoit fait bouillir dans un chauderon de cuivre, pour leur donner une belle couleur verte, s'en trouverent très-mal; ils eurent des maux de cœur, des envies de vomir, des tranchées, le visage pâle. L'aîné de ces enfans vomit beaucoup, les trois autres eurent le cours de ventre, aucun d'eux n'eut ce qu'on appelle la *colique de Poitou*: ils en furent quittes, au bout de vingt-quatre heures, n'ayant pris que des bouillons gras; aucun n'eut la moindre atteinte de paralysie ni aux bras ni aux jambes.

Une dame, ses deux enfans & leur gouvernante se trouverent mal après le dîner, pour avoir mangé d'un ragoût qu'on avoit fait par mégarde dans une casserole mal étamée. Elles eurent des tranchées & un cours de ventre qui dura jusqu'au sur-lendemain; je leur fis boire du lait de vache & manger du laitage: elles furent rétablies sans aucune suite fâcheuse; il n'y eut que la gouvernante, personne d'un certain âge, & d'une santé délicate, qui se plaignit, après

la diarrhée, d'un goût de rouille dans la bouche, & d'une grande foiblesse dans les jambes. En la questionnant avec soin, je m'assurai que cette foiblesse étoit celle que les personnes délicates ont coutume de sentir après une super-purgation quelconque, & qu'elle ne ressembloit en aucune façon à cette foiblesse paralytique qui accompagne ou suit la colique de Poitou. Cette malade reprit ses forces, après avoir bien reposé la nuit suivante.

Il semble qu'on est un peu revenu de l'opinion qu'on s'étoit faite des effets du cuivre, & qu'on ne croit guères plus qu'il puisse produire la colique de Poitou. Il paroît que les auteurs les plus récents sont plus portés à regarder l'usage immodéré des fruits & du cidre comme la principale cause de cette maladie. Ils ont en cela adopté le sentiment de M. Huxham qui a entrepris de démontrer que la colique de cette espece, qui fut épidémique, en 1724, dans le Devonshire, avoit été causée par les excès que les habitans firent, cette année, des pommes & du cidre. Je n'aurois pas osé soupçonner qu'un praticien aussi éclairé que M. Huxham, se fût mépris sur la véritable cause de cette maladie, ni qu'il eût pris la cause éloignée pour la cause prochaine, pouvant très-bien se faire que les corps fussent alors infectés d'un miasme arthritique que les

excès en cidre ne firent que mettre en mouvement , si Musgrave, qui a écrit vingt ans avant M. Huxham , n'eût pas mis la colique de Devonshire parmi les coliques arthritiques ; mais je laisse ces doutes à l'examen des lecteurs : je vais rapporter ce que j'ai observé.

Les payfans de la Wettérvie , où l'on cultive beaucoup de pommiers & de poiriers , ne boivent que du cidre ou du poiré ; je n'ai jamais pu apprendre , malgré toutes les informations que j'ai pu prendre , qu'ils fussent sujets à cette colique.

On porte tous les ans dans cette ville (de Mayence) du cidre nouveau qu'on crie dans les rues ; le petit peuple en boit quelquefois avec excès : je n'ai jamais pu rencontrer aucun de ces gens qui en fût incommodé.

L'année 1764 a été très-fertile en pommes dans nos cantons ; la guerre y avoit rendu les habitans très-misérables , & la mortalité des bestiaux la viande extrêmement chere , ainsi que le beurre & le fromage ; beaucoup de petites gens se sont nourris de pommes , au point que les marchands de fromage ont beaucoup perdu sur la provision qu'ils en avoient faite , & qui leur est restée. Néanmoins je n'ai pas trouvé une seule personne, parmi ces pauvres gens, qui ait été attaquée de la colique de Poitou :

tous ceux qui avoient cette maladie , étoient des gens opulens qui faisoient très-bonne chère , ou vivoient honnêtement.

J'ai connu autrefois des gens qui s'étoient soumis à la cure des prunes de damas ; il y a même encore aujourd'hui quelques personnes qui l'emploient. Elle consiste à manger , tous les matins à jeun , une certaine quantité de prunes de damas fraîches & bien mûres ; on commence par cinq , & on augmente chaque jour de cinq jusqu'au nombre de cinquante , & on descend de même par cinq , ce qui en tout fait le nombre de cinq cens prunes ; je n'ai jamais entendu dire que personne en ait eu la colique.

Une fille de vingt-deux à vingt-quatre ans , ayant bu avec excès du vin doux , en eut l'estomac extrêmement gonflé , une cardialgie , & rendit , pendant deux jours , une si grande quantité de vents par la bouche , qu'ils passaient le nombre d'un million , & avec une telle explosion , qu'on les entendoit de cinquante pas de sa chambre ; c'étoit l'effet de la fermentation dans laquelle le vin doux étoit entré. Malgré tout cela , & le Gas de Van-Helmont que donnent les liqueurs en fermentation , cette fille guérit sans colique & sans autre suite.

On boit beaucoup de biere moussieuse à Berlin : j'y en ai bu presque une année

entière, fans en avoir jamais été incommodé, non plus que du vin de Champagne que j'avois bu en France; & je n'ai jamais vu personne de ma connoissance qui en ait été affecté.

Des auteurs soutiennent que le vin, fait avec du raisin qui n'étoit pas parvenu à sa parfaite maturité, avoit causé la colique de Poitou dans des maisons religieuses. Depuis quinze ans que je suis médecin d'une communauté de Récollets, composée de cinquante religieux, je n'en ai pas eu un qui ait eu la moindre attaque de cette colique. Cependant, dans cet espace de tems, ils ont été exposés plus d'une fois à boire du vin verd qu'ils avoient quêté dans de mauvaises années. On sçait d'ailleurs que le nombre de ces religieux est considérablement augmenté par ceux qui vont & viennent continuellement, à cause du changement de couvent, usité parmi eux. Ont-ils été jusqu'ici exempts de la colique de Poitou, parce qu'ils sont moins sujets à la goutte vague? Je n'ai vu en effet, pendant ces quinze ans, parmi ce grand nombre de religieux, que deux qui aient eu cette goutte vague, malgré que ce mal ait été, pour ainsi dire, épidémique à Mayence & dans les environs, depuis huit ans. Est-ce que les habits de laine qu'ils portent, en entretenant une transpiration égale & abondante, les préservent de

la maladie arthritique , & en conséquence de la colique de Poitou ? C'est le peuple qui boit les vins le moins mûrs , & qui en fait excès , parce qu'ils coûtent peu ; je n'ai néanmoins trouvé aucun pauvre qui ait eu cette colique dans toute cette époque.

Un fameux médecin de ce tems , prétend que l'usage de l'antimoine cause aussi la colique de Poitou : j'espère qu'il ne me sçaura pas mauvais gré , si je ne suis pas de son avis. Depuis l'année 1757 , que la goutte vague a commencé à être très-commune parmi nous , je puis citer plusieurs centaines de malades auxquels les médecins de Mayence , ainsi que moi , avons donné l'antimoine crud réduit en poudre , sans qu'aucun de ces malades en ait éprouvé la moindre incommodité. Parmi ces malades , il y en a même beaucoup qui ont consommé jusqu'à une livre d'antimoine ; aucun de ceux que j'ai guéris de la colique de Poitou , n'avoit pris l'antimoine auparavant ; enfin , comme je l'ai fait voir ci-dessus , les malades de la colique de Poitou se sont très-bien trouvés de l'usage de l'antimoine qui est un des meilleurs remèdes qu'on puisse opposer au miasme arthritique.

Mais s'il est vrai , ainsi que des auteurs prétendent l'avoir observé , que la colique de Poitou se soit communiquée par contagion , & que la femme l'ait reçue de son

mari, la matiere en est donc contagieuse ; & par conséquent cette espece de colique n'est pas le produit de ce qu'on a bu ou mangé. Il est donc raisonnable de penser que cette maladie a été causée par le miasme arthritique, puisque, comme nous avons eu occasion de l'observer depuis 1757, la goutte vague s'est quelquefois gagnée, & a été véritablement contagieuse.

Tous ceux que j'ai traités de la colique de Poitou, avoient, comme je l'ai dit ci-dessus, de la douleur dans les muscles du bas-ventre, qui en étoient en convulsion, ou dans la substance des intestins, ou dans le mésentere ; & il paroît que, dans deux de ces malades, cette même matiere s'est fixée dans les glandes mésentériques, & y a produit des squirrhés ; d'où je crois pouvoir conclure que cette matiere étoit d'abord dans la masse du sang, d'où elle s'est déposée sur ces parties. D'un autre côté, si je considere combien ce qu'on prend par la bouche, est altéré par la salive, par le suc gastrique, par la bile, par la liqueur pancréatique & intestinale, & par le mouvement péristaltique de l'estomac & des intestins, avant de parvenir au canal thorachique ; combien la nature a pris de précautions pour empêcher que rien d'âcre ne pénétre dans les vaisseaux lactés ; je serois tenté d'en conclure que ni le cidre, ni les

pommes , ni le cuivre , ni le plomb , &c. (qui , à la vérité , pourroient causer une diarrhée par leur irritation dans la cavité du canal intestinal) ne sçauroient être cause de ces spasmes des muscles du bas-ventre , & encore moins de la paralysie des extrémités : ces maux dénotent un vice inhérent dans le sang.

Après ces considérations & les exemples que j'ai cités , j'espère qu'on ne me sçaura pas mauvais gré , si j'ai de la peine à croire que les choses qu'on prend par la bouche , soit aliment , soit remède , puissent produire la colique de Poitou , & si je suis persuadé qu'on ne doit l'attribuer qu'à la matiere arthritique.

Je demande seulement qu'avant de décider la question , on se donne la peine d'examiner & de faire à ces sortes de malades des questions relatives aux symptomes de la goutte vague, que j'ai décrits dans la premiere partie de cette dissertation , (voyez le Journal d'Avril 1765 ,) ou de faire l'essai des bains par quelque cause qu'on prétende que la colique de Poitou soit produite. Je suis persuadé qu'on fera de mon avis. Si j'ai de la peine à croire qu'il y ait une autre cause de la colique de Poitou que le miasme arthritique , c'est que depuis dix-huit ans que je pratique la médecine , je n'en ai pas vu d'autre.

L E T T R E

De M. TORCHET DE S. VICTOR, ingénieur des mines, à M. ROUX, docteur en médecine; contenant quelques observations sur l'espece de terre connue sous le nom de kao-lin, & sur une pierre désignée par celui de pe-tun-tsé.

M O N S I E U R ,

Je vous prie d'insérer dans votre prochain Journal quelques réflexions que j'ai eu occasion de faire d'après la lecture de *l'histoire de la découverte faite en France, de matieres semblables à celles dont la porcelaine de la Chine est composée; lue à l'assemblée publique de l'Académie royale des sciences, le mercredi 13 Novembre 1765, par M. GUETTARD, de la même académie.*

M. Guettard commence par dire, page 3, que la pâte de la porcelaine de la Chine est supérieure à celles qu'on fabrique en Europe, celle-ci étant plus propre à former des verres à demi-transparens, que de vraies porcelaines : ce ne sont, dit-il, que des especes de frites plus ou moins aisées à fondre, excepté la pâte dont on fait la porcelaine de Saxe. Notre auteur auroit pu

citer une nouvelle espece de porcelaine qui ne lui est pas inconnue , & qui l'emporte sur celle de Saxe, puisque la pâte, dont on la fait, contrebalance celle de la Chine. Cet académicien dit avec tout le monde , que la porcelaine de la Chine est composée de deux substances , l'une appelée *pé-tun-tsé* , & l'autre *kao-lin* ; substances qu'il prétend avoir trouvées à Maupertuis près d'Alençon.

M. Guettard fait encore mention de divers détails & circonstances que je n'ai pas dessein de combattre ni d'attaquer ; l'académicien les ayant lus publiquement , a été jugé & applaudi. Passons au supplément de son mémoire.

» Je crois devoir avertir des efforts que
 » quelques particuliers ont faits, depuis l'an-
 » nonce qui a été publiée de la découverte
 » du *kao-lin* & du *pé-tun-tsé* , & prévenir
 » contre plusieurs méprises que ces person-
 » nes ont faites & qu'ils ont imprimées.

Je n'entreprendrai pas d'apprécier ce que M. Guettard dit de *feu* M. Dargenville , dans ce *post-scriptum* ; car, selon lui , il y a presque autant de fautes qu'il y a de phrases. Je passerai de même sous silence les observations sur l'ouvrage de *feu* M. d'Arciais de Montamy ; mais je me propose de justifier un autre écrivain *vivant* & homme public, (c'est M. Valmont de Bomare) qu'il attaque de maniere à persuader que ce naturaliste

a mal vu & mal analysé ce qu'il a décrit. Le lecteur ne pourra que gagner à la discussion de la question.

M. Bomare, dans son *Dictionnaire raisonné universel d'histoire naturelle*, ouvrage qui est dans les mains de tout le monde, dit à l'art. KAO-LIN, vol. II, p. 181, « que la » partie farineuse en est calcaire, les pail- » lettes brillantes sont du *mica*, les parties » graveleuses sont de petits cristaux de » quartz, & la partie empâtante qui sert de » ciment est argilleuse.

Telle est effectivement la propriété de l'espece de Kao-lin de Chine, que cet auteur avoit reçu du pere d'Incarville; telle est aussi celle du Kaol-in qu'il a rencontré & reconnu, tant en Allemagne qu'en Suisse, & sur lesquels M. Bomare a répété l'expérience en présence de quarante à cinquante personnes à qui il a fait voir en même tems que le Kao-lin ne provenoit que de la disgregation des parties constituantes de certaines especes de granites. Ceux qui seront curieux de voir ces especes de Kao-lin, peuvent se transporter chez M. de Bomare, rue de la Verrerie: accoutumé à la politesse & à l'honnêteté que se doivent les gens de lettres & les sçavans, il se fera un vrai plaisir de les satisfaire, comme aussi de faire voir d'autres granites à kao-lin, tant de la Chine que d'Alençon, qui, suivant que M. Guettard l'a

d'a très-bien dit à l'égard de ces kao-lins, ont une terre farineuse non-dissoluble par les acides.

M. Guettard demande à M. Bomare ce qu'il veut dire par son *ciment argilleux*. Je me souviens que, depuis plusieurs années, ce démonstrateur enseigne que cette terre blanche & empâtante à la manière des argiles, est la substance qui convient à l'union des différentes parties du granite, & même du kao-lin, quand il n'est pas absolument terrifié. Je sens bien que cette définition déplaira à M. Guettard, qui veut, page 14 de son mémoire, *que le grès ne soit que du sable réuni, sans aucun ciment naturel, ni suc pierreux*.

Ainsi M. Guettard a démontré que la terre de la plus grande quantité des kao-lins ne faisoit point d'effervescence avec les acides; mais il faut convenir aussi que M. Bomare en a fait connoître dont la terre farineuse étoit calcaire (a), & qu'elle provenoit

(a) Je crois devoir confirmer cette observation de M. Bomare, par une expérience que j'ai eu occasion de faire, il y a quelque tems. Parmi les terres à foulon dont la Société royale d'agriculture m'a chargé de faire l'examen, j'ai trouvé un véritable kao-lin qui avoit été envoyé de Saint-Lô en Normandie, & dont on m'a assuré que les foulonniers de ce pays se servoient pour dégraisser leurs étoffes. Après en avoir séparé les graviers quartzeux & le mica par le lavage, j'en mis dans : n

effectivement de ces granites peu durs ; dont les parties se désunissent très-facilement.

A l'égard des Pe-tun-tsé que M. Boinare a reconnu dans les roches du granite , en Allemagne & près d'Alençon , il les a décrits dans son Dictionnaire ; & il dit en avoir vu non-seulement de semblables au spath fusible , mais qu'il croit aussi qu'il se trouve en France une sorte de pé-tun-tsé assez dur pour faire un peu de feu , frappé avec l'a-

petit bocal de verre une once sur laquelle je versai de bon esprit-de-nitre : il se fit aussi-tôt une vive effervescence accompagnée d'un gonflement considérable. Je laissai le tout jusqu'au lendemain que je décantai la liqueur claire ; je lavai la terre qui n'avoit point été dissoute , avec de l'eau bien pure , pour en séparer tout ce qui avoit pu y rester d'acide nitreux , ou de sel qui avoit dû résulter de sa combinaison avec la terre calcaire ; je mêlai ces eaux avec la dissolution ; & ayant filtré le tout , j'y versai de l'alkali résout qui en précipita une terre blanche , laquelle ayant été bien édulcorée & séchée , prit une petite couleur rougeâtre , & se trouva peser cinquante-neuf grains. Voilà donc un kao-lin , ou du moins une terre qui a toutes les apparences extérieures du kao-lin de la Chine , qui contient un peu plus d'un dixieme de son poids de terre soluble dans les acides. D'un autre côté , les kao-lins de la Chine , d'Alençon & de quelques autres lieux , que j'ai eu occasion d'examiner , ne m'ont paru faire aucune effervescence avec les acides qui n'en ont extrait aucune terre calcaire. (*Note de l'éditeur.*)

cier. Ce pé-tun-tsé est, dit-il, un *quartz irrégulier*. Plus je lis les descriptions du kao-lin & du pé-tun-tsé, faites par M. Bomare, & plus je les trouve conformes à celles de M. Guettard ; il en faut seulement excepter ce qu'il a dit du kao-lin à terre calcaire, & de l'une des especes de pé-tun-tsé ; *fluor* que l'on sçait d'ailleurs entrer dans la composition de la porcelaine de Saxe.

La critique de M. Guettard porte donc sur la définition d'une sorte de terre qu'il n'a pas eu occasion de reconnoître, & qui, aux yeux d'un vrai naturaliste, vaut bien la découverte de l'autre ; qu'on juge à présent si M. Guettard doit dire « que quand » on veut parler de matieres qu'on ne con- » noît pas exactement, qu'on veut sur-tout » deviner ce que d'autres ont trouvé, & » qu'on n'a pas la délicatesse d'attendre » qu'ils nous dévoilent ce qu'ils ont appa- » remment raison de tenir sous le secret, » il est assez ordinaire de porter l'obscurité » dont l'esprit est offusqué dans les descrip- » tions des objets dont on parle.

Voilà bien des reproches, des réprimandes, des conseils : comment M. Bomare n'a-t-il pas dû les prévoir, ou plutôt auroit-il dû les effuyer ? Pour moi qui ai voyagé, observé & fait quelques notes, je n'oserai donc pas les communiquer au

public , dans la crainte que quelqu'un n'ait également *des raisons pour les tenir sous le secret.*

Je ne pense pas que M. Guettard me sçache mauvais gré de ce que je viens d'écrire. M. Bomare s'est expliqué , au milieu de son auditoire , en termes plein d'estime pour les connoissances & la personne de M. Guettard : il est convenu des droits de priorité & de réclamation que M. Guettard devoit avoir sur le kao-lin d'Alençon ; mais il n'a pu faire le défaveu de certains granites & kao-lins à terre calcaire qu'il a reconnus & décrits : en cela il doit avoir à son tour un droit de priorité actuelle & de réclamation sans réplique , il n'a pas de raisons pour les tenir sous le secret. Quant à moi , en rendant hommage à la vérité , je fais l'apologie de mon démonstrateur , sans cesser d'être l'admirateur de M. Guettard. J'ai l'honneur d'être , &c.

HISTOIRE

D'un Sommeil extraordinaire qui a duré deux ans , avec de très-courts intervalles ; par M. DE PLAIGNE , docteur en médecine de la Faculté de Montpellier.

Le 18 Août 1747, M. Momet mon beau-frere , médecin à Evaux , fut appelé

pour voir Mademoiselle *** qu'il trouva dans un lit, dormant d'un sommeil profond ; on lui dit que ce sommeil duroit depuis quatre jours, & qu'il ne finiroit que le dimanche matin, septieme jour du sommeil, qu'alors elle s'éveilleroit d'elle-même, s'habilleroit, mangeroit une soupe, iroit entendre la messe à la paroisse distante d'un petit quart de lieue, reviendrait au château, se remettroit au lit pour dormir encore une semaine entiere ; qu'il y avoit deux ans qu'elle étoit dans ce train de vie assez régulièrement, excepté que son sommeil avoit une fois duré quinze jours consécutifs. Le curé vouloit l'enter-
rer, & soutenoit qu'elle étoit morte, lui ayant brûlé la plante des pieds & le dessous du nez avec une chandelle, au point que le médecin lui trouva encore des croûtes six mois après. Il apprit que la demoiselle étoit âgée d'environ vingt ans ; il l'examina ; le corps conservoit sa chaleur : le pouls se faisoit sentir ; mais il étoit fort concentré, la respiration fort obscure ; tous les membres dans une parfaite inertie, pendant tout le sommeil : elle avoit une sueur grasse & très-puante ; elle n'évacuoit point du tout, ni par les selles, ni par les urines ; mais c'étoit sa premiere besogne, si-tôt qu'elle se réveilloit. Le médecin ayant tenté inutilement, dans

cette première visite, les lavemens de tabac, l'émétique, les spiritueux, & différentes agitations pour la faire révenir, il prit le parti d'attendre son reveil; & lorsqu'elle se rendit à la messe, il la fit mettre dans une maison de son voisinage pour exécuter un traitement suivi.

Le même jour, elle fut saignée du bras; on lui prépara sur le champ une potion cordiale; aiguisée avec le *lilium* & l'esprit volatil de sel ammoniac, un lavement avant le sommeil: le lavement rendu, la malade s'endormit; mais son pouls fut plus élevé: alors on lui appliqua les ventouses scarifiées, & par-dessus une emplâtre vésicatoire fort animée. Trois heures après le vésicatoire, elle s'éveilla: on plaça une potion cathartico-émétique soutenue de la potion cordiale; elle fut beaucoup évacuée, sur-tout par le bas: la journée se passa sans un sommeil profond. Le lendemain matin, elle fut à-peu-près dans le même état: on continua à faire usage d'une potion cordiale & cathartique; elle fut un peu plus éveillée, pourtant avec assoupissement. Le troisième jour elle commença, & prit, pendant trente-six jours, un opiate fondant, composé avec la valériane, rhubarbe, *castoreum*, fleurs de sel ammoniac, sel d'absinthe, cinnabre, athiops minéral, trochisques d'agaric, dia-

grede, extrait d'hellébore. Chaque jour elle fut de plus en plus réveillée, & elle n'a plus éprouvé de ces attaques d'un sommeil extraordinaire. *

Au mois de Septembre 1764, j'eus occasion de voir cette Demoiselle. Je fus curieux de m'éclaircir sur les causes qui avoient pu déterminer cet état dont je tenois l'histoire ci-dessus du médecin même. J'appris de la famille que ce sommeil avoit été dans sa vigueur pendant deux ans consécutifs; qu'il duroit des quatre à cinq jours, quelquefois huit; que le plus long avoit été de quatorze jours entiers, pendant lequel il ne s'étoit fait aucune évacuation; & elle n'avoit rien pris; que les intervalles du réveil étoient très-courts. On me dit que la malade, à l'âge de douze ans, avoit eu la petite vérole; que dans le tems de l'éruption, elle sortit de son lit, & se cacha dessous, où elle resta une nuit entière & une bonne partie de la journée; que depuis cette époque elle fut percluse de tout le corps, ne pouvant s'aider d'aucun membre: il falloit l'habiller, lui donner à manger; elle connoissoit très-bien, mais elle ne parloit que très-difficilement (encore même quoiqu'assez agile de son corps, elle a beaucoup de peine à s'exprimer;) ce qui dura jusques vers l'âge de quinze ans où sa guérison fut su-

bite, & fut regardée comme miraculeuse par sa religieuse mere qui, ayant fait une neuvaine, la vit avec étonnement arriver à l'église pendant la messe. Je l'attribuerois volontiers à l'éruption de ses règles qui parurent dans ce tems-là, & qui purent faire cesser une partie des maux occasionnés par un levain de petite vérole cantonné. Depuis, quoique ses membres fussent dégourdis, avec la difficulté de s'enoncer, il lui est toujours resté une migraine considérable & comme périodique, même hors le tems de ses règles, jusqu'à l'époque du sommeil, vers l'âge de vingt ans. L'attaque du sommeil étoit annoncée par une forte migraine, suivie de mal-aises à la région du cœur, & de défaillances; arrivoit le sommeil qui la prenoit dans tous les états où elle se trouvoit. On l'a souvent trouvée étendue au foyer, en danger de se brûler; on la jettoit sur un lit. Il faut noter qu'elle a toujours été bien réglée, pendant, avant, & après le sommeil. Depuis sa guérison, la malade ma dit qu'elle sentoit toujours quelques atteintes de sa migraine. Au reste, je lui ai trouvé une sorte de débilité d'esprit qui ne vaut guères mieux que le sommeil.



OBSERVATION

Sur une Plaie de tête avec fracture & enfoncement du crâne ; par M. PLANCHON, maître-ès-arts & en chirurgie, lieutenant de M. le premier chirurgien du roi, & chirurgien ordinaire du roi, pour sa marine au Havre.

Le 22 Décembre 1764, le nommé *Pierre-Henri Ridle*, âgé de trente ans, conducteur des voitures qui transportent les bois de construction pour les vaisseaux du roi, reçut un coup de la flèche à laquelle sont attelés les chevaux. Le crochet de fer, qui est à l'extrémité de cette flèche, le frappa sur la partie moyenne du pariétal gauche, & lui fit une plaie d'environ trois pouces de longueur. Il tomba sans connoissance, & fut transporté chez lui, où on m'appella sur le champ. La plaie se trouvant assez dilatée pour me permettre l'introduction du doigt, je reconnus une fracture avec enfoncement du crâne. Je me contentai de tamponner la plaie, & d'y faire une legere compression, pour arrêter le sang que donnoit une des branches de l'artere temporale ; & le blessé fut saigné deux fois du bras,

Certain de la gravité de cette blessure, & prévoyant la longueur d'un traitement qui ne pouvoit qu'être dispendieux aux parens du blessé, gens très-peu aisés, je proposai de le faire conduire à l'hôpital de cette ville; mais une répugnance invincible, quoique déplacée, de la part des parens, pour ce parti, les offres de quelques personnes charitables de subvenir à la subsistance du blessé, m'engagerent à lui donner mes soins.

Le lendemain matin, je trouvai le blessé dans un état soporeux, ayant, de tems en tems, des mouvemens convulsifs. Après avoir levé l'appareil, & reconnu les choses dans le même état où je les avois vues la veille, je prolongeai l'incision supérieurement, jusqu'à la suture sagittale, & inférieurement, jusqu'à la suture squammeuse; & par une section transversale, j'enlevai les angles de la plaie dans laquelle se trouva comprise l'attache supérieure du crotaphite. Plusieurs praticiens, après l'incision cruciale, conservent les angles de la plaie; & je n'ignorois pas l'avantage de cette méthode. Mais la contusion étoit si forte, & les chairs tellement mâchées, qu'il me parut inutile de les conserver. J'aperçus alors distinctement quatre portions du pariétal, séparées & enfoncées, de manière qu'elles étoient enclavées les unes sous les autres, &

qu'il étoit impossible de détacher aucune de ces pièces. Le plus grand fracas étoit à la partie moyenne du pariétal; & la fracture s'étendoit jusqu'au temporal. Une legere hémorragie s'étant déclarée, je remis au soir à appliquer une couronne de trépan; opération qui me parut indispensable.

Après avoir levé l'appareil, & reconnu l'impossibilité d'enlever la plus petite portion d'os éclatée qui se trouvoit au rebord supérieur de l'enfoncement, j'appliquai le trépan sur un des côtés, & donnai, par ce moyen, passage à beaucoup de sang épanché.

Le 24, ayant essayé, à l'aide de l'élevatoire, de détacher cette même pièce d'os; & éprouvant les mêmes difficultés que la veille, un autre trépan du côté opposé me fit obtenir son entière séparation; de sorte que les deux trépan ne faisoient qu'une seule ouverture. J'enlevai de dessous la dure-mere beaucoup de sang noir & grumeleux.

Le 25, le blessé, quoique toujours dans son état soporeux, & n'ayant pas encore recouvré sa connoissance, n'avoit plus de convulsions: la fièvre étoit médiocre. Je jugeai à propos de pratiquer un troisieme trépan sur le rebord inférieur de l'enfoncement, afin de donner plus de pente au sang épanché. La pièce la plus considérable en-

foncée étoit à la partie inférieure & antérieure du pariétal ; & deux autres plus petites étoient engagées avec elle.

Le 26, je détachai, sans beaucoup de secouffes, les deux éclats d'os situés au-dessus de la grande pièce. Cette dernière ne prêtoit point une grande résistance. Mais voyant que le cerveau faisoit quelques saillies dans les ouvertures, & d'ailleurs, qu'il en étoit sorti du sang épanché en assez grande quantité, je crus qu'il convenoit d'en différer le détachement, afin que le cerveau cédât doucement à cette pression, & fût susceptible d'un moindre ressort.

Le 28, la grande pièce d'os se détacha sans peine. C'étoit l'angle inférieur & antérieur du pariétal, séparé, d'un côté, avec la future coronale, & de l'autre, avec la squammeuse. Pour éviter la saillie du cerveau, j'appliquois par-dessus mes plumasseaux une plaque de plomb trouée.

Ce même jour, l'hémisphère du crâne, du côté blessé, étoit œdémacié ; & j'aperçus une tumeur, à trois travers de doigt de l'angle postérieur de la plaie, avec un gonflement & une tension considérable dans les muscles du col, au-dessous.

Le 30, ayant senti de la fluctuation dans cette tumeur, je l'ouvris ; & il en sortit beaucoup de pus : l'os étoit dénué du péri-crâne. Quoique je n'y reconnusse point de

fracture, je craignois que cet accident ne fût produit par quelque contre-coup ou un écartement de la future lambdoïde. Mais la suppuration une fois établie, l'œdeme & le gonflement se dissipèrent ; & la plaie se cicatrisa aisément ; ce qui m'a fait attribuer ce dépôt au déchirement & à la suppuration du péricrâne.

Le lendemain de cette ouverture, le blessé recouvra entièrement sa connoissance.

Dès le 10 Janvier, les chairs s'élevoient sur la dure-mere ; & le 20 Février, j'obtins assez facilement l'exfoliation des bords supérieurs de l'os où j'avois appliqué les deux premiers trépan. La cicatrice ne tarda point à se faire en cet endroit ; mais le rebord inférieur & postérieur, loin de s'exfolier, prêtoit beaucoup de résistance. Je crus, fondé sur quelques observations, qu'il ne se détacherait pas, & ne porteroit aucun obstacle à la cicatrice ; mais je me trompai ; car, quinze jours après, voyant qu'il m'étoit impossible de l'obtenir, je saisis cette petite bordure avec mes pinces ; & elle céda sans peine. Huit jours après, la plaie étoit très-bien cicatrisée.

Je ne pansai le blessé, pendant le cours du traitement, qu'une fois par jour. Les sondons trempés dans l'huile de térébenthine, & un digestif simple furent les seuls

topiques que j'employai, si l'on en excepté l'eau & l'eau-de-vie dont j'imbibai les plumasseaux, pour m'opposer à la régénération trop prompte des chairs; ce qui m'a toujours réussi dans ees occasions. La diète fut sévère; mais, trois semaines après sa blessure, cet homme crut pouvoir manger impunément. Cette imprudence pensa lui coûter la vie: les vomissemens, une fièvre considérable décelèrent sa faute. La diarrhée, qui survint, calma ces accidens; mais, comme elle persistoit, je fus obligé de le purger; ce qui, joint à quelques calmans, la fit cesser.

Cet homme n'a, depuis ce tems, éprouvé aucune incommodité, & jouit d'une très-bonne santé: il est occupé présentement, dans le port, à marquer les bois de construction.

OBSÉRVATION

Sur une Glande maxillaire qui, après être devenue squirrheuse, a suppuré dans son intérieur, & dont le pus sortoit par le conduit salivaire de Warthon; par M. DESHAYES, maître en chirurgie à Douai.

Le sieur l'Estoquois, maître brasseur de cette ville, me fit appeller vers le mois de

Février 1764, pour me consulter sur une tumeur qui s'étoit formée peu-à-peu, & qu'il portoit depuis trois ans; je la trouvai très-dure, sans douleur & sans changement de couleur à la peau: ce qui l'incommodeoit le plus, étoit un écoulement de matière purulente, de couleur tantôt jaune, tantôt verte, qui lui passoit dans la bouche, au moindre mouvement de la mâchoire inférieure, & qui duroit depuis un an. Je desirois beaucoup de voir cette matière; il me satisfit: une legere pression de la mâchoire inférieure contre la supérieure lui en fournit dans l'instant: je lui fis répéter ce mouvement une seconde fois: il ne put rien sortir; environ dix minutes après, il me dit qu'il avoit un mauvais goût dans la bouche, & que si je voulois l'examiner, je trouverois de cette matière: j'en trouvai effectivement, & vis qu'elle sortoit par un petit mammelon ou bourlet qui est situé à côté du frein de la langue que je reconnus pour l'orifice du conduit salivaire inférieur.

Comme il me dit qu'il avoit été traité, depuis près de deux ans, par des personnes de l'art, & que la maladie avoit toujours été de mal en pis, je lui demandai s'il n'avoit pas quelque connoissance des médicamens dont il avoit usé: il me répondit qu'on l'avoit souvent purgé, qu'il

avoit pris plusieurs opiats dont il ignoroit la composition , mais qu'il se ressouvenoit fort bien qu'on avoit employé l'extrait de ciguë , & pour topique l'emplâtre de Vigo.

Cet examen fait , il s'agissoit d'en entreprendre la cure ; ce que je craignois de faire , parce que des personnes versées dans l'art n'ayant eu aucun succès , moi qui étois encore alors sur les bancs , je devois moins m'attendre à réussir : cependant sollicité par les parens du malade , je remis le traitement au printems prochain.

Le sujet étant pléthorique , je débutai d'abord par une saignée : à l'inspection du sang , je reconnus qu'il étoit épais & visqueux ; ce qui m'indiqua d'en faire une seconde : je le purgeai ; je lui fis prendre les atténuaus & délayans environ quinze jours , & je le mis à l'usage de l'opiat suivant :

R℥. Sapon. Venet.

GG. Ammon. āā semi-unc.

Diagred. Sulphur. drachm. j.

Kermes miner. gran. xv.

Antimon. diaphor. semi-drachm.

Cum s. q. Syrup. de Helen. f. op.

Il en prit tous les jours , pendant plus d'un mois , une dose convenable , sans

qu'il y eût la moindre amélioration; il sembloit, au contraire, que la tumeur devenoit plus dure, malgré l'emplâtre de mucilage & de *diabotanium* que j'y appliquois dans les vues de ramollir; je craignis alors de n'être pas plus heureux que ceux qui l'avoient traité: j'allois l'abandonner, regardant sa maladie comme incurable; mais il me pria de tâcher du moins d'arrêter l'écoulement qui lui étoit insupportable.

Je me rendis à ses instances; je crus qu'une infusion de squine & de polypode rempliroit sa demande: il en prit deux gobelets le matin, à jeun; un l'après-dîné, à quatre heures; & deux le soir, avant que de se mettre au lit.

J'eus de ce remède le succès que j'en attendois: douze ou quinze jours après la matiere comença à s'épaissir & à devenir blanche; elle diminua de jour en jour, & devint enfin de couleur & de consistance de glaire d'œuf; & j'eus le bonheur de la voir insensiblement s'arrêter: la glande me parut même un peu plus amollie. Je redoublai alors mes soins: j'y appliquai un mélange égal d'emplâtre de savon, de *diabotanium* & de *Vigo*; & enfin le *Vigo* seul, jusqu'à sa parfaite résolution, ce qui tarda peu.

Cette Observation fait voir que, quel-

que incurable que paroisse une maladie ; il ne faut pas aussi facilement l'abandonner que j'étois sur le point de le faire : l'art nous indique assez de moyens pour ne point se laisser aller à l'impatience.

O B S E R V A T I O N

Sur un Érésipele avec des ampoules ; par M. DELABROUSSE, docteur en médecine de l'université de Montpellier, médecin de l'hôpital S. Jean de la ville d'Aramon, & correspondant de l'Académie royale des sciences de Montpellier.

Je fus appelé, il y a quelque tems, pour visiter une femme nommée *Chopéride*, qui avoit un érésipele au visage, qui l'avoit enflé considérablement : le cou avoit doublé, & les yeux de la malade étoient monstrueux. J'y remarquai une quantité d'ampoules dispersées & remplies d'une humeur séreuse & limpide.

J'ordonnai, ce jour-là, deux saignées : le lendemain au matin, la malade fut saignée du pied ; le soir, on lui donna un lavement purgatif : comme la fièvre & la rougeur avoient un peu diminué, & que la langue étoit extrêmement chargée, je lui fis prendre, le troisieme jour, deux verres de

tisane royale. Le premier fut émétisé, & l'autre simplement purgatif : cela lui fit rendre beaucoup de glaires par la bouche, & quantité de matieres bilieuses par les selles.

La malade fut repurgée, le cinquieme jour, en un seul verre ; elle rendit une si grande quantité de matieres bilieuses férides, que je craignis une superpurgation. Je fus bien dédommagé de ma crainte, puisque la malade se trouva, le lendemain, sans beaucoup de fièvre, & presque sans enflure.

Les ampoules changerent pour lors de couleur ; la matiere parut sanieuse. J'eus recours aux cordiaux & à une tisane légèrement sudorifique, pour presser la suppuration de ces vésicules : on appliqua du cérat de Galien extérieurement, pour affouplir leurs peaux ; elles creverent, deux jours après ce traitement, en rendant une matiere sanieuse & blanchâtre.

La malade alla toujours au mieux : je la mis à une diète moyenne. Les croûtes des ampoules parurent ; le fond de la plaie donnoit toujours un petit suintement : il fut dissipé, en humectant les plaies d'une infusion de roses simples. Les croûtes sécherent & tomberent par ce moyen. La malade guérit entièrement, & reconnut, dans la suite,

qu'elle avoit eu tort de s'alarmer sur son heureuse phyfionomie.

Marie Monchalet, de cette ville d'Aramon, a eu, dans le mois d'Avril dernier, la même maladie & les mêmes fymptomes. L'enflure de fon vifage étoit pourtant plus confidérable, & dure comme la pierre : elle guérit par les mêmes remedes, à cela près qu'il fe forma une plaie, vers la fin de fa guérifon, fur l'os de la pommette, qui, en fuppurant, produifit des chairs mollasses & blafardes. Quoique M. Chabert, fon chirurgien, l'ait pansée felon les règles de l'art, il n'a pu empêcher que les deux paupieres de l'œil ne fe foient retrécies à un point qu'on ne voit aujourd'hui que le milieu du globe.



OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.

D É C E M B R E 1765.

Jours du mois.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.				
	A 7 h. Grévis du mat.	A 2 h. Et dende du soir.	A 11. h. du soir.	Le matin. pout. lig.	A midi. pout. lig.	Le soir. pout. lig.		
1	0	3 $\frac{1}{4}$	1	28	1 $\frac{1}{4}$	28	28	1 $\frac{1}{2}$
2	0	4 $\frac{1}{4}$	1 $\frac{1}{2}$	28	1 $\frac{1}{4}$	28	28	3
3	01 $\frac{1}{4}$	1 $\frac{1}{4}$	01 $\frac{1}{2}$	28	4	28	28	4 $\frac{1}{2}$
4	04 $\frac{1}{4}$	1 $\frac{1}{4}$	02	28	4 $\frac{1}{4}$	28	28	3
5	03 $\frac{1}{4}$	0 $\frac{1}{2}$	02 $\frac{1}{2}$	28	2	28	28	1 $\frac{1}{4}$
6	03 $\frac{1}{4}$	01	01 $\frac{1}{2}$	28		27 11	28	
7		5 $\frac{1}{4}$	6 $\frac{1}{2}$	27 10	1 $\frac{1}{4}$	27 10	27 10	3 $\frac{1}{4}$
8	7	8 $\frac{1}{2}$	7	27	8 $\frac{1}{4}$	27 9	27	9
9	6	7 $\frac{1}{2}$	4 $\frac{3}{4}$	27	8	27 9 $\frac{1}{2}$	28	
10	4 $\frac{1}{2}$	6	8	27 10	1 $\frac{1}{4}$	27 6 $\frac{1}{4}$	27	6 $\frac{1}{2}$
11	5	6 $\frac{1}{2}$	4	27	3	27 3 $\frac{1}{4}$	27	7
12	2 $\frac{1}{4}$	5	3 $\frac{1}{2}$	27	8 $\frac{1}{2}$	27 9 $\frac{1}{4}$	27 10	1 $\frac{1}{4}$
13	2	5	3	28		28	28	2
14	2 $\frac{1}{4}$	3 $\frac{1}{2}$	3	28	1 $\frac{1}{4}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28	1 $\frac{1}{4}$
15		4 $\frac{1}{2}$	1	28	2 $\frac{1}{4}$	28 3	28	4 $\frac{1}{4}$
16	0	2 $\frac{1}{2}$	0 $\frac{1}{4}$	28	5 $\frac{1}{4}$	28 5 $\frac{1}{2}$	28	5 $\frac{1}{4}$
17	02	1 $\frac{1}{2}$	1 $\frac{1}{2}$	28	6	28 6	28	5 $\frac{1}{4}$
18	1 $\frac{1}{4}$	3 $\frac{1}{4}$	3	28	5 $\frac{1}{2}$	28 5 $\frac{1}{4}$	28	5 $\frac{1}{4}$
19	2 $\frac{1}{4}$	2 $\frac{1}{2}$	1 $\frac{1}{4}$	28	4	28 3 $\frac{1}{4}$	28	2 $\frac{1}{2}$
20	1	1 $\frac{1}{2}$	2	28	1 $\frac{1}{2}$	28 1	28	
21	1	1 $\frac{1}{4}$	1 $\frac{1}{4}$	27	9 $\frac{1}{2}$	27 5 $\frac{1}{2}$	27	4
22	1	2	1 $\frac{1}{4}$	27	6	27 7 $\frac{1}{4}$	27	9 $\frac{1}{2}$
23		1	1 $\frac{1}{4}$	28	1 $\frac{1}{4}$	28	28	2 $\frac{1}{2}$
24	0	0	04	28	3	28 3	28	4
25	05	0	1 $\frac{1}{4}$	28	3	28 2 $\frac{1}{2}$	28	1 $\frac{1}{4}$
26	2	3	2 $\frac{1}{4}$	28	2 $\frac{1}{4}$	28 1 $\frac{1}{4}$	28	2
27	0	0	01 $\frac{1}{4}$	28	3	28 3 $\frac{1}{2}$	28	4
28	04 $\frac{1}{4}$	02	04 $\frac{1}{4}$	28	4	28 3 $\frac{1}{2}$	28	3 $\frac{1}{2}$
29	05 $\frac{1}{4}$	0	01	28	3 $\frac{1}{2}$	28 3	28	4
30	01 $\frac{1}{4}$	01	04	28	4	28 4 $\frac{1}{2}$	28	4 $\frac{1}{2}$
31	05	01 $\frac{1}{4}$	03 $\frac{1}{4}$	28	4 $\frac{1}{2}$	28 4 $\frac{1}{4}$	28	3 $\frac{1}{4}$

ETAT DU CIEL.

<i>Jours du mois.</i>	<i>La Matinée.</i>	<i>L'Après-Midi.</i>	<i>Le Soir à 11 h.</i>
1	S-S-E. br.	S-E. beau.	Beau.
2	S. beau.	E-S-E. beau.	Serein.
3	E-S-E. beau.	E-S-E. beau.	Beau.
4	E-S-E. leg. brouillard. b.	E-S-E. beau. brouillard.	Couvert. br.
5	S-E. brouill. couvert.	S-E. nuages.	Beau.
6	E-S-E. leg. br. nuages.	E-S-E. nuag.	Couvert.
7	S-S-O. br. pet. pluie.	S O. pet. pl. brouillard.	Couvert.
8	O. br. pluie.	O. couvert.	Pluie.
9	O. pluie.	O. nuag. pl. nuages.	Beau.
10	S-O. pluie contin.	S-S-O. pl.	Couv. pluie.
11	O-S-O. vent. nuag. gr. pl.	O. nuages. ondées.	Nuages.
12	O. b. nuag.	O. b. nuag.	Nuages.
13	N-O. beau. nuages.	N-N-O. nua- ges.	Couvert.
14	N. couvert. brouillard.	E. couvert.	Couvert.
15	N-N-E. b.	E-N-E. nua.	Serein.
16	N-N-E. b.	N-E. beau.	Serein.
17	N-O. brouil. beau.	N-N-O. b. couvert.	Couvert.
18	N-N-E. br. couvert.	N-N-E. cou- vert.	Couvert.
19	S-E. brouill.	N-N-E. br.	Couvert.
20	O-S-O. ép. brouill.	O. brouill.	Couvert.
21	S. neige cou- vert.	S. couvert. neige.	Neige.

MÉTÉOROLOGIQUES. 183

ÉTAT DU CIEL.

<i>Jours du mois.</i>	<i>La Matinée.</i>	<i>L'Après-Midi.</i>	<i>Le Soir à 11 h.</i>
22	S. couvert.	S. couvert. pet. pluie.	Nuag. vent.
23	N. nuages.	N. couvert.	Nuages.
24	N. br. nuag.	N. beau.	Serein.
25	O - N - O. b. brouillard.	O - S - O. n. petite pluie.	Pluie.
26	N - O. épais brouillard.	O. épais br. pluie.	Couvert.
27	N. nuages.	N - N - E. c.	Nuages.
28	N E. beau.	S-S-E. ser.	Beau.
29	N-N-E. beau.	N E. nuages.	Nuages.
30	N-E. couv.	E. nuag. b.	Serein.
31	N - N - E. b.	E. beau. nua.	Serein.

La plus grande chaleur marquée par le thermomètre, pendant ce mois, a été de $8\frac{1}{2}$ degrés au-dessus du terme de la congélation de l'eau; & la moindre chaleur ou le plus grand froid a été de $5\frac{1}{2}$ degrés au-dessous du même terme : la différence entre ces deux points est de 14 degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces 6 lignes; & son plus grand abaissement de 27 pouces 3 lignes : la différence entre ces deux termes est de 15 lignes.

Le vent a soufflé 3 fois du N.

2 fois du N-N-E.

4 fois du N-E.

1 fois de l'E-N-E.

3 fois de l'Est.

4 fois de l'E-S-E.

3 fois du S-E.

Mix

184 MALADIES REGN. A PARIS.

Le vent a soufflé 2 fois du S-S-E.

3 fois du S.

2 fois du S-S-O.

2 fois du S-O.

3 fois de l'O-S-O.

6 fois de l'O.

1 fois de l'O-N-O.

3 fois du N-O.

2 fois du N-N-O.

Il a fait 5 jours serein.

16 jours beau.

14 jours du brouillard.

13 jours des nuages.

16 jours couvert.

6 jours de pluie.

MALADIES qui ont régné à Paris, pendant le mois de Décembre 1765.

Les maladies, qui ont régné pendant ce mois, ont été principalement du genre des catarrhales, & n'ont eu rien de particulier.

On a observé aussi, parmi les enfans, une espece de fièvre, tantôt rémittente, tantôt véritablement intermittente, qui étoit accompagnée, dans la plûpart, de gonflement dans les glandes salivaires & dans celles du col, & d'une évacuation assez abondante d'une matiere musqueuse par les narines. Les doux vomitifs, tel que l'ipécacuanha & les catartiques ont paru suffire pour leur guérison.

On a vu encore, pendant ce mois, un

OBS. MÉTÉOR. FAITES A LILLE. 185
assez grand nombre de petites véroles,
parmi lesquelles il y en avoit d'un assez
mauvais caractère, & des érépièles au
visage.

*Observations météorologiques faites à Lille,
au mois de Novembre 1765; par
M. BOUCHER, médecin.*

La première moitié de ce mois a été plu-
vieuse; & il y a eu de la gelée dans l'autre
moitié, quoique le vent fût au sud. Le ther-
mometre est descendu, le 23 & le 24, à
3 degrés au-dessous du terme de la conge-
lation.

Le mercure, dans le barometre, a été
observé, les dix premiers jours du mois,
au-dessous du terme de 28 pouces; & le
reste du mois, si l'on en excepte deux jours,
il s'est maintenu constamment au-dessus de
ce terme.

La plus grande chaleur de ce mois, mar-
quée par le thermometre, a été de $7\frac{1}{2}$ de-
grés au-dessus du terme de la congelation;
& la moindre chaleur a été de 3 degrés
au-dessous de ce terme: la différence entre
ces deux termes est de $10\frac{1}{2}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans
le barometre, a été de 28 pouces $4\frac{1}{2}$ lignes;
& son plus grand abaissement a été de

186 OBS. MÉTÉOR. FAITES A LILLE.

27 pouces 6 lignes : la différence entre ces deux termes est de $10\frac{1}{2}$ lignes.

Le vent a soufflé 2 fois du Nord.

5 fois du N. vers l'Est.

3 fois du Sud vers l'Est.

13 fois du Sud.

5 fois du Sud vers l'Ou.

4 fois de l'Ouest.

2 fois du Nord vers l'Ou.

Il y a eu 26 jours de tems couvert ou nuageux,

17 jours de pluie.

1 jour de neige.

7 jours de brouillards.

Les hygrometres ont marqué de l'humidité tout le mois.

Maladies qui ont régné à Lille, dans le mois de Novembre 1765.

La fièvre continuë a persisté, ce mois ; dans les uns, avec le caractère de la synoque putride, &c, dans les autres, rémittente ou double-tierce, avec des exacerbations plus fortes un jour que l'autre : en général, elle portoit plus à la tête qu'à la poitrine ; dans plusieurs cependant, l'une & l'autre partie s'est trouvée affectée. Quoique le sang tiré des veines, parût, dans la plupart, inflammatoire, il y avoit néanmoins souvent complication de saburre dans les premières voies, qui devoit être évacuée

MALADIES REGN. A LILLE. 187

par des émético-catarctiques , après des saignées suffisantes. Quand la fièvre étoit du caractère de la double-tierce , on s'est servi assez souvent des décoctions de quinquina avec succès.

La fièvre catarrheuse a persisté parmi les enfans : dans quelques-uns , elle a pris le caractère de la fièvre rouge ; & souvent il y avoit complication d'angine ; des adultes en ont aussi été atteints.

Il y a eu encore , ce mois , beaucoup de rhumatismes inflammatoires , & quelques pleurésies ou pleuropneumonies.

Les fièvres tierces & quartes ont été , comme de coutume , dominantes dans cette saison : il en a été de même des rhumes de tête & de poitrine.

LIVRES NOUVEAUX.

La Vie & les Principes de M. *Fixes* , pour servir à l'histoire de la médecine de Montpellier , avec cette épigraphe :

Opiniones (lisez opinionum) commenta delet dies.

CICER. de Naturâ Deor.

Par M. *Esleve* , docteur en l'université. A Amsterdam ; & se trouve , à Paris , chez *Didot le jeune* , 1765 , in-8^o , prix 1 liv.

Première Distribution des planches du *Traité historique des plantes de la Lor-*

raine, &c. Par M. *Buchoz*. A Paris, chez *Durand* neveu.

Cette Distribution ne contient encore que vingt-huit planches. L'auteur avertit qu'ayant eu le malheur de s'adresser d'abord à des ouvriers médiocres, il a été obligé de faire regraver une partie de ses planches; ce qui en a retardé jusqu'ici la publication. Il annonce qu'elles paroîtront désormais sans aucun retard. Quoique ces vingt-huit planches ne le suivent pas, MM. les souscripteurs sont priés de ne pas s'en inquiéter, parce qu'on aura soin d'ajouter à la seconde Distribution celles qui manquent dans les premiers volumes.

Prospectus. Histoire naturelle des végétaux de la France, contenant leurs descriptions génériques & spécifiques, leurs noms synonymes latins & françois, leurs figures, les insectes qu'ils nourrissent, l'endroit où on les trouve, leurs différentes cultures, suivant les divers climats de chaque province, leur analyse chymique & leurs propriétés, non-seulement pour la nourriture & la médecine, mais encore pour l'embellissement des jardins, & les arts & métiers, ou la botanique, la médecine, l'agriculture, le jardinage & les arts réunis dans le règne végétal de la France; par M. *Buchoz*, &c. à Metz, chez *J. Antoine*, 1765, cuille in-8° à laquelle on a joint la liste

PRIX PROPOSÉ. 189

des personnes qui ont contribué aux frais des planches du Traité historique des plantes de la Lorraine, & un Avis sur le même Traité.

PRIX PROPOSÉ

Par l'Académie royale de chirurgie, pour l'année 1767.

L'Académie royale de chirurgie avoit proposé pour le prix de l'année 1765 le sujet suivant :

Déterminer le caractère essentiel des Tumeurs connues sous le nom de Loupes ; exposer leurs différences, & quels sont les moyens que la chirurgie doit employer, de préférence, dans chaque espece, & relativement à la partie qu'elles occupent.

Les Mémoires, qui lui ont été envoyés, n'ayant pas paru remplir toute l'étendue de ce sujet, elle propose la même question avec un prix double ; il consistera en deux médailles d'or de la valeur de cinq cent livres chacune, suivant la fondation de M. de la Peyronie.

Ceux qui enverront des Mémoires, sont priés de les écrire en françois ou en latin, & d'avoir attention qu'ils soient fort lisibles.

Les auteurs mettront simplement une devise à leurs ouvrages ; ils y joindront , à part , dans un papier cacheté & écrit de leur propre main , leurs nom , qualités & demeure ; & ce papier ne sera ouvert qu'en cas que la pièce ait mérité le prix.

Ils adresseront leurs ouvrages francs de port à M. *Louis* , secrétaire perpétuel de l'Académie royale de chirurgie , à Paris , ou les lui feront remettre entre les mains.

Toutes personnes , de quelque qualité & pays qu'elles soient , pourront aspirer au prix ; on n'en excepte que les membres de l'Académie.

Les deux médailles , ou une médaille & la valeur d'une autre , à volonté , seront délivrées à l'auteur même qui se sera fait connoître , ou au porteur d'une procuration de sa part ; l'un ou l'autre représentant la marque distinctive , & une copie nette du Mémoire.

Les ouvrages seront reçus jusqu'au dernier jour de Décembre 1766 inclusivement ; & l'Académie , à son assemblée publique de 1767 , qui se tiendra le jeudi d'après la quinzaine de Pâques , proclamera celui qui aura remporté le prix.

L'Académie ayant établi qu'elle donneroit , tous les ans , sur les fonds qui lui ont été légués par M. de la Peyronie , une mé-

PRIX PROPOSÉ. 191

daillle d'or de deux cent livres , à celui des chirurgiens étrangers ou régnicoles , non membres de l'Académie , qui l'aura méritée par un ouvrage sur quelque matiere de chirurgie que ce soit , au choix de l'auteur , elle adjugera ce prix d'émulation , le jour de la séance publique , à celui qui aura envoyé le meilleur ouvrage dans le courant de l'année 1766.

Le même jour , elle distribuera cinq médailles d'or de cent francs chacune , à cinq chirurgiens , soit académiciens de la classe des libres , soit simplement régnicoles , qui auront fourni , dans le cours de l'année 1766 , un Mémoire , ou trois Observations intéressantes.

ERRATA pour le Journal du mois de Janvier.

Page 3 , ligne 9 , approuvée , lisez éprouvée.
Ibid. ligne 11 , quelques endroits , ajoutez du
 Traité.

Ibid. ligne 21 , 1741 , lisez 1761.



T A B L E.

S E C O N D <i>Extrait des tomes V & VI du Traité des Maladies des femmes. Par M. Astruc, médecin. Page 99</i>	
<i>Suite des Conjectures sur la Cause de la Colique de Poitou. Par M. Strack, médecin.</i>	125
<i>Lettre contenant quelques observations sur l'espece de terre connue sous le nom de kao-lin, & sur une pierre désignée par celui de pe-tun-tse. Par M. Torchet de S. Victor, ingénieur des mines.</i>	158
<i>Histoire d'un Sommeil extraordinaire. Par M. De Plaigne, médecin.</i>	164
<i>Observation sur une Plaie de tête avec fracture & enfoncement du crâne. Par M. Planchon, chirurgien.</i>	169
<i>Observation sur une Glande maxillaire suppurée. Par M. Deshayes, chirurgien.</i>	174
<i>Observation sur un Erysipele avec des ampoules. Par M. Delabrouffe, médecin.</i>	178
<i>Observations météorologiques, Décembre 1765.</i>	181
<i>Maladies qui ont régné à Paris, pendant le mois de Décembre, 1765.</i>	184
<i>Observations météorologiques faites à Lille, par M. Bouchet, médecin, Novembre 1765.</i>	185
<i>Maladies qui ont régné à Lille, pendant le mois de Novembre 1765. Par le même.</i>	186
<i>Livres nouveaux.</i>	187
<i>Prix proposé par l'Académie royale de chirurgie, pour l'année 1767.</i>	189

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Vice-Chancelier, le *Journal de Médecine* du mois de Février 1766. A Paris, ce 23 Janvier 1766.

POISSONNIER DESPERRIERES.

JOURNAL
DE MEDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de
CLERMONT, Prince du Sang.

Par M. A. ROUX, Docteur-Régent de la
Faculté de Médecine de Paris, Membre de
l'Académie Royale des Belles-Lettres, Sciences
& Arts de Bordeaux, & de la Société Royale
d'Agriculture de la Généralité de Paris.

Medicina non ingenii humani partus, sed temporis
filia. Bagl.

MARS 1766.

TOME XXIV.



A PARIS,

Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de Mgr le
Comte de PROVENCE, rue S. Severin.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI



JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

MARS 1766.

EXTRAIT.

Précis de la Méthode d'administrer les pilules toniques dans les hydropisies ; (par M. BACHER, médecin de la ville de Tann en Alsace.) A Paris, de l'imprimerie de la veuve Thiboust, 1765, brochure in-12 de près de 80 pages.

ON sera surpris de voir proposer, de nos jours, un remède nouveau contre une maladie qui existe depuis qu'il y a des hommes : on le fera peut-être encore davantage de voir prescrire une méthode opposée à celle qui est presque généralement suivie dans le traitement des hydro-

pifies. Mais a-t-on assez approfondi la cause de ces maladies , pour qu'on doive s'en tenir à cette seule méthode , dont le peu de succès prouve l'insuffisance ?

Les causes éloignées des hydropifies , dit M. Bacher , varient à l'infini ; elle peut être produite par les passions de l'ame , un travail forcé , des excès de tout genre , la répercussion de quelque matiere éréfipélateuse , goutteuse , rhumatismale ; la suppression des excrétiions habituelles , une diarrhée immodérée , ou une hémorragie excessive , &c. Mais il croit que les causes prochaines sont , malgré cela , toujours les mêmes : ce sont , selon lui , l'atonie des solides , la ténacité & l'épaississement des fluides , d'où résultent les engorgemens , les obstructions , & enfin l'hydropisie. Les indications , qui se présentent à remplir , sont d'évacuer les humeurs qui sont prêtes à l'être ; de délayer , inciser , dissoudre & résoudre celles qui sont trop épaisses & trop tenaces ; enfin , lorsque les circonstances le permettent de rétablir par degrés le ressort des fibres. Ces indications sont simples ; mais les moyens de satisfaire à des indications si simples , sont très-longes & très-difficiles : on peut même dire que le traitement & la méthode la mieux entendue ne réussissent pas , faute d'un remède assez efficace pour satisfaire aux in-

dications proposées, & , en même tems , assez doux , pour que son usage puisse être continué aussi long - tems qu'il est nécessaire , pour guérir une maladie qui ne peut céder que peu-à-peu , & dont la cure est par conséquent toujours fort longue.

M. Bacher s'est particulièrement appliqué à la recherche d'un remede qui réunit ces deux qualités essentielles. Un travail assidu lui en a fait découvrir un dont les effets , selon lui , aussi heureux que surprenans , se trouvent confirmés par une expérience de trente années. Ce praticien est bien éloigné de penser que ses pilules toniques fussent toujours pour guérir seules toutes les especes d'hydropisies ; & quoiqu'elles fassent la base de toutes ses cures , il n'a négligé aucun des autres moyens que les circonstances & les causes différentes des hydropisies peuvent indiquer. Il faut voir , dans le Précis même , la méthode qu'il prescrit pour l'administration de ses pilules , le tems qu'il les fait continuer ; le cas où il les fait interrompre ; ceux où il croit devoir faire précéder d'autres remedes , pour préparer à leur usage ; les circonstances où il favorise leur action par d'autres médicamens , &c. Il distingue , en général , avec Boerhaave , [*Aphorism.* 137 ,] les hydropisies *enchaudes* & *en froides* ; & c'est particu-

lièrement , relativement à cette différence qu'il fait varier les remèdes & le régime. Mais dans toutes les hydropisies , il conseille de laisser boire les malades à leur soif , de quelque liqueur convenable ; les raisons qu'il donne de cette méthode , bien opposée à l'opinion reçue , nous ont paru assez plausibles.

Cet ouvrage contient treize observations qui sont d'autant plus intéressantes , qu'elles prouvent que les hydropisies ne sont pas aussi souvent incurables qu'on se l'est imaginé jusqu'à présent. D'après des faits réitérés & bien constatés , on ne peut guères douter de la bonté de cette méthode , & de l'excellence du remède qu'on y propose ; & on pourroit regarder M. Bacher comme un des bienfaiteurs de l'humanité , s'il en communiquoit la composition au public. Les motifs , pour lesquels il s'en réserve encore le secret , nous ont paru cependant assez justes. Il prétend que , comme ce remède demande des soins très-particuliers pour la manipulation qui est longue , difficile & rebutante ; il seroit à craindre que , si la composition en étoit connue , on n'apportât pas à sa préparation tout le soin & toute l'attention nécessaires pour lui conserver toute sa vertu. En effet ce ne seroit pas le premier remède qui auroit perdu , en passant en des mains

étrangeres , l'efficacité qu'il avoit montré dans celles de son inventeur. Ce remede mal préparé ne produiroit plus les mêmes effets , & tromperoit notre attente ; & ce qui seroit le plus fâcheux , il perdrait le crédit qu'il paroît mériter par les succès dont son administration a été suivie.

La matiere médicale & la médecine deviendroient un chaos , si on se prêtoit à employer tous les remedes qu'on a coutume de vanter sous le nom de *spécifiques* ; mais un remede proposé par un homme de l'art avec une méthode conforme aux principes de la plus saine médecine , & dont les heureux effets contre un genre de maladies très-communes , très-difficiles à guérir , & jusqu'ici , souvent incurables , sont confirmés par une longue expérience ; un tel remede , dis je , mérite la plus grande attention de la part des maîtres de l'art , qui se feront , sans doute , un devoir de constater , par leur propre expérience , les heureux effets qu'il a produits entre les mains de son inventeur.



E X T R A I T.

An Inquiry in the nature, cause and cure of the Croup; by Francis HOME, M.D. his majesty's physician, and fellow of the royal college of physicians in Edinburgh. *C'est-à-dire : Recherches sur la nature, la cause & le traitement du Croup, (espece de maladie que l'auteur désigne, dans son ouvrage, par le nom latin de suffocatio stridula;)* par M. François HOME, médecin du roi, & membre du collège royal de médecine d'Edimbourg. A Edimbourg, chez Kincaid & Bell, 1765, in-8° de 60 pages.

La maladie, dont M. Home donne la description dans cet ouvrage, ne se trouve décrite dans aucun auteur : elle a quelque ressemblance avec le catarrhe suffocant d'Etmuller ; mais elle en paroît différer par plusieurs des symptomes qui l'accompagnent, par le traitement qu'elle exige, & par l'état où l'on trouve, après la mort, les parties qui en sont le siège. Le docteur Russel décrit, dans son *Œconomie de la Nature*, une maladie qui a plusieurs symptomes communs avec celle-ci ; mais il paroît cependant, qu'elle n'est pas la même,

puisque'elle est accompagnée d'ulceres dans le larynx , & se termine souvent par le sphacèle des poulmons. Malgré le silence que les auteurs ont gardé sur ce sujet , M. Home ne pense pas cependant , que ce soit une maladie nouvelle ; mais il croit que sa rareté , les sujets qu'elle attaque , (ce sont toujours des enfans incapables de rendre compte de leurs maux) la rapidité avec laquelle elle parcourt ses tems ; la douceur apparente de ses symptomes , & sa ressemblance avec plusieurs autres maladies catarrhales ou péripneumoniques , sont les causes qui ont pu empêcher jusqu'ici , qu'on ne la distinguât & qu'on ne la décrivît. Il imagine qu'elle a plus ou moins existé dans tous les siècles , parce que , dit-il , les causes , qui la produisent , doivent avoir agi autrefois comme à présent.

Selon notre auteur , cette maladie est particuliere aux enfans ; & plus ils sont jeunes , après avoir été sevrés , plus ils y sont exposés. Ils y paroissent moins sujets , pendant qu'ils tettent ; ou , ce qui est plus vraisemblable , comme ils ne peuvent indiquer leurs maux , on la confond alors avec d'autres maladies. Il n'a jamais vu ni ouï dire qu'on l'eût observée dans les enfans au-dessus de douze ans. Il paroît aussi qu'elle affecte certains pays , & qu'on l'observe rarement à une certaine distance de la mer.

Elle est beaucoup plus rare à Edimbourg qu'à Leith & à Musselbourg : on l'observe souvent sur la côte de Fife ; & elle est très-commune sur celles d'Airshire & de Galloway, quoiqu'on n'en entende pas parler sur les côtes d'Angleterre, voisines de ces dernières. M. Home conjecture que les causes, qui ont empêché si long-tems qu'on n'y fit attention en Ecosse, peuvent faire qu'on la néglige dans ces lieux-là. Les positions très-humides & marécageuses la produisent quelquefois.

Afin de donner à ses lecteurs une idée plus exacte de cette maladie, M. Home rapporte douze observations qu'il a faites ou qu'on lui a communiquées : nous croyons devoir les traduire en entier.

1^{re} OBSERVATION. Je fus appelé, dit-il, pour voir une petite fille de quinze mois, d'une constitution inflammatoire, & qui vivoit à un quart de mille du bord de la mer. Elle avoit paru, la veille, un peu plus engourdie, & avoir plus de chaleur qu'à son ordinaire. Le matin du jour que je la vis, elle avoit été prise d'une difficulté de respirer : son pouls étoit fort, & battoit environ trente-cinq fois en une minute. Je lui fis faire sur le champ une saignée de cinq onces : à la suite de cela, sa voix devint aigre & perçante comme celle d'un coq ; ce qui est le véritable signe pathogno-

ménique de cette maladie. Sa respiration devint pressée & profonde : on sentoît une chaleur extraordinaire à son front , & dans la paume de ses mains. Ses pieds & ses mains étoient enflés , & paroissoient comme œdémaciés. Comme son pouls étoit encore fort , on réitéra la saignée ; ce qui parut la soulager beaucoup. La vapeur d'eau chaude & de vinaigre , qu'on lui fit respirer , la fit cracher , & lui fit du bien. On tint son ventre libre , au moyen de la magnésie blanche : on appliqua , le soir , un vésicatoire autour de son col. Le troisième jour , elle fut un peu mieux : cependant la voix étoit toujours aiguë , la respiration profonde , & le pouls fort. Le soir , on lui appliqua quatre sang-suës au nœud de la gorge : on laissa couler le sang , pendant quatre heures , en fomentant , avec de l'eau chaude , les piquûres qu'elles avoient faites. Le lendemain matin , tous les symptômes disparurent.

II. OBSERV. Une petite fille de dix-huit mois , qui jusques-là avoit joui d'une bonne santé , quoique vivant sur le bord d'un grand lac , à un mille de la mer , fut saisie du croup. On lui tira d'abord cinq onces de sang , par l'application des sang-suës ; & on lui fit prendre un vomitif. On la fit vomir , pour la seconde fois , le lendemain matin ; & c'est après cela que je la vis. Sa

voix n'avoit l'aigreur qui caractérise cette maladie, que lorsqu'elle l'élevoit ou qu'elle touffoit : sa respiration étoit pressée; son pouls, qui étoit foible, battoit cent trente fois dans une minute. Elle avoit une toux sèche & creuse : elle n'avoit point de peine à avaler; mais elle sentoit de la douleur, lorsqu'elle tournoit le col. Son urine étoit claire & sans sédiment. J'ordonnai de lui faire respirer la vapeur d'un mélange chaud d'eau & de vinaigre, & de lui appliquer un vésicatoire autour du col. Le soir, elle parut un peu mieux; & ses poulmons parurent commencer à s'humecter. La nuit se passa très-bien; & le troisieme jour, sa voix reprit son ton naturel, excepté lorsqu'elle touffoit. Le nez lui coula; & il parut quelques nuages dans son urine. On répéta le vomitif. Le quatrieme jour, sa voix n'étoit pas encore tout-à-fait naturelle : son urine commença alors à déposer un léger sédiment; ce qui dura trois ou quatre jours, pendant lesquels elle se rétablit parfaitement. Elle eut la même maladie fix mois après; mais elle fut plus legere.

III. OBSERV. Un enfant de deux ans, qui avoit eu la petite vérole fix mois auparavant, fut tout-à-coup pris de la maladie; & sa voix devint très-aigre. On lui appliqua les sang-suës & des vésicatoires derriere les oreilles, & au larynx. Je le vis, le qua-

trieme jour : je trouvai sa respiration mauvaise, de grands étouffemens, la voix aiguë, & une enflure extérieure à la partie supérieure de la trachée-artère. Son pouls battoit cent quarante fois dans une minute. Tout paroissoit s'annoncer mal. On eut recours aux vapeurs chaudes, aux fomentations, aux cataplasmes, & on lui appliqua plusieurs sang-suës à la gorge. Le lendemain, l'enfant parut beaucoup mieux, plus gai, & sa voix plus naturelle : le fixieme jour, le pouls étoit meilleur ; la voix avoit repris son ton, & l'enflure étoit dissipée.

Ces trois observations paroissent démontrer clairement, selon M. Home, que le *croup*, dans cet état, est une maladie du genre des inflammatoires, qui attaque les organes de la voix & de la respiration, & particulièrement la partie supérieure de la trachée-artère ; elles démontrent aussi que l'inflammation locale se termine souvent par résolution. Les observations suivantes vont présenter cette maladie sous un nouvel aspect, & les dérangemens qu'on trouve à l'ouverture des cadavres.

IV. OBSERV. Je fus appelé pour un enfant de sept ans, malade depuis quelques jours, qui demouroit sur le pont de Leith. Il avoit eu une toux violente l'hyver précédent ; & il n'y avoit que six semaines qu'il relevoit de la rougeole. On l'avoit

beaucoup purgé ; & il étoit assez bien , à une petite toux près , jusqu'au moment où il fut attaqué , quatre jours avant que je ne le visse. Il fut pris d'une fièvre accompagnée de chaleur, de soif , & de la voix aiguë qui caractérise le *croup*. Le jour que je le visse , il avoit le pouls fréquent , un peu dur , mais sans force. Il avaloit aisément ; mais il se plaignoit d'une douleur dans la trachée-artère , lorsqu'il parloit , ou que je la lui pressois avec les doigts. Il avoit le visage bouffi , une grande altération , la respiration profonde. Il crachoit quelquefois , & avoit souvent les lèvres couvertes d'un salive écumeuse : son urine déposoit un sédiment blanc bourbeux. Il avoit les sens & la tête très-sains. Il fut saigné sur le champ ; & à la nuit , on lui appliqua des sang-suës & un vésicatoire autour du cou. Le lendemain , son pouls parut plus foible ; il battoit cent soixante-quinze fois dans une minute ; sa respiration devint plus fréquente : il mourut , dans la nuit , ayant conservé la connoissance jusqu'au dernier instant. Ayant mis à découvert les parties qui avoient été le siège de la maladie , je ne trouvai aucune apparence d'inflammation dans la gorge ; mais je ne fus pas peu surpris de voir que toute la surface interne de la partie supérieure de la trachée-artère étoit couverte d'une membrane contre-nature , blanche ,

molle, épaisse qui s'en séparoit aisément, & qui recouvroit une matiere purulente. Les parties, qui étoient au-dessous, étoient rouges, sans beaucoup d'inflammation. Ayant examiné le reste de la trachée-artère, nous retrouvâmes les mêmes choses dans ses ramifications, avec cette seule différence que la membrane paroissoit plus molle, plus mince, & d'une nature purulente. Toutes les branches de ce canal, & les bronches étoient pleines d'un pus que nous en exprimions aisément. La substance des poumons paroissoit saine, & dans son état naturel.

V. OBSERV. Deux jours après la mort de ce petit garçon, je fus appelé pour voir sa sœur, âgée de cinq ans, qui s'étoit plainte, la veille, d'une douleur sourde dans la gorge. On l'avoit saignée sur le champ : on lui avoit fait prendre une mixture composée d'*esprit de Mindérérus* & de *thériaque*, & on lui avoit appliqué un vésicatoire autour du col. Elle n'avoit pas cessé d'être en sueur, depuis qu'elle avoit commencé à faire usage de la mixture. Lorsque je la vis, elle avoit la voix aigre, la respiration très-gênée & accompagnée de grands mouvemens dans les épaules. Son visage étoit un peu gonflé & rouge ; la déglutition étoit libre ; son pouls étoit fréquent, & avoit de la force : elle avoit toute sa

connoissance. Je lui fis appliquer sur le champ des sang-suës au col ; ensuite on fit usage de fomentations, & on lui fit respirer la vapeur d'un mélange d'eau chaude & de vinaigre ; ce qui parut lui procurer quelque soulagement. Le soir, elle parut plus mal ; & ne pouvoit se tenir long-tems dans la même situation, je la fis vomir avec le syrop scillitique : elle rejetta une grande quantité de phlegme grossier & filant. Je lui fis essayer d'un mélange de camphre & de nître. Le lendemain, son pouls battoit cent cinquante-deux fois dans une minute, & il paroissoit s'affoiblir. Les amygdales étoient un peu gonflées & couvertes de mucosité. Elle eut un peu de difficulté à avaler ; de fréquentes envies de vomir. Elle demandoit souvent à boire, mais buvoit peu à la fois. Sa langue étoit blanche & chargée, sa respiration très-mauvaise : elle mangea quelques cuillerées de panade avec du vin. Je lui prescrivis un lavement émollient, & j'ordonnai qu'on lui appliquât des cataplasmes d'ail aux pieds. Dans l'après-midi, tous les symptômes augmentèrent. Le lavement la fit aller trois fois : la respiration étoit plus difficile & plus pressée : elle eut beaucoup d'agitation & d'anxiétés ; son pouls devint plus foible & intermittent. Elle mourut, le soir, ayant conservé la connoissance jusqu'au dernier moment.

moment. Ce qu'elle crachoit sans touffer, paroissoit très-clair; mais ce qui sortoit à la suite de la toux, étoit toujours épais & jaune comme du pus.

A l'ouverture du cadavre, qui fut faite par M. Gibson, chirurgien, on trouva les glandes de la racine de la langue enflées, couvertes de mucofité, & leurs excrétoires très-dilatés. Les amygdales étoient plus grosses qu'elles n'auroient dû l'être; mais on n'y remarqua aucun vestige d'inflammation, non plus que dans les parties voisines. Tous les environs de la glotte étoient couverts d'une mucofité épaisse & gluante. Ayant ouvert la trachée-artère, il n'y parut aucune inflammation; mais toute la surface interne supérieure, sur-tout la partie postérieure, voisine de l'œsophage, étoit couverte d'une espèce de membrane molle, à demi-dissoute, détachée des parties subjacentes, & une matière semblable à du pus, de chaque côté, & entr'elle & les membranes de la trachée-artère. Quelques-unes des petites glandes de la glotte étoient gonflées. Plus nous avançons vers les poumons, plus nous trouvâmes de matière purulente, mais point de membrane. Lorsque nous fûmes parvenus à la bifurcation de la trachée-artère, nous en fîmes sortir, en pressant un peu les poumons, une très-grande quantité d'un liquide gluant & blanc.

châtre qui paroissoit les remplir. La substance de ce viscere paroissoit cependant dans son état naturel. La surface interne de l'estomac parut très-molle & couverte d'une grande quantité de *mucus*.

VI. OBSERV. Je fus appelé, à Musselburgh, pour un enfant de sept ans ; qui étoit toujours sorti, mais qui, depuis quatre jours, se plaignoit d'une grande difficulté de respirer & d'une douleur sourde vers la partie supérieure de la trachée-artère, & dont la voix étoit glapissante. La fréquence du pouls & la difficulté de respirer avoit déterminé le chirurgien à lui tirer douze onces de sang, & à lui prescrire la gomme ammoniac avec le sel de corne-de-cerf. Lorsque je le vis, le soir, son pouls étoit très-fréquent & très-foible, sa respiration très-pressée : il ressentoit toujours un peu de douleur vers le haut de la trachée-artère ; il ne paroissoit point d'inflammation dans la gorge ; & son urine déposoit un sédiment bourbeux. Sa voix étoit foible ; & elle avoit cessé d'être glapissante. Comme je vis qu'il ne tarderoit point à mourir, je priai le chirurgien de l'ouvrir & d'examiner sur-tout la trachée-artère. Il me dit ensuite, que les poumons n'avoient aucun signe d'inflammation ; qu'il avoit trouvé, un peu au-dessous de l'ouverture de la glotte, une quantité d'une matiere qui

lui parut purulente ; mais il n'avoit pas observé s'il y avoit de membrane , ni si les ramifications des bronches étoient remplies de pus.

VII. OBSERV. Le fils d'un relieur de cette ville , âgé de quatre ans , fut pris d'une toux & d'une respiration pressée. Comme la maladie parut de la nature du *croup* , on lui fit appliquer les sang-suës , le jour même , & un vésicatoire , le lendemain. Après cela , il parut mieux ; & il se promena , toute la semaine , dans la maison , n'ayant qu'un peu de toux. Je le vis , pour la première fois , le dimanche suivant : la voix étoit plus enrôlée qu'elle n'a coutume d'être dans le *croup* ; son pouls étoit très-fréquent , la respiration très-laborieuse ; & il éprouvoit une légère difficulté d'avaler. Il avoit , outre cela , une petite toux sèche. Je soupçonnai que le *croup* étoit compliqué avec une esquinancie : je lui fis appliquer les sang-suës & des fomentations , &c. Le lundi , la respiration fut plus facile ; tous les symptômes parurent diminuer. Le mardi , le mal parut empirer : il mourut , le 16. Après sa mort , la trachée-artère , ayant été ouverte , parut tapissée , jusqu'à un demi-pouce au-dessous de la glotte , d'une membrane blanche , ferme & épaisse , au-dessous de laquelle il y avoit , dans l'étendue d'un pouce , une matière purulente ,

212 RECHERCHES SUR LA NATURE, ³¹
jaunâtre, qui n'étoit pas encore desséchée.
Toutes les membranes de la trachée artère
paroissoient entières; mais elles étoient fort
enflammées & rouges. Il y avoit dans quel-
ques vésicules du poumon une matiere
entièrement semblable à celle de la trachée-
artère.

VIII. OBSERV. Le 20 Octobre 1763,
une petite fille de quatre ans, commença
à tousser un peu; elle sortit le lendemain;
le soir, la toux augmenta, & fut accompa-
gnée d'enrouement. Le 22, M. Wood,
chirurgien de la maison, la vit, par hazard,
jouant chez elle: comme il s'aperçut qu'elle
avoit de la peine à respirer, & que son
pouls étoit fréquent, quoiqu'elle parût bien
d'ailleurs, il lui tira un peu de sang. Le
23, elle parut plus mal: on lui appliqua un
vésicatoire autour du col, & un autre entre
les deux épaules; & on lui donna un lave-
ment. Je la vis, le 24, pour la première
fois: sa respiration étoit courte & enrouée;
son pouls battoit cent quatre-vingt fois par
minute; son urine contenoit un sédiment
bourbeux: on me dit qu'elle avoit craché
une matiere que la famille croyoit être du
pus: sa respiration me fit juger qu'il en restoit
encore beaucoup. Elle buvoit & mangeoit
sans douleur. Je lui fis prendre un vomitif
de scille, pour tâcher de lui faire rendre
cette matiere; mais il ne produisit aucun

effet. Le 25, elle étoit dans le même état. J'observai un peu de pus parmi la salive qu'elle avoit rendue en toussant. La respiration étoit très-courte & très-laborieuse. J'ordonnai de lui faire respirer la vapeur d'un peu de vinaigre, pour tâcher d'exciter la toux; mais elle ne produisit pas cet effet. La malade mourut le soir. Lorsque la trachée-artère fut ouverte, on trouva toute sa surface interne couverte d'une membrane jusqu'à trois pouces au-dessous de la glotte. Cette membrane tapissoit entièrement toute la cavité de la trachée-artère, avec laquelle elle n'avoit aucune adhérence, & dont on la détacha comme un tube. Les membranes naturelles de la trachée-artère paroissent entières & sans ulcère. La substance des poumons étoit très-saine; mais les vésicules du lobe gauche étoient pleines d'un pus jaune & épais qui alloit au fond de l'eau. La nouvelle membrane avoit un certain degré de ténacité; & quoiqu'elle eusse été tenue, pendant deux jours, dans un mélange tiède d'eau & de lait, elle ne s'y dissolvit pas, mais conserva de la cohésion: on n'y remarquoit point de fibres. Les observations suivantes ont été communiquées à M. Home.

IX. OBSERV. M. Vardrobe, chirurgien, fut appelé pour voir un jeune enfant de huit ans, d'un bon tempérament.

Il y avoit deux jours qu'il étoit malade : sa respiration étoit difficile , sa voix aigre : il avoit la fièvre & tous les autres symptomes de la maladie ; il fut saigné , eut les vésicatoires , &c. Il mourut le 4^e jour. La trachée-artere parut enflée à l'extérieur , & plutôt dans un état d'œdème que d'inflammation. Lorsqu'il l'eût ouverte , il en trouva tout l'intérieur couvert d'une membrane molle , épaisse , d'une couleur pâle , qui se sépara aisément des parties qui étoient au-dessous , & auxquelles on remarquoit une legere inflammation. Ayant suivi les ramifications de la trachée-artere dans les poumons , il y trouva une grande quantité de pus dont elles paroissoient pleines : les poumons étoient sains.

X. OBSERV. L'observation suivante a été communiquée par M. Balfour , chirurgien. Il fut appelé , le 1^{er} Novembre 1763 , à Canonmille , pour voir un enfant de deux ou trois ans , qui avoit le visage bouffi , la respiration laborieuse , une toux aigre , de la nature de celle qui accompagne le *croup* : son pouls étoit fréquent ; sa langue n'étoit point chargée : il avoit une legere altération , & ne se plaignoit d'aucune douleur. Les parens lui dirent que cet enfant avoit toujours joui d'un bonne santé , mais que , depuis huit jours , il avoit toussé ; qu'il n'avoit éprouvé ce qu'il observoit , que de-

puis la veille ; que , jusqu'à ce moment , il étoit toujours forti , & avoit mangé de bon appétit. On lui avoit appliqué des sang-suës au cou , qui avoient tiré beaucoup de sang. M. Balfour lui en tira deux poëlettes de la jugulaire : il le trouva coënnéux ; & ayant appris qu'il avoit eu quelques envies de vomir , il lui ordonna la teinture d'ipécacuanha avec un peu de vinaigre scillitique qu'on lui fit prendre une heure après la saignée. Ce vomitif lui fit rendre une très-grande quantité d'une mucosité ténace. Le soir , on lui appliqua un vésicatoire entre les deux épaules ; & il prit une mixture saline toutes les deux heures. Le 2 Novembre , son pouls étoit fréquent & sans consistance : tous les autres symptômes étoient empirés. Le chirurgien lui ordonna une décoction de quinquina & la mixture huileuse saline , & lui fit appliquer l'huile volatile de camphre sur la gorge. L'enfant prit deux ou trois doses de quinquina & de la mixture ; mais les symptômes ayant paru s'aggraver , on cessa tout remède. Le soir , il mourut. Le lendemain matin , M. Balfour dit qu'il crut d'abord , à l'ouverture de la trachée-artère , qu'il s'y étoit fait une suppuration , mais qu'y ayant regardé de plus près , il s'étoit aperçu que c'étoit le *mucus* qui avoit acquis une couleur purulente , & qu'il avoit pris la

forme & la consistance d'une membrane qui tapissoit toute la face interne de la trachée-artere, depuis le larynx jusqu'à son entrée dans la poitrine. Cette membrane contre-nature étoit plus épaisse vers le milieu de la trachée-artere où elle paroïssoit boucher presque entièrement le passage. Elle étoit si solide, qu'il s'en sépara un très-grand morceau tout-à-la-fois, laissant les membranes de la trachée-artere à nud, & saines, quoique légèrement enflammées. Il mit un morceau de cette membrane extraordinaire dans l'eau; elle conserva, malgré cela, une certaine consistance.

XI. OBSERV. Un enfant d'environ seize mois, fut attaqué du *croup*; il mourut le 7^e jour. M. Wood, chirurgien, qui a communiqué cette observation à M. Home, ayant fait l'ouverture de son cadavre, trouva, à la partie inférieure du larynx, & au commencement de la trachée-artere, une substance membraneuse qui adhéroit légèrement à tout l'intérieur de ces parties. Lorsqu'il l'eût détachée, les membranes de la trachée-artere lui parurent, dans son entier, seulement un peu plus rouges qu'à l'ordinaire. La trachée-artere & les bronches contenoient une très-grande quantité de *mucus*. Il étoit écumeux & un peu ténace. Ce *mucus* s'étendoit tout le long de la substance membraneuse, & jusques dans les

plus petites ramifications des bronches ; dans lesquelles il avoit l'apparence de pus. La surface des p^{ou}mons étoit un peu rouge.

XII. OBSERV. Cette observation , qui a été communiquée à M. Hôme , présente la maladie sous une nouvelle face , sous laquelle il ne l'a jamais vue ; ce qui lui fait soupçonner qu'elle est rarement portée à ce point de malignité. Une fille d'environ neuf ans , fut attaquée , le 25 Octobre , d'une petite toux occasionnée par un tems pluvieux , & par l'humidité qu'elle avoit éprouvée aux pieds. Le 26 , lorsque l'observateur la vit , elle n'avoit qu'un peu de chaleur , d'altération & de mal-aise ; elle ne ressentoit aucune douleur : seulement lorsqu'elle touffoit ou faisoit une prompte inspiration , elle ressentoit une légère douleur dans la trachée-artère , un peu au-dessous de la fente de la glotte. Sa voix étoit aigre comme celle d'un jeune coq. On la saigna ; elle prit un doux vomitif ; on lui appliqua des cataplasmes émolliens aux pieds , & un vésicatoire entre les deux épaules. Le 27 , les symptômes étoient les mêmes : elle n'avoit aucune difficulté d'avaler , & on n'appercevoit aucune rougeur dans son gosier. Dans tout le cours de sa maladie , elle ne cracha rien qui eût l'air de pus ou de phlegme. On essaya la

vapeur de l'eau chaude. Le 28, elle toussa ; pendant quelques heures , sans discontinuer , & cracha un morceau de membrane que l'observateur prit pour une partie de celle qui tapisse la trachée-artère , parce qu'elle avoit l'air mortifiée , & ressembloit à un morceau de peluche de soie noire. Elle mourut peu de tems après. A l'ouverture de son cadavre , il parut que la maladie avoit eu son siège dans la partie supérieure de la trachée-artère , dont les membranes paroissoient mortifiées jusqu'à deux pouces au-dessous : tout le reste de la trachée-artère & de ses bronches paroissoit sain.

M. Home paroît persuadé que ce que l'observateur , qui lui a communiqué ce dernier fait , avoit pris pour une mortification de la trachée-artère , n'étoit que cette fausse membrane qu'on avoit observée dans les autres malades dont on a rapporté l'histoire , comme le prouve le morceau que la malade en avoit craché ; morceau qui ne pouvoit avoir appartenu aux véritables tuniques de la trachée-artère , qui sont trop fortement adhérentes les unes aux autres , pour avoir pu être détachées , sur-tout n'ayant rien de charnu au-dessous d'elles ; de sorte que cette observation ne lui paroît différer des précédentes , qu'en ce que la fausse membrane s'étoit desséchée , &

étoit devenue noire ; au lieu que , dans les autres malades , elle étoit blanche & humide.

Ces faits , les seuls que M. Home ait pu recueillir, lui ont paru suffisans, quoique peu nombreux , pour en déduire certaines vérités qui peuvent servir à donner une idée exacte de la maladie , & mettre sur la voie , pour trouver la méthode de la traiter. Nous allons rapporter sommairement les conclusions qu'il en a tirées.

1^o Il est aisé, en général, de distinguer le *croup* de toutes les maladies connues. Une voix aigre particulière; l'absence de toutes douleurs, lorsque le danger est le plus imminent; une respiration laborieuse & pressée; un pouls fréquent, quelquefois fort dans le commencement, mais toujours mol & foible à la fin; presque point de peine à avaler; aucune inflammation remarquable dans la gorge; le plus souvent une douleur sourde, & quelquefois une enflure à la partie supérieure de la trachée-artère; la connoissance entière, jusqu'au dernier moment; la rapidité avec laquelle les symptômes font leurs progrès, caractérisent suffisamment cette maladie. La toux & les autres symptômes, qui l'accompagnent souvent, ne sont pas aussi constans que les précédens.

2^o Cette maladie est non-seulement par

220 RECHERCHES SUR LA NATURE,
ticulière à un certain âge & à certains pays,
mais encore ne s'observe que dans un cer-
tain tems de l'année, c'est-à-dire depuis le
mois d'Octobre jusqu'au mois de Mars.

3^o Son siège est dans la cavité de la tra-
chée-artère, dont la partie supérieure, à
environ un pouce de la glotte, est toujours
affectée la première, puisque c'est-là où les
malades rapportent la douleur sourde qu'ils
ressentent d'abord; que c'est-là qu'on ob-
serve l'enflure extérieure; que c'est là en-
fin qu'adhère la fausse membrane. L'ou-
verture des cadavres fait voir que c'est
principalement à la partie postérieure, où
les cartilages manquent, que la maladie
commence. On ne sera point étonné que
ce soit-là qu'on trouve les vestiges de la
maladie, puisque c'est-là qu'est situé le plus
grand nombre de glandes destinées pour la
sécrétion du *mucus*.

4^o L'inspection des cadavres a appris
que la cause de cette maladie est une
croûte membraneuse contre nature, blan-
che, molle & épaisse, qui tapisse l'inté-
rieur de la trachée-artère, sans y adhérer :
aux endroits où elle manque, la trachée-
artère, les bronches & quelquefois les vé-
sicules des poumons sont remplies d'un vé-
ritable pus ou d'une mucofité purulente.
Nous ne suivrons pas M. Home dans l'ex-
plication qu'il donne de la formation de

cette membrane & du pus qui se trouvent dans les cadavres des personnes mortes de cette maladie, sans qu'il y ait aucune ulcération dans la trachée-artère ni dans les poumons.

5^o Il paroît qu'il y a deux degrés dans cette maladie : le premier plus inflammatoire & moins dangereux ; & le second moins inflammatoire & très-dangereux. Dans le premier, le pouls est, en général, fort, le visage rouge, l'altération très-grande ; & les malades soutiennent bien les évacuations. Dans le second, le pouls est très-fréquent, mol & foible, la langue humide ; le malade est peu altéré : il est beaucoup agité ; & les évacuations accélèrent la mort. On peut appeller le premier *l'état inflammatoire*, & le dernier *l'état purulent*. Il est très-important pour le médecin de bien distinguer ces deux degrés, afin de diriger son traitement, ou du moins pour établir son pronostic, étant très-rare qu'il soit appelé pendant le premier degré. Si le pouls est foible, sur-tout après avoir été fort, ou qu'il vienne quelque matière purulente par les crachats ou le vomissement, on est assuré que la maladie est dans son état purulent. M. Home a découvert un autre signe qui peut servir à faire distinguer ces deux états. Il a observé que l'urine, qui, pendant le tems de l'inflamma-

tion , est claire , contient toujours , lorsque l'état purulent est confirmé , un léger sédiment blanc & bourbeux , tel qu'on le remarque dans l'urine de tous ceux qui ont quelque part un ulcere dont le pus n'a pas d'issuë.

Nous ne croyons pas devoir rapporter les explications que notre auteur donne des différens symptomes qui accompagnent cette maladie ; nous allons passer tout de suite au prognostic & au traitement.

6° Le *croup* paroît , en général , être une maladie très-dangereuse , elle l'est d'autant plus que ses progrès sont peu sensibles , & qu'elle n'avertit de son danger , que lorsque la mort est à la porte. Il arrive souvent que le premier degré se passe , sans qu'on y fasse attention ; & avant qu'on ne s'en aperçoive , il n'y a souvent plus de remède. Si le médecin n'est appelé que le troisieme ou quatrieme jour , que la respiration paroisse fort affectée , que le pouls soit fréquent & foible , la face rouge , le malade fort agité , la toux fréquente , le danger est très-grand & pressant. Mais s'il le voit le second ou le troisieme jour , que la respiration ne soit pas bien affectée ; que le pouls , quoique fréquent , soit fort , & sur-tout si la voix ne paroît changée que lorsque le malade crie ou touffe , & qu'elle soit plus naturelle , le reste du tems , on peut espérer

de rétablir le malade : le premier signe qui annonce la guérison , c'est lorsque la toux devient plus forte & moins sèche , & qu'elle est accompagnée de ce son qui désigne l'humidité des poumons ; car cela dénote que la membrane n'est pas encore formée ou qu'elle est déjà dissoute , & que l'inflammation est calmée. Il n'y a aucune espérance à avoir lorsque la membrane est une fois formée , & que les poumons sont remplis de pus. Quelque désespérée que paroisse cette situation , il n'est cependant pas absolument impossible que le malade en revienne. La nature peut au moyen d'une secousse de toux, se débarrasser de la membrane & du pus ; si cela arrivoit , le malade seroit sûr de guérir , parce que les poumons ne sont pas affectés.

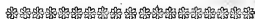
Les observations précédentes nous ont présenté un grand nombre de remèdes avec leurs bons & leurs mauvais effets : il est aisé d'en déduire quelques règles de pratique.

7^o Dans l'état inflammatoire , la saignée a paru produire de très-bons effets ; il faut la faire promptement , & copieuse , autant que peut le permettre la force du pouls. On aura recours d'abord à la lancette comme au moyen le plus expéditif pour tirer une grande quantité de sang ; ensuite on pourra appliquer des sangsues , & entretenir l'écoulement qu'elles auront procuré ;

en fomentant la partie avec de l'eau chaude. On tiendra, pendant tout ce tems, le ventre du malade libre par les remèdes qu'on peut faire prendre aux enfans sans les faire crier, tels que les tablettes de magnésie avec le sucre, le sel polychreste dans le petit lait. Lorsque les vaisseaux sont suffisamment désemplis, on peut avoir recours aux vésicatoires ; mais on ne doit pas les employer auparavant, ni dans tout le tems que dure l'état d'inflammation. Les fomentations émollientes & les cataplasmes appliqués autour du col sont aussi très-utiles. Les malades ont aussi ressenti un soulagement assez prompt de la vapeur d'un mélange d'eau chaude & de vinaigre qu'on leur faisoit respirer. M. Home n'a jamais vu que les vomitifs ayent produit aucun bon effet : au contraire, il croit avoir remarqué qu'ils excitoient une plus abondante sécrétion de la mucosité dans les poumons, sans la pouvoir chasser. Les doux fudorifiques peuvent être utiles, en ce qu'ils détournent l'humeur de l'intérieur vers la surface du corps. M. Home n'a cependant jamais vu qu'ils ayent procuré aucun grand avantage au malade.

Mais lorsque la membrane est une fois formée, ou qu'il y a un grand amas de matière purulente dans les poumons, il faut cesser toute évacuation, qui nuit pour lors en affoiblissant le malade qui n'est
déjà

LA CAUSE ET LE TRAIT. DU CROUP. 225
 déjà que trop foible. Dans cet état, il n'y
 a que ce qui est capable de chasser cette
 matiere des pòmons, qui puisse être de
 quelque secours ; mais M. Hôme avoue
 que les remedes, qu'on a tentés jusqu'ici
 pour produire cet effet, n'ont été d'aucune
 utilité ; & il regarde comme impossible de
 dissoudre la membrane, lorsqu'elle est une
 fois formée, par aucun moyen, soit interne,
 soit externe : il ne reste donc qu'à tenter
 de l'extraire par l'opération de la broncho-
 tomie ; c'est le parti qu'il propose comme
 le seul qui puisse sauver les jours du ma-
 lade.



L E T T R E

*De M. LEYDET, avocat au parlement de
 Bordeaux, contenant une observation sur
 une Hémorragie périodique du front, sur-
 venue à une demoiselle qui, trois mois
 auparavant, avoit été frappée du feu du
 ciel ; par M. PÉLISSON, maître chi-
 rurgien à Francescas en Guienne.*

M O N S I E U R ,

Le Journal très-connu, que vous diri-
 gez, vous attire, sans doute, bien des de-
 mandes indiscrettes. Je desire beaucoup que
 vous ne mettiez pas celle-ci dans ce nom-

bre ; aussi , en vous priant de vouloir insérer dans votre Journal l'observation suivante , je vous prie tout aussi instamment de n'en faire mention que dans le cas où vous l'en trouverez digne. Les choses merveilleuses ne sont telles qu'à raison de notre ignorance. Peu physicien , point médecin , je ne peux bien juger par moi-même du degré de merveilleux de celle-ci : aussi n'aurois-je point songé à vous en envoyer la relation , si je n'eusse vu des médecins même mettre ce phénomène au rang des plus singuliers.

Un ami , m'écrivant de Condom , au commencement de cette année , me parla d'une demoiselle demeurant à deux lieues de sa ville , qui porte sur le front une empreinte de croix très-régulière , formée par le feu du ciel. Elle en fut frappée , il y a quelques années ; & depuis ce tems-là , cette cicatrice reverdit & jette du sang & de l'eau constamment toutes les semaines , & précisément au jour & à l'heure du premier accident. Voilà ce que m'écrivit cet ami ; & comme il sçavoit que j'ai une espece d'antipathie pour les faits merveilleux , il m'offrit , en même tems , d'aller vérifier le fait par lui-même. J'acceptai l'offre , & je lui demandai de vouloir bien examiner le fait , relativement à certaines questions que je lui faisois. J'imaginois que la crainte de

voit jouer ici un grand rôle : avec cette cause, & une suppression de règles que je soupçonnai dès le premier instant, il me sembloit que le phénomène devenoit assez facile à expliquer. Cet ami ne put se transporter sur les lieux ; mais il me procura la relation dont je joins ici une copie.

OBSERVATION

Sur une Hémorragie périodique du front, survenue à une demoiselle qui, trois mois auparavant, avoit été frappée du feu du ciel ; par M. PELISSON, maître chirurgien à Francescas en Guienne.

» Il est des gens qui se croient autorisés
 » à nier des faits, parce qu'ils les surpren-
 » nent, & qu'ils ne peuvent en rendre rai-
 » son ; d'autres plus sages veulent d'abord
 » sçavoir si les faits, qu'on annonce, exis-
 » tent, avant de faire les frais d'une expli-
 » cation. Le doute de ces derniers paroît
 » très-raisonnable ; & c'est pour eux qu'on
 » va tracer, avec toute la candeur & la
 » sincérité dont on est capable, l'histoire
 » des accidens arrivés à une demoiselle de
 » distinction, à l'occasion de la foudre dont
 » elle fut frappée.

» Ce fut le 10 Septembre 1761, jour

» de jeudi, que le feu du ciel tomba, vers
» les dix heures du soir, sur le château de
» Saint-Barthelemi, appartenant à M. Du-
» cos, écuyer, où les demoiselles Ducos,
» aînée & cadette, étant couchées ensem-
» ble, furent vivement blessées. Quoi-
» qu'elles fussent bien couvertes, les cou-
» vertures ni les rideaux de leur lit n'en
» reçurent pas le plus petit dommage : des
» étoupes, sur lesquelles le feu tomba, n'en
» furent point brûlées ; & le plomb, qui
» tenoit les vitres d'une croisée qui en fut
» écrasée, ne fondit point. Je laisse beau-
» coup d'autres dégâts très - considérables
» qui furent faits audit château, pour reve-
» nir à nos blessées.

» L'aînée de ces deux demoiselles fut
» blessée au milieu du front, à la racine du
» nez, au menton & à l'épaule gauche.
» La plus considérable de ces blessures étoit
» celle de l'épaule, qui n'excédoit guères la
» circonférence d'un denier, & aux envi-
» rons de laquelle paroissoit une rougeur
» que la paume de la main auroit à peine
» couverte. La cadette reçut des atteintes
» de ce feu aux deux épaules & à un de ses
» pieds où il parut sensiblement des rou-
» geurs, sans que la peau fût entamée ;
» mais elle se plaignoit d'un grand feu dans
» les parties affectées par le feu du ciel.

» Je fus appelé, un instant après l'acci-

» dent; & ayant voulu visiter les malades,
 » je fus obligé de leur faire couvrir le vi-
 » sage, avec un linge à plusieurs doubles,
 » parce que la lumière faisoit sur elles une
 » impression si vive, qu'elles tomboient en
 » syncope. Ces demoiselles, revenues à
 » elles, avec les précautions que je viens
 » de dire, je leur fis une saignée; & le
 » sang coula avec une impétuosité qui n'est
 » pas ordinaire : je voulus appliquer des
 » topiques sur leurs blessures; mais les ma-
 » lades n'en purent supporter de pas une
 » espece : elles resterent ainsi bien des
 » jours, sans pouvoir supporter l'éclat de
 » la lumière du jour, ni celle de la chan-
 » delle; en sorte qu'on étoit obligé de leur
 » faire prendre les alimens dans leur lit, &
 » à l'obscurité.

» Il se forma, quelques jours après, des
 » croûtes aux blessures de l'aînée, qui tom-
 » berent quinze jours ou trois semaines
 » après; & à leur place, resterent des rou-
 » geurs qui désignoient l'endroit des blef-
 » sures.

» Sur la fin de Décembre, environ trois
 » mois après l'accident, un jour de jeudi,
 » à dix heures du soir, la demoiselle Ducos
 » aînée, dit ressentir un feu insupportable
 » à la partie moyenne du front : vers les
 » deux heures après minuit, la blessure,
 » qu'elle avoit eue au front, se rouvrit : la

» nuit suivante, il s'y forma une croûte; &
» alors la douleur céda. La semaine en-
» suite, le jeudi à dix heures du soir, elle
» ressentit encore un feu insupportable au
» même endroit du front : à deux heures
» après minuit, la croûte, qui couvrait la
» blessure, fondit; & suivant l'aveu des
» parens, il en sortit de l'eau & du sang :
» il se fit une seconde ouverture au dessus de
» la première, qui, comme nous avons
» dit, se trouvoit placée au milieu du front;
» & enfin toutes les semaines ensuite, il
» s'en forma une nouvelle, jusqu'au nom-
» bre de neuf, & toujours aux mêmes
» heures & aux mêmes jours. L'imagina-
» tion, qui cherche toujours le merveil-
» leux, a cru y voir une espece de croix.
» Cinq de ces croûtes sont situées perpen-
» diculairement les unes au-dessus des au-
» tres. Les quatre autres, qui sont les plus
» considérables, sont situées, deux à la ra-
» cine des cheveux de chaque côté des pré-
» cédentes; & les deux autres à la racine
» des sourcils du côté du nez.

» On a observé qu'après la formation de
» trois ou quatre marques sur le front, les
» rougeurs de l'épaule, du menton & de la
» racine du nez avoient disparu : celles du
» front se sont multipliées, à mesure que
» les autres se sont effacées.

» On observe encore que les marques

» sont plus étendues alternativement une
 » semaine que l'autre. La demoiselle blessée
 » assure ne plus souffrir , quand les croûtes
 » sont fondues , à moins qu'elle ne s'expose
 » au soleil ou au grand air ; ce qu'elle ne
 » peut faire alors qu'étant voilée. Elle
 » ajoute que le tems orageux lui fait grandir
 » la blessure , & la fait plus souffrir ; que,
 » tous les ans , dans le mois de Septembre ,
 » le jeudi le plus prochain du 10 du mois ,
 » (jour de la premiere époque) la plaie en
 » devient plus considérable , l'écoulement
 » du sang & de la sérosité plus grand.

» Les incommodités de la demoiselle
 » Ducos aînée ne se bornent pas à ce qu'on
 » vient de rapporter : cette demoiselle ,
 » qui est à présent âgée de vingt-six ans ,
 » d'un tempérament gras & robuste , eut ,
 » à l'âge de douze ans , les secours périodi-
 » ques qui se soutinrent , dans un bon or-
 » dre , jusqu'à l'âge de quinze ans ; tems
 » auquel ils se supprimèrent totalement.
 » Cette suppression lui occasionna des atta-
 » ques de vapeurs les plus violentes ; en-
 » forte qu'elle restoit , les huit jours entiers ,
 » dans des évanouissémens très-fréquens ,
 » & des convulsions extraordinaires : on lui
 » a vu passer , dans le commencement de
 » ces accès de vapeurs , les huit jours , sans
 » prendre d'alimens ni de médicamens de
 » pas une espece , étant roide comme un

» bâton , fans connoiffance , fans parole ;
» ayant les yeux renverfés , & ne pouvant
» diftinguer le mouvement de la refpiration
» ni le battement du pouls : il n'y avoit que
» la couleur de fon vifage qui reftoit natu-
» relle. Ces accès fe font foutenus , tous
» les mois , pendant trois ou quatre ans ,
» malgré les remedes que l'on a cru les
» plus appropriés à fon mal. Depuis qua-
» tre à cinq ans feulement , les attaques
» font devenues plus rares : elle a paffé les
» trois ou quatre mois , fans en avoir : les
» convulfions même ne font pas fi violen-
» tes ; mais les accès font précédés par une
» difficulté de respirer fi grande , qu'on la
» croit prête à fuffoquer : fon vifage noir-
» cit , & fes paupieres fe couvrent d'une
» échymofe qui ne s'efface qu'au bout de
» quelques jours ; elle tombe enfin dans
» l'évanouiffement qui rend fon état très-
» douteux , & regorge quelquefois beau-
» coup de fang dans le fort de l'accès.

» Il y a à préfent deux ans qu'elle tomba ,
» à la fuite d'un accès , dans une efpece
» d'apoplexie qui dégénéra en hémiplegie ,
» dont elle ne guérit que deux ou trois mois
» après , après avoir pratiqué divers re-
» medes. Depuis cette époque , les atta-
» ques ont été plus éloignées ; mais la fuf-
» focation & l'échymofe des paupieres font
» toujours de la partie.

» L'année passée , elle effuya une pa-
 » reille attaque aussi violente, & suivie éga-
 » lement d'une hémiplégie, dont elle guérit
 » à-peu-près dans le même laps de tems,
 » & par les mêmes remedes. Plusieurs mé-
 » decins ont vu la malade dans le com-
 » mencement, & en divers tems de sa ma-
 » ladie ; ils lui ont prescrit beaucoup de
 » remedes qu'elle n'a jamais pu faire que
 » très-imparfaitement.

» Les accès, qui la vexent à présent ;
 » sont quelquefois précédés par de vives
 » douleurs vers les aînes, & aux reins.

* Cette relation a vérifié, ce me semble ;
 & en partie détruit mes premières con-
 jectures : ce n'est pas la crainte qui peut déter-
 miner les retours , puisque le premier n'eut
 lieu que trois mois après le coup de fou-
 dre, & sans frayeur préalable. Il paroît
 même que, quoiqu'elle ait pu influer sur les
 suivans, ce n'est pas elle qui les a détermi-
 nés..... Mais la demoiselle Ducos éprou-
 voit, depuis plusieurs années, une con-
 stante suppression qui lui occasionnoit, tous
 les mois, les accès de vapeurs les plus
 cruels... Ces accès, qui ne se montrent
 plus que tous les trois ou quatre mois,
 depuis le premier accident, ne prouvent-ils
 pas par-là, que leur cause est aussi celle
 du phénomène, & qu'ils ne sont devenus

plus rares, depuis le coup de foudre, que parce que ces éruptions satisfont, en partie, le besoin de la nature ? En ce cas, ne seroit-on pas autorisé à regarder le premier reverdissement comme l'effet d'un de ces efforts du sang sur une partie foible; effort retardé jusqu'alors par les évacuations extraordinaires qui furent une suite du coup de foudre, comme la saignée qui suivit, le sang & les humeurs sortis de la plaie, pendant le tems qu'elle resta ouverte ? A la vérité, cela ne rend pas raison du retour précis au jour & à l'heure du premier accident ; mais n'est-ce pas là une rencontre purement fortuite ? Cela ne sert pas mieux à rendre raison de ce période constant de tous les huit jours..... Ne faut-il pas invoquer ici une nouvelle cause ? & ne doit-on pas les regarder comme les paroxysmes d'une fièvre *octave-locale* ? La chaleur au front, qui précède de quelques heures l'éruption, n'indique-t-elle pas l'effervescence qui prépare la dépuration ? Quant à la figure de la blessure, elle ne représente plus une croix que pour ceux qui le veulent bien ; elle ne s'est formée qu'après coup, & successivement. La distribution régulière des vaisseaux, sièges de l'éruption, ne suffit-elle pas pour en rendre raison, & pour dissiper cette première apparence de merveilleux ?... C'est d'après ces conjectures,

que je soumets à vos lumières, que j'ai tâché d'expliquer ce fait dans un petit écrit lu à quelques amis... Mais, quoi qu'il en soit de cette explication, j'oserois vous prier de faire part de ce phénomène au public : il me paroît mériter l'attention des observateurs ; & peut-être se trouvera-t-il, parmi vos lecteurs, quelqu'un qui, ayant observé quelque fait semblable, sera plus à portée d'en indiquer la cause, & d'en prescrire la méthode curative ; vrai but de toutes ces sortes de recherches.

J'ai l'honneur d'être, &c.

O B S E R V A T I O N

Sur des Tumeurs squirrheuses au foie, guéries par l'extrait de ciguë ; par M. LOTTINGER, médecin de la ville de Sarbourg.

MONSIEUR,

Plusieurs médecins François n'ayant pas retiré de la ciguë tout le fruit qu'ils en attendoient, & leur peu de succès ayant été rendus publics, ce remède, sans être décrié, fait, ce me semble, aujourd'hui assez peu de sensation dans une partie de la France, pour qu'il y ait lieu de craindre que bientôt il

y sera oublié ou négligé au point qu'il le fut après Reneaulme médecin de Blois. Cependant la ciguë , dans quelques autres provinces , & notamment chez l'étranger , continue d'opérer, de tems à autre, des guérisons vraiment extraordinaires , & qui paroissent mériter toute notre attention : celle dont j'ai l'honneur de vous adresser l'histoire , sera peut-être mise dans cette classe ; si vous le jugez ainsi , vous êtes prié , Monsieur , de la rendre publique.

Un Juif du village d'Imeling , à une demi-lieue de cette ville , âgé d'environ quarante-cinq ans , d'un tempérament bilieux & mélancolique , ressentit , dans le courant du mois de Décembre 1764 , un accès ou deux de fièvre quartè : on lui donna un vomitif ; ce remede fit effet , & la fièvre ne revint plus. Quelque tems après , cet homme étant allé à Strasbourg par un tems pluvieux & froid , & ayant , outre les fatigues du voyage , essuyé celles d'avoir été mal hébergé , il revint avec une santé très-dérangée : néanmoins , dans l'espérance que le tems suffiroit pour remédier à son état , il ne consulta point ; mais bientôt après il fut pris d'une douleur des plus aiguës : elle commençoit à l'hypocondre gauche , & s'étendoit vers le ventricule. Je fus appelé ; & à mon arrivée , je trouvai le malade souffrant les douleurs les plus

vives ; j'examinai le siège du mal , mais je n'y trouvai aucun embarras apparent : alors j'opinaï que ces douleurs étoient le produit de quelqu'affection spasmodique ; en conséquence , je recourus aux secours d'usage en cas pareil. Je fis appliquer des vessies remplies de lait ; l'on fit des frictions avec une flanelle imbibée d'huile de lin ; l'on se servit de sachets remplis d'herbes émollientes ; & l'on fit recevoir aux parties douloureuses une sorte de bain de vapeurs procurées au moyen d'une décoction des herbes ci-dessus mentionnées , intérieurement j'employai les calmans , comme la liqueur minérale d'Hoffman , les huileux , les carminatifs doux & les boissons appropriées. Ces remèdes ne furent rien moins qu'inutiles : un calme assez prompt succéda à la tempête ; pour prévenir un nouvel orage , je purgeai beaucoup le convalescent ; & je lui fis continuer quelques-uns des remèdes ci-dessus : enfin je pris toutes les précautions que je crus nécessaires pour parer à une nouvelle invasion ; précautions infructueuses ! Huit ou dix jours s'étoient à peine écoulés , que de nouvelles douleurs survinrent , semblables aux premières pour la vivacité ; elles en différoient par la place qu'elles occupoient ; elles commençoient à l'hypocondre droit , & se prolongeoient vers l'estomac. Je recourus aux moyens

qui m'avoient si bien réussi lors de la première attaque , & le succès n'en fut pas différent. Bientôt après , le malade se trouva assez bien , à un grand accablement près. Cette récédive me confirma dans l'opinion que la cause , qui venoit d'occasionner ces scènes , n'étoit autre que celle qui avoit donné lieu aux accès de fièvre quarte , & que la disparution trop prompte de celle-ci y entroit pour quelque chose. Je cherchai donc à détruire cette cause ; je purgeai plusieurs fois ; je prescrivis des apéritifs légers , des frictions fréquentes & quelques autres remèdes que je crus les mieux indiqués ; le régime fut très-particulièrement recommandé. Nonobstant tous ces soins , des douleurs cruelles assaillirent de nouveau cet homme , & elles furent suivies d'accidens très-fâcheux. Une tumeur dure , mais peu douloureuse , se manifesta deux travers de doigts au-dessus du nombril ; & l'on put reconnoître très-distinctement qu'il y avoit dans le foie deux duretés , dont l'une assez considérable s'étendoit du côté du ventricule. Ses accidens ayant redoublé , je redoublai les secours : je mis d'abord en usage les émolliens , les délayans , les laxatifs & les apéritifs , ainsi que quelques remèdes extérieurs ; mais comme j'estimois que tous ces remèdes étoient très-insuffisans , je résolus d'employer la ciguë qui

avoit si bien réuffi à M. Storck dans des cas à-peu-près semblables. L'on consulta, à mon infçu, un médecin étranger à qui l'on communiqua mes vues : ce médecin, qui ne croyoit pas aux bons effets de la ciguë ou qui ne les connoiffoit pas, diffuada l'ufage de ce remede, comme étant très-dangereux. Alors je fis un mémoire dans lequel je détaillai tous les accidens paffés & préfens ; avec les remedes que je leur avois oppofé, & je propofai ceux dont je voulois faire ufage. J'adreffai mon mémoire à Strasbourg, à M. Guerin : ce médecin qui a la confiance entiere du public, & qui la mérite bien par fon affiduité, fon zèle & fon expérience, a fait avec la ciguë plufieurs cures très-intéreffantes, & dont l'hiftoire ne pourroit que beaucoup accréditer ce remede. Il approuva mon plan, & quoique quelques autres médecins, qui avoient été confultés dans le même tems, euflent opiné pour les eaux de Vallz, je n'héfitaï aucunement à préférer la ciguë à tout autre remede. Je commençai par en faire prendre deux pilules de deux grains chacune ; & le malade continua, en augmentant chaque jour de deux : huit ou dix jours après, la tumeur, bien loin de diminuer, avoit augmenté confidérablement : elle avoit pour lors trois pouces & demi de largeur, & près de trois de hauteur, elle étoit affez dure

& indolente , pour qu'on pût la regarder comme une sorte de tumeur squirrheuse ; on la touchoit & on la prenoit sans que le malade se plaignît : la fièvre ne l'accompagnait pas ; mais , de tems à autre , elle se montrait & duroit environ quinze ou seize heures : le malade avoit aussi quelquefois des frissons irréguliers & une petite toux qui augmentoit vers le soir ; cependant depuis qu'il avoit commencé à user des pilules , il se soutenoit assez bien , il avoit le ventre libre , ce qui n'étoit pas auparavant , & ses urines couloient avec abondance : enfin il trouvoit du mieux dans son état , quoiqu'il n'en parût nullement ni dans les duretés ni dans la tumeur. M. Neuland , médecin expérimenté & attaché à madame la princesse de Hesse , lorsqu'elle réside à Douxviller , allant voir le malade dans ces entrefaites , il examina des yeux & des mains les parties malades ; & il les trouva telles , qu'il me parut désespérer de l'événement , malgré la grande confiance qu'il me témoigna avoir pour le remède que l'on employoit. Chaque cinq ou six jours , l'on purgeoit & l'on appliquoit sans relâche les topiques & les sachets préparés , comme il a été dit. Enfin , après environ vingt jours d'usage de la ciguë , l'on s'aperçut que les duretés du foie diminuoient : bientôt après l'on vit encore
que

que la tumeur paroïssoit perdre de son volume du côté gauche ; ces changemens firent naître l'espérance : ce ne fut pas vainement ; les duretés diminuerent de jour en jour très-sensiblement ; & la diminution de la tumeur , quoique beaucoup plus lente , n'en étoit pas moins manifeste. Enfin , sans que l'on fût prévenu par les accidens qui annoncent un cas pareil , le quarante-quatrième ou quarante-cinquième jour après avoir commencé l'usage des pilules , tout-à-coup la matiere , qui avoit formé la tumeur , se fit jour par une petite ouverture : elle sortit en telle quantité , que le sac se vuida entièrement ; de façon que le chirurgien , après avoir dilaté la plaie , n'y en trouva plus. Je ne dois pas oublier de dire que cette matiere étoit grisâtre , & nullement fétide. On pansa la plaie méthodiquement ; & , en moins de six semaines , elle fut guérie entièrement. La convalescence a été longue : il survenoit souvent des dévoiemens & des accès de fièvre , qui duroient deux à trois jours : c'étoit , selon toute apparence , l'effet de la voracité avec laquelle cet homme mangeoit : il fallut souvent le purger , pour remédier aux inconvéniens qui provenoient de cette mauvaise conduite. Il lui restoit un état de marasme parfait , avec un peu de toux qui néanmoins laissoit quelques jours de repos ; en outre , de la fréquence

dans le pouls. Quoique ces accidens accompagnent ordinairement les fièvres lentes, je ne les regardai point comme symptômes de cette maladie. En effet, d'autres, qui la caractérisent, y manquoient totalement. Néanmoins je crus que le lait d'ânesse convenoit & pourroit remplir toutes les indications; je le prescrivis : ce remede fit très-bien. Après l'avoir pris pendant six semaines, ce squelette vivant reprit chair : les forces lui revinrent; & il se trouva en état de monter à cheval. Depuis-là, je lui ai fait continuer cet exercice : il s'en est bien trouvé; & il jouiroit actuellement d'une santé qui ne lui laisseroit rien à desirer, sans une maladie de la peau qu'il a prise par contagion.

Je crois, Monsieur, qu'il résulte de cette observation deux choses que l'on ne peut guères contester; l'une, qu'il y auroit quelque chose de plus que de l'inconséquence à négliger un remede qui réussit, du moins quelquefois, dans des cas presque désespérés, & contre lesquels les remedes ordinaires ne peuvent rien; l'autre, que la ciguë est un remede doux, & qui peut être pris en grande dose, dans un assez court espace de tems, non-seulement sans aucun danger, mais avec l'espérance de ce mieux-être dont parle M. Storck.



L E T T R E

*De M. AUDON, médecin à Martigues
en Provence, sur un nouveau Remede
pour les fièvres intermittentes.*

MONSIEUR,

Rien n'est plus propre à étendre les bornes d'une science, que les nouvelles découvertes; vous ne l'ignorez pas : c'est à elles que la médecine & la chirurgie sont redevables du haut degré de perfection où elles sont parvenues dans ces derniers siècles; mais l'utilité, que le public doit en retirer, seroit bien tardive, sans le secours des Journaux : c'est à les communiquer aux nations les plus éloignées, que ces ouvrages périodiques sont principalement destinés. Voilà ce qui m'engage à m'adresser à vous, Monsieur, pour vous faire part d'un nouveau remede contre toutes sortes de fièvres intermittentes. Les nombreuses épreuves, que j'en ai faites, me le font regarder comme infailible. Je souhaite que le public en porte le même jugement : j'ose l'espérer.

Je dois vous prévenir, Monsieur, en faveur de la vérité, que je ne suis pas l'inventeur de ce remede; j'ignore même à

qui nous en sommes redevables. Le bruit public, auquel seul j'en dois la connoissance, m'a appris que c'est d'Espagne qu'il nous a été apporté ; que c'est un secret acheté par le Souverain de ce pays. Vous conviendrez aisément que son origine n'est pas bien certaine, & ne prévient guères en sa faveur. Cependant, quel qu'en soit l'inventeur, j'ose assurer que c'est un présent qu'il a fait à l'humanité : je souhaiterois le connoître ; je le tirerois de l'obscurité dans laquelle il se cache ; & le public reconnoissant ne lui refuseroit pas la récompense accordée aux Storck & aux Van-Swieten. Peut-être serez-vous surpris que j'ose mettre ce nouveau remede à côté des pilules de ciguë & du sublimé corrosif ? Je connois toute l'efficacité de ces deux remedes ; j'en ai fait moi-même l'épreuve avec succès. Cependant le remede, dont je vais vous donner la formule, pourroit bien l'emporter sur eux, soit à raison de sa grande simplicité, de son efficacité & de la plus grande étendue de son usage : vous allez en juger par vous-même.

Une demi-tasse de café à laquelle on ajoute pareille quantité du jus de citron ou de limons, renferment tout le mystère : voici la façon de le préparer. Prenez du café torréfié & passé par le moulin ordinaire, la quantité suffisante pour deux tasses,

c'est-à-dire environ six drachmes, que vous ferez bouillir dans une seule tasse d'eau commune, jusqu'à la consommation de la moitié; versez ensuite cette décoction, par inclinaison, dans une tasse à café ou un gobelet ordinaire qui se trouvera à demi-plein; exprimez du jus de citron ou de limons, jusqu'à ce que la tasse ou le gobelet soient bien remplis; mêlez le tout, & faites le boire au malade chaudement, le jour de l'intermission, le matin, à jeun, si cela se peut, ou à une heure convenable, pour que le remède ne trouve pas l'estomac occupé à la digestion des alimens: une heure après, le malade prend un bouillon, & reste tranquille dans son lit, le reste de la journée, à une diète légère.

Ce remède, ainsi prescrit, ne manque pas d'emporter la fièvre, dès la première prise, sans qu'on soit obligé d'y revenir une seconde fois, quelque invétérée & de quelque espèce que la fièvre soit. C'est du moins ce que j'ai constamment observé sur plus de quarante fiévreux qui ont été guéris, sous mes yeux, par cette méthode, dont la plus grande partie étoit dans l'hôpital Saint-Jacques de cette ville; ce qui a engagé les directeurs, témoins de ces succès, à approuver ce remède.

Je ne suis pas le seul médecin qui ait profité de cette découverte: plusieurs de

mes confreres, dans cette contrée, s'en sont servis avec succès. Quelques-uns, à la vérité, se plaignent qu'elle ne leur a pas réussi; mais ne pourroit-on pas attribuer ce manque de succès à la façon de composer le remede, ou de le prescrire? Quoi qu'il en soit, j'ose assurer que, de tous les malades à qui je l'ai prescrit, aucun n'a eu besoin d'une seconde dose. M. Vidal, mon confrere, jeune medecin, d'un mérite & d'une expérience au-dessus de son âge, m'a assuré en avoir vu plusieurs fois de très-bons effets.

La maniere d'agir de ce remede n'est pas toujours la même: voici les principaux effets que j'ai pu observer dans les diverses occasions où je l'ai employé.

L'effet le plus remarquable est une abondante évacuation par les selles, qui survenoit très-souvent deux ou trois heures après la prise du remede, & qui duroit toute la journée, au point que le malade en pouffoit souvent dix ou douze sans effort & sans tranchées; d'autres fois, & cela a été beaucoup plus fréquent, le malade se sent affecté d'une vive chaleur: son pouls s'élève, & devient ondulent; peu de tems après, il est trempé d'une sueur très-abondante qui, après avoir duré cinq ou six heures, emporte enfin la maladie avec elle; quelquefois encore l'évacuation se fait par

les urines; mais le plus souvent le malade guérit sans aucune évacuation sensible.

Le silence, que j'ai gardé sur les remèdes généraux, n'est un effet ni de l'oubli ni de l'empyrisme : au contraire, j'ai eu tout lieu de me convaincre, tant par les diverses épreuves que j'en ai faites moi-même, que par celles de plusieurs médecins & chirurgiens de cette contrée, qu'ils étoient toujours inutiles; je dis plus : ils sont même quelquefois nuisibles; car, de tous les malades à qui on a donné ce remède, après avoir fait précéder la saignée, l'émétique ou les-purgatifs, le plus grand nombre ont été manqués; & tous ceux qui ont été guéris de leurs fièvres, sont restés dans un état d'abattement & de langueur, peu préférable à leur première maladie.

Je laisse aux médecins théoriciens le soin d'expliquer ce phénomène : mon opinion est que, puisque le café en question supplée si bien aux remèdes généraux, c'est en vain qu'on augmenteroit le dégoût & la peine des malades, en multipliant les remèdes sans nécessité.

Quelque sûre que paroisse l'efficacité du remède que je publie, je suis cependant bien éloigné de penser qu'on doive, dans son administration, ne suivre qu'un aveugle empyrisme : bien loin de-là, je suis très-persuadé que la différence d'âge, de

sexe & de tempérament exigent, dans le traitement des maladies, une conduite souvent tout-à fait différente : c'est pourquoi aussi la même dose du remede ci-dessus guérira tel malade d'un tempérament robuste, & à la fleur de son âge, qui seroit nuisible à un enfant délicat, & à un vieillard décrépité : ainsi nul doute qu'on ne doive en ceci, comme en tout, avoir égard aux forces & au tempérament du malade : la dose décrite ci-dessus, est un terme moyen duquel on peut ou doit même s'écarter, suivant les circonstances : c'est à un praticien éclairé à régler ces modifications. Je dirai seulement, en passant, que je n'oserois jamais prescrire au-delà de deux onces de café, ni moins de deux drachmes, toutes choses égales d'ailleurs.

Je dois avertir qu'il arrive quelquefois qu'après l'usage de ce remede, le malade reste dans un état languissant ; ce qui vient ou de ce qu'il avoit déjà été affoibli par les remedes généraux, ou de ce que la dose du remede n'a pas été suffisante pour expulser toute la matiere morbifique. Dans le premier cas, on remédie à cet inconvénient par un régime fortifiant, l'usage des consommés & du vin vieux d'Espagne ou de France : dans le second cas, un léger purgatif rend au malade sa premiere vigueur ; & ce qui mérite attention, c'est que l'on ne

craint pas de rappeler la fièvre par le purgatif, comme quand on traite par l'usage du quinquina.

Ce n'est pas là le seul avantage qu'a le café sur cette écorce : chacun connoît les vertus du quinquina dans les fièvres intermittentes. Mais qui n'a pas ouï parler des tristes effets qu'il laisse souvent après lui ? D'ailleurs, quand même notre nouvelle méthode n'auroit sur lui d'autre avantage que celui d'être plus courte, plus aisée, moins dispendieuse, & , par conséquent, plus convenable aux pauvres qui font la partie du genre humain la plus nombreuse & la plus sujette à cette espece de maladie, il suffiroit pour lui mériter la préférence.

L'analogie m'a enhardi à donner à ce remede un usage plus étendu : je l'ai employé dans les fièvres continuës avec redoublement ; j'ai eu tout lieu d'être content de mes premières épreuves ; mais, comme je n'ai eu encore que deux ou trois occasions de m'en servir, je me propose de le continuer ; & si le succès répond à mon attente ; je pourrai, dans la suite, informer le public du résultat de mes expériences.

Je ne doute pas que ma lettre n'excite les murmures d'un essain de frêlons ennemis de toute nouvelle découverte ; mais j'ai eu l'honneur de vous prévenir plus haut, que je n'étois pas l'inventeur de ce nouveau

remede ; je ne me suis déterminé à en faire l'épreuve , qu'après que plusieurs personnes dignes de foi m'eurent assuré l'avoir éprouvé avec succès ; & ce n'a été qu'à la sollicitation de quelques amis , que j'ai consenti à le publier : si j'ai été prévenu en cela , je m'en console ; j'aurai du moins eu l'intention de me rendre utile au public : si je ne l'ai pas été , comme j'ai lieu de le croire par le silence que vous gardez dans votre Journal , sur cette découverte , & que vous jugiez ma lettre digne d'y occuper une place , je vous prie de l'y insérer. Mais , quand même j'en serois l'inventeur , je me mettrois fort peu en peine de ces murmures. Quel remede a jamais causé plus de vacarme que le tartre stibié ? & quel remede plus utile que lui ?

J'ai l'honneur d'être , &c.

OBSERVATION

*Sur une Hernie avec gangrene ; par M.
MARTIN , principal chirurgien de
l'hôpital S. André de Bordeaux.*

La nommée *Marie Turlet de Talance* ,
touriere au couvent de l'Annonciade , por-
toit , depuis le commencement de Décem-
bre 1763 , une hernie crurale du côté droit ,

pour laquelle elle avoit un bandage qui l'a toujours bien contenue, sans accident, jusqu'au 22 Juillet dernier. Ce jour, à cause de la chaleur, elle voulut le quitter; &, sans penser aux fâcheux événemens qui pourroient en résulter, ses travaux ordinaires furent continués. Le soir même, des douleurs de coliques assez vives se firent sentir, avec des langueurs d'estomac, & des envies de vomir : la tumeur devint plus dure & douloureuse; enfin la malade se crut assez mal pour envoyer chercher un chirurgien qui, sur le champ, la saigna du bras, & appliqua sur la hernie de la bouze de vache. Le lendemain, la saignée fut répétée, & le pansement renouvelé. On lui fit faire usage de quelques remèdes intérieurs; & moyennant cette conduite, avec deux autres saignées du bras, les accidens cessèrent, le 28, & l'hernie rentra, le 29. Pour l'empêcher de sortir de nouveau, on appliqua le bandage qu'elle portoit ci-devant. Le calme, qu'il produisit, supposé qu'il dût être attribué à son effet, ne dura pas long-tems. Les accidens reparurent, le 30, comme la première fois; de façon qu'on fut obligé de le lever, pour y substituer le pansement qu'on avoit fait en premier lieu. La malade fut transportée dans l'hôpital à cinq heures & demie du soir. Un élève de l'intérieur, qui la visita, pour la

recevoir en mon absence, me dit, à mon arrivée, qu'il étoit venu une femme avec une hernie accompagnée d'accidens. Je me transportai, sur le moment, dans la sale. Par l'examen que je fis de la tumeur, elle ne me parut nullement herniaire. D'abord sa situation ne gardoit point le milieu de la cuisse. Elle étoit trop intérieure & voisine de la grande lèvre du même côté, pour être crurale, tandis qu'elle ne l'étoit pas assez pour être inguinale. De plus, la peau, qui la recouvroit, étoit d'un rouge érépisélateux, s'étendant dans tous les environs inégalement; symptômes assez rares dans les hernies, à moins qu'elles ne soient suivies de pourriture. Le centre de la tumeur paroissoit élevé: on sentoît manifestement une fluctuation & un frémissement comme dans le météorisme. La base étoit dure, rénitente & fort douloureuse. Le bas-ventre étoit considérablement tendu & douloureux. Les intestins boursoufflés, sans doute, par un air raréfié, se monroient, au-dehors, sous des circonvolutions irrégulieres qui rendoient la partie antérieure de cette capacité toute bosselée. Les matieres, qu'elle vomissoit, étoient fluides, grisâtres, & avoient l'odeur des excréments. Celles qu'elle faisoit par en-bas, étoient en plus grande quantité; & leur odeur étoit beaucoup plus désagréable.

Quoique plusieurs de ces signes se rencontrent dans les hernies avec étranglement ; & dans celles qui sont accompagnées de pourriture , je crus cependant , comme je viens de le dire , que l'une ni l'autre n'existoit pas. D'abord le caractère de la tumeur n'étoit nullement celui d'une hernie étranglée : il n'y avoit que les accidens qui en auroient pu imposer ; & si elle avoit été l'effet de l'intestin crevé dans le sac , les accidens auroient dû cesser , comme ils cessent ordinairement dans ce cas. J'aimai donc mieux croire que cette tumeur étoit humorale , qu'elle qu'en fût la cause ; & je dis de la panser avec de l'onguent de la Mere , bien épais , & du basilicon sur le centre. Pour les accidens qui dépendoient du bas-ventre , j'ordonnai une potion , des lavemens , &c. propres à prévenir la gangrene , déterminé autant par la foiblesse du pouls , que parce qu'on m'avoit assuré que sa maladie ne venoit que d'une descente. A peine fus-je sorti d'auprès de son lit , que le chirurgien , qui l'avoit vue en ville , arriva , & fut très-surpris de ma façon de juger de cette maladie. Il assura que ce que je prenois pour humoral , étoit intestinal , & que ce seroit une grande opération à faire. Je sçais le cas que je dois faire des lumieres de ce maître ; aussi fus-je

prier M. Dubruel, chirurgien en chef, de venir, sur le champ, m'aider de ses conseils. Il ne crut point que la tumeur fût herniaire ; il jugea que ce feroit un abcès à ouvrir le lendemain, & conseilla ce que j'avois prescrit d'abord. La malade passa assez tranquillement la nuit ; & le jour suivant, à onze heures du matin, on procéda à cette ouverture en présence d'une quantité de personnes que la singularité du fait avoit attirées. Les tégumens furent ouverts avec toutes les précautions possibles, pour éviter de léser les intestins, supposé qu'il s'en fût trouvé dans la tumeur. Il sortit beaucoup de matières qui avoient la couleur & l'odeur des excréments dépravés : la tumeur s'affaissa aussi-tôt ; & quelque recherche que j'aie pu faire dans la plaie, je n'apperçus aucun vestige des parties contenues dans l'abdomen déplacées : le doigt passoit assez librement sous l'arcade ; ce qui me confirma qu'il y avoit eu réellement ci-devant hernie, & que l'expansion du *fascia-lata*, qui fortifie cette barrière aponevrotique, étoit détruite, ainsi que la poche herniaire. Les spectateurs connoisseurs furent d'avis de s'en tenir à la seule ouverture des tégumens, & d'en faire le pansement avec une simple méche. Ce premier dégorgement ne fit point cesser davantage

les accidens ; ils augmentèrent , le restant de la journée ; & la mort de cette infortunée arriva la nuit suivante.

La hernie , que cette malade portoit depuis environ huit mois , la nature du fluide contenu dans l'abcès , & les symptômes qui l'accompagnoient , me déterminèrent à faire l'ouverture du cadavre , pour découvrir , s'il étoit possible , la cause & les effets d'un cas aussi rare. L'estomac & les intestins étoient dans un état de phlogose , ainsi que le grand épiploon qui n'avoit point contribué à la hernie , ni descendu au-delà de ses bornes ordinaires. L'*ileum* , environ huit travers de doigt de son embouchure avec le *cæcum* , étoit noir , livide , percé d'une quantité de petits trous en manière de crible , qui permettoient à l'air & aux matières les plus fluides des excréments d'y passer , lorsqu'on pressoit le bout supérieur du canal qui répondoit le plus près à cette portion mortifiée. Il y avoit aussi des adhérences avec le repli aponévrotique du grand oblique qui forme le ligament inguinal : elles paroissoient n'être autre chose qu'une lymphe congelée interposée entre l'intestin & le ligament , mais plus unie au premier. Mes recherches se sont bornées dans cette capacité , & sur le canal intestinal , à l'ouverture qui avoit donné passage à la hernie. Je les ai faites en présence de M. Dubruel

& de quantité d'élèves. Je ne crains point que ceux des derniers, qui sont instruits, me défavouent ; & le premier fera toujours une preuve authentique de la fidélité du narré. Voyons actuellement si de ces connoissances nous pouvons tirer des inductions propres pour expliquer , 1^o la cessation subite des accidens , & la rentrée de la hernie ; 2^o pourquoi les accidens ont reparu quarante-huit heures après avoir cessé ; 3^o enfin comment la tumeur a pu se former dans un tems aussi court.

Sans vouloir blâmer la conduite qui a été tenue dans le premier tems de la maladie , qu'il me soit permis de remarquer que les secours n'ont pas été assez prompts, suffisans & bien choisis. Les quatre saignées , que l'on fit dans les trois premiers jours de l'étranglement , auroient dû être faites du soir où il commença , jusqu'au lendemain ; & supposé qu'il eût continué , on pouvoit les multiplier bien au-delà , sans rien craindre pour l'état de la malade , puisqu'il est vrai que ses forces , son âge & son sexe ne s'y opposoient pas. Quant à la bouze de vache , préférée pour topique , il faut être d'un bien mauvais goût , pour choisir parmi un nombre infini de remedes proposés pour les descentes , le plus puant , & certainement le moins efficace. Nous pouvons donc avancer que le défaut de saignées faites à propos ,
leur

leur nombre peut-être pas porté assez loin ; & la mauvaise application des topiques ont donné le tems à la gangrene de se former dans l'intestin , & qu'alors les accidens ont cessé , & la hernie est rentrée. L'intestin une fois en place , on crut que la malade n'avoit besoin d'autres secours que celui de ne jamais quitter son bandage. Pour cet effet , on le lui appliqua sur le champ ; & l'usage des alimens lui fut permis. En conséquence , cette pauvre fille en prit quelques-uns , pour relever son estomac qu'elle croyoit perdu à chaque instant. Ce secours parut un peu la fortifier : cependant , dans la journée , elle souffrit quelques legeres douleurs de colique. Le lendemain , elles furent plus vives ; & sur le soir , les accidens étoient si graves , qu'ils obligèrent de lever le bandage. Y a-t-il quelque doute que la portion mortifiée d'intestin , ne pouvant avoir assez de force pour chasser les alimens presque digérés , par la continuité du canal , le mouvement péristaltique n'ait été renversé par le séjour que peuvent y avoir fait les matieres âcres ? & alors ce mouvement contre nature n'a-t-il point dû produire les mêmes accidens que quand l'intestin est étranglé ? Cette cause me paroît si naturelle , que je n'en chercherai point d'autres , pour expliquer ceux qui sont arrivés dans le second tems de cette

maladie. Le dépôt excrémentitiel s'est formé à la faveur des trous dont la portion de l'intestin gangrené étoit percée. Cette espèce de crible a permis le passage aux excréments les plus fluides. Il ne s'est pas formé d'épanchement dans le bas-ventre, à raison des adhérences de l'intestin avec l'arcade, & de la route qui avoit déjà été frayée à la cuisse, par la hernie. L'amas a été plus intérieur, il est vrai; mais une fois parvenu jusqu'aux bornes où étoit cette descente, la pente naturelle, qui se trouve plus du côté interne, l'a porté dans cet endroit, conjointement avec la situation la plus favorable des cuisses, qui est d'être un peu fléchies & portées en dedans.

Après avoir rendu raison, autant qu'il a dépendu de nous, des circonstances particulières qui ont suivi cette observation, tâchons à présent d'en tirer des conséquences qui puissent servir à une pratique ultérieure. 1^o Nous dirons que les premiers momens sont les plus précieux dans les hernies avec étranglement. 2^o Que leur rentrée, après sept à huit jours d'accidens, doit être fort suspecte, sur-tout si les saignées ont été épargnées comme dans ce cas-ci. 3^o Quand il arrive qu'une hernie rentre, & qu'on ait lieu de craindre pour la gangrene, on ne doit jamais appliquer

le bandage, mais tenir le malade à un régime réglé, lui donner des doux minora-tifs, des lavemens fortifiants, &c. conseiller le repos, & observer exactement tout ce qui se passe dans les environs où la hernie s'est formée. 4^o Quand il se fera formé un dépôt stercoral, on le connoîtra par la fluctuation & le frémissement. Pour que la premiere se fasse sentir, il n'est point besoin qu'il ait précédé d'inflammation : au contraire, la fluctuation la précède. Il y a presque toujours dans ces sortes de dépôts une espece de frémissement semblable à celui qu'on observe dans les tumeurs flatueuses, à cause de l'air qui s'échappe de l'intestin avec les matieres, ou par celui qui se dégage de ces mêmes matieres, lorsqu'elles se sont épanchées. On doit ouvrir tout de suite ces abscess, afin d'éviter une pourriture qui ne tarderoit guères à se former dans tous les environs. 5^o Enfin nous nous sommes un peu étendus sur cette observation, en faveur du grand nombre de personnes qui étoient présentes à l'opération, & qui n'ont pas sçu l'histoire exacte de la maladie, ni pu se trouver à l'ouverture du cadavre.



L E T T R E

*De M. GUETTARD à M. ROUX,
en réponse à celle de M. TORCHET
DE S. VICTOR.*

MONSIEUR,

Suivant vous, le kao-lin de la Chine ; celui d'Alençon & ceux de plusieurs autres lieux de la France, que vous avez eu occasion d'examiner, ne donnent aucun indice de parties solubles par les acides. Suivant M. Torchet, le plus grand nombre des kao-lins n'en font point voir : suivant moi, tous ceux que j'ai examinés, sont dans le même cas. De ces expériences on peut conclure que les terres regardées par M. Bomare, comme des kao-lins, n'en sont pas, ou qu'elles sont altérées par les ouvriers ou par la nature. On en doit encore conclure que la définition, que M. Bomare donne du kao-lin, n'est pas exacte, pas assez générale ; que cet auteur prend une exception pour une propriété essentielle ; ce qui est contre les règles d'une saine logique.

Quant au pé-tun-tsé, je n'ai rien à dire de plus que ce que j'ai dit dans mon Mémoire. J'ai l'honneur d'être, &c.



L E T T R E

*De M. TRUDAINE DE MONTIGNY
à M. le marquis de LA CHESNAIE,
contenant une observation sur la Gué-
rison d'une Morsure de Vipere, opérée
par l'alkali volatil.*

Je n'ai point oublié, Monsieur, ce que vous m'avez fait l'honneur de me demander sur l'effet de l'eau de Luce, pour la guérison des morsures de viperes. Comme je n'ai pu joindre M. de Jussieu, depuis ce tems-là, je n'ai pu le questionner; mais je le verrai sûrement demain. Quant à ce qui m'est personnel, voici les circonstances exactes du fait. C'étoit l'été de l'année 1763: j'étois à Montigny; le chirurgien du village entra, le matin, dans ma chambre, avec l'air fort inquiet. Il me dit qu'à un village distant d'environ trois quarts de lieue, une jeune fille de douze ou treize ans, avoit été mordue d'une vipere, la veille; qu'il avoit été appelé; qu'il avoit inutilement employé tous les vomitifs; que l'enflure étant considérablement augmentée, & tenant toute la jambe, il s'étoit proposé d'arrêter par une ligature, & de faire l'amputation, mais que les parens s'y étoient opposés. Je me souvins,

Jussieu ; je m'y rendis sur le champ. Je trouvai que la jambe & la cuisse étoient prodigieusement enflées & noires, & que l'enflure gaignoit la capacité. Il pouvoit y avoir alors trente-fix heures que l'enfant avoit été mordu. J'avois apporté avec moi un flacon d'esprit volatil de sel ammoniac en forme concrète ; ce qu'on nomme *sel d'Angleterre*. Je fis faire, devant moi, des scarifications profondes au talon, & j'y fis introduire, à plusieurs reprises, de ce sel ; j'en fis même avaler à la malade, dans beaucoup d'eau, & je lui fis mettre fréquemment le flacon sous le nez. Nous fûmes fort agréablement surpris de voir le remède opérer en moins d'une demi-heure. Au bout de deux ou trois heures, la tension étoit considérablement diminuée ; & en répétant encore le même traitement, le lendemain, les choses étoient presque dans leur état naturel. Voilà, Monsieur, le récit très-exact de ce qui s'est passé sous mes yeux. Je croyois ce remède bien avéré, depuis l'exemple éclatant de M. de Jussieu ; & je n'ai, en conséquence, jamais manqué, à la campagne, d'avoir du sel d'Angleterre ou de l'eau de Luce. Je ne sçais si l'application de ce remède seroit bon pour les autres poisons introduits dans le sang ; & je suis bien étonné qu'on n'ait pas déjà fait, sur cet objet, plusieurs expériences. Vous

REMARQUES SUR LES EFFETS, &c. 263
connoissez, Monsieur, le sincere attachement avec lequel j'ai l'honneur d'être, &c.

L E T T R E

Ecritte à M. AURRAN, maître en chirurgie à Berre en Provence, par M. AURRAN fils, chirurgien & démonstrateur d'anatomie à l'hôpital royal de Strasbourg, en date du 15 Novembre 1764; contenant plusieurs remarques sur les Effets des Dragées anti-vénériennes de M. KEYSER, & sur l'Usage des Préparations de Plomb de M. GOULARD, dans le traitement des maladies vénériennes.

MON TRÈS-CHER PERE,

L'intérêt vif que vous prenez aux progrès d'un art que vous exercez avec tant de succès, m'engage à vous communiquer les remarques & les réflexions que le grand nombre de maladies vénériennes, qu'on traite dans cet Hopital, m'ont donné lieu de faire, 1^o sur l'usage des dragées anti-vénériennes de M. Keyser, 2^o & sur celui des diverses préparations de plomb, proposées par M. Goulard, pour le traitement de ce genre de maladies. Je le fais avec d'autant plus de confiance, que je

suis bien assuré que vous daignerez rectifier mes idées , & que cela me procurera quelques nouvelles instructions de votre part ; instructions auxquelles je reconnois devoir le peu de progrès que j'ai faits dans l'art utile que j'ai embrassé.

Toutes les observations que j'ai eu lieu de faire , ont vérifié le jugement que M. le Riche a porté des dragées anti-vénériennes , lorsqu'il a dit (a) , *que ce remède s'ouvre promptement , & sans effort les issues (b) par où le virus doit sortir ; & que ces effets diminuent d'abord les symptômes de la maladie.* Elles m'ont , en même tems , convaincu que ces heureux commencemens se soutiennent jusqu'à la parfaite guérison , si la vérole est invétérée , soit que le virus ait été combattu plusieurs fois sans succès , ou incomplète-

(a) Voyez sa Lettre à M^{re} le duc de Choiseul ; insérée dans le Mercure de France , Juin 1763.

(b) Ces issues sont les glandes intestinales ou salivaires , tantôt séparément , quelquefois ensemble. Lorsque le mercure se fait jour par les selles & par la salivation en même tems , l'une de ces deux évacuations est toujours plus forte que l'autre : lorsqu'il ne se porte qu'à la bouche , la salivation n'est jamais suivie d'accidens fâcheux , pourvu que l'on suive exactement la méthode dont M. Keyser a donné le canevas. La même alternative existe entre les sueurs & les urines , lorsque le mercure se dirige vers leurs émonctoires.

ment, soit qu'il soit resté caché pendant plusieurs années dans la masse du sang, & qu'il ne se soit manifesté que lorsque la corruption virulente a pris le dessus, ou qu'elle est parvenue à son dernier période. Ainsi les douleurs nocturnes, l'engorgement squirrheux des glandes, les ulcères cutanés & répandus sur toutes les parties du corps, les ulcères chancreux de la bouche, les nodosités, les exostoses, les caries, enfin tout ce qui peut caractériser une vérole invétérée, ou une vérole dans la masse des humeurs, n'offre aux dragées anti-vénériennes qu'une foible résistance; c'est principalement les cas où leur supériorité sur tous les remèdes connus me paroît le mieux démontrée. Je n'en rapporterai, pour preuve, que deux observations que j'ai choisies parmi un beaucoup plus grand nombre que j'ai recueillies.

1^{re} OBSERVATION (a), Un officier du régiment de Picardie, portoit, depuis longtemps, sous l'angle droit de la mâchoire inférieure, une glande squirrheuse, accompagnée d'engorgement dans les parties

(a) Je dois avertir ici, une fois pour toutes, que les malades, dont je donne l'histoire, ont été traités par M. *Le Riche*, chirurgien-major de l'hôpital de Strasbourg, & que je ne dis rien dont je n'aie été témoin.

voisines , & un ulcere qui lui rongeoit la glande amygdale , du même côté. L'un & l'autre résistoit & empiroit même , depuis plusieurs mois , par l'usage des discutifs , des fondans , des vulnéraïres , des détersifs & des mercuriels même les mieux administrés. On en soupçonnoit la cause ; mais le malade s'obstinoit à la nier , en assurant qu'il n'avoit jamais eu de mal vénérien. Il se ressouvint à la fin , qu'il avoit eu , en 1740 , un chancre au gland qu'il avoit traité lui-même , & guéri : peu de tems après cet aveu , il se manifesta un très-grand nombre de taches véroliques sur toutes les extrémités. On n'hésita pas alors sur le parti qu'il y avoit à prendre , on le mit à l'usage des dragées ; l'effet en fut si prompt , qu'en moins de dix jours , c'est-à-dire après qu'il en eut pris cinquante , la glande squirrheuse , l'engorgement qui l'accompagnoit , l'ulcere & une grande quantité de boutons dont son visage étoit couvert , depuis un mois , étoient entièrement disparu : les taches véroliques se dissipent sensiblement ; & la guérison qui va s'ensuivre , paroît indubitable.

II. OBSERV. Un étranger , après avoir passé deux fois les grands remèdes à Leipzig , pour le même cas , dans l'espace de deux ans , est venu dans cette ville , au mois de Juin 1763 , trois ans après les

deux épreuves , ayant encore les mêmes symptomes qui avoient caractérisé la maladie dans le commencement. C'étoit des douleurs continuelles dans les membres , qui augmentoient , sur-tout pendant la nuit , une tumeur dure & rénitente au testicule droit , le canal déférent de ce côté étoit calleux , & plus gros que dans l'état naturel ; restes d'une chaude-pisse tombée autrefois dans les bourses ; la couronne du gland enflammée & douloureuse : il avoit de plus , des glandes engorgées dans les aînes , & sur le dos une grande quantité de pustules enflammées & douloureuses , d'où découloit , pendant quelque tems , une matiere âcre & séreuse ; ensuite elles se desséchoient , pour faire place à d'autres qui parcouroient les mêmes périodes. Enfin , à tout cela se joignoit une disposition scorbutique , qui a exigé qu'on prolongeât le traitement , soit pour avoir le moyen de lui faire faire usage des remedes anti-scorbutiques , soit afin de prévenir la fougue de la salivation , que la dissolution du sang devoit faire craindre , & qui seroit , en effet , arrivée sans l'extrême sagesse avec laquelle le remede lui a été administré. On fut obligé de suspendre les dragées , à la 152^{me}. Les accidens dont le principal étoit un pyalisme abondant , étant calmés , il en reprit l'usage ; mais on

fut obligé de le suspendre derechef à la 162^{me} : les nouveaux accidens étant apaisés, & tous les symptomes s'étant dissipés, nous avons eü des preuves certaines de sa parfaite guérison, malgré la petite quantité de dragées qu'il avoit prises. Des cataplasmes émolliens, de legeres frictions mercurielles sur le canal déférent & le testicule, & des demi-bains ; dans les intervalles, ont achevé de détruire les lésions de ces parties.

On peut joindre à ces deux observations celle que M. Passerat de la Chapelle a donnée dans le Journal de Médecine, du mois de Novembre 1763 : je la regarde comme une des plus concluantes en faveur de mon opinion.

Les dragées anti-vénériennes ne montrent pas la même efficacité lorsque la vérole est récente & locale, que les symptomes qui la décelent à notre vue, sont purement extérieurs, & que la masse des humeurs n'est pas encore infectée. On s'apperçoit, quelque temps après qu'on en a commencé l'usage, d'une opiniâtreté dans la maladie, qui résiste communément à leur action, même long-temps continuée, & à laquelle les topiques recommandés par leur auteur ne paroissent apporter aucun amendement ; au lieu que j'ai observé que ces mêmes symptomes ex-

ternes cèdent facilement à l'action du remède, lorsqu'ils font l'effet d'une infection générale. J'ai cru pouvoir attribuer la différence de ces effets à la manière dont ce remède s'introduit dans la masse du sang. Il se mêle à nos fluides, dès leur première origine, dans les organes de la digestion, & circule, suspendu avec eux, dans le système vasculaire; ce qui le met en état d'agir immédiatement sur toute la masse des humeurs viciées, & de ne laisser au virus aucun recoin ou fluide particulier où il puisse échapper à son action. L'on peut, au contraire, inférer de son peu d'efficacité dans les véroles locales, que son action, partagée sur toute la masse des humeurs, ne se porte pas en assez grande quantité sur le foyer de la maladie. Je ne doute pas que sa préparation, qui nous est encore cachée, ne donnât du poids à cette conjecture. Au reste, cet effet lui est commun avec tous les autres remèdes, soit internes, soit externes, dont l'action se porte principalement sur la masse de nos humeurs.

On auroit cependant tort de conclure de cette inefficacité des anti-vénériens contre les maladies locales, qu'on doit s'en tenir aux remèdes extérieurs; la pratique de cet hôpital m'a fourni un nombre infini de cas qui m'ont démontré

270 REMARQUES SUR LES EFFETS

que l'application des topiques ne suffisoit pas pour guérir ces maladies, & que lorsqu'on s'en tenoit à leur usage, le virus ne tarδοit pas à infecter toute la masse du sang. En effet la plûpart des maladies les plus graves ont commencé par quelque symptôme local ; tantôt c'est un bubon, pour le traitement duquel on s'est borné aux topiques, & qui, quoiqu'amené à suppuration a cependant jetté dans le sang un germe vérolique qu'on a porté caché pendant plusieurs années ; tantôt c'est un chancre qu'on s'est contenté de brûler avec la pierre infernale, ou le vitriol ; tantôt c'est une chaude-pisse qu'on a négligée, après avoir calmé la violence des premiers accidens. Quelquefois on a accumulé successivement plusieurs de ces symptômes, pour lesquels on n'a eu recours qu'aux seuls topiques, qu'on a employés à mesure qu'ils se sont manifestés.

Il résulte de-là qu'on doit, dans le traitement de ces maladies, faire concourir ces deux moyens ; de maniere, cependant, que les topiques fassent la base du traitement, & qu'on n'emploie le mercure que comme un remede auxiliaire, capable de prévenir l'infection de la masse du sang, qui ne manqueroit pas d'arriver par la résorption continuelle d'une partie du virus par les veines inhalantes de la

partie affectée ; & dans ce cas , comme dans celui d'une vérole invétérée , les dragées méritent la préférence sur toutes les autres manières d'administrer le mercure , par la facilité & la sûreté de leur administration , & par leur efficacité démontrée supérieure pour empêcher l'infection de la masse des liqueurs , ou pour détruire le virus qui avoit déjà commencé à les corrompre ; mais il faut beaucoup de prudence & de sagacité pour les employer avec succès dans ces sortes de circonstances.

Le traitement de ces maladies locales présente une nouvelle difficulté dans les hôpitaux où la corruption de l'air ne tarde pas à faire prendre un mauvais caractère aux ulcères , quelquefois à corrompre la masse des humeurs , ou du moins à accélérer le développement des vices particuliers que la débauche & le mauvais régime ont coutume de produire dans l'espèce d'hommes, qui vient y chercher du secours. Dans ces circonstances , les remèdes les mieux administrés sont sans effet , s'ils ne combattent que le virus vénérien , qui est bien l'essentiel , mais qui n'est pas le seul qui infecte les humeurs. Ces considérations m'ont fait conclure avec M. le Riche , que si l'on vouloit obtenir des succès constants , il falloit faire précéder , & quelquefois terminer l'usage des dragées & des

autres anti-vénériens , par celui des médicamens propres à combattre le vice particulier des humeurs , qui se trouve quelquefois compliqué avec le virus vérolique , ou à corriger leur mauvaise disposition , ou enfin à prévenir la corruption à laquelle l'infection de l'air des hôpitaux peut donner naissance. Les apozèmes rafraîchissans , amers , apéritifs , fébrifuges , antiscorbutiques , les tisanes ou décoctions de bois , le lait , le petit-lait & les bains peuvent fournir autant de secours dont le moindre avantage pour la cure sera de disposer les fluides à l'action du mercure ; c'est ce qu'une heureuse expérience ne cesse de confirmer tous les jours , depuis que M. le Riche a introduit cette méthode dans l'hôpital qu'il dirige avec autant de succès que de lumieres.

Les topiques devant faire la base du traitement des maladies vénériennes , locales & externes , j'ai cru devoir faire quelques recherches pour découvrir ceux qui méritoient la préférence. Les topiques qu'on avoit employés jusqu'ici , pour le traitement de ce genre de maladies , m'avoient toujours paru assez efficaces , & même suffisans ; cependant la lecture des *Œuvres de Chirurgie* de M. Goulard me donne lieu d'espérer qu'on pourroit trouver , dans la préparation de plomb dont

dont il vante l'efficacité , des remèdes d'une application plus facile & plus sûre ; c'est ce que je résolus de vérifier par ma propre expérience.

Les bubons phlegmoneux , disposés à suppurer , ont été les premières affections externes qui m'ont donné occasion de faire usage du cataplasme de Saturne de cet auteur (a). Je reconnus d'abord la transudation cutanée dont il parle , à l'humidité surabondante du topique , & à la diminution très-sensible de la tumeur , surtout dans les premières vingt-quatre heures. Enflé de ce petit succès , je me promettois une résolution prompte & parfaite ; j'assurois déjà le malade que nous serions dispensés d'avoir recours au fer. Mais , quelques jours après , je fus très-surpris de ne plus remarquer aucune dissipation ni diminution : au contraire , je crus apercevoir une espèce d'indolence & de tranquillité dans la matière de la tumeur ; ce qui me fit craindre une induration prochaine , ou du moins une résolution très-lente. M'étant obstiné à continuer la même méthode , quoique les indications me parussent changées , la partie commença à s'échauffer : la peau , qui n'avoit pas encore changé de couleur , devint rouge ; & la

(a) Voyez en la formule dans l'ouvrage cité , tom. I , pag. 249.

fluctuation , qui se manifesta d'abord dans le centre de la tumeur , & par degrés , dans la circonférence , m'annonça une suppuration qui me mettoit dans la nécessité de recourir à l'incision que j'avois voulu éviter (a). L'engorgement qui environne ordinairement le foyer des abcès , m'a paru avoir constamment moins d'étendue dans ceux que j'avois pansés avec le cataplasme de Saturne , que dans les autres. Ceci m'a fait conjecturer qu'il ne seroit pas impossible que ce topique favorisât la coction des humeurs épanchées dans une cavité commune , & la résolution de celles qui , n'étant encore que stagnantes , pouvoient être pénétrées & délayées par la douce humidité du cataplasme , & , par conséquent , *disposées à être mises en mouvement , par l'action des particules métalliques* , comme le pense

(a) Il est essentiel de ne pas laisser trop séjourner la matiere dans le foyer de ces sortes d'abcès , parce qu'elle y acquiert une consistance gluante & grasse qui donne une telle disposition à l'ulcere , qu'il ne produit , pendant quelques jours , qu'un pus mal conditionné. Lorsqu'on panse ces sortes d'abcès avec le cataplasme émollient , jusqu'à ce qu'il s'ouvre de lui-même , il en résulte un ulcere fistuleux & calleux : les glandes , qui résistent à la suppuration ; & que l'on voit aux environs du clavier , prennent un mauvais caractère , malgré la continuation de ce topique , si l'on n'a pas recours au bistouri.

M. Goulard (a). Quoique dans le cas que je viens de rapporter, la transfusion n'eût pas été de durée, & que la résolution n'ait pas été parfaite, cependant le remède me paroît avoir procuré un avantage très-considérable, en réduisant la tumeur à un moindre volume, & en procurant, par conséquent, un ulcère moins étendu.

Le second genre de maladies, pour lesquelles j'ai fait usage de ce remède, ont été des poulains ou une fluctuation sensible, & une suppuration abondante devoit me faire douter de la possibilité de la résolution. En effet, dans ce cas, je n'ai pas eu, une seule fois, le bonheur de M. Goulard; mais j'ai eu la satisfaction de perfectionner la maturation, de résoudre l'engorgement, & par ce moyen, de rendre la digestion du pus, dans l'ulcère, moins longue & moins laborieuse.

J'ai été plus heureux dans l'usage que j'ai fait de ces topiques sur les poulains squirrheux; troisième genre de maladies pour lequel je les ai employés. J'en ai constamment obtenu la résolution dans l'espace de quinze jours, trois semaines, ou un mois tout au plus tard, soit que les deux aînes fussent tuméfiées, ou qu'il n'y en eût qu'une. J'en excepte un seul cas, d'un Suisse qui avoit un poulain mon-

(a) *Loc. cit.* Introd. pag. 10 & 11.

strueux par son volume , par le nombre des glandes obstruées , par sa surface inégale & par sa rénitence. Il a été six semaines à se résoudre ; dès les quinze premiers jours , il étoit parvenu à un tel degré de dureté , que je désespérai de la résolution. Il me vint alors dans l'esprit d'avoir recours à un moyen qui me parut très-propre à favoriser & à prolonger l'action du cataplasme : ce moyen consiste à recouvrir le cataplasme d'une toile cirée ou gommée , qui le déborde de toutes parts. Cette toile conserve la chaleur dans la partie , y arrête la transpiration , & , par conséquent , lui procure sans cesse une espèce de bain local , qui doit , si je ne me trompe , pénétrer les solides racornis & les fluides épais , relâcher les uns & délayer les autres. J'ai trouvé , dans cette méthode , un autre avantage non moins digne de remarque , c'est que l'action du médicament étant prolongée , on ne multiplie pas les pansemens , on fatigue moins la partie malade , & on l'expose moins aux impressions de l'air. Cette toile doit produire le même effet à l'égard de tous les topiques humides qui agissent d'autant plus efficacement , qu'ils conservent un certain degré de chaleur (a).

(a) Ce moyen , qui revient à la coutume déjà fort ancienne qu'ont certains chirurgiens d'appli-

quer sur le cataplasme une vessie de bœuf ou de cochon, & par-dessus une brique chaude, me paroît un de ces points de pratique, ou trop négligé ou pas assez répandu, & qui mérite qu'on réveille, à son égard, l'attention des praticiens, par la supériorité qu'il donne à la vertu des topiques, & par le soulagement prompt qu'il procure au malade; c'est ce qui m'engage à rapporter ici les heureux effets que j'en ai éprouvés. Je crois aussi devoir exhorter le lecteur à voir, dans les *Mémoires de l'Académie royale de chirurgie*, année 1745, la théorie que M. Louis en a donnée. Ce célèbre chirurgien dit avoir appliqué, avec le plus grand succès, un tafetas gommé par-dessus un cataplasme anodin, & être parvenu, par ce moyen, à conserver celui-ci pendant douze heures, sans être obligé de le lever. J'ai tenté de l'y laisser plus long-tems, & je l'ai conservé au même degré de chaleur: je ne voudrois cependant pas en faire une règle générale. J'ai, en outre, étendu cette pratique dans tous les cas où l'on est obligé d'employer ces sortes de topiques, dont l'action dépend sur-tout de l'humidité & de la chaleur modérée qu'on leur donne, ou de la conservation des parties actives & volatiles-huileuses, dont l'évaporation est bien plus prompte que celle du fluide aqueux, & dans ceux où l'on craint moins le dessèchement que le refroidissement, tels que ceux qu'on emploie sur des tumeurs froides de leur nature, ou qui tendent à la gangrene. J'ai souvent eu occasion, par ce moyen, de résoudre des tumeurs squirrheuses, d'en amener de critiques à maturité, de fixer & de perfectionner la crise, enfin de résoudre des hydrocèles par infiltration dans des leucophlegmatiques; cas où il est si difficile de conserver la chaleur & de procurer la résolution.

La suite dans le prochain Journal.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES: JANVIER 1766.

Jours du mois.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	A 7 h. Soleil du mat.	A 2 h. du soir.	A 11 h. du soir.	Le matin. pous. lig.	A midi. pous. lig.	Le soir. pous. lig.
1	06	03 $\frac{1}{2}$	05	28 $3\frac{1}{2}$	28 3	28 3
2	06 $\frac{1}{2}$	02 $\frac{1}{2}$	05	28 2	28 $2\frac{1}{2}$	28
3	07	03	04 $\frac{3}{4}$	27 $11\frac{1}{2}$	27 11	28
4	03 $\frac{1}{2}$	01 $\frac{1}{4}$	03 $\frac{1}{4}$	28 $1\frac{1}{2}$	28 2	28 $2\frac{1}{4}$
5	02 $\frac{1}{2}$	02	03 $\frac{1}{2}$	28 3	28 $2\frac{1}{2}$	28 $2\frac{1}{2}$
6	06 $\frac{1}{2}$	02 $\frac{1}{2}$	05	28 $3\frac{1}{4}$	28 3	28 4
7	06	03	06 $\frac{1}{4}$	28 4	28 4	28 3 $\frac{1}{4}$
8	04 $\frac{1}{2}$	01 $\frac{1}{2}$	04 $\frac{1}{2}$	28 $2\frac{1}{2}$	28 $1\frac{1}{2}$	28 $2\frac{1}{4}$
9	06	04 $\frac{1}{2}$	05 $\frac{1}{2}$	28 $3\frac{1}{2}$	28 3	28 $3\frac{1}{2}$
10	08	04 $\frac{1}{2}$	06 $\frac{1}{2}$	28 $3\frac{1}{2}$	28 2	28 3
11	08	04 $\frac{1}{2}$	05 $\frac{1}{2}$	28 4	28 $4\frac{1}{2}$	28 $5\frac{1}{2}$
12	03 $\frac{1}{2}$	1 $\frac{1}{2}$	05 $\frac{1}{2}$	28 6	28 $6\frac{1}{2}$	28 $6\frac{1}{2}$
13	01 $\frac{1}{2}$	0 $\frac{1}{2}$	0 $\frac{1}{4}$	28 $6\frac{3}{4}$	28 $6\frac{1}{2}$	28 $6\frac{1}{2}$
14	0 $\frac{1}{2}$	2 $\frac{1}{2}$	1 $\frac{1}{4}$	28 6	28 $5\frac{1}{2}$	28 $5\frac{1}{2}$
15		1 $\frac{1}{2}$	$1\frac{1}{4}$	28 $5\frac{1}{2}$	28 $5\frac{1}{2}$	28 $5\frac{1}{2}$
16	0	0 $\frac{1}{2}$	01 $\frac{1}{4}$	28 6	28 6	28 6
17	02 $\frac{1}{2}$	02 $\frac{1}{2}$	03 $\frac{1}{2}$	28 $5\frac{1}{4}$	28 5	28 $4\frac{3}{4}$
18	04 $\frac{1}{2}$	04	03 $\frac{1}{2}$	28 4	28 $4\frac{1}{2}$	28 $4\frac{1}{2}$
19	02 $\frac{1}{2}$	0	$\frac{1}{2}$	28 $4\frac{1}{2}$	28 $4\frac{1}{2}$	28 $4\frac{1}{4}$
20		2	02	28 $4\frac{1}{2}$	28 $5\frac{1}{2}$	28 6
21	0 $\frac{1}{2}$	$2\frac{1}{2}$	$1\frac{3}{4}$	28 6	28 $6\frac{1}{2}$	28 $6\frac{1}{2}$
22	1 $\frac{1}{2}$	2	1	28 $6\frac{3}{4}$	28 $6\frac{1}{2}$	28 7
23		$3\frac{1}{4}$	$2\frac{1}{2}$	28 $6\frac{1}{2}$	28 $6\frac{1}{2}$	28 $5\frac{3}{4}$
24	1 $\frac{1}{2}$	$3\frac{1}{4}$	$1\frac{1}{2}$	28 6	28 6	28 $6\frac{1}{2}$
25	1	$2\frac{1}{2}$	3	28 $6\frac{1}{2}$	28 $7\frac{1}{2}$	28 $5\frac{3}{4}$
26	$2\frac{1}{2}$	3	$2\frac{1}{2}$	28 $5\frac{1}{2}$	28 $5\frac{1}{2}$	28 6
27	1 $\frac{1}{2}$	$2\frac{1}{2}$	$1\frac{1}{4}$	28 $5\frac{1}{2}$	28 $6\frac{1}{2}$	28 $5\frac{1}{2}$
28	1 $\frac{1}{2}$	4	$3\frac{1}{2}$	28 $6\frac{1}{2}$	28 7	28 8
29	1 $\frac{1}{2}$	3	1	28 10	28 10	28 10
30	0	1	$\frac{1}{2}$	28 $9\frac{1}{2}$	28 $9\frac{1}{2}$	28 8
31	$1\frac{1}{4}$	$1\frac{1}{4}$	02	28 $6\frac{1}{2}$	28 $5\frac{1}{2}$	28 4

OBSERV. MÉTÉOROLOGIQUES. 279

ÉTAT DU CIEL.

<i>Jours du mois.</i>	<i>Le Matinée.</i>	<i>L'Après-Midi.</i>	<i>Le Soir à 11 h.</i>
1	E - N - E. b.	E. beau.	Beau.
2	N. beau. leg. brouillard.	N. beau.	Beau.
3	N. beau.	N. beau.	Couvert.
4	N-O. couv. neige.	O - N - O. n. beau.	Beau.
5	N-N-O. br. couvert.	O - N - O. c.	Neige.
6	N. nuag. b. neige.	N-E. nuages. neige.	Beau.
7	N - N - E. b.	N - N - E. b.	Beau.
8	O.N.O. cou- vert. neige.	O. couvert. épais brouil.	Beau.
9	N. beau.	O. b. couv. brouillard.	Beau.
10	N. beau.	N. nuages. beau.	Beau.
11	N-O. beau.	N-O. beau.	Beau. neige la nuit.
12	O. épais br. couvert.	N-N-O. nua- ges. brouill.	Couvert.
13	N. épais br.	N - N - O. c. épais brouill.	Couvert.
14	N - N - O. c.	N. nuages.	Couvert.
15	S-E. couvert.	S-S-E. couv.	Couvert.
16	S - S - E. br. couvert.	S-E. couv.	Couvert.
17	S S-E. épais brouillard.	S-O. brouill.	Couvert.
18	N - O. épais brouillard.	N-O. brouil.	Couv. neige.
19	N N-O. cou- vert.	N - O. couv. neige.	Couvert.
20	N-E. nuages.	N-N-E. n. br.	Couv. neige.

ÉTAT DU CIEL.

Jours du mois.	Le Matinée.	L'Après-Midi.	Le Soir à 11 h.
21	N. couvert. brouill.	N. couvert. brouillard.	Couvert.
22	N. couvert.	N. couvert.	Couvert.
23	O. couvert.	O. c. pet. pl.	Couvert.
24	N. couvert.	N - N - O. c.	Couvert.
25	N - N - O. c. Pluie fine.	O. couvert. brouillard.	Couvert.
26	N. brouill. couvert.	N - N - O. c. pluie fine.	Couvert.
27	N. brouill. couv.	N - N - E. c. pl. fine. nu.	Couvert.
28	N-O. br. c.	N - N - O. c.	Couvert.
29	N. couvert. nuages.	N - N - O. b.	Beau.
30	N-N-O. ép. brouillard.	N-N-E. ép. brouillard.	Couvert.
31	S-S-E. couv.	S-E. couvert.	Beau.

La plus grande chaleur marquée par le thermomètre, pendant ce mois, a été de $4\frac{1}{2}$ degrés au-dessus du terme de la congélation de l'eau; & la moindre chaleur ou le plus grand froid a été de $8\frac{3}{4}$ degrés au-dessous du même terme: la différence entre ces deux points est de 13 degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces 10 lignes; & son plus grand abaissement de 27 pouces 11 lignes: la différence entre ces deux termes est de 11 lignes.

Le vent a soufflé 13 fois du N.

4 fois du N-N-E.

2 fois du N-E.

MALADIES REGN. A PARIS. 281

Le vent a soufflé 1 fois de l'E.-N.-E.

1 fois de l'Est.

3 fois du S.-E.

4 fois du S.-S.-E.

1 fois du S.-O.

4 fois de l'O.

3 fois de l'O.-N.-O.

5 fois du N.-O.

11 fois du N.-N.-O.

Il a fait 12 jours beau.

15 jours du brouillard.

8 jours des nuages.

25 jours couvert.

4 jours de la pluie.

7 jours de la neige.

MALADIES qui ont régné à Paris, pendant le mois de Janvier 1766.

On encore vu , pendant ce mois , des petites véroles & des rougeoles ; mais elles ont paru moins abondantes que dans le mois précédent ; & on n'a point ouï dire qu'elles ayent fait de grands ravages.

Un grand nombre de personnes ont été attaquées d'apoplexie , dans le commencement du mois ; & plusieurs y ont succombé. Sur la fin , le dégel a amené des rhumes & & des dévoiemens qui n'ont eu rien de particulier : on a vu cependant quelques-uns de ces derniers accompagnés de tranchées , de tenesmes & de déjections sanguinolentes. Les adoucissans & les doux laxatifs ont été les seuls remèdes qu'ils ont paru exiger.

*Observations météorologiques faites à Lille ;
au mois de Décembre 1765 ; par
M. BOUCHER, médecin.*

Le temps a été à la gelée presque tout le mois ; mais elle a eu des alternatives plus ou moins considérables. La liqueur du thermometre a été observée, le 5, à 4 $\frac{1}{2}$ degrés au-dessous du terme de la congélation : le 8, elle a monté à 4 degrés au-dessus de ce terme ; & quoique, le 25, elle eût été observée, le matin, à 4 degrés au-dessous du même terme, il a plu ce soir, ainsi que le 26 : les quatre derniers jours du mois, le thermometre, qui s'étoit porté, le 26, au-dessus du terme de la congélation, a descendu à 4 & même à 5 degrés au-dessous de ce terme.

Le mercure, dans le barometre, a été observé, pendant plus des deux tiers du mois, au-dessus du terme de 28 pouces.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de 4 degrés au-dessus du terme de la congélation ; & la moindre chaleur a été de 5 degrés au-dessous de ce terme : la différence entre ces deux termes est de 9 degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le barometre, a été de 28 pouces 5 $\frac{1}{2}$ lignes ;

& son plus grand abbaiffement a été de 27 pouces : la différence entre ces deux termes est d'un pouce $5\frac{1}{2}$ lignes.

Le vent a soufflé 1 fois du Nord.

9 fois du N. vers l'Est.

2 fois de l'Est.

8 fois du Sud vers l'Est.

5 fois du Sud.

4 fois du Sud vers l'Ou.

2 fois de l'Oueft.

3 fois du Nord vers l'Ou.

Il y a eu 20 jours de tems couvert ou nuageux.

8 jours de pluie.

2 jours de neige.

5 jours de brouillards.

Les hygrometres ont marqué de l'humidité tout le mois.

Maladies qui ont régné à Lille, dans le mois de Décembre 1765.

Les fièvres catarrheuses ont été fort répandues ce mois, tant parmi les enfans que dans les adultes : elles portoient sur-tout à la poitrine ; & souvent le point de côté s'y joignoit avec des crachats teints de sang. Le sang tiré de la veine, ressembloit, dans plusieurs, à une gelée plus ou moins épaisse. Il y a eu aussi, ce mois, de vraies pleurésies, & des pleuropneumonies dans lesquelles le sang tiré des veines formoit une

véritable coëne. Dans le cas de points de côté rebelles, on s'est bien trouvé, après des saignées suffisantes, d'appliquer une emplâtre vésicatoire sur le côté affecté; & dans la péripneumonie violente, on a été souvent assez heureux de détourner de la poitrine le dépôt dont les malades étoient menacés, par l'application des cantharides aux jambes.

Les fièvres rhumatismales ont encore été très-répandues ce mois, ainsi que dans les deux mois précédens. Parmi les personnes qui en étoient attaquées, les unes avoient des douleurs vives dans toutes les parties du corps; dans d'autres, c'étoit des congestions inflammatoires dans les articulations des avant-bras, des poignets, des genoux & des pieds: dans plusieurs, la fluxion attaquoit le bas-ventre ou la poitrine, & imitoit, ou la colique inflammatoire, ou la fluxion de poitrine. Enfin nous avons vu encore, ce mois, des diarrhées opiniâtres, & des éruptions cutanées sans fièvre.

LIVRES NOUVEAUX.

Essais sur la formation des dents, comparée avec celle des os, suivis de plusieurs expériences, tant sur les os que sur les parties qui entrent dans leurs constitutions; par

LIVRES NOUVEAUX. 285

M. Jourdain , dentiste reçu au collège de chirurgie. A Paris , chez D'Houry , 1766 , in-12.

Aphorismes de chirurgie d'*Herman Boerhaave* , professeur en médecine en l'université de Leyde ; commentés par M. *Van-Swieten* , traduits de latin en françois , Tomes VI & VII. A Paris , chez *Cavelier* , 1765 , in-12 , deux volumes.

Le premier de ces deux volumes traite de l'angine ou esquinancie , des aphthes & de l'empyème ; le second, des maladies des femmes grosses , & de l'accouchement difficile.

S U J E T D U P R I X

De l'Académie des sciences , arts & belles-lettres de Dijon , pour l'année 1767 :

*Déterminer ce que c'est que les Anti-septiques considérés dans le sens le plus étendu ;
Expliquer leur maniere d'agir ;
Distinguer leurs différentes especes ;
Marquer leur usage dans les maladies.*

L'intention de l'Académie est de rendre méthodique l'usage des remèdes de cette classe. Cette compagnie espere qu'après

avoir fait connoître les différentes especes & les différens degrés de putridité dont nos solides & nos humeurs sont susceptibles ; qu'après avoir indiqué les anti-septiques que l'on peut leur opposer, les auteurs s'attacheront à donner avec précision les signes auxquels on pourra reconnoître le moment où il faudra employer ces remedes.

Ceux qui voudront être admis au concours, ne se feront connoître ni directement ni indirectement ; ils mettront une devise, par forme d'épigraphe, à la tête de leur ouvrage ; & ils fusciront de la même devise un billet cacheté, dans lequel ils auront inscrit leur nom.

Les Mémoires seront adressés, francs de port, à M. *Maret*, docteur en médecine, secrétaire perpétuel de l'Académie, rue S. Jean, à Dijon, qui les recevra jusqu'au 1^{er} Avril 1767 inclusivement.

Le prix est une médaille d'or de la valeur de trois cent livres, portant, sur une des faces, la devise de l'Académie ; & sur l'autre, l'empreinte des armes du Fondateur.

L'Académie laisse à la discrétion des auteurs l'étendue de leurs ouvrages, & ne la limite point.



COURS DE CHYMIE,

M. J. F. *Demachy*, maître apothicaire, & membre de l'Académie royale des sciences de Prusse, fera son cours de chymie en son laboratoire, rue du Bacq, vis-à-vis la Visitation.

L'ouverture en fera, le lundi 10 Mars 1766, à trois heures de relevée.

On trouvera, dans les premiers jours de ce cours, chez *Lottin* le jeune, libraire, rue S. Jacques les *Instituts de Chymie* du démonstrateur, 1 volume in-12.

M. *Briffon*, de l'académie royale des sciences, commencera, dans la premiere semaine de Carême, un Cours particulier de physique expérimentale dans son cabinet de machines, Quai d'Orléans, Isle S. Louis. Les personnes, qui voudront y assister, se feront, avant ce tems-là, inscrire chez lui, au collège de Navarre, rue & Montagne Sainte-Genevieve.



T A B L E.

<i>EXTRAIT du Précis de la méthode d'administrer les pilules-toniques dans les hydropisies. Par M. Bacher, médecin.</i>	Page 195
<i>Extrait des Recherches sur le Croup. Par M. Home, médecin.</i>	200
<i>Lettre de M. Leydet, contenant une observation de M. Pélisson, chirurgien, sur une Hémorragie périodique du front.</i>	215
<i>Observation sur des Tumeurs squirrheuses au foie, guéries par l'extrait de ciguë. Par M. Lottinget, médecin.</i>	235
<i>Lettre de M. Audon, médecin, sur un nouveau Remède pour les fièvres intermittentes.</i>	243
<i>Observation sur une Hernie avec gangrene. Par M. Martin, chirurgien.</i>	250
<i>Lettre de M. Guettard, en réponse à celle de M. Torchet de S. Victor.</i>	265
<i>— De M. De Trudaine de Montigny, contenant une observation sur la Guérison d'une morsure de vipère, opérée par l'alkali volatil.</i>	261
<i>— De M. Auitan fils, chirurgien, contenant des remarques sur les effets des Dragées anti-vénériennes de M. Keyser, & sur l'Usage des préparations de plomb de M. Goulard, dans le traitement des maladies vénériennes.</i>	263
<i>Observations météorologiques, Janvier 1766.</i>	278
<i>Maladies qui ont régné à Paris, pendant le mois de Janvier, 1766.</i>	281
<i>Observations météorologiques faites à Lille, par M. Bouchet, médecin, Décembre 1765.</i>	282
<i>Maladies qui ont régné à Lille, pendant le mois de Décembre 1765. Par le même.</i>	283
<i>Livres nouveaux.</i>	284
<i>Sujet du Prix de l'Acad. de Dijon, pour l'année 1767.</i>	285
<i>Cours de Chymie.</i>	287

A P P R O B A T I O N.

J'Ai lu, par ordre de Monseigneur le Vice-Chancelier, le *Journal de Médecine* du mois de Mars 1766. A Paris, ce 23 Février 1766.

POISSONNIER DESPERRIERES.

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de
CLERMONT, Prince du Sang.

*Par M. A. ROUX, Docteur-Régent de la
Faculté de Médecine de Paris, Membre de
l'Académie Royale des Belles-Lettres, Sciences
& Arts de Bordeaux, & de la Société Royale
d'Agriculture de la Généralité de Paris.*

Medicina non ingenii humani partus, sed temporis
filia. Bagl.

A V R I L 1766.

TOME XXIV.



A P A R I S,
Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de Mgr le
Comte de PROVENCE, rue S. Severin.

AVEC APPROBATION. ET PRIVILEGE DU ROI.



JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

AVRIL 1766.

EXTRAIT.

Jo. Zachar. PLATNERI, professoris medicinæ nuper apud Lipsienses primariû Ars medendi singulis morbis accommodata. *C'est-à-dire : L'Art de guérir appliqué à chaque maladie en particulier ; par feu M. J. Zacharie PLATNER, premier professeur de médecine en l'université de Leipzig. A Leipzig, chez Fritsch, 1765, in-8^o ; & se trouve, à Paris, chez Cavelier.*

FEU M. Platner n'avoit composé cet ouvrage que pour les leçons qu'il étoit obligé de faire en sa qualité de *premier professeur de médecine, en l'université de*

Leipsic. Il paroît même qu'il avoit pris des précautions pour qu'il ne parût pas au grand jour de l'impression, puisque, comme nous l'apprenons par la Lettre que son fils a fait imprimer à la tête de cette édition, il avoit légué tous ses manuscrits & ses papiers à feu M. J. Benjamin Boehmer, son disciple, à condition qu'il ne les rendroit jamais publics. Mais le libraire Fritsch, à qui il en est tombé une copie entre les mains, dix-huit ans après la mort de l'auteur, a cru qu'il feroit une chose utile pour lui, & qui ne nuiroit point à la réputation de cet homme célèbre, en le publiant, malgré toutes les représentations qu'a pu lui faire le fils de l'auteur, M. Frédéric Platner, professeur en Droit. Nous sommes obligés de convenir que, quoique cet ouvrage n'ait pas reçu la dernière main de la part de son auteur, & qu'il ne soit pas aussi achevé que ses *Institutions de chirurgie*, & les nombreuses Dissertations qu'il a publiées de son vivant, cependant on peut le ranger parmi le petit nombre de bons abrégés qu'on a donnés, depuis quelque tems, au public; & nous sommes persuadés que ceux qui se destinent à l'art salutaire qui veille à la santé des hommes, ne le liront pas sans fruit; c'est ce qui nous engage à le faire connoître plus particulièrement.

On trouve d'abord, dans des Prolégo-

menes très-courts, des conseils excellens pour les jeunes praticiens, sur la conduite qu'ils doivent tenir, pour mériter la confiance des honnêtes gens, & des préceptes généraux sur la maniere dont ils doivent se comporter dans le traitement des maladies. Après ces préliminaires, l'auteur entre en matiere, & traite d'abord des maladies générales, ou de celles qui attaquent tout le corps. Il parle donc, en premier lieu, des fièvres en général : ensuite il passe aux différentes especes de fièvres, & commence par les fièvres intermittentes, telles que la fièvre tierce, la fièvre quotidienne & la fièvre quarte ; il traite ensuite des fièvres épidémiques-vagues, mais malignes, & met dans ce rang la fièvre demi-tierce, la fièvre catarrhale-bénigne, la fièvre catarrhale-maligne, la vraie fièvre pétéchiale, la peste, le pourpre ou la fièvre miliaire, la petite vérole & la rougeole, à chacune desquelles il a consacré un article particulier : de-là il passe aux fièvres continuës, telles que la fièvre éphémère, la synoque simple & putride, la fièvre ardente ou bilieuse, & les fièvres inflammatoires, la phrénésie & la paraphrénésie, l'angine ou esquinancie, la pleurésie & la péripneumonie, l'hépatitis ou inflammation du foie, l'inflammation du ventricule, la néphrétique ou inflammation des reins, celle de

intestins ou iléon : après les fièvres inflammatoires, viennent la fièvre lente & hectique, la fièvre scarlatine & urticaire ; ensuite les maladies qui doivent leur origine à la pléthore ; les hémorragies en général, dont il fait un article particulier, après lequel il traite de chacune de leurs espèces, telles que celles du nez, l'hémoptysie, le vomissement de sang : il traite, au même endroit, des dérangemens que souffrent quelquefois les règles des femmes, leur suppression, leur mauvais caractère, lorsque le sang, qui sort, n'est pas d'une bonne couleur ; leur trop grande abondance ou les pertes, l'avortement, l'écoulement des lochies ; ce qui le conduit naturellement à traiter du flux hémorrhoidal : de-là il passe au pissement de sang & aux varices.

Après les maladies générales, il traite des maladies particulières à certaines parties, ou à certains organes, & commence par celles de la tête, telles que la céphalalgie, le *coryza* ou enchifrenement, l'*otalgie* ou douleur d'oreille, l'endurcissement de l'ouïe & la surdité, le tintement des oreilles, la douleur de dents ; le vertige, les maladies soporeuses, l'apoplexie & la paralysie. Celles de la poitrine sont l'asthme, l'asthme sec, la toux, l'enrouement, la vomique, la phthisie, la fausse pleurésie, la palpitation de cœur, le catarrhe suffocant,

le polype du cœur. Il range parmi les maladies de l'abdomen l'atonie du ventricule, les mauvaises digestions ou la *dyspepsie*, la perte d'appétit, ou l'*anorexie*, l'appétit excessif, ou le *boulimos* des Grecs, & la faim canine; l'appétit dépravé, ou le *malacia* & le *pica*; l'ardeur d'estomac qu'on appelle aussi *cardialgie* & *soda*; la passion hystérique, l'hypochondriacisme, la tumeur & le squirrhe de la rate, la tumeur & le squirrhe du foie, l'ictère, le flux hépatique, le *cholera-morbus*, la diarrhée, la lienterie & la passion coeliaque, la dysenterie, la colique, le ténésme, les vers. L'auteur fait ensuite un article séparé des maladies qui attaquent la sécrétion des urines, la strangurie, la dysurie & l'ischurie, le *diabetes*, l'incontinence d'urine: de-là il passe à celles qui dépendent de quelque vice des parties de la génération; les fleurs blanches, le *chlorosis* & la fureur utérine dans les femmes, le *satyriasis* & la priapisme dans les hommes: ensuite il traite de la cacochymie & de la cachexie, de l'hydropisie, de la tympanite, de la gale, de l'*elephantiasis* & de la lèpre; de la maladie vénérienne, de ses différens degrés & de ses symptomes; de la gonorrhée de l'un & de l'autre sexe, de la vérole, du scorbut, du rhumatisme & de la goutte vague; de la

goutte, des convulsions, &, en particulier, de l'épilepsie, de la lipothymie & de la syncope; de la mélancolie & de la manie : enfin il termine son cours de maladies par celles qui attaquent les femmes grosses, & en couche. C'est dans cet article qu'il a cru devoir traiter de la stérilité : ensuite il passe aux vomissemens des femmes grosses, à la constipation à laquelle elles sont sujettes, aux diarrhées qui les attaquent quelquefois ; il indique la maniere de remédier à la foiblesse du fœtus ; il parle de l'accouchement difficile, des douleurs fausses & vraies ; puis revient aux suppressions d'urine, auxquelles les femmes grosses sont exposées : il donne la maniere de conduire une femme qui est près d'accoucher ; il traite ensuite de l'inflammation de la matrice, de la tumeur des parties génitales, de la diarrhée qui survient quelquefois aux femmes en couche, de l'enflure du ventre après les couches, de la fièvre de lait. Après les maladies des femmes, notre auteur donne le traitement des maladies des enfans, celui du *rachitis* : enfin il parle de la maigreur des vieillards & du régime qui leur convient. Tout l'ouvrage est terminé par un Recueil assez complet de formules des médicamens indiqués dans le corps de l'ouvrage.

Pour donner à nos lecteurs une idée de

la maniere dont M. Platner a traité chacune des matieres dont nous venons de faire l'énumération nous croyons devoir traduire en entier l'article où il traite de la colique.

» La colique est un spasme violent des
 » fibres charnues des intestins, desquelles
 » dépend leur mouvement péristaltique.
 » Quoique cette maladie tire son nom du
 » colon, elle n'a cependant pas toujours
 » son siége dans cet intestin; elle attaque
 » aussi quelquefois les intestins grêles, &
 » affecte jusqu'au mésentere & au méso-
 » colon. La colique diffère de la passion
 » iliaque, en ce que, dans celle-ci, il y a
 » une véritable inflammation accompagnée
 » de fièvre & de vomissement; que le ma-
 » lade rend les excréments par la bouche,
 » & que la douleur est fixe, & ne change
 » point de place; au lieu que, dans la co-
 » lique, la douleur se calme par intervalles,
 » puis reprend & augmente même quelque-
 » fois; elle est vague, & attaque tantôt une
 » partie, tantôt l'autre. La colique, lors-
 » qu'elle est portée à l'excès, se change en
 » passion iliaque. Elle diffère de la néphré-
 » tique, qui est ordinairement accompagnée
 » de colique, par le siége de la douleur qui,
 » dans la néphrétique, se fait sentir princi-
 » palement dans les lombes; à cela se joint
 » la rétraction douloureuse du testicule &
 » l'engourdissement du pied. L'urine, dans

» la néphrétique, est, dans le commen-
 » cement, ou supprimée, ou semblable à
 » de l'eau; & l'accès passé, elle est chargée
 » de sable: dans la colique, elle est en pe-
 » tite quantité, & épaisse. La colique est
 » toujours accompagnée de danger; & il est
 » beaucoup plus grand, si la douleur est
 » d'abord excessive; s'il survient des vo-
 » missemens fréquens, du hoquet, des horri-
 » pitalions. Si ces douleurs atroces se calment
 » tout-à-coup, sans évacuation précédente;
 » qu'il reste toujours un sentiment de pesan-
 » teur dans le ventre, qu'avec cela, les
 » forces s'affoiblissent de plus en plus, &
 » les extrémités deviennent froides, la mort
 » est inévitable.

» Il y a différentes especes de coliques.
 » On la distingue ordinairement en *néphré-*
 » *tique*, *bilieuse*, *sanguine*, *convulsive* ou
 » *spasmodique*; en *colique de Poitou*, dont
 » nous traiterons séparément. Nous avons
 » déjà parlé de la colique néphrétique: la
 » colique bilieuse ne diffère point du *cho-*
 » *lera-morbus*, & ne demande point un au-
 » tre traitement. Dans la colique venteuse,
 » le ventre est gonflé: on y entend des
 » grouillemens; une douleur aiguë se fait
 » sentir autour du nombril: elle est toujours
 » accompagnée d'un sentiment de pesan-
 » teur; elle augmente par intervalle, & elle
 » tourmente le malade au point de faire

» craindre les accidens les plus graves. Rien
 » ne fort par l'anús, ni vents, ni matieres;
 » quelquefois même on a peine à y intro-
 » duire le canon d'une seringue. Outre cela,
 » ces douleurs sont accompagnées d'agita-
 » tion, de pâleur, de nausées, de vomis-
 » sement; tout ce qu'on mange & tout ce
 » qu'on boit, les augmente. Elles cessent,
 » si le malade rend des matieres compactes
 » & durcies, ou s'il vomit les crudités qu'il
 » avoit mangées peu auparavant. Cette
 » maladie se manifeste le plus souvent après
 » avoir effuyé du froid, ou avoir mangé
 » des crudités, comme des alimens durs,
 » des herbes potageres, des légumes, des
 » viandes rances, de la chair de porc, de
 » mouton, sur-tout, si par-dessus on boit
 » quelque chose de froid, ou des liqueurs
 » féculentes. Il est avantageux, dans ces sor-
 » tes de circonstances, de ne pas beaucoup
 » mâcher ces sortes d'alimens. Les vers
 » dont les enfans sont attaqués, produisent
 » quelquefois, quoique rarement, cette ma-
 » ladie; elle est aussi produite quelquefois
 » par des corps étrangers qu'on avale par
 » hazard. La maladie est beaucoup plus
 » grave, si les intestins sont foibles & sans
 » ressort. Il arrive, dans ces sortes de cas,
 » plus que dans tout autre, que, tandis
 » qu'une partie est distendue par l'air qui y
 » est retenu, l'autre est resserrée par des

» spasmes. Il n'y a point de colique sans pé-
 » ril ; car si elle ne survient point à la suite
 » d'une inflammation , les intestins fatigués
 » par la douleur , s'enflamment aisément ;
 » l'air renfermé dans ces intestins enflam-
 » més s'y raréfie ; ce qui augmente la dis-
 » tension , & par conséquent le danger. Si
 » cette espece de colique dure long-temps
 » & augmente , elle dégénere à la fin en co-
 » lique convulsive. Enfin les intestins ayant
 » entièrement perdu leur ressort , n'expri-
 » ment plus les matieres fécales ni les vents ,
 » mais les laissent échapper sans que le ma-
 » lade s'en apperçoive ; ce qui annonce ,
 » non le terme de la maladie , mais la fin de
 » la vie. Nous avons déjà dit que la même
 » chose arrivoit dans la passion iliaque , lors-
 » qu'elle se terminoit par la gangrene.

» On doit , pour traiter cette maladie ,
 » prescrire d'abord des lavemens émolliens
 » qu'on doit faire prendre par parties , à dis-
 » férentes reprises ; ce qui est sur-tout né-
 » cessaire , si le colon est bouché par des
 » matieres dures & abondantes. Si le ven-
 » tre ne s'ouvre pas par ce secours , après
 » avoir ramolli les matieres les plus dures ,
 » on aura recours à des lavemens un peu
 » plus âcres dans lesquels on fera entrer
 » du sel gemme dissous dans l'eau , ou des
 » feuilles de tabac bouillies avec des plan-
 » tes émollientes , l'élixir de propriété , l'é-

» lectuaire d'*hiera-picra*. Rien n'est plus effi-
 » cace que la fumée de tabac, laquelle étant
 » portée dans les intestins, y excite des spas-
 » mes violens qui les débarrassent des ma-
 » tieres qui y étoient contenues. On fera
 » faire en même temps usage au malade
 » de legers apéritifs ; les pilules de Bé-
 » cher données dans du vin du Rhin, ou
 » dans l'eau de mélisse sans vin, sont d'un
 » excellent usage. Si on a besoin de lubré-
 » fians, on peut donner l'huile d'amandes
 » douces avec la manne, ou un apozème
 » de manne, de crème de tartre, & de rai-
 » sins secs. Les purgatifs âcres ne convien-
 » nent point dans ces sortes de cas ; ils ne
 » sont propres qu'à produire des spasmes,
 » ou l'inflammation. On fera sur le ventre
 » des embrocations avec les huiles cuites
 » d'aneth, de camomille, de *castoreum* ;
 » auxquelles on ajoûtera les huiles essentiel-
 » les carminatives. Le malade évitera avec
 » soin le froid ; on se trouve bien de lui faire
 » recevoir la vapeur des décoctions émol-
 » lientes. Les anciens, pour dissiper les dou-
 » leurs, & les détourner des intestins, ap-
 » pliquoient des ventouses sur les différen-
 » tes parties de l'abdomen. Les Japonois
 » brûlent la plante des pieds avec un fer
 » rouge, ou font brûler du *moxa* sur l'ab-
 » domen, pour calmer les douleurs de la co-
 » lique. Si une fois le ventre s'ouvre, la

» douleur s'appaise communément ; mais si
 » elle subsistoit encore, on auroit recours
 » aux doux purgatifs, tels que les pilules
 » de Bécher, la crème de tartre, à la dose
 » d'un gros ou d'un gros & demi, dans du
 » bouillon, la rhubarbe avec le tartre so-
 » luble. On se trouve bien des déterfifs, sur-
 » tout de la liqueur de terre foliée avec l'a-
 » cide nîtreux dulcifié. Enfin il faut avoir
 » recours aux carminatifs ; l'essence d'ab-
 » sinthe, de gentiane rouge, d'écorce d'o-
 » range, auxquelles on ajoutera de la li-
 » queur minérale anodyne. Il est rare qu'on
 » ait besoin, pour appaiser la douleur, de
 » faire usage des narcotiques. La maladie
 » étant terminée, on se trouvera bien de
 » l'usage des toniques martiaux. On recom-
 » mandera l'abstinence au malade ; & on
 » lui conseillera d'éviter la réplétion, les
 » crudités, & ce qui a produit sa maladie.

» Si la colique venteuse étoit accompa-
 » gnée d'atonie dans les intestins, ce que
 » nous pouvons sçavoir en connoissant le
 » tempérament du malade, & par l'en-
 » flure plus considérable du ventre, & par
 » l'opiniâtreté de la constipation ; le trop
 » grand usage des émolliens pourroit être
 » nuisible. L'huile d'amandes douces est très-
 » contraire ; on se trouve beaucoup mieux
 » des pilules de Stahl, par-dessus lesquelles
 » on peut boire une tasse de décoction de

» semences de carvi dans l'eau ou dans la
 » biere. L'infusion de fleurs de camomille
 » convient encore. On fera usage de lave-
 » mens dans lesquels on fera entrer des car-
 » minatifs. Le malade se trouve bien d'avoir
 » le ventre ferré avec une serviette.

» La colique sanguine est la même que
 » celle qu'on appelle *colique hémorrhoidale*
 » dans les hommes. Elle attaque le plus sou-
 » vent les femmes dont les règles ne vont
 » pas bien , & les hommes dont les hémor-
 » rhoïdes ne fluent pas : si la nature travaille
 » à produire ces évacuations , ou si quelque
 » autre chose dérange le cours naturel du
 » sang dans l'abdomen. On la connoît par
 » le tempérament du malade , son âge , les
 » maladies qu'il a eues ; & si les règles ou
 » le flux hémorrhoidal se sont supprimés :
 » elle est accompagnée de spasmes très-vio-
 » lens qui affectent principalement les lom-
 » bes & les cuisses. Le visage est rouge , le
 » ventre ferré , l'abdomen , tantôt enflé ,
 » tantôt contracté. Elle guérit , s'il survient
 » quelque évacuation de sang , sur-tout par
 » les menstrues ou par les hémorrhoides ;
 » elle est quelquefois suivie de vomissement
 » de sang , & , dans les vieillards , de pisse-
 » ment de sang.

» Dans le traitement de cette espece de
 » colique , tous les remedes chauds & les
 » carminatifs sont mortels. Il faut tâcher de

» lâcher le ventre par des lavemens émol-
 » liens, auxquels on ajoûtera de l'huile, du
 » miel & du nître. On fera prendre, en
 » même tems, par la bouche, des apéri-
 » tifs de manne, de crème de tartre, de
 » tamarins. Quoique le ventre se lâche, il
 » arrive quelquefois que les douleurs se sou-
 » tiennent : pour lors il faut donner du nî-
 » tre avec l'*arcanum-duplicatum*; la liqueur
 » de terre foliée de tartre, avec la liqueur
 » anodyne. Si tout cela ne suffit pas pour
 » calmer la douleur, il faut avoir recours
 » à la saignée qu'il ne faut cependant pas
 » se hâter de faire, si la maladie reconnoît
 » pour cause la suppression des menstrues
 » ou des hémorrhoides. Cependant, si l'a-
 » trocité des douleurs & des spasmes exige
 » ce secours, il faut faire la saignée du
 » pied. La maladie étant calmée, & lorf-
 » qu'il sera survenu quelque évacuation de
 » sang, soit qu'on l'ait procurée par art,
 » ou que la nature l'ait produite, le malade
 » usera d'une infusion de fleurs de camo-
 » mille, d'adnanthe blanc, de semence de
 » carvi, d'écorces d'orange : on prévient le
 » retour de la maladie par l'exercice du
 » corps, un régime convenable, &c. On
 » s'y astreindra, sur-tout dans le tems que
 » les menstrues ou les hémorrhoides ont
 » coutume de paroître.

» Il nous reste à parler de la colique spas-
 » modique

» modique ou convulsive qui ne diffère des
 » autres que par le degré d'intensité, & en
 » est la suite, lorsque les spasmes & la dou-
 » leur sont portés au dernier période. Cette
 » maladie n'a pas seulement son siège dans
 » les intestins; elle s'étend encore jusqu'aux
 » muscles de l'abdomen, & sur-tout aux
 » muscles droits qui sont affectés de spasmes
 » violens. L'abdomen paroît inégal au tou-
 » cher; il est toujours dur: quelquefois le
 » nombril est élevé; mais le plus souvent il
 » est rentré en dedans: les douleurs sont
 » insupportables; & il arrive souvent que
 » l'urine & la semence même s'échappent,
 » sans que le malade le sente; enfin tout
 » le corps entre en convulsion. On a trouvé
 » quelquefois, dans les cadavres de per-
 » sonnes mortes de cette maladie, qu'une
 » partie du colon, de l'épiploon, & même
 » du pancréas, s'étoit glissée par l'ouverture
 » qui donne passage au nerf intercostal, &
 » avoit été poussée jusques dans la poitri-
 » ne.» (Voyez l'*Abrégé des Transact. philos.*
tom. v, pag. 266.) « On y trouve encore,
 » pag. 265, un autre exemple dans lequel
 » une portion du ventricule & du *duode-*
 » *num* s'étoit glissée par le trou du dia-
 » phragme qui donne passage à l'œsophage.
 » Ce genre de colique est très-commun dans
 » les enfans chez lesquels elle est produite
 » par la rétention du *mæconium*, par le lait

» caillé , les vers , les boissons aigres , des
 » bouillies trop épaisses , & par la dentition.
 » Elle n'est pas aussi effrayante à cet âge ,
 » que dans les adultes. Dans ces der-
 » niers , elle doit quelquefois son origine à
 » la goutte , à la gale & à quelqu'autre érup-
 » tion ou ulcere rentrés. Elle se termine
 » par la paralysie ou la gangrene. Cette
 » dernière terminaison est annoncée par les
 » signes connus. On peut avoir quelque
 » espérance, si la douleur n'est pas continue ,
 » ou se calme de tems en tems ; si elle
 » change de place , & si le ventre est libre.

» Le traitement de cette maladie ne dif-
 » fère point de celui des précédentes : on
 » doit sur-tout avoir égard à la cause & à
 » l'espece de colique qui lui a donné nais-
 » sance. Les opiates , que beaucoup de pra-
 » ticiens recommandent , & les forts pur-
 » gatifs nuisent également. Il faut tenir le
 » ventre libre par des lavemens ou les
 » remèdes déjà indiqués. On peut dissou-
 » dre jusqu'à un demi-gros de la masse de
 » pilules de Bécher dans du vin ou de l'eau
 » de mélisse , & répéter cette dose toutes
 » les trois ou quatre heures. On aura re-
 » cours aussi aux fomentations , aux em-
 » brocations , par-dessus lesquelles on ap-
 » pliquera une brique chaude. Si le malade
 » est pléthorique , il est nécessaire de lui
 » tirer du sang , & même de répéter la fai-

» gnée. Il faut éviter tout ce qui est froid &
 » âcre. Si le malade vomit les médicamens
 » qu'on lui donne, ce qui arrive très-sou-
 » vent, il faut les lui redonner. La maladie
 » étant guérie, il est nécessaire de fortifier
 » les viscères.

» La colique de Poitou, connue, dans
 » les Indes, sous le nom de *berberi*, n'est
 » pas commune parmi nous. Elle s'annonce
 » par une douleur fixe, presque continue,
 » avec un sentiment de pesanteur vers l'om-
 » bilic, & dans tout le méfentère, avec
 » des vomissemens fréquens, une constipa-
 » tion & une suppression d'urine opiniâtres.
 » Si le malade rend quelques choses, ce
 » ne sont que des matieres dures, & en
 » petit volume. Le malade se plaint d'en-
 » gourdissement & d'une très-grande foi-
 » bleffe. Il maigrit, de plus en plus, cha-
 » que jour; &, à la fin, la maigreur est
 » telle, que ses muscles perdent leur mou-
 » vement par l'adhérence que leurs tendons
 » contractent avec leurs gâines. Lorsque
 » la maladie fait des progrès, les bras tom-
 » bent en paralysie, mais non pas les jam-
 » bes; ce qui est particulier à cette espece
 » de maladie. A l'ouverture des cadavres,
 » on trouve, selon Bonnet, les intestins
 » dans leur état naturel; & ils ne contien-
 » nent rien d'étranger. Cette maladie est
 » endémique dans les lieux marécageux;

» elle attaque sur-tout ceux qui sont oisifs
 » & qui se gorgent de vin. C'est pourquoi,
 » comme le remarque Charles de Pois,
 » *de Morbis serosis*, sect. 4, chap. ij, on
 » l'observe dans les monasteres situés dans
 » ces sortes de pays, dont les moines se
 » livrent à la bonne chere. Dans nos con-
 » trées, on observe quelquefois cette ma-
 » ladie parmi les hommes qui travaillent les
 » métaux, sur-tout parmi ceux qui tra-
 » vaillent le plomb, ou qui se servent de
 » litharge, pour émailler la poterie. (Voyez
 la Dissert. de M. G. W. Wedel, *de Colicâ saturninâ.*) » Quelquefois elle attaque
 » ceux qui préparent les couleurs tirées des
 » métaux, le *minium*, l'orpiment, l'ar-
 » senic, &c. Elle est fréquente, en Hol-
 » lande, parmi les ouvriers qui convertis-
 » sent le plomb en céruse. Elle peut aussi
 » être produite par le vin adouci avec la
 » litharge, sur quoi Zeller a écrit une Dissert-
 » tation. Dans l'Inde, non-seulement l'air
 » marécageux, mais encore l'abus que l'on
 » y fait du vin brûlé, ou de l'arack, ne
 » contribue pas peu à la produire.

» Les nerfs du mésentere paroissent être
 » le siège principal de cette maladie. Il
 » n'est cependant pas vraisemblable que les
 » petits tuyaux des nerfs puissent être ob-
 » trués par une telle matiere : il y a bien
 » plus d'apparence que cela arrive aux pe-

» tits vaisseaux qui rempent sur les mem-
 » branes qui enveloppent ces nerfs. Il n'est
 » pas aisé d'expliquer pourquoi les bras
 » tombent en paralysie, & non pas les jam-
 » bes. Il est certain que le froid de la nuit,
 » l'abus des plaisirs de l'amour y contri-
 » buent beaucoup. Cette maladie est très-
 » dangereuse ; & si on n'y apporte promp-
 » tement remède, quoiqu'on guérisse la ma-
 » ladie, on ne détruit pas la paralysie. La
 » saignée, les purgatifs violens, & sur-tout
 » l'opium, nuisent dans le traitement de
 » cette maladie. On doit se hâter d'évacuer
 » les excréments durcis, par le moyen des
 » lavemens & des doux eccoprotiques.
 » Lorsque le ventre est ouvert, on peut
 » donner au malade du savon avec une
 » grande quantité de lait ; & ensuite on
 » doit le mettre à l'usage du lait d'ânesse
 » avec les eaux minérales, qu'il faut lui
 » faire continuer long-tems. Si la saison le
 » permet, on lui prescrira du petit-lait dans
 » lequel on aura fait bouillir de la fume-
 » terre, du *cochlearia*, du crésson, du cer-
 » feuil, après les avoir contus. On peut
 » faire prendre, avec le lait, des pilules
 » de gomme ammoniac, de savon, & de
 » pilules de Bécher. Les embrocations sur
 » le ventre, avec les huiles émollientes,
 » auxquelles on ajoûte des huiles distillées-

» carminatives, font quelquefois d'un très-
 » grand secours.



O B S E R V A T I O N

*Sur cinq Enfans empoisonnés par des fruits
 de bella-dona; par M. BOUCHER,
 médecin à Lille.*

Cinq enfans, logés au quartier militaire de la Madeleine en cette ville, se glissèrent, dans l'après-dîner du 28 Juillet 1765, dans le jardin de l'apothicaire de notre hôpital général, par l'intervalle d'une haie de palissades dont une pièce se trouvoit détachée; & rencontrant des fruits succulens & doux, qu'ils prirent pour de petites cerises noires, ils en mangerent beaucoup. Le plus âgé étoit une fille d'onze ans; les autres, une fille de cinq ans, nommée *Margoufia*; un garçon de six ans, nommé *Le Fèvre*; & deux autres petits garçons, l'un nommé *Truffenne*, âgé de quatre ans; & le plus jeune, nommé *Courat*, qui n'avoit pas encore quatre ans accomplis. Non contents de s'être remplis l'estomac de ces fruits, ils cueillirent nombre de branches de la plante, qui en étoient le plus chargées, & en formèrent un faisceau qu'ils emporterent

avec eux, dans le dessein de se les partager dans leur logement. Dès le soir même, les parens des plus jeunes s'apperçurent qu'ils étoient malades : deux ou trois vomirent ; & malgré le vomissement, ils furent très-agités toute la nuit : ceux qui ne vomirent point, le furent bien plus. Un chirurgien, appelé dans la nuit, ne sçachant de quoi il étoit question, & voyant ces petits malades tourmentés d'envies de vomir, leur fit boire de l'eau tiède en abondance. Ce moyen ayant été insuffisant pour les tirer d'affaire, on appella, le 29, de grand matin, M. Corroyez, mon confrere, qui fut d'abord au fait de la maladie ; parce qu'on lui présenta quelques branches du faisceau en question, & qu'il reconnut être des tiges de *bella-dona* (a).

(a) Cette plante est aussi appelée indistinctement *solanum maniacum*, *solanum furiosum*, *solanum lethale officin.* Cependant plusieurs botanistes désignent sous ces diverses dénominations deux ou trois especes de plantes. Dodoné, entr'autres, en fait trois especes ; la premiere qu'il appelle *solanum somniferum*, à p'risque etiam *solanum maniacum*, *apollinaris minor*, &c. La seconde, *solanum maniacum ex* Dioscoride & Theophrasto, sive *furiosum* ; & il nomme la troisieme espece *solanum lethale*, sive *solatrum lethale*, *Italix ac Venetix bella-dona*.

C'est de cette derniere plante dont il est ici question : la description & la figure qu'en donne cet auteur, correspondant parfaitement avec

Voici l'état où il trouva ces malades à sa première visite. Ils étoient dans un délire plus ou moins considérable, s'agitant de tout le corps, les yeux & les mains dans des mouvemens continuels qui paroissent convulsifs : il faut en excepter cependant la fille d'onze ans, qui n'a jamais perdu connoissance, & qui n'a point été travaillée d'un véritable délire, quoiqu'elle ait été plusieurs jours dans un état d'agitation & d'inquiétudes continuelles. On ne sçait si l'on doit attribuer cette exception à l'âge plus avancé & au tempérament plus fait de cet enfant, ou bien à ce qu'elle avoit mangé moins de ces fruits. M. Corroyez, après leur avoir fait avaler à tous beaucoup d'huile, vint me trouver, & me présenta une branche de la plante que je pus d'autant moins méconnoître, qu'elle se trouvoit encore chargée de quelques baies, moitié vertes, & moitié mûres. J'opinaï à faire vomir les malades tout de suite, avec de l'émetique, persuadé que c'étoit le vrai moyen de couper la racine du mal, en arrêtant, par l'évacelle dont les sujets de notre observation ont mangé des fruits. *Remb. Dodon. purgant, &c. pag. 357 & suiv.*

Bella-dona Clusii. Inst. rei herb.

Solanum melanocerasos. C. B. P.

Solanum maniasum multis, sive bella-dona. J. B.

Solanum lethale, Park.

Solanum somniferum advers. Lobe.

cuation la plus prompte & la plus aisée, le progrès du désordre que devoit causer le séjour du délétère dans l'estomac. D'ailleurs ce poison étant censé être de la classe de ceux qui agissent sur le genre nerveux par une vertu narcotique, bien différente des poisons actifs qui détruisent promptement, par leur action caustique, le tissu des organes qu'ils touchent, laquelle action se propage, en très-peu de tems, d'une maniere funeste, dans toute l'œconomie animale, je ne voyois rien qui pût contre-indiquer l'emploi des émétiques; & au contraire, je crus qu'il convenoit d'employer les plus puissans, & en assez forte dose. Effectivement, m'étant transporté, vers le midi, dans les logemens des petits malades, je n'observai rien qui pût me faire repentir du conseil que j'avois donné.

Je trouvai les quatre petits malades dans l'état de délire & d'agitation que je viens de désigner; mais ayant observé attentivement leurs poulx, & bien palpé les régions de l'estomac & de tout le bas-ventre, je n'observai rien qui désignât une irritation vive, ou une disposition inflammatoire dans les divers viscères correspondans à ces régions, quoique tous eussent déjà pris de bonnes doses de syrop émétique: on en avoit donné au garçon de six ans (le Fevre) & à la petite Margousia, à chacun six gros en deux

prises, & demi-once à chacun des deux plus petits garçons. De pareilles doses néanmoins avoient fait peu d'effet sur trois de ces enfans, qui, d'ailleurs ayant peu vomi dans la nuit, se trouverent fort mal & absolument sans connoissance, dans l'après-dîner du 29. Etoit-ce l'huile qu'on leur avoit fait avaler assez libéralement le matin, qui, étant restée dans l'estomac, pour la plus grande partie, amortissoit l'impression de l'émétique ? Ou bien le peu d'effet de ce remede provenoit-il de l'engourdissement ou du spasme violent qu'avoit déjà produit le poison dans le germe nerveux ? Il est à présumer que cette dernière circonstance a beaucoup contribué à amortir l'action de l'émétique, vu l'état d'abattement excessif où se sont trouvés les malades en peu de tems. Je crois devoir exposer ici en détail l'état où je les trouvai à ma première visite. Le Fevre avoit les yeux fort animés, les prunelles très-dilatées, l'air inquiet : il étoit dans une grande agitation de tout le corps, & sur-tout des bras ; le ventre gonflé, sans être tendu ni douloureux, (c'est le seul à qui j'ai observé de l'altération dans l'état extérieur des régions de l'estomac & du bas-ventre :) il avoit cependant assez bien vomi avec le secours du syrop émétique : le pouls étoit presque dans l'état naturel, ainsi que la langue.

Le petit Truffenne se trouvoit fort abbatu : il avoit la vue égarée , le pouls petit & déprimé ; & il s'agitoit considérablement dans son lit. Il avoit fort peu vomi , quoiqu'il eût pris trois quarts d'once de fyrop émétique. Ce remède avoit auffi fait peu d'effet à la petite Margoufia que je trouvai déjà très-mal à cette premiere visite : elle avoit la prunelle fort dilatée ; & les globes des yeux lui rouloient convulsivement de droite & de gauche vers les angles des orbites : de plus les bras & les mains étoient dans des contorsions continuelles ; & souvent elle les portoit en avant , comme si elle eût voulu saisir quelque objet. Le plus jeune de tous , dit *Courat* , avoit assez bien vomi : cependant, vers le déclin du jour même (29), il tomba dans une sorte de *coma* , qui fit craindre d'autant plus pour sa vie , que le pouls devint foible , petit & inégal. Ces trois petits malades laissoient couler leurs urines dans le lit , sans avertir.

Persuadés que ces fâcheux symptomes ne pouvoient céder qu'à l'expulsion totale du délétère qui les avoit produits, nous opinâmes, de concert avec notre confrere M. de Cyssau qui vint voir les malades dans l'après-dîner du 29, de revenir à l'émétique , à l'égard de ceux qui avoient peu vomi : ils rejetterent par le vomissement encore beau-

coup de fruits à demi-machés ; & comme nous soupçonnions qu'il en avoit passé dans les intestins , nous cherchâmes à les évacuer par en-bas , avec les lavemens émolliens & légèrement laxatifs , qui firent rendre des portions de fruits très-remarquables. Les évacuations , nous ayant paru poussées à un point suffisant , nous prescrivîmes une boisson copieuse d'oxymel. Guidés par le conseil de M. Geoffroi , qui , dans sa *Matiere médicale* , avance que le vinaigre & le jus de limon paroissent être les vrais antidotes de ce poison , nous lui associâmes le petit-lait.

Les accidens se trouvant plus pressans dans le petit Courat qui étoit tombé dans l'affection comateuse , je lui prescrivis une mixture composée d'eau thériacale , de vinaigre des quatre voleurs , & du syrop d'œillet , étendus dans suffisante quantité d'eau distillée de fleurs de tilleul , dont on devoit lui donner une cuillerée , d'heure en heure ; & je lui fis appliquer , sur le creux de l'estomac , de la thériaque délaïée dans de fort vinaigre ; ces remedes procurèrent un effet si considérable , que le 30 au matin , je trouvai cet enfant assis sur son lit , & dans un état presque de convalescence. J'avois fait aussi appliquer le même topique au petit Truffenne & à la petite Margousia , recom-

mandant de continuer, dans le cours de la nuit, l'usage des lavemens & des boissons prescrites.

Je vis encore, le 30, des portions de fruits de belladonna dans les déjections procurées par les lavemens. La Margoufia se trouvoit néanmoins encore très-abbatue, ayant le poulx déprimé; & les yeux tournés convulsivement en haut; circonstance fâcheuse que je lui avois observé dès la veille au soir: comme elle avoit assez peu évacué, quoiqu'elle eût bien pris en tout une once & demie de syrop émétique, je présimai qu'il falloit y revenir, & je conseillai un grain de tartre émétique, faisant tenir un autre grain tout prêt, si celui-ci se trouvoit insuffisant; ce grain fit un effet assez considérable, pour n'être pas obligé de recourir au second; ensuite de quoi, je fis appliquer autour du front & des tempes, des compresses trempées dans le vinaigre des quatre voleurs, & à la plante des pieds, de la rhue fraîche, écrasée avec du sel & du vinaigre; & enfin je lui prescrivis la mixture cordiale du petit Courat, à qui elle fut aussi continuée de loin en loin.

Les alimens de ces petits malades, pendant le traitement, furent des laits de poule faits avec le petit-lait, du lait de beurre adouci avec du sucre brut & du beurre frais,

de très-légères panades au pain bis, avec du beurre, &c.

Nous n'avons encore presque rien dit de la fille âgée d'onze ans, parce qu'ayant vomé d'elle-même la plus grande quantité de ces fruits pernicioeux dès le soir du 28, elle n'avoit pas voulu se prêter aux précautions que l'on croyoit devoir prendre à son égard, & on ne l'en avoit guères pressée, parce qu'il ne s'étoit présenté aucun symptôme effrayant; seulement elle paroissoit prise d'un délire léger, s'agitant beaucoup, courant à l'étourdie de droite & de gauche, & ayant des mouvemens analogues aux mouvemens convulsifs de la danse de S. Vit. On étoit parvenu cependant à lui faire prendre, comme aux autres, le 29 au matin, du syrop émetique, qui avoit fait fort peu d'effet; elle parut plus docile le 30 au soir, & elle consentit à prendre un grain & demie de tartre stibié, qui l'évacua bien par le vomissement & par les selles; de façon que, le 31, nous trouvâmes tous les symptômes considérablement diminués & presque dissipés. Nous exhortâmes ses pere & mere de la tenir au régime des autres malades, & de l'engager à faire usage de leurs boissons médicamenteuses. Nous trouvâmes, ce même jour, les petits Truffenne & Courat dans une position favorable, quoique le pre-

mier fût plus abbatu que le second. La Margoufia se trouvoit aussi infiniment mieux ; de sorte que nous eûmes dès-lors des espérances fondées , que non-seulement aucun de ces enfans ne périroit , mais que tous seroient rétablis en peu de tems.

Le premier Août , nous trouvâmes que la Margoufia avoit le ventre assez élevé : ses parens nous dirent qu'elle l'avoit tel avant l'accident. Cependant nous insistâmes sur les lavemens d'eau mielée , & ils furent aussi continués à le Fèvre , à qui le ventre étoit resté gros , & qui avoit encore évacué ce matin , par le bas , des portions de fruits avec un ver vivant. Les trois autres enfans étoient aussi bien qu'on pouvoit l'espérer , l'appétit leur étoit revenu ; nous leur prescrivîmes à tous le régime laiteux , après les avoir évacué par un purgatif doux. Le seul le Fèvre resta encore trois ou quatre jours à la diète sévère , & aux boissons de petit-lait & d'oximel , à cause d'un peu de fièvre qui ne le quitoit point : les lavemens émolliens & laxatifs lui furent continués. Enfin ils se trouverent tous rétablis en peu de jours.

Personne ne doute que la *bella-dona* ne soit un poison dans toutes ses parties , dans ses feuilles , dans sa racine & dans ses fruits. L'emploi , que plusieurs praticiens ont fait de ses feuilles , depuis que M. de Lamber-

gen, professeur en médecine à Groningue, a découvert en elles la vertu d'opérer la guérison du cancer (a), prouve évidemment qu'elles sont vénéneuses : l'infusion théiforme d'une dose très-modique de ces feuilles séchées, par exemple, de deux à quatre grains dans quatre à cinq onces d'eau, cause des éblouissémens, des vertiges, des nausées, & même des vomissemens, comme nous l'avons observé dans quelques personnes auxquelles nous en avons prescrit l'usage; excite la soif, laisse dans la bouche beaucoup de sécheresse, & produit, dans le gosier, de l'ardeur & un sentiment de constriction, qui met obstacle à la déglutition. En un mot, elle fait tomber dans un état d'yvresse, trouble & suspend même, pour quelques heures, l'exercice des sens (b). Une dose plus considérable pourroit donc causer de grands ravages, & même donner la mort.

Quant aux fruits de cette plante, tous

(a) Journal de médecine, tom. vj, pag. 187.

(b) Le Dictionnaire de médecine, (au mot *Bella-dona*) rapporte qu'un fermier, sa femme, son beau-pere & ses enfans furent privés de leurs sens, pendant quelque tems, pour avoir mangé des herbes cuites avec du lard, parmi lesquelles il s'étoit trouvé des jeunes tiges de *bella-dona*. Un chien, qui avoit bu de l'eau dans laquelle on les avoit fait cuire, fut attaqué de la même maladie.

les botanistes avancent, après Galien & Dioscoride, qu'ils dérangent la tête, troublent l'esprit, & font tomber dans l'yvresse, dans l'assoupissement & dans le délire absolu, & qu'ils sont principalement nuisibles aux enfans; un petit nombre de baies suffit pour produire ces symptômes (a). Une mort prompte est souvent le partage de ceux qui ont l'imprudence d'en manger une certaine quantité (b).

M. Geoffroi rapporte dans sa *Matière médicale* une observation de Simon Paulli, concernant des petites filles de cinq à sept ans, empoisonnées par ce fruit, & dont une avoit succombé, & les autres n'avoient réchappé qu'avec beaucoup de peine, par le secours de quelques alexipharmques (c). De Lobel cite aussi l'exemple de quelques enfans Anglois, qui, étant à une promenade de campagne, essayèrent d'étancher leur soif avec le même fruit dont ils rencontrèrent des tiges dans leur chemin: ils payerent bien cher leur imprudence qui fut suivie

(a) *Solanum istud soporiferum est, mentem conturbat, insaniam facit, si pauciores baccae sumantur. Dod. Purgant. &c. pag. 361. Si autem plus duodecim corymbis hauseris, dementiam furiamve adsciscet.* Fusch. pag. 692.

(b) *Præsens nex esu hujus cerasæ. Lob. Advers. pag. 103. Etiam opio velocius ad mortem.* Lob. Obs. pag. 134.

(c) *Mater. med. tom. iij, pag. 165.*

d'une léthargie mortelle. Le même botaniste ajoûte que pareil malheur étoit arrivé à des enfans de la ville d'Anvers (a). Jean Bauhin fait aussi mention de deux enfans morts pour avoir mangé de ce fruit (b). Le trait d'histoire que ce dernier rapporte d'après Buchanan, prouveroit que le fruit de la *belladana* est également pernicieux pour les adultes comme pour les enfans. L'on dit que les Ecoffois firent périr toute une armée de Danois qui leur faisoient la guerre, en mêlant dans le vin & la bierre, destinés pour ceux-ci, du suc de ce fruit (c).

Une très-petite quantité de ces fruits pernicieux a suffi pour donner la mort à quelques personnes. Bodæus, cité par M. Geoffroi, dit que deux enfans étant entrés dans le jardin de botanique de Leyde, & en ayant mangé deux ou trois baies, l'un en étoit mort le lendemain, & l'autre avoit été en grand danger de la vie (d).

L'on voit, par ces diverses observations, de quelle importance il est d'administrer de

(a) *Advers.* pag. 103.

(b) *Hist. Plantar.* tom. iij, pag. 261.

(c) Buchananus, *lib. 7 suæ Historiæ Scotinæ*, exponit quo pacto hujus solani succo vina & cerevisiam Scoti infecerint, unde Danos hostes suos ita dementârunt; & in profundum somnum induxerunt, ut eorum ducem Senonem cum toto exercitu deluerint. *Ibid.* tom. iij, pag. 612.

(d) *Mater. med.* pag. 165, tom. iij.

prompts secours aux personnes qui ont eu le malheur de manger de ce fruit. Mais, comme ce sont ordinairement des enfans, soit crainte, soit défaut de raison, il arrive souvent qu'on n'en tire point les aveux qui peuvent conduire à la connoissance du fait ; ce n'est guères que le hazard ou le développement des symptomes, portés à un certain point, qui la donnent au médecin ; de façon qu'il lui est souvent difficile d'arrêter les suites de la maladie, lors même qu'il est instruit de la cause.

Dans la classe des végétaux, qui sont des poisons, il y en a dont les qualités vénéneuses consistent dans une âcreté corrosive, & plus ou moins développée, qui agit immédiatement & promptement sur le tissu des organes sur lesquels ils sont appliqués, ou dans lesquels ils sont reçus, & qui y produit une inflammation très-vive, l'érosion, la gangrene, le sphacele, en un mot leur destruction : tels sont l'aconit, la renoncule âcre, le colchique, les hellébores, &c.

D'autres poisons végétaux ont une façon d'agir moins âpre & plus insidieuse, mais qui n'est pas moins destructive. Reçus dans l'estomac, ils portent immédiatement le trouble dans le cerveau & dans ses productions, en conséquence du rapport singulier qu'il y a entre ces deux viscères, & étei-

gnent le mouvement & le sentiment dans toute l'œconomie animale. De-là les vertiges, les éblouissemens, le vomissement, les convulsions, le *coma*, l'apoplexie, la mort. Dans ce genre de poisons végétaux sont la grande ciguë de terre, la ciguë d'eau, la jusquiame, l'*œnanté*, la *bella-dona*, &c.

Quelque différentes que soient les impressions de ces deux genres de poisons sur l'œconomie animale, leurs effets néanmoins dépendent d'un principe de même nature, qui est plus ou moins irritant (a). Celui des végétaux du second genre se trouve, en quelque façon, empâté d'un suc glutineux qui bride plus ou moins son activité ; mais ce suc n'est point un frein suffisant à sa vertu destructive, comme nombre d'observations le prouvent. Je me contenterai d'en citer une décisive pour la plante dont il est ici question. Quelques enfans d'un village des environs de Paris, ayant mangé des fruits de *bella-dona*, eurent, peu après, des convulsions & de violens battemens de cœur avec une forte fièvre, & tombèrent tout

(a) *Sic luculenter indè apparet vegetabilia virulenta, quantumvis inter se virtutibus differant, eâdem operatione lethum intentare; imò & ab exitialibus mineralibus vix nisi gradu discrepare.* MEAD, Examen venenorum, mechan. Tentamen iv, pag. 132, edit. Parisiensis.

de suite dans le délire : un petit garçon de quatre ans mourut le lendemain : on lui trouva trois plaies dans l'estomac , avec des fruits écrasés , & des pépins enfermés dans les plaies (a).

Il y a peu d'exemples , à la vérité , de si prompts & si terribles effets de ce poison ; mais il en résulte du moins , que la *bella-dona* peut faire , en très-peu de tems , des impressions funestes sur le tissu délicat & sensible des organes des enfans du premier âge.

Mais quelque rapport qu'ait cette plante , par son principe destructeur , avec les poisons végétaux les plus actifs , il n'en est pas moins vrai que ses effets sensibles , ou ses impressions sur l'économie animale , diffèrent beaucoup de ceux des poisons de la première classe : les indications curatives doivent donc être aussi différentes. Les effets de la *bella-dona* & des plantes de ce genre étant plus sourds & plus lents , elles n'affectent point d'abord les premières voies au point d'y causer des irritations vives & assez considérables pour s'opposer à l'emploi des moyens les plus efficaces & les plus propres à les en débarrasser promptement , à sçavoir les émétiques. : ils sont même indiqués par la nature des sympto-

(a) Histoire de l'Académie royale des sciences , année 1703.

mes que produit la présence du délétère ; l'abbatement, l'affoupissement, le pouls déprimé, &c. qui sont les effets de l'engourdissement de tout le système nerveux : plus ces symptômes sont graves & pressans, & plus ils doivent engager à recourir aux émétiques les plus vigoureux, même à l'égard des enfans. Le bon effet, qui s'est ensuivi de l'emploi du syrop émétique & du tartre stibié dans les sujets de notre observation, est une preuve convaincante que ce moyen est un des principaux & des premiers qui doivent être mis en usage, quand même la maladie ne seroit pas dans son commencement. Nous avons la preuve de cette dernière circonstance dans deux des enfans en question, auxquels on a réitéré, avec beaucoup de succès, l'usage de l'émétique, au troisième jour (a).

Comme il est à présumer qu'une partie des fruits venimeux reçus dans l'estomac, a passé dans les intestins, sur-tout lorsqu'il s'est écoulé un certain intervalle de tems, depuis qu'on en a mangé, l'on doit travail-

(a) On ne pourroit pas cependant employer les émétiques violens dans des sujets en qui on observeroit des indices que le poison auroit produit des effets pareils à ceux que nous avons rapporté avoir été observés dans le cadavre de l'enfant qui fait le sujet de l'observation des Mémoires de l'Académie royale des sciences, année 1703.

ler à en délivrer promptement les intestins : les émétiques , après avoir fait leur opération par le vomissement , peuvent contribuer aussi aux évacuations par les selles ; mais ce dernier effet de l'émétique , incertain dans le cas présent , doit être secondé par des lavemens émolliens & laxatifs.

Après avoir procuré , par le vomissement & par les selles , l'évacuation de toutes les parties sensibles du poison , il reste encore une indication intéressante à remplir. Elle consiste à détruire les impressions qu'il a faites sur les solides , & principalement sur le genre nerveux ; impressions plus ou moins fâcheuses , d'un côté , selon la durée du tems qu'il a résidé dans l'estomac , & de l'autre , selon le plus ou le moins de sensibilité & d'irritabilité de la part des fibres nerveuses. Que s'il a séjourné peu de tems dans l'estomac , on doit présumer qu'il n'a pu produire d'altération considérable dans le tissu de ce viscère , ni entraîner de dérangement sensible dans ceux qui sympathisent spécialement avec celui-ci : dans ce cas , toutes les portions du poison ayant été évacuées par le vomissement & par les selles , il ne reste plus rien à faire (a) : alors la nature

(a) On lit dans le Journal de médecine une observation concernant deux petites filles qui , ayant mangé des fruits de *bella-dona* , furent guéries à fond , par une seule prise d'émétique en lavage ;

rentre d'elle-même dans l'intégrité de toutes ses fonctions. Mais les symptômes, tels que nous les avons décrits, persistant, après un emploi suffisant des émétiques & des laxatifs, sont des preuves non équivoques des impressions fâcheuses qu'a laissées le délétère, & dans les premières voies, & dans les viscères qui sympathisent spécialement avec l'estomac, & dans tout le genre nerveux. Ces impressions ne peuvent être effacées que par le moyen des remèdes reconnus spécifiques pour le poison qui les a produites. Il faut pourtant se défier de l'efficacité de la plupart de ceux que les auteurs nous ont donnés pour tels : on ne doit compter que sur les spécifiques dont les vertus sont constatées par un certain nombre d'expériences ou d'observations non suspectes.

Il paroît vérifié que les acides végétaux sont l'antidote du poison de la *bella-dona* & des plantes vénéneuses de la même classe ; & tout concourt à donner la préférence au vinaigre. En effet, on conçoit que l'acide favonneux du vinaigre doit être propre à envelopper & à dompter l'âcre irritant renfermé dans de pareilles plantes, & par con-

mais on ajoûte qu'elles n'en avoient avalé que quelques baies qu'elles n'avoient pas même mâchées : elles ne pouvoient donc pas avoir fait de grandes impressions sur le tissu des premières voies. *Tom. xj, pag. 119.*

féquent , à arrêter le progrès des impressions qu'il a pu faire sur le genre nerveux : de plus, on conçoit comment le vinaigre , par sa qualité cordiale & anti-septique , peut relever le ton abbatu ou engourdi des solides ; & enfin il est constaté par des expériences suffisantes , que le vinaigre produit ces effets salutaires dans les empoisonnemens de cette nature. Entr'autres observations confirmatives de cette vérité , il nous suffira d'en rapporter une d'après M. Geoffroy (a).

Des domestiques d'un cardinal ayant fait infuser , pendant une nuit , de la *bella-dona* dans du vin de Malvoisie , pour en apprendre les effets , ils en firent boire à un frere quêteur d'un ordre mendiant, qui tomba tout de suite dans le délire , faisant des gesticulations & des contorsions de toute espee , que suivirent bientôt la démence absolue & l'espee de stupeur qui accompagne l'yvresse la plus forte. Un médecin appelé , ayant soupçonné la vraie source du mal , guérit sur le champ le malade , en lui faisant avaler un verre de vinaigre (b).

Au reste , cette vertu spécifique du vinaigre , à l'égard de la *bella-dona* , est bien con-

(a) *Mat. med.* tom. iii , pag.

(b) *Friccius* reconnoît le vinaigre pour le véritable antidote de la *bella-dona* , dans son *Traité des Vertus médicinales des divers poisons*. Journ. de Méd. tom. xix , pag. 37 & 38.

firmée par le succès qu'il a eu dans l'emploi que nous en avons fait, tant intérieurement qu'extérieurement; dans le traitement de nos petits empoisonnés. Nous n'avons pas cru cependant devoir compter assez sur la vertu cordiale, à l'égard de deux ou trois de ces enfans, en qui les symptômes se trouvoient portés au point que l'œconomie animale étoit tombée dans un état d'abbatement & d'engourdissement à tout faire craindre; & nous lui avons associé, d'après le conseil des meilleurs auteurs, des remèdes cordiaux & nervins, persuadés que ce cas extrême exigeoit le concours simultané des divers moyens reconnus les plus propres à ranimer puissamment les fonctions vitales. Enfin la diète lactée, comme tempérante, analeptique & refocillante, a achevé heureusement la cure, en dissipant les reliquats de l'éretisme général des solides.

Les symptômes effrayans, que produit la *bella-dona* prise intérieurement, n'ont pas empêché d'employer cette plante, comme remède, dans quelques maladies rebelles. La pratique d'avoir recours à des poisons très-décidés pour dompter des maladies, à l'égard desquelles d'autres remèdes sont impuissans, n'est point nouvelle: elle n'a été que remise en usage d'après les anciens médecins qui, dans de semblables maladies, employoient la ciguë, la jusquiame, l'aco-

SUR CINQ ENFANS EMPOISONNÉS. 33^e
 nit, &c. (a). Pour nous renfermer, à cet égard, dans ce qui peut concerner notre végétal vénéneux, nous devons croire, sur le témoignage de quelques botanistes célèbres, que les anciens médecins se servoient du fruit du *solanum maniacum* ou *lethale* dans l'hydropisie : ils en désignent même la dose (b) ; cela étant, ne pourroit-on pas en rendre l'usage aussi efficace & moins suspect, en lui donnant un correctif ? Et le vinaigre ne devroit-il pas, sans contredit, être réputé son meilleur correctif, puisqu'il est prouvé tel & par notre observation, & par plusieurs autres de cette nature ? On pourroit, avec le suc de ce fruit, former un oxymel, *ad instar* de l'oxymel colchique, dont il est à présumer, par analogie, que les effets seroient les mêmes ; & peut-être même celui que nous proposons, seroit-il moins dangereux ou moins irritant que l'autre, attendu que les parties vénéneuses du *solanum* sont d'une nature moins active ou moins développée que celles du bulbe-col-

(a) Journal de Méd. tom. xix, pag. 32.

(b) Fuchsius dit, d'après Galien & Dioscoride : *Corymbi ejus ferè duodecim hydropicis dantur ; plures autem potiùs effasim faciunt. . .* pag. 692. *Corymbi duodecim hydropicis dantur.* Lob. Obs. pag. 134.

Ce fruit a aussi été préconisé par les anciens, contre l'hydrophobie, la dysenterie, &c. *Journal de Méd.* tom. xix, pag. 37.

chique ? Il seroit à souhaiter que quelque médecin éclairé & prudent voulût être l'émule du célèbre M. Storck dans l'épreuve que nous proposons.

OBSERVATIONS

Sur quelques Hémorragies & particulièrement sur un Poil qui a pris naissance dans le globe de l'œil gauche, & qu'on est obligé d'arracher plusieurs fois l'année (a); par M. MASARS DE CAZELES, docteur en l'université de médecine de Montpellier, de l'académie des sciences & belles lettres de Béziers, médecin à Bédarrieux en Languedoc.

Si le sommeil des historiens de la nature n'est pas toujours moins fertile en songes que celui des historiens des hommes, il n'en est pas moins vrai que ce qui passe quelquefois pour chimérique & pour fabuleux, ne l'est souvent qu'aux yeux de l'inconséquent Pyrrhonisme ou de l'aveugle prévention.

Le poil, sur lequel je viens d'être consulté, est une de ces singularités dont on

(a) Ces observations ont été lues, dans la séance publique de l'Académie des sciences & belles-lettres de Béziers, le 18 Novembre 1765.

peut tirer avantage, pour ne pas se rendre incrédule mal-à-propos.

Mon ordonnance me tiendra lieu de mémoire : quand j'écrirois, sous une autre forme, les ornemens dont la vérité seroit pour lors susceptible, bien loin d'ajouter à l'exactitude, ne serviroient peut-être qu'à la masquer.

Quant aux hémorragies, je me contenterai de rapporter succinctement les faits.

Le malade, âgé de trente-deux ans, porte, depuis sa naissance, à la partie moyenne latérale gauche de l'œil du même côté, une petite tumeur blanche, indolente, quelquefois parsemée de filets rouges, douloureux, ronde, élevée à-peu-près d'une ligne & demie, en forme de cône tronqué, dont l'aire est un peu plus grande que celle d'une grosse lentille, & s'étend sur une portion de la cornée transparente, mais dont le pôle se trouve, une ligne en-deçà, entre la cornée transparente & la sclarotique ; en sorte que, sans gêner sensiblement la vision, elle forme comme un disque opaque sur cette portion de la cornée transparente, dans l'arc de cercle qu'elle y parcourt.

Cette tumeur a pu en imposer long-tems sur le choix de la classe dans laquelle elle devoit être rangée ; mais l'énigme dut être bientôt expliquée, lorsque le consultant parvenu à sa quatorzième année, & le menton

commençant à se couvrir de poil, on vit éclore, en même tems, dans le centre de la tumeur, une espece de corps piliforme qui acquéroit tous les jours de l'accroissement; qui s'étendit insensiblement, de droite à gauche, au-delà des limites de la tumeur sur laquelle il rempoit, & qui parvint enfin à serpenter sur toute la cornée transparente, où les irritations qu'il produisit, & les lésions qu'il causoit dans l'exercice de la vision, déterminèrent à l'arracher, & firent juger, par le tact & par les yeux, que cette production étrangere n'étoit autre chose qu'un poil expatrié qui, par sa rudesse, sembloit tenir de la nature du crin.

On eut bien moins de doute, à cet égard, lorsqu'au bout de quelques jours, il s'éleva du milieu de la tumeur, un poil semblable qui joua le rôle du poil aîné dans toutes les circonstances de sa marche & de ses effets, jusqu'à ce qu'on fût également réduit à la nécessité de l'arracher.

Cette scène fatigante ayant été renouvelée, depuis dix-huit ans, tantôt deux & tantôt une fois tous les deux mois, & y ayant eu du tems où il est sorti deux poils à la fois de la tumeur, il est évident que cette tumeur n'est autre chose qu'un de ces bulbes ou capsules glanduleuses & membraneuses, entourés de graisse, où sont renfermées les semences des poils, & que, par

une erreur de l'ordre qui préside aux mouvemens & aux arrangemens divers des parties élémentaires qui constituent les différens organes, cette capsule s'est formée, & a été rendue féconde dans un sol qui ne lui étoit pas destiné.

Quant aux phénomènes qui l'accompagnent, les filets rouges, douloureux, dont elle est quelquefois parsemée, & sur-tout après l'évulsion des poils, sont les suites de l'engorgement des vaisseaux sanguins qui rempent sur sa surface, & qui se froncent irrégulièrement, à l'occasion des tiraillemens qu'ils ont éprouvés pour lors; ce qui oblige le sang à y séjourner; ou quand, par quelque autre cause, les nerfs, qui s'y distribuent, viennent à se crisper, & y déterminent comme des especes d'étranglemens, d'où s'ensuivent des stases du fluide qui y circule; ou lorsque le sang, ayant acquis plus de volume ou d'épaississement, gonfle & distend ces vaisseaux superficiels, naturellement foibles & délicats.

C'est de la nature & de la quantité de la liqueur nutritive qui se filtre dans la capsule, qu'on peut déduire pourquoi il n'en est sorti, le plus souvent, qu'un poil; qu'elle a donné quelquefois le jour à deux jumeaux, & le plus ou le moins de célérité avec laquelle ces poils ont parcouru le terme de leur développement.

Ils ont toujours dû aller de gauche à droite, & être couchés sur la tumeur, par une raison de mécanique, prise des mouvemens de l'œil, & de celui des paupières qui ne leur permet point de direction différente.

Cette maladie ne paroît guères susceptible de cure radicale : le fer, les caustiques & le feu qui sont les seuls agens connus, jusqu'à ce jour, pour détruire sûrement les racines des poils, seroient ici d'un usage d'autant plus dangereux, que l'œil est doué d'un sentiment très-exquis, & que la perte de cet organe, & des maux peut-être encore plus considérables, pourroient être le produit des manœuvres qu'on pratiqueroit, pour le débarrasser d'un mal dont il ne souffre que par intervalles.

La prudence veut donc qu'on ait recours à des moyens moins suspects, & que, s'ils sont insuffisans, on se borne à remplir les indications palliatives.

C'est pourquoi j'estime qu'on doit s'attacher, 1^o à calmer & à prévenir les irritations que le poil a coutume de produire, lorsqu'il est parvenu à un certain degré d'accroissement ; 2^o à en faire l'évulsion avec plus de ménagement qu'on n'en a employé jusqu'aujourd'hui ; 3^o enfin à tenter d'en étouffer le germe, observant de n'employer, à cet effet, que des remèdes dont on n'ait point à redouter les suites.

Dans

Dans toutes ces vues , je serois d'avis , lorsque le poil commenceroit à être incommode , qu'on lavât plusieurs fois l'œil malade , avec la décoction de fleurs de mauve ou de nymphæa , ou simplement avec de l'eau tiède , & qu'après avoir ainsi émuouffé , pendant quelques jours , la sensibilité de l'œil & de la capsule , on arrachât le poil de la maniere qui suit.

Ayant fait asseoir le malade sur un siège pliant , & ayant renversé sa tête sur la poitrine d'un aide-chirurgien qui , par le moyen de ses mains , tiendra la tête fixe & l'œil ouvert , le chirurgien prendra de la gauche une petite spatule d'argent , de fer ou de bois , extrêmement mince , de la grandeur de la tumeur , & percée au milieu d'un petit trou , à travers lequel il fera passer le poil ; il le saisira ensuite de la main droite , avec des pincés mouffes , aussi près de son origine qu'il le pourra , & le tirera à lui , ayant soin de contenir l'œil avec la spatule , & de l'empêcher d'être entraîné ; ensorte que , par le concours de ces mouvemens opposés , qu'on peut comparer à ceux d'extension & de contre-extension , l'opération soit faite avec le plus de vitesse , le moins de tiraillement & de secousse possibles.

Cela fait , on laissera tomber une goutte d'esprit de vin sur l'insertion du poil , où

elle sera dirigée par le moyen du trou de la spatule qu'on aura laissée jusques-là immobile sur la tumeur. Bientôt après, on ôtera la spatule, & on lavera l'œil avec la liqueur végétominérale tiède de M. Goulard, ou avec l'eau de plantain dans laquelle on aura jetté quelques gouttes de liqueur de Saturne, réitérant ces lotions matin & soir, & même couvrant l'œil d'une compresse trempée dans ces collyres, jusqu'à ce que les impressions de rougeur & de douleur, qui sont les suites ordinaires de l'opération, & que l'esprit-de-vin peut rendre, dans le moment, plus fongueuses, soient entièrement dissipées.

Si on ne tiroit aucun avantage de l'esprit-de-vin, on pourroit faire un essai de l'esprit-de-sel dulcifié, appliqué avec les mêmes précautions : voici du moins ce que j'ai lu sur les effets de ce topique, dans une Dissertation soutenue, à l'université de Montpellier, le mois de Novembre 1763, sous la présidence du célèbre M. De Sauvages. Spiritus salis dulcis cum cartâ emporeticâ cautè applicatus, hirsutiem tollit, & crines stirpat, auctore Rosenio.

Délibéré, à Bédarriex, le 29 Octobre 1765.

A peine eus-je remis cette ordonnance, que le malade, qui semble réservé pour les choses extraordinaires, me dit qu'étant faisi

D'un mal de tête affreux, il y a environ quinze jours, il en fut, presque à l'instant, délivré par une hémorragie spontanée de la partie moyenne inférieure du front; qu'ayant perdu à-peu-près ce qu'il faut de sang pour remplir une coque d'œuf, l'hémorragie s'arrêta, & qu'on n'aperçut aucun vestige de l'endroit d'où le sang s'étoit échappé. Deux témoins oculaires me confirmèrent le fait.

Ce mal de tête étoit-il produit d'une pléthore locale ? & ne peut-on pas conclure de l'hémorragie, qui l'a dissipée, que la saignée du front, pratiquée avec succès par les anciens, est un remède trop négligé par les modernes ?

Quoi qu'il en soit de la vraisemblance de cette opinion, les hémorragies produites par diapédese ou par la déviation du sang dans des couloirs qui lui sont étrangers, indépendamment de la suppression d'autres évacuations, telles que lochies, flux hémorrhoidal, &c. qui les déterminent presque toujours, sont des phénomènes que j'ai eu assez souvent occasion de voir dans ma pratique.

Je me rappelle, à ce sujet, que le fils d'un de mes voisins, âgé de huit ans, vif, pétulant, volontaire, & d'une constitution délicate, fut attaqué, il y a plusieurs années, à la suite d'une peur qu'on lui fit,

d'une fièvre exanthématique, avec un pouls petit, fréquent & convulsif. L'indocilité de l'enfant n'ayant pas permis de pratiquer aucun remède, il survint, quelques jours après, une hémorragie très-considérable du nez, de la bouche & des yeux. Cet effrayant symptôme, qui ne se ralentissoit, de loin en loin, que pour quelques momens très-courts, redoubloit, pour peu qu'on croisât les caprices du malade, ou qu'il se livrât à quelque mouvement de colere ou d'impatience, & se termina, au bout de vingt-quatre heures, par deux dépôts sanguins aux lombes, un autre sur l'épygastre, & par une ophthalmie si opiniâtre, qu'elle a duré pendant sept ans, malgré la fonte des dépôts, les suppurations qui s'y établirent, & qui se soutinrent pendant presque tout ce tems-là. Ce jeune homme jouit actuellement d'une assez bonne santé; il fait valoir le métier de tisserand de draps; & il ne lui reste, de tous ses maux passés, que quelques nubécules & beaucoup de sensibilité aux yeux : le sang, qu'ils versent, paroît ruisseler des grands *canthus*.

Quelques années après, une demoiselle, qui touchoit à son dernier degré de phthisie, en s'attendrissant sur le sort d'une sœur infirme qu'elle recommandoit à mes soins, laissa tomber quelques larmes. Ce fut d'a-

bord des larmes rouillées, bientôt après, des véritables larmes de sang dont le linge étoit rougi : il lui en échappa, par intervalles, de semblables, pendant deux jours, à la vue & au grand étonnement de sa garde & de ses amies. L'avant-veille de cet accident, elle avoit eu un saignement de nez que j'avois eu toutes les peines du monde à arrêter.

Il y a trois ans qu'un Monsieur robuste & bien constitué fut saisi, aux bains de Lamalou, d'une hémorragie au milieu de la joue, sans qu'aucune cause externe y eût donné lieu. Cet événement se passa en présence de plus de vingt spectateurs qui furent tous d'une surprise extrême : un peu de toile d'araignée, qu'on appliqua sur l'endroit d'où s'échappoit le sang, en arrêta peu-à-peu l'effusion : une heure après, la toile d'araignée étant tombée, on ne reconnut, à aucune marque, le lieu d'où ce fluide jaillissoit.

Je fus consulté, dans le même tems, pour une hémorragie de la lèvre inférieure, à laquelle un Monsieur de Saint-Gignieis, est sujet annuellement, au commencement de l'été : elle se renouvelle plusieurs fois dans le jour, & se soutient ainsi quelquefois pendant un mois ; mais il n'en éprouve d'autre incommodité que de salir plusieurs

342 OBS. SUR QUELQ. HÉMORRAGIES:

mouchoirs, pour s'essuyer : du reste, ses fonctions se font avec la même liberté qu'elles se faisoient antérieurement ; & il n'en est, dans les suites, que plus frais & plus dispos. Je n'ordonnai, pour tout remède, que quelques tempérans & un régime méthodique.

J'ai actuellement un malade attaqué d'une affection cérébrale qui, après avoir pris, pendant quelque tems, du foie de loup en poudre, rendoit, plusieurs fois dans le jour, sans douleur & sans cuisson, par l'urèthre, plusieurs gouttes de sang. Il cessa d'être sujet à cette incommodité, en discontinuant l'usage du foie de loup.

Quelque stériles que paroissent ces observations, dont le vain charme du merveilleux semble faire tout le mérite, c'est moins pour occuper une frivole curiosité, que je les rends publiques, que parce qu'elles peuvent nous conduire à des réflexions propres à étendre nos connoissances. Mais, quand il n'en seroit pas ainsi, tout ce qui a trait aux malheurs de l'humanité, doit être, pour le vrai philosophe & pour le médecin, un sujet d'intérêt & de méditation.

.....

.....

OBSERVATIONS

*Sur la Dissolution de Mercure dans l'alkali animalisé par M.***, communiquée à M. DE MACHY..... Par M. SPIELMANN, professeur de chymie, à Strasbourg.*

On trouve, dans les nos xiiij & xiv de la *Gazette salutaire pour les 22 Mars & 4 Avril 1765*, des remarques de M. Bucholtz, médecin de Weymar, sur les méthodes que MM. Margraf & Weissmann ont proposées, pour redissoudre le mercure déjà dissous dans un acide, & précipité, soit dans un alkali fixe ou volatil, soit dans la lessive d'un alkali fixe, calciné avec du sang. M. Bucholtz imagine que M. Margraf n'a pas communiqué exactement le procédé qu'il a suivi, pour faire cette dissolution, & que M. Weissmann l'a copié, sans répéter ses expériences.

Je suis fort éloigné de me charger de la défense de M. Margraf; je sçais que ce célèbre chymiste est plus en état que personne de défendre ses sentimens; mais je crois devoir faire part au public de quelques expériences que j'ai faites sur cette matiere. Lorsque je lus, pour la premiere fois, le

Mémoire de M. Margraf sur la dissolution de l'or, de l'argent & du mercure précipités de leurs menstrues, soit dans l'alkali fixe ou volatil, soit dans la lessive d'un alkali calciné avec le sang de bœuf, le phénomène me parut si peu étonnant, que je ne le regardai que comme un avertissement d'être exact, en faisant ces précipitations, & de n'employer ni trop ni trop peu d'alkali; car, en ne saturant pas assez la dissolution, on s'expose à perdre une partie du métal qui reste dans la liqueur qui surnage le précipité : au contraire, en mettant un excès d'alkali, on redissout une portion du précipité qu'on perd également. Pour peu qu'on se soit exercé à la chymie ou à la pharmacie avec jugement, on a eu lieu de s'appercevoir que les parties acides & salines, tant des menstrues que des précipitans, s'attachent si intimement à la matière en dissolution, que, lorsqu'on veut les en séparer par l'édulcoration, on est exposé à dissoudre, en même tems, beaucoup du précipité : l'antimoine diaphorétique, l'or fulminant, le mercure précipité, &, comme M. Bucholtz le dit lui-même, le soufre doré d'antimoine le prouvent journellement.

L'Ecrit de M. Weissmann ne m'est connu que par la notice qu'on en trouve dans la *Gazette salulaire* du 23 Août 1764 : ainsi

je me contenterai de rapporter ce que des expériences réitérées m'ont appris de l'exactitude du procédé de M. Margraf, pour la dissolution du mercure, après que j'aurai fait observer que ce chymiste a supposé, sans doute, que celui qui entreprendroit de répéter ses expériences, seroit instruit des premiers principes de la chymie, & n'ignoreroit pas que les *sels n'agissent que lorsqu'ils sont dissous*, & que, par conséquent, il est nécessaire d'étendre les dissolutions, lorsqu'on veut les précipiter : c'est justement ce à quoi M. Bucholtz paroît avoir manqué ; ce qui nous fait connoître la cause de son peu de succès, supposé même que la lessive d'alkali animalisé, qu'il a employée, eût été bien préparée.

Voici la maniere dont je m'y suis pris.

Je fis dissoudre demi-once de mercure dans une suffisante quantité d'eau forte ; j'étendis la dissolution avec deux onces d'eau distillée, & j'y versai peu-à-peu de la dissolution d'alkali calciné avec le sang, ou d'alkali animalisé, jusqu'à ce que j'eusse attrapé le point de la saturation ; j'y ajoutai alors une demi-once de cette même dissolution alkaline, & j'étendis le tout avec une once & demie d'eau distillée ; je remuai bien le mélange, & je plaçai le vaisseau qui le contenoit, auprès d'une fenêtre, dans une chambre tempérée. Je ne tardai

pas d'appercevoir de petites bulles d'air qui s'en élevoient ; ce qui me déterminâ à exposer mon vaisseau aux rayons du soleil : je l'y laissai jusqu'à ce que je n'apperçusse plus de bulles , & que la liqueur commençât à s'éclaircir à la surface ; elle me parut d'un très-beau jaune. Je filtrai la dissolution pour en séparer ce qui restoit du précipité , & je la laissai , auprès de la fenêtre , dans un vase de crystal que je ne couvris que d'une gaze. Peu-à-peu j'apperçus à la surface de la liqueur une crème couleur de perles , que j'enlevai avec la barbe d'une plume , dès qu'elle me parut assez forte ; je la séchai , & je trouvai que c'étoit une espèce de *sperma mercurii* ; car si-tôt que je l'eus mis sur une plaque de fer placée sur des charbons , il s'en éleva une vapeur qui s'attacha à une petite plaque d'or que j'avois suspendue au-dessus , & la blanchit. Je trouvai , outre cela , aux côtés & au fond du vase , des crystaux transparens , d'une forme rhomboïdale & quarrée , que je ramassai soigneusement ; ils pesoient un gros & demi. Je mis ces crystaux dans un petit creuset que je recouvris d'un autre creuset renversé , dont le fonds étoit percé d'un petit trou : je plaçai le tout sur un petit feu de charbon , après avoir ajusté au trou du creuset supérieur un tuyau pour pouvoir retenir le mercure ; mais à peine mes crystaux sentirent-ils le feu , qu'ils

décrépitèrent, avec d'autant plus de bruit que le feu augmentoît davantage, & blanchirent : les ayant examinés soigneusement, ils me parurent n'être qu'une sélénite. Je n'examinerai point ici, comment elle a pu être formée ; je ne dois pas cacher cependant que le sel employé pour cette lessive, avoit été calciné plus d'un an auparavant, & que mes expériences répétées avec un sel nouvellement préparé, m'ont présenté les mêmes phénomènes, à ces cristaux sélénitiques près. Ayant évaporé dans la suite la liqueur qui furnageoit ces cristaux, elle me donna de petites masses en partie blanches, en partie couleur de perle, qui avoient l'apparence de cristaux, mais qui n'en avoient point la solidité ; elles étoient visqueuses au toucher, sur-tout pendant qu'elles étoient encore humides ; elles s'attachoient à l'or & le blanchissoient, sans qu'il fût nécessaire d'employer pour cela une grande chaleur. Mêlées avec une huile exprimée, elles formerent une espece de savon, à une chaleur assez modérée ; enfin les rayons du soleil les noircirent. En un mot, c'étoit une véritable dissolution de mercure dans la lessive d'un alkali calciné avec le sang ; d'où je crois pouvoir conclure que, si M. Bucholtz n'a pas réussi à répéter les expériences de M. Margraf, ce n'est pas que celui-ci n'ait communiqué fidé-

lement son procédé , ni qu'il en ait tu quelque circonstance essentielle : il ne doit s'en prendre qu'à lui-même.

L'omission des plus legeres circonstances suffit souvent pour empêcher le succès d'une expérience ; je crois devoir rapporter à ce sujet un fait qui m'est arrivé à moi-même. M. Meyer , célèbre apothicaire d'Osnabrug , parle dans son *Essai sur la Chaux* , ouvrage qui mérite bien d'être lu , d'un mercure précipité bleu : voici le procédé qu'il donne pour le faire , page 304 de cet ouvrage. « Ayant versé sur une once de » bleu de Prusse huit onces d'esprit de sel » ammoniac , il perdit sa couleur ; & la liqueur » devint jaunâtre. Je filtrai cette liqueur & » je la distillai pour en séparer l'alkali volatil ; lorsque j'en eus retiré la moitié , j'examinai le résidu ; je trouvai une liqueur » jaunâtre , sans odeur volatile , ni goût alkalin , qui étoit cependant un peu saline , » & qui précipitoit la dissolution de fer dans » un acide en une belle fécule bleue : le fer » n'étoit pas le seul métal que cette liqueur » précipitât de cette couleur ; j'obtins des » précipités semblables avec les dissolutions d'or & de mercure : pour l'argent , » elle le précipita sous la forme d'une poudre grise , comme la tuthie , &c. Voilà enfin , » ajoute-t-il , le mercure précipité bleu que » nous manquoit encore.

Lorsque j'eus lu cet ouvrage, je résolus de répéter l'expérience : j'obtins sans peine un précipité bleu de l'or ; mais ni moi, ni plusieurs autres personnes qui répéterent le procédé, ne pûmes réussir à avoir un précipité de mercure d'un bleu bien décidé : nous obtenions bien une couleur bleuâtre, mais elle se dissipoit presque aussitôt. Ayant été obligé de suspendre ces expériences, je les repris au bout de quelque tems ; & je ne fus pas peu surpris de la facilité avec laquelle j'obtins alors un précipité bleu de mercure, qui égaloit le plus beau bleu de Berlin, soit que j'employasse une liqueur nouvellement préparée, ou une liqueur préparée depuis quatre mois. Je soupçonnai d'abord que ce précipité ne contenoit point de mercure ; mais il se manifesta, quand on en fit l'expérience au feu. Il s'agit donc de savoir la raison pour laquelle je réussis cette seconde fois. L'alkali volatil aura-t-il dissous & enlevé la substance colorante, de manière à pouvoir la transporter dans un autre corps avec lequel elle avoit plus de rapport ? Et comment cela se fait-il ? Je n'adopterai pas pour le présent la théorie de M. Meyer, ni son *acidum pingue* que j'avoue que je ne connois pas assez, surtout puisque je trouve qu'on peut, sans son secours, expliquer ce phénomène, si l'on réfléchit sans prévention aux expériences

suivantes que j'ai faites sur la liqueur, au moyen des réactifs. La liqueur n'éprouva aucun changement, en y mêlant des astringens ; preuve qu'elle ne contenoit aucun vestige de fer : la teinture de roses devint un peu plus claire ; le syrop de violette délayé tira sur le pourpre : j'ai déjà dit que la dissolution de l'or m'avoit donné un beau précipité bleu ; celle d'argent m'en donna un qui d'abord parut de la plus belle couleur de roses , mais qui devint bientôt blanc. M. Meyer prétend qu'elle donne un précipité gris comme la tuthie : l'argent que j'employai , étoit de la lune cornée ; il se précipita promptement , & fit une espece de *coagulum* ; le précipité d'alun parut d'un beau bleu ; mais celui du sucre de Saturne étoit blanchâtre.

Ce que je viens de rapporter des effets de cette liqueur , sembleroit devoir la faire regarder comme une matiere singuliere ; mais ce que je vais ajoûter , va faire disparaître le merveilleux. Ayant mêlé cette liqueur avec une lessive d'alkali calciné avec le sang, il s'éleva d'abord une odeur urineuse de ce mélange. Pour m'assurer si la liqueur préparée, à la maniere indiquée dans le procédé de Meyer , contenoit effectivement quelque chose d'urineux & de volatil, je versai dans un peu de cette liqueur de l'huile de tartre par défaut, qui produi-

ait une odeur urineuse beaucoup plus forte que n'avoit fait la dissolution de mon alkali animalisé; l'alkali minéral produisit le même effet; de sorte que je ne pus plus douter que cette liqueur ne contînt encore un sel urineux. Il résulte de ces mêmes expériences, que ce sel n'étoit pas un alkali volatil pur, mais un véritable sel ammoniacal. Je n' imagine pas qu'on puisse supposer que ce sel ammoniacal existoit dans l'esprit volatil dont je m'étois servi pour faire l'extraction du bleu de Prusse, n'étant pas possible qu'il eût échappé à la décomposition, & qu'il fût monté dans la distillation sous sa forme ammoniacale. Cependant, pour éviter tous les soupçons, je pris quatre onces du même esprit; je le distillai à moitié, & je ne trouvais dans le résidu, rien qui eût l'apparence d'un sel ammoniacal. Il est donc évident que l'acide de l'alun & du vitriol, qui étoit dans le bleu de Berlin, s'est uni à une partie du sel urineux, employé à extraire la teinture de ce même bleu, & a produit un sel ammoniacal secret de Glauber; c'est ce que confirment tous ces précipités. Il resteroit à examiner en quoi consiste proprement la matiere colorante bleue qui s'unit, dans la précipitation, à certaines terres. Cette découverte viendroit fort à propos, pour confirmer l'opinion de ceux qui soutiennent qu'on peut faire le bleu de Berlin sans fer:

il faudroit seulement être assuré que nos liqueurs ne contiennent pas une extraction de fer ; mais ceci mérite un Mémoire particulier.

S U I T E

De la Lettre écrite à M. AURRAN, maître en chirurgie à Berre en Provence, par M. AURRAN fils, chirurgien & démonstrateur d'anatomie à l'hôpital royal de Strasbourg, en date du 15 Novembre 1764; contenant plusieurs remarques sur les Effets des Dragées anti-vénériennes de M. KEYSER, & sur l'Usage des Préparations de Plomb de M. GOULARD, dans le traitement des maladies vénériennes.

Les ulcères, qui surviennent aux bubons qu'on a amenés à maturité, paroissent ordinairement en bon état dans les premiers tems ; mais on ne tarde pas à s'appercevoir, dans le plus grand nombre, que les progrès s'arrêtent peu-à-peu, jusqu'à ce qu'enfin l'ulcère, devenant tout-à-fait indolent, prend le caractère des ulcères calleux, & paroît avoir quelques rapports avec celui que M. Goulard décrit, tome II, §. lxxij de ses Œuvres. Il présente un fond pâle,

pâle, égal, rabaisé, dominant une matiere purulente, muqueuse & grisâtre, à laquelle les médicamens ordinaires n'apportent aucun changement, sur-tout si, dans le commencement de cette altération, on a négligé les doux irritans qui, en causant une legere phlogose aux chairs abreuvées, réveillent l'action des vaisseaux capillaires circonvoisins, & procurent une digestion plus parfaite de la matiere purulente, si nécessaire pour produire une bonne cicatrice; mais je dois remarquer que, soit à raison du vice idiopathique, soit de celui des fluides, ou à raison de l'infection de l'air des hôpitaux, on a beaucoup de peine à obtenir cet heureux changement. Les bords durs, calleux & dentelés s'élèvent, plus ou moins, au-dessus du fond de l'ulcere, mais très-rarement au-dessus du niveau de la peau de laquelle on ne les distingue que par leur couleur bleuâtre, & par ces inégalités calleuses qui, ayant coutume de se tourner vers le fond de l'ulcere, donnent lieu à la rétention d'une partie de cette matiere purulente qui se loge entre ces inégalités & les chairs, & ne contribue pas peu à entretenir cet état, si l'on n'a soin, à chaque pansement, de la pomper, après l'avoir délogée par une pression ménagée. Cet état est d'autant plus désagréable, que le malade, content

jusques-là de la belle apparence de son ulcère, est fort surpris de son opiniâtreté qu'il ne manque pas d'attribuer à celui qui le soigne : l'impatience s'empare de lui ; sa confiance diminue ; sa défobéissance & la mauvaise conduite à laquelle il s'abandonne , sont autant d'obstacles qu'on a de plus à surmonter.

Le mauvais caractère de ces ulcères m'a toujours paru reconnoître pour cause primitive une certaine disposition vicieuse dans les humeurs , laquelle , si elle n'est pas la suite des débauches ou des maladies antérieures , est l'effet du séjour des malades dans un air plus ou moins infecté. J'ai des exemples de malades dont les ulcères avoient résisté aux traitemens les plus méthodiques , auxquels le changement d'air & la propreté ont procuré une prompte guérison. Il me paroît aussi , qu'on doit considérer le trop long usage des digestifs , la mal propreté , le peu d'attention , l'ignorance ou la mal-habileté de ceux qui sont chargés des pansemens , & la mauvaise disposition des chairs qu'on ne saisit pas assez tôt , comme autant de causes conjointes qui rendent cet accident plus opiniâtre , & la cicatrisation plus difficile , lorsqu'on n'a recours qu'aux médicamens ordinaires. Si ce ne sont pas là les véritables causes , je ne vois pas celles auxquelles on pourroit les

rapporter ; ce ne peut pas être à la vérole qui est alors combattue , ou plus ordinairement détruite.

Dans le traitement de ces ulcères , lorsque je suis appelé dès les commencemens , j'ai coutume de ne pas trop insister sur l'usage des forts digestifs ; je leur substitue au huitième , ou au plus tard , au dixième jour celui du baume d'Arcæus & de l'eau Saturne , que j'emploie ou en lotion (a) ou dans laquelle je trempe les plumasseaux & les compresses. Ce procédé simple prévient la mollesse des chairs , la callosité des bords , & prépare à une bonne cicatrice qu'on obtient peu après , au moyen des autres préparations de plomb. Le vinaigre de Saturne (b) pur m'a toujours bien réussi : il produit ,

(a) Je prends ordinairement un flocon de charpie que je trempe dans l'eau de Saturne chaude , & que j'exprime légèrement ; je m'en sers pour enlever le pus : ou bien je l'exprime au-dessus de l'ulcère ; & , par ce moyen , j'y fais couler quelques gouttes de cette eau qui délaie & charrie le pus : je pompe ensuite ce qui reste d'humidité avec le même flocon de charpie , fortement exprimé. Ces petites attentions concourent efficacement au but que je me propose.

(b) C'est la même chose que l'*extrait de Saturne* de M. Goulard ; nom , comme on l'a très-bien remarqué , qui ne sçauroit lui convenir. L'*eau de Saturne* est la même chose que l'*eau végétominérale* du même auteur.

§ 56 REMARQUES SUR LES EFFETS

lorsqu'on s'en sert à propos , une pellicule blanche sous laquelle on trouve la plus parfaite cicatrice , si on la laisse tomber d'elle-même , ou qu'on ne la détache que lorsqu'on la voit s'écailler ; au contraire , cette pellicule cache du pus , si on a employé le vinaigre de Saturne trop tôt. C'est un très-petit inconvénient qu'on répare facilement avec le même vinaigre radouci avec parties égales d'eau commune. Telle est en général , la méthode au moyen de laquelle je suis parvenu à guérir les bubons vénériens suppurés , sans en avoir jamais rencontré qui lui résistassent ; j'en excepte seulement ceux qui dégénèrent en cette espèce d'ulcère que M. Goulard décrit , qui offrent , à la vérité , quelque résistance , mais que l'on guérit par sa méthode ou par une méthode analogue. J'ai eu lieu d'observer plus d'une fois dans des malades attaqués de bubons survenus dans le même temps , auxquels on administroit dans le même lieu les mêmes remèdes internes , qu'aucun de ceux auxquels on n'appliquoit point les préparations de plomb , ne pouvoient être résous en tout ni en partie , & que les ulcères qui survenoient , étoient accompagnés des accidens que j'ai indiqués ci dessus , tandis que les bubons & les ulcères de ceux pour lesquels on avoit employé les préparations de

Saturne, suivioient la marche favorable que je viens de décrire.

Je ne dois pas oublier d'avertir qu'il m'est arrivé, ne connoissant pas encore bien la force cicatrisante du vinaigre de Saturne, d'en appliquer sur les chairs lâches qui surviennent souvent vers le dernier temps : j'obtenois, à la vérité, une cicatrice, mais trop élevée, ou peu solide ; de sorte que, peu après, elle se déchiroit & l'ulcere se rouvroit souvent, lorsque le malade n'étoit plus entre mes mains. Ayant par la suite reconnu cette faute, j'en ai détruit plusieurs moi-même, pour en créer une meilleure.

A l'égard des ulceres calleux, lorsqu'il m'en survient à traiter, je fais d'abord une espece de ruban plat, avec quatre ou cinq brins de charpie que je trempe dans le vinaigre de Saturne pur, & que j'applique pendant plusieurs jours, autour de l'ulcere, sur toute l'étendue des bords calleux. Ce vinaigre de Saturne, en consommant peu-à-peu ces bords, finit par y produire une bonne cicatrice. En même temps, je panse le fonds de l'ulcere avec du baume d'Arcæus froid, lavé dans une eau de Saturne un peu chargée ; mais lorsque la trop mauvaise qualité des chairs rend cet onguent insuffisant, j'y supplée par l'usage de l'ægyptiac, jusqu'à ce que les chairs re-

358 REMARQUES SUR LES EFFETS

vivifiées par son action mordante, m'en indiquent la suppression : alors un pansement avec un plumasseau trempé dans l'eau de Saturne, & légèrement chargé de baume d'Arcæus froid, ou ce même plumasseau sec, chargé de diapompholygos, selon la quantité & la qualité du pus, amènent l'ulcère à ce point désiré, pour faire usage du vinaigre, & cicatrifer.

J'ai trouvé des cas où la mollesse des chairs, quoiqu'au niveau des bords qui étoient eux-mêmes en bon état, étoit l'écueil de cette méthode ; mais l'usage de la pierre infernale, répété deux ou trois jours de suite, sans éloigner les pansements, & au pansement d'intervalle un plumasseau exprimé, après l'avoir trempé dans une liqueur faite avec un quart de vinaigre sur trois quarts d'eau commune, produisent meilleur effet. L'espece d'irritation que ce caustique occasionne aux chairs voisines qu'il n'a pas brûlées, est calmée dans l'intervalle d'un pansement à l'autre, par cette liqueur saturnale ; & la constriction qui s'en est ensuivie, est soutenue par le vinaigre & par le plomb. L'action du beurre d'antimoine sur les callosités, est prompte & efficace ; mais il est embarrassant dans l'application, & dangereux, s'il s'en glisse quelque goutte vers le fonds de l'ulcère ; ce qu'il est

difficile d'éviter. Le précipité rouge & la poudre angélique ne mordent pas sur ces bords durcis : ils ne sont par conséquent pas assez actifs ; & on doit les ranger parmi les caustiques qui, selon la division qu'en a donnée M. Petit dans les *Mémoires de l'Académie royale des sciences* 1732 , n'agissent que sur les chairs découvertes ; ce qui fait voir l'erreur dans laquelle tombent ceux qui les prescrivent pour ronger les callosités qui ne sont autre chose que la peau durcie. Le suppuratif rongeur que l'on fait avec le basilicon & le précipité rouge , & dont on se sert communément pour les chancres des parties naturelles, pour les chairs baveuses , & pour les bords calleux , devrait être rejeté avec encore plus de raison que ces corrosifs seuls ; car pour peu qu'on soit initié dans la pratique , l'on peut facilement s'assurer qu'il entretient la suppuration dans les chancres ; par conséquent, la mollesse qu'on veut détruire dans les chairs , & les bords , s'ils sont calleux , résistent ainsi qu'au précipité rouge appliqué seul. Ces mauvais effets sont encore plus sensibles dans certains chancres où l'on sçait que les suppuratifs sont contraires, dès leur première application. D'ailleurs tout ulcere dans lequel la formation du pus est trop long-tems entretenue par des remèdes qui la favori-

sent, ne manque jamais de prendre un mauvais caractère, plutôt ou plus tard, selon les causes prédisposantes, les lieux qu'on habite, &c. Les chairs baveuses paroissent d'abord réprimées par l'action du précipité; mais l'on s'apperçoit, pour peu qu'on y fasse attention, que leur mollesse se propage à mesure dans les chairs voisines; & la mauvaise disposition s'entretient au moins, si elle n'augmente, par la cause toujours présente que leur fournit le suppuratif.

Les cas où l'on a recours aux topiques dans les gonorrhées virulentes, sont, 1^o lorsque l'inflammation, l'irritation des parties, & l'âcreté de la matiere, sont portées à un tel degré, qu'elles font éprouver aux malades des douleurs cuisantes; 2^o lorsqu'en pareil cas la verge se courbe plus ou moins pendant son érection, par la rétraction de l'urethre, des corps caverneux, ce qui est plus rare, ou du ligament suspensoire; 3^o lorsque la matiere purulente reflue avec l'inflammation aux tuniques des testicules; 4^o lorsque tous les accidens étant dissipés, & que la matiere de l'écoulement étant bien conditionnée, & sa quantité fort diminuée, nous annonce qu'on peut l'arrêter sans danger.

Dans les deux premiers cas, tandis qu'on met en usage les saignées & les remèdes

intérieurs usités, dont l'effet, quoiqu'ordinairement assez prompt, ne l'est cependant jamais assez au gré du malade, je le soulage bien plus promptement, en faisant tremper les parties enflammées dans l'eau de Saturne. Un calme total succede environ 24 heures après aux douleurs les plus vives, & met le malade en état de soutenir le reste du traitement. Dans le troisieme cas, je n'emploie d'autre topique que le cataplasme de M. Goulard : quoique l'inflammation, la tension & la douleur indiquent le cataplasme anodyn qui produit toujours de bons effets, j'ose assurer, d'après mon expérience, que celui de Saturne calme plus promptement & plus efficacement la douleur & la tension, & qu'en outre le relâchement qu'il procure, est suivi d'une résolution très-sensible. Pendant l'application du cataplasme, je fais tremper les bourses dans l'eau de Saturne pendant un certain tems, à chaque pansement. Il m'a paru que ce bain local coopéroit au soulagement du malade, qu'il accéléroit le relâchement & la résolution. D'ailleurs il procure à la partie une propriété qui dispose ses pores à l'intus-susception des parties métalliques contenues dans cette eau & dans le cataplasme. Ces moyens, joints aux remèdes généraux, m'ont toujours suffi, lorsque le malade a été soumis au traitement, dès le commen-

cement de l'inflammation ; mais lorsque les accidens sont parvenus à leur plus haut degré , & qu'ils existent depuis quelques jours , ces secours , quoique d'abord suivis des mêmes effets , paroissent agir avec moins d'efficacité & plus de lenteur. C'est pourquoi la douleur & ses causes étant dissipées , j'ai coutume d'accélérer la résolution par quelques frictions que je fais sur les bourses , & que je fais précéder par une douche , d'abord une fois par jour , ensuite deux ; ce qui me procure , au plus tard en six semaines de tems , une résolution parfaite de ces sortes de tumeurs , & fait re-paroître l'écoulement qui les avoit produites , en se supprimant.

Je n'ai pas encore tenté de me servir de l'eau de Saturne dans le quatrieme cas , le seul qui pourroit indiquer l'injection de cette eau dans le canal de l'urethre : ce n'est pas que je doute plus ici de son action , que dans toutes les autres occasions ; mais je n'ai pas cru qu'il fût prudent de l'employer avant que les bonnes qualités de la matiere qui coule , sa petite quantité , & la confirmation parfaite de la cessation de toute douleur & de toute cuisson , nous aient appris qu'on pouvoit porter , sans danger , un cicatrisant sur le lieu de l'ulcere : or , dans ces cas , les remedes internes & connus m'ont toujours suffi , & je ne les ai pas encore vu

manquer à d'autres. Cependant M. de Vernéuil, mon ami, au sentiment duquel je déferé beaucoup, m'a cité plusieurs observations d'écoulemens opiniâtres, & dans les conditions requises qui n'avoient pu être arrêtés que par l'injection de cette eau.

Quant aux petits ulcères qui attaquent les parties naturelles, lorsqu'ils sont formés depuis peu, & qu'ils sont petits, les lotions fréquentes d'eau de Saturne suffisent pour les guérir; les fomentations émollientes ou l'eau tiède, produisent en cette occasion le même effet. Lorsqu'ils sont considérables & profonds, quoique récents, je les panse quelques jours avec le baume d'Arcæus & l'eau de Saturne, à cause de l'abondance de la suppuration; l'eau de Saturne toute seule termine ensuite la guérison. S'ils sont vieux, que les bords en soient calleux & le fond blaffard, je les panse pendant quelques jours, avec le vinaigre de Saturne, auquel je fais succéder l'eau pour panser les chairs, sans cesser de faire usage du vinaigre pour les bords ou pour les callosités qui, diminuant à chaque pansement, finissent par laisser une bonne cicatrice. Il m'est arrivé quelquefois d'éprouver une très-grande opiniâtreté de la part de certains chançres ressemblans aux ulcères que j'ai décrits ci-dessus, en ce que les bords calleux, sans adhérence sur le fond de l'ul-

cere, receloient sous eux une matiere âcre qui minoit en-dessous, & détruisoit le tissu du gland, seule partie où j'ai eu occasion de les observer, si on n'avoit pas soin de faire sortir cette matiere, & de consommer promptement les portions des bords calleux qui la recouvroient. Or, comme le vinaigre de Saturne est un consomptif passif, il convient de ne l'employer que comme auxiliaire, & de recourir à la pierre infernale à laquelle je donne la préférence dans ces sortes d'occasions. Lorsqu'une fois les chairs & les bords sont en bon état & de niveau, la cicatrice n'est plus qu'une opération de quelques jours. J'ai observé quelques-uns de ces chançres qui se cicatrisoient d'un côté, tandis que la matiere âcre prolongeoit ses érosions de l'autre, & parcouroit ainsi la circonférence du gland, parce que je ne m'étois pas appliqué avec assez d'activité à la destruction de ces bords.

Il arrive quelquefois que le prépuce est si long, & se termine par un orifice si étroit, qu'il n'est pas possible de découvrir le gland. Dans ce cas, j'emploie, contre les chançres auxquels il n'est pas possible alors d'appliquer immédiatement les remèdes; j'emploie, dis-je, les bains locaux, des injections & des pansemens simples, avec un appareil trempé dans la même eau de saturne, que j'emploie pour les bains & les

injections. J'ai soin de faire humecter plus ou moins fréquemment cet appareil, selon le degré d'inflammation qui est quelquefois très-considérable, & produit le *phymosis*. Les *paraphymosis* simples & récents ne résistent pas communément à ce traitement ; mais on ne résout qu'en partie les *paraphymosis* anciens dans lesquels les humeurs stagnantes forment, avec la membrane cellulaire du prépuce, un corps compacte & coriace, abreuvé d'une humeur qui se coagule comme le blanc d'œuf, lorsqu'on l'expose à un certain degré de chaleur ; ce que j'ai expérimenté plus d'une fois, après l'extirpation de cette partie.

L'efficacité que l'eau de Saturne m'a toujours paru avoir dans le traitement des maladies cutanées, telles que les rhagades, les dartres simples, vives, &c. me fait regarder les préparations de plomb comme le meilleur topique qu'on puisse leur opposer extérieurement. Pour les poireaux, condylomes & autres affections de cette espèce, je ne me sers que de l'application du vinaigre de saturne pendant quelques jours : ce médicament les consomme lentement, & sans douleur ; ce qui m'a engagé à lui donner la préférence sur tous les autres qu'on avoit proposés jusqu'à présent.



OBSERVATION

Sur la Guérison de deux Cataractes , opérée avec les pilules de ciguë ; par M. CHEMIN , maître en chirurgie à Evaux.

Les expériences journalieres que j'ai vu rapporter par plusieurs auteurs dans les Journaux de médecine , m'ont enhardi à tenter l'usage des pilules de ciguë , sur un jeune sujet âgé de treize ans, de la ville d'Evaux , qui avoit, depuis quelques années, les deux yeux affligés de cataractes. Sa mere , pauvre veuve qui vit de sa petite industrie, me pria de lui procurer quelques secours pour son enfant : je lui proposai de le faire opérer ; mais l'enfant ne voulut pas se soumettre à l'opération , en me disant qu'il aimoit mieux rester aveugle toute sa vie , que de souffrir qu'on lui fit l'extraction de ces cataractes , & qu'enfin il prendroit tout ce que je voudrois lui donner pour le guérir.

Comme je soupçonnois, chez mon petit malade, un vice scrophuleux , attendu qu'il avoit les glandes parotides gonflées & engorgées , de la grosseur d'un œuf de

pigeon, & qu'il avoit de plus deux ulcères anciens aux jambes sur les malléoles ; l'ayant saigné du bras, je le purgeai avec des bols composés de quinze grains de rhubarbe, un scrupule de pilules cochées, douze grains de mercure doux, & huit de poudre cornachine ; le tout incorporé avec le syrop de fleurs de pêcher. Le lendemain, 29 Novembre 1762, je le mis à l'usage des pilules de ciguë, roulées dans la poudre de bétoine, à la dose de deux grains le matin, autant le soir ; ce que je lui fis continuer pendant huit jours, en lui faisant boire, par-dessus chaque prise, pour véhicule, une tasse d'infusion de bétoine & de fleurs de tilleul. Au bout de ces huit jours, j'en augmentai la dose, & lui en fis prendre trois grains le matin, autant le soir.

Je continuai ainsi à augmenter, tous les huit jours, de deux grains, jusqu'à ce qu'il fût parvenu au nombre de vingt grains, le matin, & autant le soir ; usage qu'il n'a cessé que le 27 de Février 1763, sans qu'il en ait ressenti la moindre indisposition : au contraire, à proportion qu'il prenoit de ces pilules, sa vue augmentoit ; & je voyois, comme par enchantement, ses cataractes se fondre. Pendant le tems qu'il a fait usage de ces pilules, il a été purgé, avant l'usage d'icelles, au milieu & à la fin ; &

enfin au bout de quelque tems , il a vu clair , & voit actuellement comme tous les hommes. Il apprend à lire & à écrire ; ses yeux sont très-beaux ; ses glandes parotides sont guéries , ainsi que ses ulcères : enfin il jouit d'une santé parfaite. Je témoignai à la mere de l'enfant , au commencement du traitement , une forte envie d'être assisté d'un chirurgien ; & le sieur Mournaux fut appelé pour voir le malade. Ce chirurgien , aussi recommandable par ses mœurs que par son sçavoir en chirurgie , a été témoin de cette guérison.

OBSERVATION

Sur des Hydatites ; par M. DELABROUSSE, médecin de l'hôpital Saint-Jean de la ville d'Aramon , & correspondant de l'académie royale des sciences de Montpellier.

On doit quelque chose au public , on se doit à soi-même & à ses confreres ; c'est pour ces raisons que je vais donner l'observation suivante.

La femme de Pierre Moulet , ménager de cette ville , eût une perte en rouge , pendant six mois. Elle devenoit tous
les

les jours plus foible, & d'une couleur jaune plus foncée; manquant d'appétit, ayant des envies de vomir; & son ventre augmentant de volume peu-à-peu, comme dans un véritable état de grossesse. Lorsqu'au bout de ce tems, elle accoucha le premier Août de l'année passée, avec des douleurs ordinaires, d'une masse de sang enveloppée d'une membrane légère, avec des hydatides innombrables.

Je fus averti par la sage-femme de ce phénomène: je pris cette masse, & l'emportai chez moi; elle pesoit deux livres.

On en détacha une partie, pour la porter chez M. Piçot, pensionnaire vétérân de l'Académie royale des sciences de Paris, qui l'examina avec moi. Le public eut beau dire que cette femme avoit fait tous ses œufs, qu'elle ne concevroit plus; nous conclûmes que cette masse n'avoit été formée, que par une dilatation des vaisseaux lymphatiques.

Les hydatides étoient sans nombre, de toute grosseur, & remplies d'une humeur blanche, un peu glutineuse.

J'en ai conservé, dans une bouteille remplie d'eau-de-vie, une petite partie: on y voit encore ces vésicules dans leur

état comme récent ; elles n'ont souffert aucune altération.

J'aurois eu l'honneur de présenter plutôt cette observation à mes confreres, si je n'eusse été bien-aïse de leur en apprendre les suites : elles sont fort heureuses pour cette femme , puisqu'elle vient d'accoucher d'une fille qui se porte à merveille.



OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.

F É V R I E R 1766.

Jours du mois.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	A 7 h. du mat.	A 2 h. de demi du soir.	A 11 h. du soir.	Le matin. pous. lig.	A midi. pous. lig.	Le soir. pous. lig.
1	02	1 $\frac{1}{4}$	2 $\frac{1}{4}$	28 $\frac{1}{4}$	28 $\frac{1}{4}$	27 $\frac{1}{4}$
2	3 $\frac{1}{4}$	5	2 $\frac{1}{4}$	27 $\frac{1}{4}$	27 $\frac{1}{4}$	27 $\frac{1}{4}$
3	0 $\frac{1}{4}$	1 $\frac{1}{4}$	0 $\frac{1}{4}$	27 $\frac{1}{4}$	27 $\frac{1}{4}$	27 $\frac{1}{4}$
4	02 $\frac{1}{4}$	0	02 $\frac{1}{4}$	27 $\frac{1}{4}$	27 $\frac{1}{4}$	27 $\frac{1}{4}$
5	02	1 $\frac{1}{4}$	03 $\frac{1}{4}$	27 $\frac{1}{4}$	27 $\frac{1}{4}$	27 $\frac{1}{4}$
6	06	04 $\frac{1}{4}$	04	27 $\frac{1}{4}$	27 $\frac{1}{4}$	27 $\frac{1}{4}$
7	03 $\frac{1}{4}$	02	02 $\frac{1}{4}$	27 $\frac{1}{4}$	27 $\frac{1}{4}$	27 $\frac{1}{4}$
8	03 $\frac{1}{4}$	0 $\frac{1}{4}$	01 $\frac{1}{4}$	27 $\frac{1}{4}$	27 $\frac{1}{4}$	27 $\frac{1}{4}$
9	02 $\frac{1}{4}$	0 $\frac{1}{4}$	0 $\frac{1}{4}$	27 $\frac{1}{4}$	27 $\frac{1}{4}$	28 $\frac{1}{4}$
10	0 $\frac{1}{4}$	2 $\frac{1}{4}$	1 $\frac{1}{4}$	28 $\frac{1}{4}$	28 $\frac{1}{4}$	28 $\frac{1}{4}$
11	2 $\frac{1}{4}$	6 $\frac{1}{4}$	4	28 $\frac{1}{4}$	28 $\frac{1}{4}$	28 $\frac{1}{4}$
12	3 $\frac{1}{4}$	5 $\frac{1}{4}$	4	28 $\frac{1}{4}$	28 $\frac{1}{4}$	27 $\frac{1}{4}$
13	4 $\frac{1}{4}$	8	5 $\frac{1}{4}$	27 $\frac{1}{4}$	28	28
14	5	7 $\frac{1}{4}$	5 $\frac{1}{4}$	28	28 $\frac{1}{4}$	28
15	4	7 $\frac{1}{4}$	5 $\frac{1}{4}$	27 $\frac{1}{4}$	27 $\frac{1}{4}$	27 $\frac{1}{4}$
16	3	6 $\frac{1}{4}$	5 $\frac{1}{4}$	27 $\frac{1}{4}$	27 $\frac{1}{4}$	27 $\frac{1}{4}$
17	5 $\frac{1}{4}$	7 $\frac{1}{4}$	6 $\frac{1}{4}$	27 $\frac{1}{4}$	27 $\frac{1}{4}$	27 $\frac{1}{4}$
18	6 $\frac{1}{4}$	7 $\frac{1}{4}$	4 $\frac{1}{4}$	27 $\frac{1}{4}$	27 $\frac{1}{4}$	28 $\frac{1}{4}$
19	3	5 $\frac{1}{4}$	1	28 $\frac{1}{4}$	28 $\frac{1}{4}$	28 $\frac{1}{4}$
20	1	5	3 $\frac{1}{4}$	28 $\frac{1}{4}$	28 $\frac{1}{4}$	28 $\frac{1}{4}$
21	4 $\frac{1}{4}$	6 $\frac{1}{4}$	4 $\frac{1}{4}$	28 $\frac{1}{4}$	28 $\frac{1}{4}$	28 $\frac{1}{4}$
22	1 $\frac{1}{4}$	4 $\frac{1}{4}$	1	28 $\frac{1}{4}$	28 $\frac{1}{4}$	28 $\frac{1}{4}$
23	0 $\frac{1}{4}$	2 $\frac{1}{4}$	1 $\frac{1}{4}$	28 $\frac{1}{4}$	28 $\frac{1}{4}$	28 $\frac{1}{4}$
24	2 $\frac{1}{4}$	3 $\frac{1}{4}$	2	28 $\frac{1}{4}$	28 $\frac{1}{4}$	28 $\frac{1}{4}$
25	2 $\frac{1}{4}$	6	4 $\frac{1}{4}$	28 $\frac{1}{4}$	28 $\frac{1}{4}$	28 $\frac{1}{4}$
26	2 $\frac{1}{4}$	3 $\frac{1}{4}$	3 $\frac{1}{4}$	28 $\frac{1}{4}$	28 $\frac{1}{4}$	28 $\frac{1}{4}$
27	2 $\frac{1}{4}$	3 $\frac{1}{4}$	2 $\frac{1}{4}$	28 $\frac{1}{4}$	28 $\frac{1}{4}$	28 $\frac{1}{4}$
28	1 $\frac{1}{4}$	5	1 $\frac{1}{4}$	28 $\frac{1}{4}$	28 $\frac{1}{4}$	28 $\frac{1}{4}$

A a ij

ÉTAT DU CIEL.

<i>Jours du mois.</i>	<i>Le Matin.</i>	<i>L'Après-Midi.</i>	<i>Le Soir à 11 h.</i>
1	S-O. couv.	S. couvert.	Couvert.
2	S-O. pluie. couv. pluie.	S-O. couv. nuages.	Beau.
3	N-O. couv.	N-N-O. cou- vert. nuages.	Beau.
4	N. nuag. b.	N-N-O. n.	Beau.
5	N. couvert.	N-N-E. c. v.	Beau. vent.
6	N-N-O. b. nuag. vent.	N-N-E. b. nuag. vent.	Beau. vent.
7	N-N-O. nei- ge.	N-N-O. nei- ge.	Couvert.
8	N. couvert. neige.	N-N-O. neig. nuag. couv.	Couvert.
9	N-N-O. cou- vert. neige.	N-N-E. cou- vert. neige.	Couvert.
10	S-S-O. couv.	S-S-O. couv. neige.	Couvert.
11	O-S-O. c. pet. pluie.	S-O. nuages. petite pluie.	Couvert.
12	S-S-O. b. n.	S-O. nuag.	Nuages.
13	S-S-O. pl. couvert.	S-S-O. couv.	Couvert.
14	S-S-E. pl. couvert.	S-E. c. nuag.	Nuages.
15	S-E. couvert. pluie.	S-E. couv.	Nuages.
16	E-S-E. couv. brouillard.	E-S-E. couv. pluie fine.	Petite pluie.
17	S-O. couv.	S-O. pl. con- tin. nuages.	Nuages.
18	O. couv. pl. nuag. v. gib.	O. pl. vent. nuages.	Nuages.
19	O. b. nuages. pluie giboul.	O. nuag. cou- vert. beau.	Beau.

ÉTAT DU CIEL.

<i>Jours du mois.</i>	<i>Le Matin.</i>	<i>L'Après-Midi.</i>	<i>Le Soir à 11 h.</i>
20	O. couvert.	O. couvert.	Couvert.
21	O - N - O. c.	N. couvert.	Couvert.
22	N-E. beau. vent. nuages.	N-E. nuages.	Beau.
23	N - E. beau. nuages.	N. couvert.	Couvert.
24	E-S-E. couv. nuages.	N. couvert.	Couvert.
25	N-N-E. cou- vert. nuages.	N-E. couv.	Couvert.
26	S-S-E. couv.	N - N - E. c.	Couvert.
27	N - N - E. c.	N. couvert.	Couvert.
28	S-S-E. couv. nuages.	S S-E. beau. leg. brouill.	Beau.

La plus grande chaleur marquée par le thermomètre, pendant ce mois, a été de 8 degrés au-dessus du terme de la congélation de l'eau; & la moindre chaleur ou le plus grand froid a été de 6 degrés au-dessous du même terme : la différence entre ces deux points est de 14 degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces $9\frac{1}{4}$ lignes; & son plus grand abaissement de 27 pouces $7\frac{1}{2}$ lignes : la différence entre ces deux termes est de $13\frac{1}{4}$ lignes.

Le vent a soufflé 7 fois du N.

6 fois du N-N-E.

3 fois du N-E.

2 fois de l'E-S-E.

2 fois du S-E.

3 fois du S-S-E.

A a iii

374 MALADIES REGN. A PARIS.

Le vent a soufflé 1 fois du S.

3 fois du S-S-O.

5 fois du S-O.

1 fois de l'O-S-O.

3 fois de l'O.

1 fois de l'O-N-O.

1 fois du N-O.

6 fois du N-N-O.

Il a fait 10 jours beau.

4 jours du vent.

18 jours des nuages.

24 jours couvert.

2 jours des brouillards.

9 jours de la pluie.

2 jours des giboulées.

4 jours de la neige.

MALADIES qui ont régné à Paris, pendant le mois de Février 1766.

Les petites véroles & les rougeoles n'ont pas discontinué pendant ce mois ; mais elles n'ont fait que très-peu de ravage. On a oui parler d'un assez grand nombre de personnes mortes d'apoplexie ; mais la maladie qui a été la plus abondante , & qui a été véritablement épidémique , étoit une espece de fièvre catarrhale d'un mauvais caractère , qui affectoit sur-tout la poitrine. Cette fièvre parcouroit ses tems fort lentement : la coction paroissoit se faire difficilement ; & les évacuations n'ont jamais été bien critiques ; aussi la convalescence , dans ceux qui en sont réchappés , a-t-elle été fort longue ; &

OBS. MÉTÉOR. FAITES A LILLE. 375
plus d'un malade s'est vu exposé à des rechutes.

*Observations météorologiques faites à Lille ;
au mois de Janvier 1766 ; par
M. BOUCHER, médecin.*

Il a gelé tout le mois , mais avec plus ou moins de vigueur. Les jours de la plus forte gelée ont été du 1^{er} au 12 : le 1^{er} & le 2 , le thermometre a été observé à $6\frac{1}{2}$ degrés au-dessous du terme de la congelation ; le 9 , à $8\frac{1}{2}$; & le 11 , à $9\frac{1}{2}$ degrés sous le même terme. La liqueur du thermometre , le 12 , ne s'est trouvée qu'à un degré sous ce terme ; & le reste du mois , elle s'en est peu éloignée , si ce n'est , le 16 & le 17 , qu'elle a été observée à quatre & cinq degrés au-dessous.

L'on a eu , vers la fin du mois , quelques jours de pluie peu abondante.

Le mercure , dans le barometre , s'est maintenu , tout le mois , au-dessus du terme de 28 pouces : du 11 au 31 , il a été observé constamment à la hauteur de 28 pouces 6 lignes , & même au dessus de ce terme : le 29 , il s'est porté à 28 pouces 9 lignes ; point auquel nous ne l'avions pas encore vu monter.

La plus grande chaleur de ce mois , marquée par le thermometre , a été de $1\frac{1}{2}$ de-

376 OBS. MÉTÉOR. FAITES A LILLE.

gré au-dessus du terme de la congelation,
& la moindre chaleur a été de $9\frac{1}{2}$ degrés
au-dessous de ce terme : la différence entre
ces deux termes est de 11 degrés.

La plus grande hauteur du mercure , dans
le barometre , a été de 28 pouces 9 lignes ;
& son plus grand abaissement a été de
28 pouces $\frac{1}{2}$ ligne : la différence entre ces
deux termes est de $8\frac{1}{2}$ lignes.

Le vent a soufflé 11 fois du Nord.

18 fois du N. vers l'Est.

1 fois du Sud vers l'Est.

5 fois du Sud.

1 fois du Sud vers l'Ou.

Il y a eu 15 jours de tems couvert ou nuageux,

6 jours de pluie.

6 jours de neige ou de grefil.

Les hygrometres ont marqué de l'humidité tout le mois,

*Maladies qui ont régné à Lille , dans le
mois de Janvier 1766.*

La plupart des maladies aiguës de ce
mois ont été inflammatoires : les rhumes,
qui ont été fort communs , attaquoient sur-
tout la poitrine , & tenoient souvent de la
fluxion de poitrine , & parfois de la fausse
pleurésie ; aussi les saignées , plus ou moins
répétées , devoient être la base de la cure ,
sans quoi , il restoit des congestions sans

cheuses dans les pounions , ou il s'y formoit des dépôts ; d'où s'ensuivoit la fièvre lente , la phthisie , &c.

La fièvre continuë a commencé , dans la plûpart de ceux qui en ont été travaillés , par les symptomes d'une fièvre catarrheuse ou pleuropneumonique , & indiquoit d'abord le même traitement que la pleuropneumonie ; mais elle dégénéroit presque toujours en fièvre continuë-putride , se terminant par des urines chargées , & des selles bilieuses. Le défaut d'un traitement convenable a entraîné souvent des suites fâcheuses , non-seulement de la part de la poitrine , mais même du côté des principaux viscères du bas-ventre , de l'estomac , du foie ; d'où sont résultées des affections chroniques , rebelles & dangereuses.

La rigueur de la saison a encore entretenu , ce mois , beaucoup de rhumatismes inflammatoires , sur-tout dans la classe des citoyens auxquels leur état ou profession ne permettoit pas les mesures propres à les en garantir. Les suites de cette maladie étoient rebelles dans la plûpart.

Enfin nous avons eu quelques atteintes d'apoplexie , mais auxquelles peu de personnes ont succombé.



PROGRAMME

Plusieurs membres de la Faculté de Médecine de Paris , desirant favoriser les progrès de l'art utile qu'ils exercent , proposent , pour le sujet d'un prix , qu'ils distribueront dans le mois d'Avril 1767 :

D'exposer quel étoit l'état de la Médecine chez les différens peuples connus par l'histoire , avant le siècle d'Hippocrate.

Ils desirerent que les auteurs , qui voudront concourir , s'attachent sur tout à faire connoître , autant que cela sera possible ,
1^o la classe d'hommes auxquels l'exercice des différentes branches de cet art étoient confiées chez ces différens peuples ;

2^o Les idées que ces hommes s'étoient faites de la nature des maladies , de leur marche , & de leur terminaison ;

3^o Les méthodes curatives qu'ils se proposoient ;

4^o Les différens moyens thérapeutiques qu'ils employoient.

Ils les invitent à puiser dans les sources originales , & à indiquer exactement les autorités sur lesquelles ils fonderont leur sentiment.

Tout le monde sera admis à concourir à ce prix qui sera une médaille d'or de la valeur de cent écus ; on n'en excepte que

les seuls membres de la Faculté de Paris.

Les paquets seront adressés francs de port , avant le 1^{er} Mars 1767 , à M. *Boyer* , chevalier de l'ordre du roi , docteur-régent , & ancien doyen de la Faculté de Médecine , &c. rue S. Dominique , fauxbourg S. Germain , à Paris.

Les auteurs sont priés de ne pas se faire connoître ; ils mettront seulement une devise ou sentence au bas de leur Mémoire , & sur un paquet cacheté , qui contiendra leur nom , leurs qualités & leur domicile.

LIVRES NOUVEAUX.

Recueil des pièces relatives à la question des naissances tardives ; contenant , 1^o un Mémoire sur le mécanisme & la cause de l'accouchement , lu à l'Académie royale des sciences. 2^o Des observations sur ce que M. *Astruc* a écrit touchant les naissances tardives. 3^o Une consultation en faveur desdites naissances tardives. 4^o Lettre à M. *Bouvard* , en réponse à la critique qu'il a faite de la consultation précédente , par A. *Petit* , docteur-régent de la Faculté de médecine en l'université de Paris , membre des Académies royales des sciences de Paris & de Stochkolm , de la Société d'agriculture , ancien professeur public d'a-

380 LIVRES NOUVEAUX:

anatomie , de chirurgie & de l'art des accouchemens , avec cette épigraphe :

Ornari res ipsa negat contenta doceri.

A Amsterdam ; & se trouve à Paris , chez D'Houry , 1766, in-8°, 2 vol.

A Corn. Celsi *de Medicinâ libri octo ex fide vetustissimorum librorum recensuit , innumeris depravationibus partim aliunde , partim à Lindenio invec̃tis liberavit , lectiones variantes , & animadversiones tũ aliorum probatissimorum auctorum Cæsarii Constantini, Josephi Scaligeri, Causoboni, Almelovenii, Morgagni, Trilleri , tũ suas , nec-non indices copiosos aliaque adjecit* Car. Christian. Krause. *Lipsiæ , sumptibus Caspari Fritsch , 1766 , in-8°* de près de 800 pages , sans compter des tables très-étendues. On trouve des exemplaires de cet ouvrage , à Paris , chez Cavelier.

M. Ninnin en a donné une excellente traduction en françois , qui se trouve , à Paris , chez Vincent , 2 vol. in-12.

Etat de l'inoculation de la petite vérole en Ecosse ; par M. Alexandre Monro le pere , D. M. & F. R. S. (*membre de la Société royale*) membre du collège royal de médecine , & professeur de médecine & d'anatomie en l'université d'Edimbourg ; traduit de l'anglois , par M. *** D. M. P. A Edimbourg ; & se trouve à Paris , chez Cavelier , 1766 , in-8°.

Nous avons déjà rendu compte dans notre Journal du mois de 1766, de l'ouvrage dont nous annonçons ici la traduction.

Essai de chymie sur la chaux vive, la matiere élastique & électrique, le feu & l'acide universel primitif, avec un Supplément sur les élémens, traduit de l'allemand de M. *Frederic Meyer*, apothicaire à Osna-bruck; par M. P. F. *Dreux*, ancien apothicaire, aide-major des armées du roi en allemagne; avec cette épigraphe:

Non sine clatere.

A Paris, chez *Cavelier*, 1766, in-12, deux volumes.

En attendant que nous puissions faire connoître plus particulièrement cet ouvrage intéressant, nous croyons devoir mettre sous les yeux de nos lecteurs le jugement que M. *Baron* le jeune, bon juge dans ces matieres, en a porté dans son approbation.

» Un grand nombre de nouvelles idées, liées
 » ensemble très méthodiquement, par une
 » suite d'expériences bien faites sur une ma-
 » tiere encore peu connue, malgré les re-
 » cherches de plusieurs habiles physiciens,
 » forment de cet ouvrage un système de
 » chymie, non moins utile que curieux.

Essai pour servir à l'histoire de la putréfaction; par le traducteur des Leçons de

chymie de *Shaw*, premier médecin du roi d'Angleterre. A Paris, chez *Didot le jeune*, 1766 ; gros in-8°. Prix relié 6 liv.

Dictionnaire raisonné d'anatomie & de physiologie, dans lequel on trouve, 1° la description exacte de toutes les parties du corps humain ; 2° l'étymologie de beaucoup de termes difficiles ; 3° des réflexions pathologiques & thérapeutiques, sur les parties que l'on décrit ; 4° la manière de faire toutes sortes de préparations anatomiques, & l'art de les conserver ; 5° l'explication physique & mécanique de toutes les fonctions de l'homme, avec des réflexions pathologiques & thérapeutiques, sur les dérangemens qui peuvent y survenir ; le tout orné de beaucoup d'observations utiles & curieuses. A Paris, chez *Saillant, Vincent, Didot le jeune, Desaint, Cellot*, 1766, deux volumes, gros in-8°. Prix relié 10 liv.

Parallèle de la taille latérale de M. *Lecat*, avec celle du lithotome caché, suivi de deux Dissertations, 1° sur l'adhérence des pierres de la vessie ; 2° sur quelques nouveaux moyens de briser la pierre, &c. par *Claude-Nicolas Lecat*, publié par *Alexandre-Pierre Nahuys*. A Amsterdam, chez *Rey*, 1766, in-8°. On le trouve à Paris, chez *Vincent & Didot le jeune*. Prix relié 5 liv.

Lettre de M. *Chastanet*, ancien chi-

rurgien aide-major des camps & armées du Roi, &c. à M. *Cambon*, premier chirurgien de S. A. R. madame la princesse *Charlotte de Lorraine*, pour servir de réfutation à une Lettre de M. *Vandergracht*, M^e chirurgien & lithotomiste pensionné pour la ville de Lille, insérée dans une brochure, ayant pour titre : *Lettre de M. Lecat*, à M. *Dumont* fils, M^e en chirurgie, sur l'opinion de l'adhérence des pierres à la vessie, & autres erreurs ou imputations contenues dans une brochure de Bruxelles. Brochure in-8°, sans nom d'imprimeur, ni du lieu de l'impression.

Précis de la Matière médicale, contenant les connoissances les plus utiles sur l'histoire, la nature, les vertus & les doses des médicamens, tant simples qu'officinaux, usités dans la pratique actuelle de la Médecine, avec un grand nombre de formules éprouvées; traduction de la seconde Partie du Précis de la Médecine pratique, publiée en latin par M. *Lieutaud*, médecin des enfans de France. A Paris, chez *Vincent*, 1766, gros in-8° de près de 900 pages.



T A B L E.

E XTRAIT de l'Art de guérir de M. Platner, médecin.	Page 291
Observation sur cinq Enfans empoisonnés par des fruits de bella-dona. Par M. Boucher, médecin.	310
Observations sur quelques Hémorragies. Par M. Mafars de Cazeles, médecin.	332
Sur la Dissolution de mercure dans l'alcali animalisé, communiquées par M. Spielmann.	343
Suite de la Lettre de M. Aurran fils, chirurgien, contenant des remarques sur les effets des Dragées anti-vénériennes de M. Keyser, & sur l'Usage des préparations de plomb de M. Goulard, dans le traitement des maladies vénériennes.	352
Observation sur la Guérison de deux Cataractes, opérée par les pilules de ciguë. Par M. Chemin, chirurgien.	366
Sur des Hydatides. Par M. Delabroulle, médecin.	368
Observations météorologiques, Février 1766.	371
Maladies qui ont régné à Paris, pendant le mois de Février 1766.	374
Observations météorologiques faites à Lille au mois de Janvier 1766. Par M. Boucher, médecin.	375
Maladies qui ont régné à Lille, dans le mois de Janvier 1766. Par le même.	376
Programme.	378
Livres nouveaux.	379

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Vice-Chancelier, le Journal de Médecine du mois d'Avril 1766. A Paris, ce 23 Mars 1766.

POISSONNIER, DESPERRIERES.

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de
CLERMONT, Prince du Sang.

*Par M. A. ROUX, Docteur-Régent de la
Faculté de Médecine de Paris, Membre de
l'Académie Royale des Belles-Lettres, Sciences
& Arts de Bordeaux, & de la Société Royale
d'Agriculture de la Généralité de Paris.*

Medicina non ingenii humani partus, sed temporis
filia. Bagl.

M A I 1766.

TOME XXIV.



A P A R I S,

Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de Mgr le
Comte de PROVENCE, rue S. Severin.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.



JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

M A I 1766.

L E T T R E

*De M. COSTE, docteur en médecine, à
Ville en Bugey, sur les Affections vul-
gairement connues sous le nom de Va-
peurs.*

M O N S I E U R ,

J E crois que le médecin observateur ;
comme celui qui théorise, ne peuvent em-
ployer leurs veilles plus utilement, qu'en
s'appliquant à connoître la nature des mala-
dies qui deviennent de plus en plus fréquentes,
afin de parvenir aux moyens d'en rendre la
curation familière. Celles qui sont connues,
dans le monde, sous le nom de *vapeurs*,

(terme impropre, usité en médecine par droit de prescription,) se rencontrent aujourd'hui si communément, que, sans doute, sur le résultat combiné des différentes observations des gens de l'art, on ne tardera pas à en établir clairement la théorie, & à réduire à quelques indications simples & évidentes la multitude de celles que semble présenter un nombre de symptômes si variés, & en apparence si peu univoques. Je ne sçais si le Mémoire, que j'ai l'honneur de vous adresser, y contribuera. Les deux faits, qui y sont rapportés, méritent certainement quelque attention.

1^{re} OBSERVATION. Madame C... ma proche parente, âgée alors de vingt-trois ans, & mariée depuis deux mois seulement, éprouva, pour la première fois, le 20 Octobre 1764, au retour de la promenade, un paroxysme hystérique assez violent. Bâillemens réitérés, mal de tête, respiration laborieuse, étouffement, douleurs au creux de l'estomac, maux de reins, tremblement universel.... A tous ces symptômes, je crus reconnoître le frisson fébrile, & les avant-coureurs d'une fièvre dont j'ignorois encore le caractère, mais qui m'inquiétoit déjà : le craquement de dents alloit jusqu'au *stridor*. Le pouls, quoiqu'embarassé & inégal, avoit cependant le ton fort au-dessus de celui qu'un pareil

État a coutume de produire ; & loin de se plaindre du sentiment de froid , la malade , au contraire , ressentoit une chaleur incommode & très-vive. Une legere sueur succéda , au bout d'une demi-heure , à l'oppression qui avoit toujours été en augmentant ; & la malade revint à son état naturel. La réunion de ces circonstances ne me laissa plus en doute sur la nature du mal. Il prit , les jours suivans , une intensité visible qui , avec la connoissance des causes dont je vais faire mention , confirma de plus en plus mon diagnostic.

Les derniers adieux d'une fille unique à une mere tendre & chérie qu'elle quittoit , pour s'expatrier au loin ; le cahot de la route & les chaleurs excessives qu'elle eut à éprouver dans un voyage assez long , la variété des objets qui se présenterent à sa vue , les nouvelles liaisons qu'elle eut à former , l'abus du café & des liqueurs , les veilles , les fêtes , les premieres & vives jouissances d'un hymen assaisonné par l'amour ; tout ce conflit de peines & de plaisirs trop alternativement successifs ne pouvoient que porter des atteintes fâcheuses au genre nerveux , chez une femme vive , délicate & sensible à l'excès , tant au physique qu'au moral. Les causes qui avoient disposé , je les reconnus dans celles dont je viens de faire l'énumération ; elles furent

rendues déterminantes par quelques chagrins domestiques, dont le sujet importe peu ici.

Au second accès, la violence de l'oppression & les convulsions énormes, qui élevoient la malade de deux pieds au-dessus de son lit, m'engagerent à la faire saigner. Je dois rendre justice à la dextérité du chirurgien qui en eut assez pour saisir l'instant d'un entre-acte : un clin d'œil en faisoit la durée. La saignée produisit du calme. Le chirurgien, homme habile dans sa profession, & qui a de l'expérience en médecine, me fit & aux assistans un récit si avantageux des grands effets de la *mélisse* en pareil cas, que, malgré ma répugnance, j'en laissai donner une tasse. A peine la malade l'eut-elle avalée, que les convulsions reprirent avec encore plus de force qu'auparavant. Je fis rouvrir la veine; & bientôt elles se dissipèrent.

Deux mois se sont ainsi passés dans des paroxysmes presque continuels, & accompagnés des mêmes symptômes. Les moindres disparoissoient, à l'aide de simples lavemens émolliens : j'étois obligé d'employer la saignée pour les plus considérables; & alors le calme duroit deux fois vingt-quatre heures, mais tout au plus; & souvent il y avoit jusqu'à deux & trois accès dans un seul jour ou dans une seule nuit. Il est ar-

rivé certaines fois que la malade a perdu
 entièrement connoissance, & que l'ouver-
 ture de la veine a seule été capable de
 la rappeler. Revenue à elle-même, elle
 avoit bon visage & bon appétit, se ressou-
 venant parfaitement de tout ce qui avoit
 précédé, & sembloit goûter avec volupté
 la satisfaction d'être débarrassée de son tour-
 ment. Cependant, bientôt après, un cer-
 tain fourmillement lui passoit dans tous les
 membres, ce qu'elle nommoit ses *avant-*
coureurs; & avertissant les assistans de ce
 qui alloit lui arriver, souvent elle n'a pas
 eu le tems d'achever la phrase qu'elle avoit
 commencée; & elle entroit dans des con-
 vulsions & dans un état qui auroit intéressé
 en sa faveur les plus insensibles. Une grande
 abondance d'urines claires & limpides lui
 annonçoit encore souvent le paroxysme;
 mais c'étoit pour elle un prognostic de quel-
 que tems de calme, lorsqu'elles revenoient
 à leur quantité & à leur couleur naturelle.
 C'est avec raison que M. Sydenham appelle
 ce symptôme le *signe pathognomonique des*
affections vaporeuses. Les crampes pre-
 noient successivement tous les membres:
 tantôt un bras & la jambe du côté opposé,
 l'un fléchi, l'autre étendue avec un roidisse-
 ment que mes efforts ni les frictions n'ont
 pu vaincre; & j'ai éprouvé plus d'une fois
 qu'il eût été plus facile de les casser, que

de leur faire perdre la situation qu'ils avoient affectée. Un demi-bain partial ou quelques fomentations émollientes étoient les seuls secours dont on éprouvoit l'efficacité.

Dans le courant de Janvier suivant, l'état des premières voies me parut exiger une évacuation. Les laxatifs les plus doux produisirent purement & simplement l'effet auquel ils étoient destinés, sans apporter le moindre changement, ni en bien ni en mal, à la maladie principale.

Les bains tièdes furent ensuite mis en usage pendant une quinzaine de jours ; & ils furent suivis d'un calme qui dura près d'un mois. On crut avoir ville gagnée ; & , sans oser m'en flater hautement , j'éprouvois en moi-même , avec volupté , l'espérance du succès le plus complet , lorsque je fus défabusé par les troubles & les dérangemens étranges qui survinrent. Les accidens se renouvelèrent avec plus de violence que jamais : c'étoit vers le milieu du mois de Mars. Je fus forcé de reconnoître , contre le sentiment de certains modernes , l'insuffisance des *aqueux* & des *humectans*. Ils étoient , à la vérité , efficaces dans le tems du paroxysme ; mais la cause de ce soulagement momentané devenoit la cause dispositive de nouveaux accès , en affoiblissant la fibre de plus en plus , & augmentant par-là son irritabilité ; de sorte que le moyen de

parvenir à une *cure radicale* étoit encore un problème pour moi.

Les vomissemens fréquens, les rapports aigres, dont la malade étoit tourmentée, joints à une constipation opiniâtre, tout annonçoit des vices de digestions; & le quinquina ne me paroïssoit point contre-indiqué. J'étois chancelant néanmoins; & je l'avouerai, à ma honte, le préjugé reçu étoit pour moi une barrière que je n'aurois osé franchir sans guide. En pouvois-je choisir un meilleur que ce médecin célèbre que l'Angleterre a produit, & que toute l'Europe a admiré, M. Sydenham, cet observateur exact, & aussi fidele dans l'histoire de ses malheurs que dans celle de ses succès? J'appris de lui (a), que le quinquina donné à petites doses, & long-tems continué, méritoit le nom d'*anti-spasmodique*, à bien plus juste titre que tant de remèdes fameux, dont l'expérience dément si souvent les annonces. J'en fis prendre à la malade un scrupule, matin & soir, pendant quinze jours, d'abord. Le vomissement devint moins fréquent; l'appétit fut meilleur, & les digestions meilleures; les accidens moins vifs, & plus éloignés. Elle goûta la douceur du sommeil dont elle avoit perdu l'habitude depuis plus de quatre mois. Tout ceci m'enhardit d'au-

(a) Th. Sydenh. *Differt. epist. ad*, Guill. Cole, M. D. tom. I, pag. 273.

tant plus, que ma malade eut lieu deux ou trois fois de se convaincre que c'étoit bien sûrement à ce remede qu'elle étoit redevable du calme qu'elle éprouvoit, puisque le paroxysme reparoissoit chaque fois qu'elle avoit négligé d'en faire usage. Elle l'a continué à la même dose, pendant trois mois, avec un succès que je n'aurois osé me promettre. A part la constipation que son état de grossesse favorisoit, & à laquelle les lavemens d'eau tiède remédioient sur le champ, les trois mois & demi qui ont précédé son accouchement, se sont passés d'une maniere si avantageuse & si peu attendue, que chacun s'empressoit de l'en venir féliciter. Les couches ont été heureuses pour la mere & pour le fils qu'elle a mis au monde, bien portant, vers le milieu du mois d'Octobre. Depuis lors, elle n'a eu qu'un léger ressentiment de vapeurs, occasionné par un petit chagrin, & qui s'est dissipé par le sentiment contraire. Elle jouit maintenant (j'écris en Décembre 1765) de la meilleure santé, & d'une force de tempérament qu'elle n'avoit pas éprouvée encore.

II. OBSERV. Le 13 du mois d'Août dernier, je fus appelé auprès de M. Violand, curé de Leaz, un des plus respectables ecclésiastiques du diocèse de Geneve. Dans la nuit précédente, à la suite d'une nouvelle fâcheuse, il avoit éprouvé trois

accès très-forts d'affection hypochondriaque. Le symptôme le plus fatigant avoit été un tournoyement involontaire de la tête de droite à gauche, qui duroit une demi-heure & plus. Les yeux étoient ardens & gorgés; le visage rouge & allumé; la voix altérée, & la connoissance obscure. Ces apparences d'apoplexie, qui firent prendre le change au chirurgien-major du *fort de l'Ecluse*, qui lui donnoit ses soins, l'avoient engagé, avant mon arrivée, à faire au malade une saignée du pied qui avoit apporté du soulagement. L'ipécacuanha, qu'il jugea à propos de donner ensuite, eut bientôt détruit ce calme; enforte que les symptômes les plus alarmans, qui se renouvelèrent en ma présence, m'engagerent à faire réitérer la saignée du pied qui, jointe à une ample boisson adoucissante, fut suivie de tout le succès que j'en pouvois attendre. Le malade fut purgé, le lendemain, avec des minoratifs. Dès le jour suivant, je le mis au quinquina, à la dose de trente grains, matin & soir; & je lui prescrivis un *pediluvium* d'une heure par jour, aidé du régime le plus adoucissant.

Pendant les quinze premiers jours, mon malade eut encore quelques accès, mais bien moindres & moins fréquens que ceux dont il avoit été si fort alarmé. Ils céderent à quelques lavemens d'eau tiède.

Il a continué pendant six semaines, & se trouve actuellement dans un état de santé & d'embonpoint qu'il n'auroit jamais espéré, puisqu'aux premiers accès il n'avoit pas cru avoir de temps à perdre pour recevoir les sacremens & mettre ordre à ses affaires. Il ne lui reste que quelques nuages, & de légers étourdissemens dont il est affecté chaque fois que le zèle de son état l'oblige de s'écarter tant soit peu de son régime. Deux ou trois bains de jambes, & une ou deux prises de quinquina qu'il se prescrit alors, ont bientôt ramené le calme. Il n'y a pas huit jours qu'il m'en a assuré lui-même, en me témoignant toute sa reconnoissance.

R É F L E X I O N S.

Voilà les faits. Me fera-t-il permis, Monsieur, d'y joindre quelques conjectures sur la maniere dont je conçois que le quinquina agit en pareil cas ?

1°. Plus une fibre est forte, moins elle est irritable.

2°. Toute force est relative, & consiste dans le juste équilibre des solides & des fluides.

3°. Il suit évidemment de ces deux principes incontestables & avoués de tous les physiologistes, que le seul moyen de remédier aux maladies qui reconnoissent

pour cause l'irritabilité , & par conséquent la foiblesse de la fibre , est de rétablir cet équilibre lorsqu'il est détruit.

Les affections vaporeuses reconnoissent deux especes de causes procathartiques. Elles sont d'un côté, tout ce qui peut irriter une fibre naturellement délicate , comme les poisons , les mercuriaux , l'abus des vomitifs & des purgatifs , les cordiaux & les stomachiques , les épices , les liqueurs fortes , les passions vives.... de l'autre , tout ce qui constitue ou favorise cet état de délicatesse , & conséquemment rend plus susceptible d'irritation , l'abus des bains & du régime aqueux ; les saignées trop fréquentes , les évacuations excessives , la vie molle & voluptueuse , le défaut d'exercice.

Ceux qui ont les fibres délicates , mais dégagées , développées & élastiques , ont le sentiment bien plus subtil , puisque toutes choses d'ailleurs égales , une moindre impulsion suffit pour communiquer à leurs nerfs un ébranlement plus considérable. Les objets sensuels impriment chez eux des images bien plus vives ; le sentiment de la volupté chatouille mieux leurs organes ; mais celui de la peine les agite plus désagréablement , & c'est pour cela que si les plaisirs , sur-tout ceux de l'amour & de la table , ont plus d'attraits pour

eux ; les déplaisirs de l'ame comme ceux du corps leur laissent aussi des impressions plus fâcheuses , & ils sont plus sujets que les autres aux funestes maladies dont l'ame est le principe.

C'est donc une chose démontrée que plus les fibres sont foibles & délicates , plus aussi elles sont susceptibles d'irritation ; & l'irritation actuelle , en rompant l'équilibre des vaisseaux avec les liqueurs qu'ils contiennent , produit des secousses inégales dans les nerfs , & une distribution inégale du fluide qui les fait agir ; c'est ce qui constitue les maladies spasmodiques. Il s'ensuit que , pour les traiter sans inconvénient , il s'agit de trouver quelque moyen d'augmenter la force sans produire l'irritabilité. Or il me semble que ceux que l'on met communément en usage sont moins propres à remplir cette indication qu'à fomenter la contre-indication.

Les anti-phlogistiques & les délayans dont on use dans le tems du paroxisme , ce n'est pas leur choix que je blâme ; ce sont les abus & le trop d'intensité qu'on donne à cette méthode.

Quand les symptômes l'exigeront , saignez ; mais ne tirez de sang que ce qu'il faut pour diminuer le volume des humeurs , & baisser le ton des solides. Le léger relâchement qui suit ne peut être

qu'utile, en rétablissant l'égalité & l'uniformité dans la circulation ; la saignée alors est un vrai *tonique*. Si au contraire vous opérez une déplétion trop grande & trop subite, l'affaiblissement de toute la machine en fera l'effet ; l'épaississement qui en est la suite, augmentera la viscosité des humeurs ; les sécrétions languiront ; les excrétiions ne se feront point, & les solides, relâchés outre mesure, n'attendront qu'une légère surcharge des humeurs pour en être agacés & produire un nouvel accès.

Les lavemens d'eau tiède remédieront à la constipation ; mais si vous en injectez une trop grande quantité, dans un cas de grosseffe sur-tout, c'est ajoûter un nouveau poids au poids désavantageux des gros excréments sur la matrice. Si vous injectez trop souvent, c'est vouloir macérer cet organe dans un bain perpétuel, lui procurer un relâchement nuisible, & priver une femme d'aller naturellement à la garde-robe.

Dans une suppression de règles, ou un mal de tête rebelle, le *pediluvium* fera une révulsion avantageuse ; dans tout autre cas, la dérivation des fucs à la matrice y produira congestion, & la vacuité des vaisseaux supérieurs amenera le spasme à la tête & aux extrémités d'en-haut.

Le bain tiède & entier fait engorger le cerveau , gêne les poumons & tous les viscères , & par-là produit tension à l'intérieur , tandis qu'il relâche trop les parties externes.

Puisque dans le tems du paroxysme , les vues du médecin sont de diminuer la rigidité de tout le système fibreux , il se gardera sans doute , *cane pejus & angue* , de toutes ces odeurs , vapeurs ou fumées de drogues & compositions fétides , de toutes ces eaux spiritueuses , ces élixirs , ces teintures , tant célébrées par leurs auteurs respectifs , mais dont l'observation exacte & réfléchie a si peu confirmé les vertus prétendues , & que la saine physique démontre diamétralement contradictoire aux effets que l'on s'en promet.

Je ne dis rien des opiatiques ni des somnifères ; l'atonie , qu'ils laissent après eux est si fort opposée à l'indication naturelle qui se présente , qu'il faudroit avoir peu de notions en bonne médecine pour en faire usage.

Pour les applications de glace , les bains , lavemens & boissons d'eau froide , la saine raison me dicte qu'ils sont si peu analogues à l'intention à laquelle on les adapte , que je ne peux concevoir comment des médecins osent faire trophée de pareils secours. L'expérience démontre que , de
tous

tous les astringens il n'en est aucun qui agisse avec plus d'efficacité que l'eau froide. Comment donc détruira-t-elle le spasme actuel, immédiatement produit par une tension contre nature? En vérité, vouloir nous donner pour remède, & pour remède éprouvé avec succès (a), *l'aspersion d'eau froide dans une attaque d'épilepsie hystérique, accompagnée de suppression de lochies*, c'est abuser de la licence du paralogisme. Je ne trouve, dans cette observation, autre chose, sinon des symptômes aggravés par les premiers moyens qu'on a mis en usage, traités efficacement ensuite par l'eau de poulet & les autres délayans tièdes, qui, aidés du bon tempérament de la malade, lui ont permis d'échapper à une aussi rude épreuve.

J'en viens aux moyens de cure radicale. Le bain froid qu'on a proposé; quoi qu'on en dise, me paroît plus propre à produire des congestions à l'intérieur qu'à les dissiper. Le poids de l'eau sera nuisible; & d'ailleurs il est certain qu'en retrécissant le diamètre des plus petits vaisseaux surtout, il en doit résulter dans la circulation une inégalité & une difficulté que les médecins rencontrent souvent dans les maladies aiguës produites par de pareilles causes.

(a) Journal de médecine, Décembre 1765; pag. 545.

La thériaque, les fels volatils, les différentes préparations de succin, tous ces élixirs anti-spasmodiques, qui, bien analysés, ne sont autre chose que des *stimulans*, comment remédieront-ils au spasme, qui est une tension involontaire de la fibre, eux qui n'agissent qu'en lui procurant une tension encore plus grande ? Cette tension artificielle ne peut se faire sans que la fibre éprouve une distraction contre nature qui rompt son élasticité, & la fait retomber ensuite dans un état d'affaiblissement, proportionné à la distraction antécédente.

La constipation opiniâtre n'est pas une raison d'admettre la méthode des purgatifs réitérés. On sçait qu'ils sont plus propres à l'entretenir qu'à la faire cesser. Lorsque l'état des premières voies l'exigera, les laxatifs les plus doux, tant soit peu aiguïs de sel d'Epsom ou de Sedlitz, y feront employés avec bien plus de succès. En évacuant les glaires & les matières acides, inséparables de cet état, ils ne contribueront pas peu à l'expulsion des vents, & à la cessation des rapports aigres ; deux symptômes si familiers aux hystériques & aux hypocondriaques ; symptômes qu'on voit céder rarement à l'usage des carminatifs & des absorbans. Les premiers procurent une tension nuisible ; ceux-ci un sentiment de pesanteur, par la sorte de colle qui résulte de leur

mélange avec les acides. Si l'on n'a soin d'accompagner leur usage de celui des évacuans appropriés, ce n'est qu'une charge de plus pour l'estomac.

Cherchons donc quelque moyen de fortifier la fibre sans produire l'irritabilité, & nous remplirons l'indication qui se présente dans les maladies spasmodiques. Quel sera-t-il, ce moyen ? Celui par lequel cette harmonie, tant célèbre parmi les médecins, ce juste équilibre entre les fluides & les solides sera rétabli. Pour cela la fibre doit avoir un degré de tension proportionné à la qualité & à la quantité des liqueurs. Si celles-ci sont trop aqueuses, ou en trop petit volume, leur effort ne sera pas capable de faire contracter le vaisseau qui les contient ; si elles sont trop âcres, elles l'irriteront ; si elles sont trop abondantes, elles le distendront outre mesure, lui feront perdre son élasticité. Si l'action du vase sur la liqueur a trop d'intensité, les sucs seront portés çà & là avec une impétuosité & une accélération qui portera le trouble dans toute l'économie animale ; si elle n'en a pas assez, ils croupiront, s'épaissiront ; & les différentes obstructions en seront la suite. Toutes les causes des maladies vaporeuses se réduisent à celles-ci, & il n'est pas difficile de voir qu'elles

ne font dûes qu'au défaut d'équilibre dont j'ai parlé. Dans tous ces divers cas, rétablissez-le par les voies connues & appropriées ; & le calme renaîtra. Pourquoi ? parce que vous aurez rendu la circulation plus uniforme, favorisé une distribution plus égale des humeurs & des esprits, en augmentant ou diminuant la force en raison réciproque de l'augmentation ou de la diminution de la résistance ; car toute force est relative, & consiste dans ce juste rapport ; tellement que, si la surabondance du sang distend avec violence les parois des vaisseaux, & les met en éréthisme, une saignée faite à propos, en rendant moindre la force absolue, rend plus grande la force relative. Avant ce secours, la distraction menaçoit de rupture ; après son effet, la réaction est libre & entière.

Si nous considérons la façon dont le quinquina agit à l'intérieur, ne sera-t-on pas obligé de convenir que de tous les secours proposés, c'est celui qui est le plus propre à remplir les indications ? Nous voyons, en effet, que les battemens de l'artere, qui, dans le paroxysme des fièvres intermittentes, sont si irréguliers, se changent, après l'usage de ce spécifique, en un pouls plein, entier, égal & uniforme. Ce changement peut-il être dû à autre chose qu'à cette propriété qui est dans l'écorce du Pérou, de rassembler en une masse égale & uniforme les particules du sang, si inégales auparavant ? Les humeurs les plus lentes & les plus épaisses, unies aux plus vives & aux plus fluides, forment ensemble une liqueur homogène, propre à concilier aux fibres le ton & l'élasticité qu'elles avoient perdus. Elles sont alors en état de réagir sur les fluides avec beaucoup plus de liberté : les mouvemens sont plus vifs, mais plus

régles ; les humeurs bien atténuées n'éprouvent aucune difficulté à couler, même par les plus petits canaux : en vertu de cette aisance, la circulation se fait mieux, & d'une manière plus uniforme.

Le quinquina, disent les médecins, agit, en *assimilant* le levain fébrile à nos humeurs, & le rendant dès-lors moins nuisible. Cette assimilation n'est autre chose que ce dont j'ai parlé ; cette égalité, qu'il rétablit, en atténuant la matière morbifique, la rendant miscible aux humeurs saines ; en sorte qu'après un certain nombre de circulations, elle leur soit égale, qu'elles soient confondues, & ne fassent plus qu'un tout parfaitement semblable à lui-même. Que le quinquina agit par assimilation, c'est une chose encore prouvée par les mauvais effets desquels est suivi son usage dans les fièvres intermittentes, si auparavant l'on n'a bien nettoyé les premières voies que les plus habiles praticiens de nos jours reconnoissent unanimement pour le foyer de ces fièvres. Le levain étant contenu dans les matières crues & indigestes qui sont dans l'estomac & les intestins, l'action du remède est en raison inverse de l'augmentation du volume sur lequel il agit. L'assimilation ne peut donc être opérée qu'à la longue ; ce qui prolonge la fièvre. L'assimilation ne sera pas non plus si parfaite, parce que le levain passera dans les secondes voies, sans que son volume ait permis au spécifique de le travailler au point de le rendre miscible aux autres humeurs ; & comme les digestions imparfaites feront une cause toujours renaissante, on ne sera pas surpris que le quinquina, dans ces sortes de cas-là, au lieu de bannir la fièvre, la rende, au contraire, plus longue & plus rebelle.

L'ouvrage, par lequel l'estomac réduit en chyle les alimens, nous offre l'image de ce mécanisme. Le petit frisson, qui accompagne la digestion; ne reconnoit pas, je crois, d'autre cause que celle de celui qui précède l'accès fiévreux. Tant que l'assimilation n'est pas faite, l'hétérogénéité subsiste dans les humeurs : les solides en sont diversement excités; de-là le spasme; bientôt les suc digestifs développent leur énergie; les efforts augmentent dans tous les agens du système de la chylicification & de l'hématose; l'action réitérée du poumon, du cœur & des vaisseaux opere le mélange désiré par la nature; le chyle est converti en sang; l'assimilation est parfaite, & le calme renaît.

Le quinquina n'a rien d'âcre, puisqu'on le donne dans le cas de gangrene, à dessein de corriger l'acrimonie, [(a) pour me servir de l'expression d'un des plus célèbres médecins de ce tems,] & de séparer le mort du vif. Comment s'opere cette séparation? sinon par l'assimilation de la matiere sphacéleuse au reste des humeurs; car l'usage du quinquina n'est suivi d'aucune évacuation sensible. Les humeurs ont coutume de se porter où elles trouvent moins de résistance; ou bien, ce qui est le même, le plus de facilité à se déposer. Celle qui forme la gangrene, se portera donc plus aisément à la partie affectée, à cause de l'analogie. Les premières doses de quinquina ne la bornent pas sur le champ; ils n'en bornent que l'intensité, parce que l'assimilation n'a pas encore eu lieu parfaitement, & que l'humeur gangreneuse n'a perdu que la moitié de sa causticité. Mais, dès que le remede assimilant a achevé son effet,

(a) Storck, *Libell. de Cicuta*, edit. Alt. pag. 24.

il ne circule plus dans les vaisseaux qu'un tout homogène, & d'une qualité bénigne; & la gangrene se borne, par défaut de matière propre, à l'entretenir : alors la séparation du mort & du vif a lieu.

Ce n'est pas autrement, Monsieur, que ce spécifique opere des effets aussi merveilleux dans les affections hystériques & hypocondriaques : c'est en favorisant une distribution plus égale du fluide nerveux ; c'est en rectifiant les digestions ; c'est en assimilant toutes les humeurs qui circulent chez nous, & qui ne produisent les différens symptômes d'irritation que par leur hétérogénéité, en vertu de laquelle les filamens, soit nerveux, soit musculaires, sont diversement & inégalement excités. Je crois au moins, que c'est la façon la plus naturelle d'expliquer comment il agit. C'est mon idée : je la livre tout uniment par la voie de votre Journal, dans lequel je vous prie, Monsieur, de vouloir bien l'insérer : je la livre, dis-je, aux gens de l'art, sans prétendre qu'elle fasse autorité, & dans la résolution la plus sincère d'y renoncer, pour en adopter de plus heureuses, dès que mes confrères y auront substitué les leurs.

J'ai l'honneur d'être, &c.





OBSERVATION

Sur un Épanchement de lait sur le bas-ventre , accompagné de symptômes fâcheux , survenu les premiers jours des couches ; par M. PLANCHON , médecin à Péruwelz en Hainaut.

Ces maladies sont souvent marquées par les apparences d'une fièvre de lait , ou par des douleurs de ventre , qui ont quelque ressemblance avec les tranchées qui arrivent ordinairement les premiers jours des couches ; & ce déguisement a été funeste à un grand nombre des femmes que j'ai vues périr , parce qu'on avoit été dans une trop grande sécurité par rapport à des accidens qui ne sembloient présenter , dans les commencemens , rien d'extraordinaire.

P U Z O S , *second Mémoire sur les Maladies aiguës , produites par les dépôts laitoux , dans son Traité des Accouchemens , pag. 367.*

Avant que MM. Puzos & Levret eussent démontré que le lait se déroutoit souvent , & enfiloit des vaisseaux étrangers chez les femmes nouvellement accouchées , & les nourrices ; que ses dépôts les exposoient à mille dangers différens , ou que ses épanchemens faisoient languir ces femmes qui avoient peine à se relever des suites de leurs couches

couches dérangées par cette cause ; nos aïeux, quoique très-éclairés dans le grand art de guérir, n'attribuoient ces sortes de maux qu'au dérangement des lochies dont la suppression (selon eux, comme on voit par leurs Ecrits) ou la diminution faisoient naître des accidens graves, souvent mortels, qu'ils combattoient par des remèdes propres à rappeler ou augmenter le cours de cette évacuation sanguine & lymphatique (a).

Il n'est que trop vrai pourtant, que du dérangement sensible des lochies il résulte des symptômes que produit le reflux d'une matière qui doit s'évacuer, & qu'il faut distinguer de l'épanchement de l'humeur laiteuse (b). Mais on ne lit point dans les Annales de l'ancienne médecine, que les praticiens de ces tems reculés aient reconnu que le lait répandu étoit quelquefois la cause des désordres qui surviennent à la suite des couches : au contraire, sans avoir d'autre égard à la sécrétion de cette liqueur

(a) *An non. . . . concludi potest metastasim lacteam producere posse omnia illa mala quæ & lochiis suppressis tribui solent ?* VAN-SWIETEN, Comment. in Boerh. Aph. tom. iv, pag. 612.

(b) *Non tamen in illâ opinione sum ac si lochia retenta nullum facerent periculum, sed tantum hoc esse monendum credidi etiam de depositione materiæ lacteæ ad varia loca corporis esse cogitandum.* VAN-SWIETEN, *ibid.*

nourricière, qu'autant qu'elle ne paroîssoit que chez les femmes accouchées à qui il ne survenoit rien de sinistre, ils ne regardoient son défaut que comme l'effet d'une fièvre survenue tout-à-coup, ou de la suppression totale des lochies.

Hecquet (a) & quelques autres parmi les modernes, ont entrevu que cette attention avoit échappé à leurs prédécesseurs. Il n'est donc point étonnant si la sage antiquité a vu périr quelquefois des femmes nouvellement accouchées qui peut-être se seroient heureusement relevées de leurs couches, si cette même antiquité, plus éclairée sur les causes des maladies qui assaillent, de tems en tems, ces généreuses victimes de la propagation du genre humain, eût distingué les effets de la suppression des lochies d'avec ceux que la déviation de l'humeur lacteuse fait naître.

Aujourd'hui que la médecine pénètre de plus en plus dans les secrets les plus cachés de la nature, & que les nouvelles découvertes de l'art de guérir sont toujours un surcroît de bienfaits pour l'humanité; quelques sçavans ont reconnu que la matière lacteuse, après avoir servi de nourriture au fœtus dans le sein de sa mère (b), se porte

(a) Voyez HECQUET, Médecine des Pauvres, tom. ij, pag. 221 & suiv.

(b) *Creditur enim tale serum lacteum ad uterum*

d'abord, après sa naissance, vers d'autres organes destinés par la nature, pour y recevoir cette liqueur nutritive, la préparer & la rendre propre à l'entretien & à l'accroissement de l'enfant qui vient de naître (a).

deferri graviditatis tempore pro nutrimento fœtus.
VAN-SWIETEN, tom. iv, pag. 606.

» On sait encore que, dans le commence-
» ment de la grossesse, comme dans toute sa suite,
» le lait se porte abondamment vers la matrice
» dont il pénètre l'intérieur, pour en sortir ensuite
» toujours mêlé avec le sang, & s'insinuer dans
» les racines veineuses du *placenta*, & de-là
» dans la veine ombilicale qui va le distribuer
» ensuite dans toutes les parties du fœtus. PÛZOS,
Traité des Accouchemens, chap. 21, pag. 218.

(a) *Dum autem infans in lucem editur, ab omni commercio cum utero matris separatur, simile in mammis præstò est alimentum, lac nempe, quod jam majori copiâ requiritur, quàm dum in utero hærebat, quia hoc solo nutriri & crescere debet: cum nec amplius per vasa umbilicalia à matre recipiat, undè tunc constrictis uteri vasis, post partum, illud pabulum fetosum lacteum ad mammas fluit.* VAN-SWIETEN, *ibid.* pag. 607.

» Si-tôt que la femme est accouchée, le lait,
» qui se portoit à la partie où il étoit continuelle-
» ment absorbé, change nécessairement de route;
» pour aller vers les endroits où il a plus de facilité
» à s'échapper; ne trouvant plus d'issue du côté
» de la matrice, il étoit à propos qu'il trouvât
» deux especes de réservoirs, pour être reçu,
» gardé quelque tems, & ensuite évacué; sans
» cette sage précaution de la nature, le lait se

Ces vrais & fideles observateurs qui ont mérité d'être mis au rang des sçavans de ce siècle , attentifs à tout ce qui pouvoit dérouter la nature dans les suites des couches , reconnurent les ravages qui résultoient du défaut de la sécrétion & de la séparation de cette matiere laiteuse , ils sçurent distinguer les effets d'un lait répandu d'avec ceux de la suppression des lochies : l'expérience n'a que trop constaté leurs observations & l'heureux succès des moyens curatifs qu'ils ont employés pour sauver ces femmes , n'a que trop prouvé la justesse de leur discernement.

Mais quelles peuvent être les causes qui font prendre une fausse route à l'humeur laiteuse & l'engouer dans des vaisseaux qui lui sont étrangers ? On sçait assez que le froid, le mauvais régime, les passions de l'ame sont les plus fréquentes. Il en est une cependant qui n'est point la plus rare, selon moi ; ce sont les efforts répétés d'un accouchement laborieux, & la violence & la durée des douleurs qu'un tel accouchement

» seroit tumultueusement jetté sur différentes par-
 » ties dans lesquelles il auroit causé les mêmes dé-
 » sordres qu'il cause souvent, quand, par impru-
 » dence, ou par de mauvaises dispositions, il
 » prend des fausses routes, & se dépose sur des
 » parties qui ne peuvent s'en débarrasser. » PUZOS,
ibid. pag. 220.

occasionne. J'ai souvent observé ce fait. Dans ces circonstances, il se fait un bouleversement dans toute l'œconomie animale. Le mécanisme des sécrétions est troublé; le mouvement des humeurs a perdu son juste équilibre; & leur distribution est inégale. Est-il donc étonnant qu'en pareil cas, l'humeur laiteuse ne se porte pas vers les organes qui lui sont destinés ? ou si elle s'y porte, ce n'est qu'imparfaitement; & le même désordre en tarit bientôt l'écoulement.

Dans cette espece de bouleversement d'humeurs, le lait qui n'a point encore enfilé la nouvelle route que la nature lui fait ordinairement prendre, va se fixer pour lors sur les parties où il trouve moins de résistance. C'est souvent sur celles qui ont été dans une tension plus qu'organique pendant la grossesse, & qui ont été le siège des douleurs dans l'accouchement, où cette matiere va se déposer. Ces parties, d'un état violenté, distendu, spasmodique, tombent dans le relâchement après l'expulsion du fœtus.

On conçoit donc que le lait, après l'accouchement, ne trouvant plus à se distribuer dans le *placenta*, doit nager dans toute la masse des liqueurs, & se porter plutôt sur ces parties qui ont été violentées. Le tems de la fièvre de lait est souvent celui de

ce dérangement, quand il en doit résulter une fièvre aiguë inflammatoire.

La nature alors surchargée d'une humeur qui ne peut que troubler le mouvement des fluides, si elle n'enfile la route qui lui est destinée, se trouve opprimée : le jeu du cœur & de ses vaisseaux en est plus agité ; & la fièvre de lait, qui en est ordinairement l'effet, se change en fièvre inflammatoire, quelquefois putride, par le transport de la matière laiteuse sur quelques viscères. La matrice & souvent le bas-ventre, dans ces circonstances, deviennent le siège de cette métastase laiteuse (a). La cause que je crois faire naître cette métastase, & qui souvent est la plus fréquente, n'a pas autant lieu pour ces dépôts laiteux qui se portent au cerveau, à la poitrine, sur les bras, ou à l'habitude du corps.

Ce dépôt sur le bas-ventre produit un éréthisme universel des solides, & entraîne après soi une suppression totale des lo-

(a) » La matrice n'est pas exempte des dépôts
 » laiteux à la suite des couches. Il y en a de deux
 » espèces, de *primitifs* & de *consécutifs*. Les
 » dépôts primitifs se déclarent dans le tems où
 » devroit arriver la fièvre de lait; ils sont très-
 » longs à se terminer, lorsqu'ils ne font point périr
 » la malade par l'inflammation générale de la
 » matrice & des autres viscères du bas-ventre. »
 LEVRET, *Art des Accouchemens*, sect. 10,
 Aph. 986 & 987.

chies ; & de-là l'état phlogistique des viscères abdominaux , devenu tel par l'effet de la grossesse , doit nécessairement augmenter. On sçait assez que , vers les derniers mois , les vaisseaux les plus déliés de ces viscères ont considérablement augmenté de diametre. Ils sont engorgés au point , qu'à peine la femme est délivrée , qu'ils sont dans une espece de phlogose que le cours des lochies dissipe heureusement , s'il n'arrive aucun trouble (a).

Que doit-il arriver , si tout-à-coup , par une cause quelconque , cette évacuation se supprime ? Il est inutile d'en faire ici le tableau. Quel médecin ne connoît point le désordre qui en résulte ? C'est bien pire , si l'humeur laiteuse vient augmenter cet engorgement qui met la nouvelle accouchée dans le plus grand de tous les dangers , si l'art & la nature ne s'opposent au péril qui la menace. On peut voir , dans le Journal de médecine du mois d'Avril 1765 , un détail intéressant de cette maladie que l'ouverture

(a) » Ces maladies sont redoutables , lorsqu'elles se déclarent le premier ou le second jour
 » de l'accouchement : (on pourroit ajoûter les
 » troisieme , quatrieme , cinquieme & sixieme
 » jours ,) parce que le dégorgement de la matrice étant à peine commencé , cette partie tuméfiée & dans une espece de phlogose est
 » très-susceptible d'inflammation. » PUZOS , *ibid.*
 pag. 368.

des cadavres a constatée, & qu'on observa, à l'*Hôtel-Dieu*, à Paris, en Janvier 1746, que beaucoup de femmes nouvellement accouchées périrent, & qu'on parvint enfin à en arracher plusieurs à la mort *par les saignées du bras & du pied, mais principalement par celles du bras, qu'on répétoit plusieurs fois.* Celles qui périrent, succombèrent à une gangrene subite (a). Cette gangrene est d'autant plus prompte dans ces circonstances, que la qualité du sang des vaisseaux de la matrice d'une nouvelle accouchée, qui s'évacue sous la forme de lochies, tend plus à l'alcalescence. L'humeur laiteuse, fixée sur quelques viscères, dégénere souvent en pourriture par le séjour qu'elle fait dans des vaisseaux étrangers. Ajoûtons à ces causes le froissement qu'ont éprouvé les solides pendant l'accouchement, & nous verrons pourquoi ces sortes d'inflammations dégénèrent fort souvent en gangrene ?

J'ai déjà vu plusieurs fois périr misérablement des femmes, vingt-quatre à trente heures, & même douze heures après leur accouchement, sans qu'elles dussent leur mort à une perte de sang par inertie de matrice, comme il arrive quelquefois. Quelle

(a) Van-Swieten, tom. iv, pag. 611 & 612.
Item. Mémoires de l'Académie des sciences, l'an 1728, pag. 581 & seq.

autre cause qu'une prompte gangrène les a fait succomber si-tôt ? L'art est insuffisant en pareil cas ; & la mort prévient les efforts qu'un médecin éclairé peut tenter pour les sauver. A peine sont-elles délivrées, qu'une fièvre presque ardente les saisit : les lochies ne coulent point : ce ne sont que des lochies d'*irritation*, comme dit *Puzos* ; le ventre se tend douloureusement avec météorisme ; la région de la matrice, spécialement entreprise, & souffrant cruellement, prouve assez que ce viscère est le siège principal de l'inflammation constatée par tous ses symptômes propres. Les mammelles ne donnent aucune preuve d'une prochaine sécrétion du lait : au contraire, elles deviennent flasques & presque flétries. Je ne dirai rien des autres symptômes *concomitans* ; & , malgré les moyens curatifs qu'on emploie en pareilles circonstances, tous ces symptômes s'aggravent ; & bientôt ceux d'une gangrène qui s'établit précipitamment, succèdent à cette inflammation véhémente ; & ces femmes périssent en peu de tems. On sent assez, par ce que j'ai dit plus haut, pourquoi il arrive alors une gangrène aussi subite.

Les suites fâcheuses des couches n'ont point toujours une issue aussi malheureuse. Il y a quelquefois moins de complication ;

ou le tempérament de ces femmes est plus fort & plus robuste , la nature est capable , chez elles , d'effuyer des assauts aussi vifs , & d'y résister ; ou le mal s'établit avec moins de violence.

Chercher la résolution d'une inflammation de cette espece , est ce qu'un médecin doit sérieusement se proposer , puisque la suppuration est à craindre pour ses suites , & que la gangrene est mortelle , &c. Aussi l'expérience démontre que la nature prend souvent la voie de la résolution dans les dépôts laiteux , pourvu que l'art la guide & l'aide dans son ouvrage.

C'est l'heureuse résolution d'une *inflammation laiteuse* que je vais décrire. On verra quels sont les désordres qu'une métastase de cette espece fait naître , & comment la nature & l'art ont secouru celle qui courut le risque d'en périr , & m'ont conservé un bien précieux.

Mon épouse , âgée de trente-trois ans , d'un tempérament bilieux & sanguin , sujette , depuis l'âge de quinze ans , aux érépèles qui portent au visage , eut un accouchement long & laborieux , le 14 Août 1764. La violence des maux qu'elle souffrit , pour mettre ce premier enfant au jour , fit que la nature ne reprit point le calme ordinaire , après la délivrance : je n'observai pas cette

soupleſſe dans le pouls, que je deſirois, pour me raffurer (a). Il lui reſta un pouls fiévreux. Les lochies coulerent pourtant aſſez bien, les premiers jours de ſes couches; & ſans être autrement accablée, parmi les tranchées utérines qu'on obſerve quelqueſois en pareil cas, elle ſe plaignit d'une legere douleur à la région hypogaſtrique droite, (région vers laquelle ſon enfant ſ'étoit plus porté pendant ſa groſſeſſe.) Cette douleur n'étoit que l'effet du tiraillement des ligamens larges de la matrice; & ſans ſe déranger dans le régime, ſans ſ'être expoſée à quelque'autre cauſe, elle parvint au troiſieme jour de ſes couches. Ce jour-là, vers le ſoir, la fièvre ſe déclara: la douleur de la région hypogaſtrique fut plus vive. Il n'y avoit point juſqu'ici d'autres ſymptomes que ceux de la fièvre de lait. Mais, après vingt-quatre heures, on ne vit point le calme qui ſuccede ordinairement à ce trouble néceſſaire de la nature; le lait ne vint point: au contraire, la fièvre ſ'alluma avec redoublement; la douleur & la tenſion augmentèrent; les lochies ſe ſupprimerent preſque totalement; de ſorte

(a) « Si, tout au contraire, le pouls reſte agité » au-delà des premieres heures qui ſuivent celles » de la délivrance de l'accouchée, elle eſt ordi- » nairement alors menacée d'une maladie aiguë. » LEVRET, *ibid.* Aph. 814.

que, le deuxième jour de ces accidens ; après avoir déjà formenté la partie malade, donné des lavemens, mis la nouvelle accouchée à l'usage des délayans, & à un régime sévère, la vivacité des symptômes augmentant, je fis saigner la malade du bras & du pied, en une heure de tems (a).

(a) « Les saignées du bras peuvent être d'un grand secours dans le commencement & dans l'augmentation de la maladie, &c. LEVRET, » *ibid. Aph. 991.*

Le public est si prévenu, dans cette province, contre la saignée du bras chez les femmes en couches, qu'on a peine à résoudre ces dernières à cette opération. Un médecin ne gagne souvent rien à leur en démontrer la nécessité. Il est presque inutile de mettre sous leurs yeux l'idée d'une inflammation de matrice, qui exige indispensablement la saignée du bras, & même répétée, pour leur démontrer l'absurdité de leur préjugé & de leur erreur. On n'entend rien. L'entêtement & l'opiniâtreté à prétendre que la saignée du bras, en pareil cas, est meurtrière, l'emportent. Elles décident audacieusement, & même dans leur cercle, qu'on va tuer une *telle femme en couche*, en la saignant du bras ; & si, par un malheureux événement, malgré la méthode la plus sûre & la plus accréditée, la femme succombe, ç'en est fait. Le médecin l'a tuée : c'est fait de sa réputation ; on ne s'entretient plus que de l'aveuglement de cette malade de s'être confiée à un tel médecin. *Pour la saignée du pied, c'est une différence, dit-on ; elle peut être nécessaire.* Quand verrons-nous les ministres de la santé moins tracassés dans leur pratique, & ces femmes igno-

On tira un sang très-coëneux. Ces saignées calmerent un peu les symptômes ; & la nuit fut plus tranquille. La malade dormit ; elle fit usage d'une infusion de pariétaire aiguillée du sel de *duobus* (a) : on donna des lavemens ; on fomenta le ventre avec une flanelle imbibée d'une décoction de plantes émollientes & résolatives , auxquelles on ajoûta le dissolvant de M. *Levret* : quelquefois on appliqua des cataplasmes de même nature.

Le lendemain , il survint une éruption miliaire , d'un rouge-vif (b). La fièvre n'eut rantes en médecine se taire , à l'aspect d'un médecin , & respecter ses avis ?

(a) « Dans la vue de prévenir les dépôts laiteux , ou les infiltrations laiteuses , je prescriis aux femmes en couche , dès que le tems de la fièvre de lait est passé , l'usage du sel de *duobus* , tous les jours , depuis la dose de deux scrupules jusqu'à deux dragmes. » *LEVRET*, *ibid.* *Aph.* 948.

(b) *Exanthemata rubra minus periculum afferunt quàm albida ; illaque quò vividiora præstant , eò sunt tutiora.* *MEAD*, *Monit. & Præcept. med. de Febrè miliari* , pag. 18.

C'étoit ici le cas d'une éruption miliaire , à laquelle les nouvelles accouchées sont sujettes , dont la cause la plus commune est la matiere laiteuse qui vicie la lymphe. Ces boutons , après quelques jours d'éruption , ont blanchi à leur extrémité , paroissant pleins d'une liqueur diaphane , & exhalant une odeur aigre. Cette éruption diffère de celles dont parle *LEVRET* , *Art. des Aq.*

presque plus de redoublement : il vint des felles laiteuses, d'un jaune-blanc, qui soulageoient la malade, & qui *dégageoient*, disoit-elle, *la partie affligée* (a). La dou-

couch, chap. 3, sect. 5. Il est toujours vrai que ces éruptions, chez de telles malades, sont presque toujours laiteuses. M. Bonté en donne une description succincte dans le *Journal de Méd. tom. vj, pag. 29 & suiv.* & reconnoît la même cause. « Les » femmes, qu'elle attaque, (la miliaire) dit-il, » sont nouvellement accouchées ; & les lochies » coulent peu. Cet état nous porte à croire que » l'humeur laiteuse y a beaucoup de part. En effet, » cette humeur, retenuë dans la masse du sang, » peut y produire mille désordres. Altérée par » nombre de causes qui ont précédé l'accouchement, par la température même de l'air, elle » ne tarde guères, dans les tempéramens lâches » & foibles, à se corrompre & infecter la lymphe : son caractère est propre à la faire tourner » vers l'acide que l'odeur des sueurs annonce sensiblement. La sérosité surabondante, chargée » des parties grossières & viciées, s'arrêtant dans » les émonctoires de la peau, y forme des phlyctènes d'abord transparentes. Quelques-unes des » parties de l'humeur du lait, les plus divisées, à » l'aide de la sérosité, qui leur sert de véhicule, » se portent bientôt, avec elle, à la peau ; & les » pustules alors blanchissent, tandis que les autres, mêlées avec la lymphe, forment des stases » & des irritations particulières dans différentes » parties ; d'où naît un trouble général dans l'économie animale.

(a) *Critica (diarrhœa) solet post tertium vel quartum puerperum diem incipere, alvo excernitur.*

leur de la région hypogastrique se dissipoit : la sécrétion du lait commençoit à se faire assez bien ; la malade transpiroit beaucoup ; cette sueur legere exhaloit également l'acide ; l'éruption augmentoit ; la fièvre étoit petite ; & à mesure que les évacuations se faisoient, elle se trouvoit mieux : les fonctions naturelles se rétablissoient ; elle avoit de l'appétit ; le lait venoit plus abondamment ; & elle commençoit à suivre un régime légèrement nourrissant, quand tout-à-coup la fièvre revint, le dixieme jour de ses couches, vers les dix heures du soir, malgré les moyens employés pour le rétablir. La nuit fut agitée : les épreintes de la région malade se réveillèrent ; & il vint une sueur, vers le matin, qui diminua beaucoup la fièvre ; mais la malade ne laissa pas de se plaindre d'un mal-aise inexplicable : l'appétit se perdit ; & les autres fonctions naturelles s'altérèrent de nouveau. Le même jour, vers les deux heures après midi, dans le moment qu'elle croyoit se livrer au sommeil, il lui prit une douleur des plus aiguës à la région malade, qui lui fit pousser les hauts cris pendant un demi-quart d'heure, & plus : la fièvre reprit avec frissons, anxiétés précordiales, foiblesse, aphonie. Ma femme

tur pultacea flava vel alba, aut binis his coloribus variegata cum levamine, &c. VAN-SWIE-
TEN, *ibid.* pag. 629.

baigna bientôt dans une sueur presque froide que la vivacité des douleurs excitoit : le ventre se tendit avec météorisme ; le pouls devint petit, accéléré, vif & serré ; le visage se tira (*temporum collapsus*) ; les yeux perdirent leur vivacité ; une langueur mourante y succéda ; de tems en tems, une froideur glaçante s'emparoit du visage toujours couvert de cette sueur qui mouilloit ses cheveux & sa coëffure, comme si on l'eût plongée dans l'eau. Il survint quelques selles bilieuses qui ne soulagerent point : quelques onces d'huile d'amandes-douces, avec le syrop d'*Althæa*, quelques lavemens émolliens l'application d'un cataplasme de même nature n'empêchèrent point que l'inflammation du bas-ventre ne devînt générale. Cet état dura, depuis son invasion jusques vers le matin, sans relâche. Les symptômes étoient à un tel comble, qu'il sembloit qu'elle dût succomber bientôt à cet assaut. Elle passa la nuit dans une angoisse extrême, sans pouvoir faire aucun mouvement dans son lit, ne pouvant prendre, pour boisson & pour remède, que du vin rouge (a),

(a) *In ipsis morbis inflammatoriis, tempore accedentis crisis, pulchrè mihi successit, si ægro cochlear unum vini mollis & gratè cardiaci omnî trihorio propinarem ; inde enim sine tumultu, mirè erectæ virgès felicissimè hostilem materiam expellebant.*
TISSOT, de Febre biliosa, Lausann. pag. 56.

trempé de deux tiers d'eau, avec un peu de sucre, &, dans les intervalles, un peu d'eau d'orge : elle n'en prenoit que par cuillerée, sans pouvoir en boire davantage à chaque fois, ce qu'elle répétoit presque tous les demi-quarts d'heure. Cette boisson la ranimoit dans ces momens où il lui paroissoit devoir succomber à des foiblesses fréquentes. Des vapeurs (a), qui l'obsédoient dans ce tems orageux, rendoient son état encore plus dangereux. A cette époque, il n'y eut plus de lait qui vînt aux vaisseaux mammaires.

Le danger extrême, où je vis ma femme, me parut trop grave pour m'en tenir à mes

(a) » Les femmes en couches sont celles qui en éprouvent (des vapeurs) les symptomes les plus effrayans, si elles ont fait des accouchemens laborieux. Tous les membres du corps souffrent des irritations causées à l'*uterus* : les vuidanges diminuent ou se suppriment; (on pourroit ajouter qu'il en peut résulter des dépôts laiteux) & il en survient un grand nombre d'accidens, des fièvres, des spasmes, des convulsions qui mènent souvent à la mort. » POMME, *Traité des Vapeurs*, pag. 391.

Mon épouse étoit tellement agitée dans ces fâcheux & tristes momens, qu'à chaque instant, elle sentoit tous ses membres se retirer : c'est ainsi qu'elle s'exprimoit. C'étoit alors qu'il lui sembloit devoir expirer. Cet état prouve combien le genre nerveux étoit ici éréthisé, & combien l'œconomie animale étoit bouleversée.

propres lumieres. Je priai MM. Du Montceau, médecin-pensionnaire de la ville de Tournai, & Jouret, médecin de la ville de Leuze, de vouloir m'aider de leurs conseils. Ils accoururent tous deux, & eurent la complaisance de rester chez moi pendant la nuit où je crus encore voir expirer mon épouse. Je dirai ici, en passant, qu'ils eurent la bonté de la revoir quatre à cinq fois pendant le cours de la maladie, & de me communiquer, par lettres, leurs conseils. Je leur écrivois souvent l'état de la malade, & le traitement que j'employois.

M. Deswatines, médecin de ce bourg, voulut bien aussi lui rendre visite, ainsi que MM. Goffe, médecin de l'hôpital militaire à Saint-Amand en Flandres, Carvin, médecin à Poméroëul, & Coulonvaux, médecin à Condé, & m'honorer l'un & l'autre de leurs conseils. Ces médecins convinrent avec moi, qu'il falloit ici employer les relâchans & les humectans, les délayans (a),

(a) C'étoit précisément les seuls moyens (si j'en excepte le vin qui la relevoit dans ses foiblesses) de combattre, suivant la méthode de M. Pomme, les symptomes vaporeux qui l'obsédoient. Je n'employai ici aucuns anti-hystériques, si vantés, qui eussent, sans contredit, augmenté la crispation du genre nerveux, si bien étayée par cet illustre médecin, & qui eussent trop incendié la masse du sang. *Les délayans*, dit-il dans son *Traité des Vapeurs*, pag. 19, & *les humectans*

les émolliens & les résolutifs , tant intérieurement qu'extérieurement , pour chercher à résoudre une inflammation aussi générale. Les saignées n'étoient plus ici de saison , à bien des égards : la foiblesse du pouls , & l'éruption , qui se soutenoit , s'opposoit à verser encore du sang. Cette réserve sur la multiplicité des saignées est conforme au sentiment de M. Levret. *J'ai vu*, dit-il, Aph. 995, *périr plusieurs femmes qui avoient été beaucoup saignées , pour des dépôts à la matrice , à la suite des couches. Il y a plus : je n'en ai pas même encore vu échapper une seule* (a).

On appliqua donc des fomentations émollientes & résolutives , imprégnées d'une dissolution de sel de tartre : on fit des embrocations avec les onguens d'*Althæa* & *populeum* , l'huile de lin & rosat , & le baume tranquille ; on donna des lavemens fréquens d'huile de lin , & d'autres faits avec les plantes dont on se servoit pour

me paroissent les plus propres , & même les seuls nécessaires à remplir mon objet.

(a) *Plures puerperas perire vidit Levret, quibus multum sanguinis ductum fuerat : imò ne unicam evasisse, dum hoc tentabatur ad avertendam vel curandam uteri suppurationem, vel metastasim lacteam. Patet ergo non facile in puerperio venam secundam esse, nisi urgens necessitas indicet hanc evacuationem. VAN-SWIETEN, pag. 634, Aph. 1332, ibid.*

fomenter. La malade prit beaucoup de boissons délayantes & mucilagineuses, aiguës de sel de *duobus* ; elle continua l'usage de son infusion de pariétaire : l'eau d'orge, de gruau, le bouillon de poulet, de veau, & le vin trempé composoient ses boissons.

Les lavemens continués ouvrirent bientôt le ventre ; & les évacuations suivirent la fréquence de ces bains intérieurs, & donnèrent du calme à la malade ; mais il revint, vers le soir, un redoublement de fièvre, accompagné des mêmes symptômes, qui fit craindre encore un succès malheureux. Il y avoit pourtant quelque chose de moins grave que la nuit précédente ; & la malade fut un peu moins agitée : le vin & l'eau, dans ces circonstances, étoit le remède qui la soulageoit infiniment, malgré les douleurs du bas-ventre, qui se réveilloient souvent, & d'où parloit la vivacité des symptômes aussi cruels. Quelques déjections bilieuses & spontanées, survenues vers les trois heures du matin, donnèrent un nouveau calme, & firent diminuer ce redoublement. Nous trouvâmes, en effet, la malade dans un état plus favorable, le matin. Nous entrevîmes ici l'aurore d'une convalescence bien éloignée. Mon épouse passa la journée assez tranquillement ; & le redoublement du soir

fut moins violent, quoique la nuit fût encore mauvaise. Les déjections étoient toujours bilieuses, & soulageoient. Les douleurs, dès cette nuit, changèrent de place (a). On continuoît toujours la même méthode curative ; & à mesure que la malade évacuoit, on voyoit le danger s'éloigner : les urines donnerent des signes de coction ; & dès-lors les selles devinrent encore laiteuses. Il y avoit, tous les matins, fort peu de fièvre qui redoubloit pourtant, tous les soirs, avec moins d'agitation la nuit.

Le 29 Août, cette fièvre, qui redoubloit tous les jours, fut plus vive. Il y eut une pente au sommeil, que la malade ne trouvoit qu'avec peine, se sentant dans un abattement inexplicable. Ce mauvais sommeil étoit interrompu par des frissonnemens (b),

(a) Ce changement de douleurs qui se portèrent vers la région hypogastrique gauche, dénotoit un déplacement de l'humeur morbifique que la nature préparoit à être évacuée. *Adedque multum boni sperandum foret, si materia morbi (inflammatorii) locum mutaret.* VAN SWIETEN, Comment. in Boerh. Aph. tom. iij ; Aph. 888, pag. 26.

(b) « C'est pourquoi le froid, qui survient dans » les fièvres continuës, qui ont été traitées avec » méthode, est un bon signe ; car c'est une marque » que la maladie a changé, & que sa violence a » diminué : cette observation se présente souvent » dans ma pratique. Le froid, » qui survient dans les maladies, est critique, &

suivis de chaleur : la malade se réveilloit avec frayeur. Cette nuit fut aussi fâcheuse que les précédentes ; mais , vers les quatre heures du matin , il survint un doux sommeil qui dura près de trois heures : son réveil fut agréable & calme ; & cette journée se passa dans une tranquillité qu'elle desiroit depuis long-tems. Il y eut , ce jour-là , bien peu de fièvre. On vit alors reparoître le cours des lochies : le ventre devint plus libre , & les déjections meilleures. A cette époque , les douleurs du ventre disparurent : la langue fut moins chargée ; & la soif ne pressoit guères. Le soir pourtant , il survint un léger redoublement : on continua toujours la même méthode curative. J'y avois ajoûté cependant l'usage de la *décoction de tamarins* de FULLER , avec la gelée de groseilles. On ne répétoit plus les lavemens si souvent. Le ventre commença enfin à baisser insensiblement , & à s'affloupir un peu : il n'y avoit plus de douleur , sinon à la région de la matrice , lors de l'écoulement des lochies. Cette évacuation étoit glaireuse & sanguinolente , quelquefois

» annonce que la nature travaille à quelque crise.
 » La chaleur naturelle ne souffre pas en vain de
 » pareilles violences. *Maladies traduites du latin*
 » de BAGLIVI , article du Froid dans les
 » maladies aiguës , pag. 167 & 168 ; par M.
 » S. AIGNAN.

noire, tirant sur le brun (a). Cette circonstance fit suspendre l'usage de la décoction des tamarins. Les déjections ne laissèrent pas, malgré cela, d'être toujours laiteuses & abondantes; & la malade étoit beaucoup mieux. Il n'y eut point de changement jusqu'au 5 Septembre, 22^e jour de la maladie (b); & l'insomnie fit que les nuits furent toujours fâcheuses. Du 5 au 6 du même mois, la maladie changea de face. Les déjections, qui, le soir, avoient été plus copieuses, continuèrent, toute la nuit, à être fréquentes & de même nature; & le matin, le ventre avoit déjà repris son état naturel: elles vinrent, de tems en tems, pendant le jour & la nuit suivante. Le septième, même scène; de sorte que la malade commençoit à s'affoiblir. Je craignis

(a) « Des trois autres especes de lochies, que » j'ai dit être contre nature, la première est de » consistance glaireuse, sans couleur, sans odeur, » & ne coule qu'en petite quantité: elle est ordi- » nairement dans les inflammations de la matrice, » & dans les maladies aiguës des nouvelles accou- » chées. Les femmes sont en grand danger, en » pareille circonstance. » LEVRET, *ibid.* Aph. 851.

(b) On pouvoit alors, d'après l'observation du sçavant Sydenham, regarder cette malade presque hors de danger. *Cùm singulo quoque die, dit-il, curationis negotium magis magisque extrâ aleam ponatur, & si ægra vigesimum diem superaverit, jam ferè in vado est.* SYDENH. *Dissert. epist.* pag. 437.

que cette diarrhée critique ne trouvât point de bornes. Pour éviter l'excès des évacuations, je mis en usage la décoction blanche de Sydenham, l'eau de riz, des bouillons de poulets farcis de riz : ces petits remèdes modérèrent cette diarrhée ; & , le huitième, le matin, la nature étoit calme : il n'y avoit plus de fièvre ; elle avoit disparu dès le 6 ; mais elle se fit ressentir, plus ou moins, tous les soirs. Un pouls irrégulier, quelquefois avec intermittence, précéda & accompagna cette diarrhée (a) qui dura six jours. Les déjections étoient très-fétides, & toujours laiteuses. Dès-lors l'appétit revint, & persista, quoique, tous les soirs, il y eut toujours de la fièvre. Il survint à cette époque une toux fâcheuse & sèche qui la fatigua pendant le cours de la convalescence. Il faut remarquer que cette malade, dans la meilleure santé, est sujette, de tems en tems, à une toux qui ne la dérange guères.

(a) « Aux irrégularités de ce pouls se joignent souvent des intermittences très-remarquables. Solano a avancé que le pouls, qui annonce le dévoiement critique, est le pouls intermittent. L'intermittence, jointe aux irrégularités, annonce plus certainement cette crise. C'est donc à ces irrégularités qu'il faut d'abord faire attention, lorsqu'il s'agit de juger du pouls du dévoiement critique. »
BORDEU, *Recherches sur le pouls*, pag. 80 & 81.

Ce

Ce cours de ventre dissipa le gonflement, la tension & la douleur du bas-ventre. Ce principe de guérison nous permit de la mettre au régime des convalescens, pour commencer à rétablir ses forces que la longueur de sa maladie, & les différentes évacuations avoient abbatues.

Malgré les marques les plus flatteuses d'un rétablissement prochain, cette toux, dont je viens de parler, revenoit importunément; tous les soirs, avec agitation dans le poulx. Elle tenoit de la quinte, & étoit si fâcheuse, que ni les pilules de cynoglosse ni les béchiques incrassans ne pouvoient la calmer. Vers minuit, elle cédoit à un sommeil qu'elle interrompoit souvent.

Tous les matins, la malade étoit bien: son appétit se soutenoit; les alimens doux; que son état permettoit, rétablissoient ses forces; le ventre étoit libre; les déjections, toujours laiteuses, avoient de la consistance. Cette situation dura près de trois semaines; & les périodes de sa toux étoient marqués tous les soirs. Vingt-cinq grains de pilules de cynoglosse suffisoient à peine pour lui procurer un calme desirable.

Dans le cours de cette convalescence imparfaite, le poulx devint encore irrégulier & intermittent. Je prognostiquai un nouveau cours de ventre; il arriva effectivement: dès cette nuit-là; elle eut quatre

à cinq selles copieuses, avec tranchées, & semblables aux précédentes. Ce nouveau trouble de la nature fut l'effet d'une fièvre très-marquée qui vint, ce jour-là, (17 Septembre) avec frissons. Les déjections continuèrent : la toux la fatigua cruellement ; & la fièvre se termina, le matin, par une sueur : l'appétit, qui avoit disparu, revint à l'ordinaire ; & la malade fut sensiblement mieux, après ce petit assaut.

Ces différentes circonstances, qui troubloient sa convalescence, dénotoient une fièvre double-tierce-intermittente, entretenue par un reste de matiere morbifique, avec saburre des premieres voies. Je tentai de la purger avec le syrop de rhubarbe composé, & d'employer le quinquina avec la rhubarbe. Elle ne put soutenir l'usage de ces derniers remedes. J'en vins donc aux lavemens de quinquina, qui dissipèrent cette fièvre du soir, & firent diminuer la toux importune.

Après ce nouveau calme, les lochies revinrent abondamment : les forces dès-lors se rétablirent mieux ; la toux fut supportable ; & la malade expectoroit, sans peine, des crachats glaireux. Après une aussi longue convalescence, & cette toux importune commençant à disparaître, il y avoit lieu d'espérer que la malade se verroit bientôt au-dessus de tout. On se trompoit : l'ennemi n'étoit point encore dompté. Des

douleurs hémorrhoïdales - internes vinrent affaillir cruellement mon épouse : elle souffroit le martyre , chaque fois qu'elle alloit à la selle. Le beurre de fureau , celui de poreau , le baume tranquille , le *populeum* , l'application des sang-suës à l'anüs ne calmerent guères ce mal , & ne diminuerent rien de sa cause. Ce contre-tems réveilla , moins vivement pourtant , les douleurs du bas-ventre , qui n'étoient , sans doute , que l'effet des secousses de sa toux , & celui des douleurs hémorrhoïdales.

Je ne trouvai rien de plus expédient , pour rendre ces maux moins cruels & moins aigus , que de lui prescrire , tous les jours , une once & demie de lénitif délayé dans le vin blanc : par-là , les selles furent plus liquides , & conséquemment irritoient moins les vaisseaux hémorrhoïdaux enflammés & tuméfiés ; les douleurs en furent moins vives , & plus supportables.

De tems en tems , mon épouse commença à se plaindre d'un mal aux reins , & d'une douleur sourde à la région de la matrice , qui s'étendoit vers l'endroit qui avoit été le siège de la maladie primitive. Quelques jours après , dans un moment où elle se trouvoit assez bien , se promenant dans sa chambre , il se fit un écoulement abondant , par la matrice , d'une matiere purulente & blanche : cet écoulement continua de se

faire, de tems en tems, pendant plus de quinze jours (a). Il en résulta un soulagement notable; & la toux, qui fatiguoit encore quelquefois, a presque disparu dès-lors, de même que les douleurs hémorrhoidales. Malgré ce surcroît de maux, l'appétit & le sommeil étoient bons; & la malade commençoit seulement à se rétablir de mieux en mieux.

Je conseillai qu'à mesure que sa santé renaîtroit, que ses forces revenoient, elle prît la peine de faire tetter son enfant, ou qu'elle se fit sucer par quelqu'autre personne. C'étoit chercher le moyen de pouvoir allaiter son enfant (b).

(a) Je dirai ici, en passant, que, long-tems après son parfait rétablissement, elle s'aperçut toujours, de tems à autre, de cet écoulement.

N'étoit-ce point là un vrai cours des lochies naturelles que la maladie avoit suspendues si long-tems? Cette matiere, fournie par la matrice, avoit assez les qualités que lui donne M. *Levet*. Les lochies naturelles, dit-il, pag. 153, Aph. 846, à tous égards, doivent avoir, aussi-tôt après la fièvre de lait, ou après le tems qu'elle a coutume de se déclarer, la couleur & la consistance d'un pus louable, mais dont l'odeur seroit lymphatique, & ensuite d'un lait crémeux.

(b) *Tunc autem debet promoveri laktis secretio in mammis, quod obtinetur foru & leni friftione, præcipuè frequentiori fuffione vel infantis, vel si ille vacua nolit ducere ubera alterius mulieris.*
VAN-SWIETEN, tom. iv, pag. 645, §. 1339.

Le retour du lait vers ses organes naturels , après qu'une femme nouvellement accouchée , ou une nourrice , l'a perdu par quelque maladie aiguë , n'est pas rare (a) , si ces femmes prennent le soin nécessaire pour l'y rappeler ; car il est vraisemblable qu'une femme , qui vient d'essuyer un épanchement de lait , rétablie du désordre qu'il a causé , conserve chez elle une disposition à fournir un nouveau lait qui , de sa nature , aime à se porter vers ses propres organes. Au reste , ne peut-il pas arriver qu'une partie de cette humeur laiteuse , qui s'étoit déposée sur quelques viscères , rentrée dans le torrent de la circulation , par une suite de la résolution , & n'ayant peut-être souffert aucune altération , reprenne la route dont elle s'étoit dévoyée , d'abord que la nature a retrouvé l'équilibre qu'elle avoit perdu ?

Quoi qu'il en soit , mon épouse vit avec plaisir , que les soins , qu'elle prenoit pour rappeler son lait , n'étoient point infructueux ; & , deux mois & demi environ après ses couches , elle apperçut enfin les premières gouttes de cette liqueur nourri-

(a) On peut en voir la preuve dans le Journal de médecine , Août 1764. J'ai déjà vu plusieurs fois le lait reparoitre , après qu'il s'étoit déposé sur quelques viscères. Tout dépend d'une résolution de ces sortes d'inflammations.

ciere qu'elle destinoit à son enfant. Tous les jours, il en vint de plus en plus; &, à mesure qu'elle se rétablissoit, il revenoit plus abondamment; de sorte qu'en fort peu de tems, elle put elle-même donner à son enfant ce qu'un sang étranger lui fournissoit mercénairement tous les jours; &, en le nourrissant elle-même, elle l'a vu croître, avec joie, sous ses yeux. Cependant les douleurs hémorrhoidales n'étoient point encore dissipées tout-à-fait; mais la convalescence faisoit des progrès vers son parfait rétablissement, quand tout-à-coup il survint une fièvre vive, avec érésipele au visage, qui dura trois jours, & se termina par une sueur abondante. Le régime & l'infusion des fleurs de sureau, (*Voyez TISSOT, Avis au peuple, Chap. des Erysipèles, §. 279, pag. 233 & 234,*) & d'autres boissons délayantes & adoucissantes ont suffi. Alors les douleurs hémorrhoidales disparurent; & la convalescence sembla enfin se confirmer de plus en plus. Mais, sur la fin de Novembre, la fièvre revint avec frissons: les douleurs des hémorrhoides se firent encore ressentir vivement; une sueur la termina, après douze heures d'accès. Le soir, elle revint, de même que le lendemain, & se termina à l'ordinaire. Je la mis au régime; & je me suis contenté de la purger: elle évacua avec soulagement; &, depuis

lors, elle s'est rétablie, au point qu'elle a nourri son enfant, sans déranger sa santé qu'elle avoit recouvrée avec peine.

L'histoire de cette maladie, les progrès qu'elle a faits, l'heureuse issue qu'elle eut, & la longue convalescence qui y succéda, nous démontre quels sont les rudes assauts que la nature, qui veille toujours à la conservation de chaque individu, a dû essuyer, pour se dépouiller d'une humeur morbifique, déposée sur les viscères du bas-ventre, dont le désordre fut porté presque à son comble : elle n'y parvint que par des efforts répétés que l'art a soutenus & entr'aïdés.

La première évacuation critique, qu'elle procura, fut cette diarrhée qui survint, environ le vingt-unième jour après ses couches, après avoir vaincu les attaques les plus vives (a). Cette crise ne fut qu'imparfaite; & les autres mouvemens critiques, que j'ai observés, & qu'une fièvre très-sensible a caractérisés chaque fois, nous prouvent évidemment que cette nature, allégée d'un amas d'humeur qu'elle venoit d'évacuer, conservoit encore dans son sein

(a) *Ad eundem verò modum* (scilicet ac in febribus,) *etiam mulieribus crises à partu contingunt.* HIPPOCRAT. in *Progn. Charter.* tom. viij, pag. 668.

un levain étranger qu'elle ne put chasser que par différentes reprises. Ne semble-t-il pas qu'elle se reposât, après ce cours de ventre critique, pour élaborer le reste de la matière morbifique, & la rendre propre à être évacuée par la même voie ? Aussi une seconde diarrhée critique survint, & dissipa les symptômes qui l'avoient annoncée (a). Malgré que, jusqu'à ce tems, les évacuations avoient été abondantes par les selles, & que les autres couloirs, par une suite du relâchement qui avoit succédé à l'érétisme général de tous les solides, avoient fourni une quantité notable de l'humeur morbifique, confondue dans le torrent de la circulation, depuis l'heureuse résolution de cette inflammation, la suite de la convalescence nous prouve bien que la masse du sang n'étoit point encore dépouillée du levain morbifique. La toux importune, qui fatiguoit la malade, tous les soirs, avec une agitation fébrile, & qui revenoit presque

(a) *Sæpè enim accidit in morbis gravioribus, non unico certamine; naturam de morbo triumphare posse, sed post fallaces inducias morbum denud. insurgere, neque integrè debellari, nisi novis turbis excitatis, illud quod de materiâ restabat in corpore, expellatur, & quidem non unicâ, sed pluribus sæpè viis exeat.* VAN-SWIETEN, tom. II, §. 587, pag. 55.

toujours à la même heure, ne dépendoit que de cette cause qui agaçoit les organes de la respiration. Les lavemens de quinquina n'agirent que foiblement sur elle, puisqu'elle n'en devint que moins fatigante. N'étoit-elle point autant *sympathique* qu'*idiopathique* ? L'écoulement de la matrice, qui l'emporta presque entièrement, n'en est-il point un garant ?

Les douleurs hémorrhoidales ne devoient point reconnoître d'autre cause qu'un reste de matiere morbifique, dont les parties voisines étoient à peine dégagées, & qui s'étoit fixée sur les vaisseaux hémorrhoidaux, & même sur la matrice qui s'en débarrassa, à la suite.

Ce fut alors, comme on a vu par le détail de cette maladie, que la nature, débarrassée presque de toute part, donna des marques que l'équilibre & le mouvement des humeurs étoient rétablis. Les sécrétions, jusqu'alors troublées, se firent mieux : les solides avoient repris, en partie, leur ton naturel ; & leurs oscillations, nécessaires au mécanisme de la séparation des humeurs, par leurs voies sécrétoires, s'étoient déjà presque rétablies. Ce fut alors, dis-je, que les glandes mammaires fournirent de rechef un nouveau lait, dont la qualité balsamique & l'abondance correspondoient

au rétablissement des forces de cette convalescente.

La masse des humeurs cependant tenoit encore caché chez elle un reste de la matière morbifique qui se déclara par cette fièvre éréfipélateuse que je regardai comme un nouveau mouvement critique, dont la nature se servoit pour la chasser par les couloirs de la peau. L'heureuse terminaison de cette fièvre éréfipélateuse n'étoit encore qu'une nouvelle trêve : il restoit quelque chose à dompter, que la nature a subjugué enfin, & dont elle s'est dépouillée tout-à-fait, vers la fin de Novembre. La fièvre d'accès, qui survint alors, & qui ne dérangeré guères l'œconomie animale, mit le sceau à la convalescence. Il n'arriva plus aucun trouble depuis lors ; & l'on vit la santé de mon épouse reprendre de nouvelles forces.

Tant de récidives, qui rendirent cette convalescence languissante, ont vérifié l'aphorisme d'Hippocrate : *Quæ post crîsem relinquuntur, recidivam facere solent.*

Tout prouve que cette inflammation presque générale des viscères du bas-ventre, par métastase de la matière laiteuse, a pris ici la voie de la résolution. *C'est assurément la terminaison la plus favorable, & même la seule désirable*, dit P U Z O S,

pag. 365 & 366, *puisque les autres sont, si point mortelles, du moins très-dangereuses.*

Il falloit donc que l'art, aidé de la nature, ou plutôt que tous deux de concert, travaillassent puissamment à la coction de cette humeur morbifique, &, qu'après l'avoir préparée à enfiler les couloirs des intestins, cette *diarrhée laiteuse* survînt, pour mettre la malade à l'abri des suites les plus fâcheuses. C'étoit-là la seule voie propre qui pût entraîner la matière hétérogène, fixée sur le bas-ventre (a). Les autres évacuations critiques ne furent que secondaires : elles dépurerent la masse du sang de ce dont elle avoit été viciée pendant le cours de la maladie. Il étoit impossible que la santé pût se rétablir, sans cette dépuracion qui fut l'ouvrage de la nature que l'art a guidée pas à pas.

(a) *Quibus verò febris, vel morbus acutus conneclatur ex cacochymia hærente in intestinis, mesenterio & hepate, aut in quibus morbis acutis hæc simul adest materia, his critica alvi perturbatio potest fieri, auferens alienum illum humorem.*
DE GORTER, *Medicin. Hippocrat. Aph.* 39, pag. 120.



L E T T R E

*Sur une Cardialgie ; par M. RENARD ;
docteur-médecin à la Fere en Picardie.*

MONSIEUR,

J'ai consulté plusieurs auteurs sur la cardialgie ; tous me paroissent d'accord sur les causes , le siège , les symptômes & la cure de cette maladie. Elie Col de Villars , dans son *Dictionnaire de Médecine* , la décrit ainsi : « Douleur violente, qu'on sent à l'orifice supérieur de l'estomac , accompagnée » de défaillances , de palpitations de cœur , » de sueurs froides , & d'inquiétudes si » grandes , qu'on veut à tous momens changer de place. » M. Lieutaud , dans son excellent *Précis de Médecine pratique* , en parle en ces termes : « Si la douleur de » l'estomac est plus forte & plus mordicante , sans être excessive , on lui donne » le nom de *cardialgie* , qu'on suppose avoir » son siège à l'orifice supérieur de l'estomac , nommée *cardia* par les anciens ; » elle est la suite très-commune des digestions laborieuses , & vient le plus souvent » par paroxysme.

Le sieur Branche le fils , musicien très-habile & très-distingué , qui donne lieu à

cette lettre, a éprouvé ces différens symptomes. Il rapportoit toutes les douleurs à la poitrine & à l'estomac, sans pouvoir désigner un endroit fixe; c'est ce qui a fait dire à M. Sauvages, Tom. IV, pag. 123 : *Verùm agri ita confusè sentiunt locum affectum, ut indigitare ipsum determinatè nequeant.* Il étoit tourmenté de rapports flatulens qui l'obligeoient de rester assis, la plus grande partie du tems, pour les rendre avec plus de facilité. Si, malgré cette position favorable, quelque obstacle s'opposoit encore à leur sortie, son inquiétude alors devenoit extrême : il croyoit étouffer à chaque instant, sortoit de son lit, & couroit les appartemens, comme pour éviter la mort. Ce diagnostic fit croire au chirurgien, qui le traita; les six ou sept premiers jours, que la maladie étoit venteuse. On pensera, sans doute, que, d'après cette æthiologie, notre phlébotomiste aura combattu ces flatuosités par des délayans, des tempérans & des laxatifs, & enfin par les carminatifs, les anodins & les anti-spasmodiques. Cette pratique eût été trop scientifique & trop compliquée pour lui. La saignée & l'émétique sont sa panacée universelle : aussi n'a-t-il employé, dans cette occasion, que ces deux moyens triviaux de guérir. Cependant M. Lieutaud, en parlant des remèdes qui conviennent dans les

maladies venteuses, assure que les émétiques sont rarement permis, & que l'on ne doit s'y déterminer que par l'importance des nausées. (Qu'auroit-il dit dans la cardialgie?) Il n'admet aussi la saignée comme avantageuse, que lorsque l'âge, le tempérament & les autres circonstances le permettent. Heureusement la saignée convenoit assez dans la cardialgie du sieur Branche; mais l'émétique & les autres purgatifs drastiques étoient, on ne peut pas plus contraires (a). Tous les jours, on avale des remèdes comme on prend un billet de loterie: le succès en est tout aussi douteux. Quelle confiance aveugle! ou quel mépris de la vie! Si tous les hommes étoient vertueux, ils n'auroient plus la fureur d'exercer une profession pour laquelle ils ne sont pas nés, & qui exige des connoissances très-étendues qu'il leur est impossible d'acquérir, sans une étude longue & très-dispendieuse. Au contraire, ils se rendroient alors, avec docilité, à l'avis du poëte qui dit:

Soyez plutôt maçon, si c'est votre métier.

(a) *In principiis acutorum morborum ac inflammatoriorum purgandum non est, præsertim per cathartica vehementiora. . . . Si tunc temporis purgans medicamentum propinaveris, vel adduces quæ adducanda non erant, vel jugulabis ægrotum, vel quod frequentius observavi, febrem exacerbabis.* BAGLIVI, lib. 1, cap. xij, pag. 135.

Cependant j'admets, avec quelques auteurs, une cardialgie flatueuse ; mais elle a des signes pathognomoniques qui n'existoient pas chez notre malade. On la reconnoît sur-tout à une tumeur, de la grosseur d'un œuf de poule, située à la région épigastrique, vers le pylore. Cette maladie ressemble beaucoup à la colique venteuse d'estomac. Tous les praticiens conseillent, dans les premiers jours de cette maladie, l'eau de poulet, le *laudanum*, les clystères, & l'application des linges chauds sur l'estomac, & aux pieds. Quand le malade est piteux, & sans fièvre, ils ordonnent les baies de genièvre, le poivre, l'anis, le fenouil, & sur-tout la thériaque récente. Si le chirurgien s'étoit conduit ainsi, il auroit été d'accord avec lui-même ; &, par le plus grand hazard, le malade en auroit tiré quelque profit, quoique sa maladie fût une cardialgie inflammatoire.

Il y avoit chaleur, fièvre ardente & continuë, douleur insoutenable, & pulsations fréquentes au *cardia* (a). On avoit pratiqué

(a) Il faut faire attention que les fièvres ardentes, fort aiguës, & accompagnées d'épiphénomènes dangereux, sont souvent compliquées de quelqu'inflammation intérieure qui doit être le principal objet de la cure de la maladie ; encore faut-il observer que ces inflammations sont d'autant plus redoutables, qu'étant produites par une

deux saignées , dans les premiers jours : on n'a pas pu me dire si le sang étoit échauffé, bilieux ou coëneux. Le malade sentoît de légers frissons, au moindre mouvement : le refroidissement des extrémités sur-tout étoit marqué & fréquent. Le pouls étoit dur, vite, concentré, & souvent inégal. La langue étoit aride & chargée d'une crasse jaune & épaisse. *Bona lingua*, dit Baglivi, pag. 425, *semper bonum indicat : mala semper suspecta, semper timenda ; multò magis, si viscida fuerit, arida, spurca malique saporis, . . .* L'insomnie étoit continuë ; & , pour surcroît de malheurs, notre artiste moribond n'ignoroit pas que les parens les plus proches & les plus chers étoient assez sérieusement malades. Cette famille affligée, livrée à l'impétuosité d'un chirurgien présomptueux, auroit peut-être bientôt payé le tribut à la mort, si une demoiselle, dont l'urbanité, la bienveillance & l'humanité sont admirées & applaudies de toute la ville, ne m'eût fait prier de lui donner mes soins. Amatrice des beaux arts, elle les cultive avec goût, & les rend avec agrément. Ajoutez à tant de grâces & de

cause très-âcre, elles dégénèrent souvent en gangrene. Alors la cure ordinaire des inflammations réussit rarement ; & l'art a très-peu de ressources contre des maladies si funestes. *QUESNAY, tom. ij, pag. 342.*

talens

valens les vertus les plus estimables ; celles du cœur sur-tout : l'éloge sera sincère, vrai & désintéressé.

M. Lieutaud dit qu'on n'a de ressources, pour les phlogoses internes, que dans la résolution pour les parties qui ne sçauroient avoir d'égoût ; & quand la résolution n'a pas lieu, dans les quatre ou cinq premiers jours, on doit s'attendre à un abcès, à un ulcère, à la gangrene ou au squirrhe. Celle-ci se seroit sûrement terminée par la gangrene (a) ; qui s'annonçoit déjà par une douleur brûlante & aiguë, par un pouls foible & intermittent, par des anxiétés, des sueurs froides, & un accablement universel : les longues syncopes, les suffocations fréquentes, les lèvres livides & le visage plombé nous faisoient craindre une mort prochaine.

Le spasme & l'ardeur étoient si considérables, qu'il ne se faisoit presque plus d'évacuations. Pendant quatre jours, le malade a rendu tout au plus un verre d'urine. Je crus les lavemens indiqués (b) : j'en fis don-

(a) *Inflammationes gangrænam inducunt, tum ratione infarctus systrophici, tum ratione strangulationis vasorum, nervis & aponevrosibus irritatis.* SAUVAGES, tom. iii, pag. 537.

(b) *In inflammatoriis enim affectibus laxitas ; tum in solidis, tum in fluidis, necessaria est. Et si non adsit, à medico, per debita remedia, procuranda ; in hoc enim unico tota vis curationis consistit.* BAGLIVI, de Fibrâ motrice ; pag. 311.

ner un émollient, & appliquer le marc sur le bas-ventre, sans le moindre succès. Au contraire, l'état du malade parut encore plus déplorable qu'auparavant. Cela ne m'empêcha pas d'administrer, le lendemain, un laxatif tamarindé & nîtré en lavage : son effet fut presque nul. Cependant l'agitation étoit extrême : le malade ne pouvoit plus rester en place ; tout l'incommodoit ; déjà le désespoir s'étoit emparé de son esprit. J'étois moi-même fort inquiet, & en suspens. Enfin le spasme me décida pour les calmans ; & aussi-tôt je fis prendre au malade une potion composée avec l'æther, la liqueur anodine-minérale d'Hoffmann, les eaux de sureau & de tilleul, & le syrop de pavot blanc. On répéta plusieurs fois ce parégorique, ou un autre préparé avec l'huile récente d'amandes-douces, le sel de prunelle, l'*opium* & le syrop de pavot rouge. A peine le malade en eut-il avalé deux cuillerées, qu'il se fit une évacuation étonnante. Les urines coulerent pendant plusieurs minutes. Tout fut mouillé. Les selles ne furent pas tout-à-fait aussi abondantes. Pour en procurer le cours, j'ordonnai, le lendemain, le casse-manne de Fernel, qu'on appelle aujourd'hui très-improprement *Tronchinade* (a). Ce laxatif

(a) C'est un composé de casse, de manne & d'huile d'amandes-douces. Je ne sçais par quelle

fit un effet merveilleux; mais la maladie ne prit pas encore un caractère plus favorable. Je soupçonnai toujours la gangrene; & je m'opposai à ses progrès par des juleps composés d'anti-septiques, d'anodins & d'anti-spasmodiques. Celui qu'on préparoit avec l'eau simple de mélisse, l'esprit de corne-de-cerf, le musc & les syrops fébrifuge & diacode, a toujours eu le plus grand succès.

Les fomentations ou cataplasmes émolliens, anodins & aromatiques, non plus que les vésicatoires, appliqués sur l'endroit douloureux, n'ont, pour ainsi dire, procuré aucun soulagement. Cependant quelques observations médicales attestent qu'il y a eu plusieurs cardialgies guéries par l'application de remèdes externes (a). Van-

prévention on enlève aux anciens l'honneur de certaines inventions, pour en gratifier les modernes. C'est un larcin dont la postérité saura bien les venger. M. Tronchin est tout au plus restaurateur de ce remède assez médiocre. A mon avis, cela devoit lui mériter bien moins d'éloges que la gymnastique qu'il a rétablie en France; mais ni l'un ni l'autre ne doivent être nommés *Tronchinade*; c'est abuser des termes, & les multiplier sans nécessité.

(a) *Incredibilem enim efficaciam habere aliquandò, externè iis locis (cardiæ) applicata, docent observationes medicæ. VAN-SWIETEN, ubi de Gangrænâ, tom. j, pag. 713.*

Helmont, entr'autres, a vu une cardialgie se terminer, en peu d'heures, par l'application d'une emplâtre aromatique, large comme la main.

Enfin, après plus de quinze jours passés dans l'inquiétude & l'usage de ces différens remedes, le malade est entré en convalescence. Il y a déjà plus de deux mois que la maladie est absolument terminée; & il y a tout au plus quinze jours que notre artiste a repris ses occupations qui lui méritent toujours, de la part des connoisseurs, de nouveaux éloges & de nouveaux applaudissemens.

J'ai l'honneur d'être, &c.

EXAMEN

D'une Préparation de Mercure précipité; décrite, sous le nom de Poudre de vie, au Dictionnaire médical portatif 1763; par M. LECHANDELIER, apothicaire à Rouen, membre de l'Académie des sciences, belles-lettres & arts de la même ville.

L'auteur anonyme du *Dictionnaire médical portatif* assure que les effets de la *poudre de vie*, dont il donne la préparation, & dont il conseille l'usage interne, sont

DE MERCURE PRÉCIPITÉ. 493

différens du tout au tout de ceux du précipité ordinaire; « que la différence se fait » sentir dans sa préparation inconnue jusqu'alors (a), & que c'est le meilleur remède intérieur que l'on puisse donner dans les écouvilles, cancers, épilepsie, &c. » à la dose de quatorze grains pour les adultes (b).

Cependant, sollicité de préparer cette poudre de vie, j'ai long-tems résisté, par la seule raison que l'usage intérieur du mercure précipité est si rare, qu'il me paroissoit interdit. « Le précipité blanc, même lorsqu'il

(a) La même préparation se trouve décrite mot à mot dans le Supplément ou Tome VI de l'*Abrégé de toute la Médecine pratique*, imprimé en 1737, dans le chapitre des Remèdes particuliers qui se distribuent dans l'Europe; & on y avertit que ces remèdes sont extraits du *Dictionnaire médical*, publié à Bruxelles, en 1733.

(b) Cette préparation consiste, suivant l'auteur, 1° à faire fondre demi-once de sel marin décrépité dans deux onces d'eau-forte double. 2° A faire dissoudre deux onces de mercure révivifié dans cette eau-forte décantée. 3° A verser la dissolution dans une pinte d'eau ou environ, où l'on aura fait fondre une poignée ou environ de sel marin; les laisser reposer vingt-quatre heures, verser l'eau par inclination, laver le précipité douze fois. 4° Faire sécher le mercure, dans une écuelle de terre, sur les cendres chaudes. 5° Brûler, à trois reprises, sur ce précipité, de l'esprit-de-vin déphlegmé, en remuant avec un bâton de cannelle.

454 EXAMEN D'UNE PRÉPARATION

» a été sublimé, est encore trop chargé
 » d'acides ; dit M. Baron, pour qu'on puisse
 » en faire usage intérieurement, sans dan-
 » ger : il faut bien se garder de le donner à
 » la même dose que le sublimé doux ordi-
 » naire ; le mieux est de le réserver pour les
 » usages extérieurs.

J'ai voulu enfin éclaircir mes doutes ; j'ai opéré, en me conformant au procédé décrit par l'auteur, & en examinant attentivement les différentes circonstances ; mais il ne suffit pas de porter tacitement la circonspection jusqu'au scrupule ; & je croirois manquer à un de mes devoirs, si je ne rendois pas un compte public de ma délicatesse & de mes réflexions.

1^{er} PROCÉDÉ. En suivant la formule donnée par l'auteur, j'ai broyé dans un mortier de marbre deux gros de sel marin décrépité ; je l'ai mis dans un petit matras, avec trois onces d'eau-forte ; j'ai agité souvent le matras, pour aider la dissolution du sel marin : après quarante-huit heures, le sel n'étoit pas totalement dissous ; j'ai décanté l'eau-forte, & j'ai filtré ce qui restoit au fond ; j'y ai joint ensuite une once de mercure dans un autre matras que j'ai mis sur le feu au bain de sable.

L'auteur demande un poids égal de mercure & d'eau-forte ; mais je ne pense pas qu'on puisse tirer aucune conséquence de la

différence de poids, dans mon procédé; je sçavois que mon eau-forte ne dissolvoit pas un poids égal de mercure, mais qu'il en falloit quatre onces quatre gros, pour dissoudre trois onces de mercure.

L'addition du sel marin dans l'eau-forte, pour la dissolution du mercure, est contraire aux loix de la chymie, puisque ce sel a la faculté de précipiter le mercure de ce dissolvant; mais, puisque l'auteur prétend que sa préparation est autre qu'un précipité ordinaire, il m'a paru essentiel de ne pas omettre cette circonstance.

Le mercure devient moins fluide dans ce dissolvant mêlé de sel marin; ou plutôt d'un peu d'eau-régale, & du nître quadrangulaire, résultant de la décomposition du sel marin; il paroît gras, & ressemble, en quelque sorte, à un amalgame coulant.

J'ai poussé sa dissolution jusqu'à l'ébullition, & j'ai versé, par inclinaison, ce qui étoit dissous, dans une terrine où j'avois mis dix gros de sel marin, fondu dans dix onces d'eau, & filtré; il ne s'est rien précipité: ce mélange est resté limpide, quoique j'eusse employé, pour la dissolution du sel marin, huit fois son poids d'eau; ce qui est à-peu-près ce que l'auteur exige: cette proportion d'ailleurs, est conforme à celle qui est prescrite par les auteurs. J'ai ajoûté

456 EXAMEN D'UNE PRÉPARATION

un peu d'eau pure, sans obtenir aucun précipité ; j'y ai mis, par augmentation, la dissolution de deux gros de sel marin, sans qu'il ait procuré aucune précipitation : il y avoit si peu de mercure dissous, que l'acide le tenoit suspendu dans la liqueur.

Il est resté dans le matras du mercure coulant, & une espece de trace noire purulente, assez abondante ; l'un & l'autre pe-soient fix gros : le sel marin s'étoit donc opposé à la dissolution du mercure. J'ai mis sur ce résidu deux onces de nouvelle eau-forte ; elle est devenue sur le champ blanche comme du lait ; mais, à l'aide de la chaleur, elle a repris sa limpidité ; & le mercure a reparu dans son état de fluidité ordinaire : il a été dissous entièrement ; & alors je l'ai versé dans la même eau salée, où étoit déjà la première partie de la dissolution : elle s'est troublée, & a donné un précipité blanc. J'ai décanté l'eau salée, & j'ai trouvé bien peu de précipité que j'ai lavé un grand nombre de fois, même au-delà de l'insipidité. J'ai fait sécher ce précipité sur les cendres chaudes, comme l'auteur le prescrit, & j'ai obtenu trente-deux grains de précipité pesant, & peu volumineux ; c'est ce précipité seul que l'auteur appelle *poudre de vie*.

Mais je n'ai pas abandonné le mercure resté suspendu dans l'eau. La première lotion

du précipité a donné, par l'affusion d'un peu d'esprit-de-sel ammoniac *ex tempore*, un précipité blanc; & en conséquence, j'ai confondu cette eau de lotion avec l'eau de précipitation, & j'ai versé du même esprit jusqu'à un certain point; ensuite, au moyen de l'huile de tartre par défaillance, j'ai achevé de précipiter, en blanc, le reste du mercure. [L'expérience m'avoit appris, depuis long-tems, que l'alkali fixe précipite en blanc, lorsqu'il succède à cette liqueur alkaline volatile que j'appelle *esprit-de-sel ammoniac, ex tempore*] (a). J'ai lavé, à bien des reprises; ce précipité qui, étant sec, s'est trouvé peser une once trois gros trente-six grains; & qui étoit très-blanc. La suite fera voir que ce précipité n'étoit pas exactement privé de l'acide surabondant.

II. PROCÉDÉ. Le peu de produit de la première précipitation, la seule qui soit indiquée sous le nom de *poudre de vie*, m'a engagé à réitérer cette préparation; mais je me suis bien donné de garde d'ajouter du sel marin dans l'eau forte, pour la dissolution du mercure, mon dessein étant de

(a) L'esprit-de-sel ammoniac *ex tempore*, dont je me sers pour opérer cette précipitation, est une dissolution d'une partie de sel ammoniac pulvérisé, dans cinq parties d'eau bouillante, laquelle, étant filtrée, est confondue avec une partie de sel fixe de tartre.

m'assurer si ce sel-nuit réellement à la dissolution de cette substance métallique, ou plutôt d'en avoir une entière confirmation.

J'ai fait dissoudre une once de mercure dans trois onces d'eau-forte, d'une part ; j'ai fait fondre, d'autre part, une once de sel marin dans sept onces d'eau que j'ai filtrée ; mais je n'ai employé à précipiter le mercure dissous, que cinq onces de cette solution, c'est-à-dire cinq gros de sel : cette quantité a été suffisante, puisqu'après avoir décanté un peu de l'eau chargée du dissolvant & du précipitant, j'y ai versé encore un peu d'eau salée qui n'a plus donné de précipité : j'ai séparé la liqueur, & j'ai lavé le précipité avec de l'eau pure, à beaucoup de reprises ; je l'ai laissé sécher à l'air ; il ne s'est trouvé peser que dix grains ; il étoit fin, léger, & aussi volumineux que les trente-deux grains du premier procédé, qui avoient été séchés sur les cendres chaudes, suivant le système de l'auteur.

Il restoit, pour accomplir le procédé prescrit par l'auteur, à verser sur le précipité de l'esprit-de-vin, & le brûler, en remuant avec un bâton de cannelle ; mais j'ai imaginé que l'eau bouillante seroit plus analogue & plus disposée à enlever l'acide surabondant qui seroit resté adhérent au mercure. En effet, l'esprit-de-vin, bien

déphlegmé, ne laisse rien du tout après sa combustion; & il ne me paroît pas démontré que, par la digestion, ses parties huileuses puissent se combiner avec les acides adhérens aux précipités: il faudroit que ces acides fussent assez dégagés pour décomposer l'esprit-de-vin; encore seroit-ce la partie aqueuse qu'ils saisiroient avec avidité; mais, à raison du mercure qu'ils entraînent, ils tiennent plutôt de la nature des sels neutres, lesquels sont indissolubles dans l'esprit-de-vin, & dissolubles dans l'eau.

Pour confirmer ce raisonnement par l'expérience, j'ai pris les trente-deux grains de précipité du premier procédé, lequel n'avoit été lavé qu'à l'eau froide; je l'ai noyé d'esprit-de-vin, bien déphlegmé, que j'ai allumé; j'ai eu soin de les agiter pendant la combustion; & le précipité est resté exactement au même poids.

J'ai ensuite broyé, dans un mortier de verre, le second précipité du premier procédé, qui pesoit une once trois gros trente-six grains; je l'ai délayé dans de l'eau froide, & j'ai eu grand soin de ne rien perdre; je l'ai versé dans un vase de terre vernissé: cette eau, avant d'être chauffée, étoit insipide: je l'ai fait bouillir; je l'ai filtrée; elle avoit un goût de sel marin, bien décidé; & elle a déposé du mercure sur

460 EXAMEN D'UNE PRÉPARATION

le cuivre : j'ai continué les lotions à l'eau bouillante, jusqu'à ce qu'elles aient cessé de déposer sur le cuivre des taches de mercure ; j'ai fait sécher le précipité qui ne pesoit plus qu'une once un gros.

Il est donc constant que le précipité, qui n'a été lavé qu'à l'eau froide, peut contenir un sel qui lui est étranger ; que ce sel entraîne avec lui du mercure qu'il tient suspendu dans l'eau, & qu'il faut, pour obtenir un précipité parfait, le laver à l'eau bouillante, jusqu'à ce que les lotions ne déposent plus de mercure sur une lame de cuivre poli (a).

Joignons ici quelques observations pratiques.

Pendant la dissolution du mercure, l'acide nîtreux en enleve, en s'évaporant ; car ayant reçu, dans un vaisseau de rencontre, des vapeurs qui s'y condenserent, & dont je laissai tomber quelques gouttes sur une lame de cuivre, elles devinrent vertes, en rongéant le cuivre : c'est l'effet de l'acide ; mais elles laissèrent des taches blanches, luisantes, argentées par le mercure qui s'étoit déposé : ces mêmes vapeurs, étendues dans un peu d'eau, déposèrent

(a) J'avois déjà observé la nécessité des lotions bouillantes, dans un Mémoire, lu précédemment, sur la dissolubilité du mercure dans le vinaigre distillé.

sur le cuivre, sans le ronger, le mercure qui y laissa sa trace.

La dissolution de mercure étant bien saturée, donne des crystaux qui sont le sel nitro-mercuriel ; ce sel n'est point déliquescent ; il se sèche à l'air ; exposé sur les charbons ardens, il ne s'enflamme point ; mais il prend une couleur rouge ; (c'est ce qu'on appelle improprement *précipité rouge*.) Si on le laisse exposé au feu, il s'évapore tout-à-fait ; broyé dans l'eau, il la rend trouble ; il s'y décompose, parce qu'il n'a pas de surabondance d'acide : le mercure ne se précipite cependant qu'en partie, puisque cette eau, qui a déposé le mercure, tache encore le cuivre.

La dissolution mercurielle, qui reste liquide, après cette crySTALLISATION, ne trouble pas l'eau : le mercure y reste suspendu, & laisse sa trace sur le cuivre.

J'ai pris cinq gros de dissolution de mercure saturée, qui contenoit exactement deux gros de mercure dans trois gros d'acide nitreux : j'y ai mis de la solution de sel marin, jusqu'à ce qu'elle ait cessé de donner du précipité : j'avois employé six gros de cette solution qui contenoit une huitième partie, c'est-à-dire cinquante-quatre grains de sel marin. La liqueur saline, qui résulte de ce mélange, après avoir séparé le précipité, a un goût acerbe-minéral désagréa-

ble : elle doit contenir de l'acide nîtreux qui tient encore du mercure suspendu ; car la partie alkaline de cinquante-quatre grains de sel marin ne peut pas être réputée suffisante pour saturer trois gros d'acide nîtreux ; aussi cette liqueur dépose-t-elle sur le cuivre du mercure abondamment & très-promptement.

Ce précipité a été lavé à l'eau bouillante, & avec récidive, jusqu'à ce que l'eau fût parfaitement insipide, & qu'elle ne tachât plus le cuivre : je l'ai laissé sécher ; il pesoit un gros & quarante grains. Cette différence de poids, avec le premier précipité des procédés précédens, vient de ce que, dans celui-ci, l'acide nîtreux étoit saturé de mercure, tandis que, dans les précédens, il y avoit de l'acide surabondant : la quantité d'acide n'est donc pas indifférente.

Les premières lotions ont un goût minéral-styptique : le syrop de violettes n'en fut point d'abord altéré ; mais, une demi-heure après, il avoit perdu de l'intensité de sa couleur ; & ensuite il prit une nuance qui tiroit sur la couleur d'olive.

L'eau, qui résultoit de la dissolution & de la précipitation, fut évaporée suffisamment pour donner une espece de crySTALLISATION, laquelle, mise sur les charbons ardens, brûla comme le nître ordinaire ; c'est une combinaison de l'acide nîtreux avec l'al-

kali du sel marin, le nître quadrangulaire.

La dissolution mercurielle étant dans un état parfait de saturation, j'y ai versé quelques gouttes d'esprit volatil de sel ammoniac distillé, que j'avois étendues dans un peu d'eau : le mercure, qui s'est précipité, étoit d'un gris-noir ; & étant séché, il avoit une couleur d'ardoise.

Cette même dissolution saturée a été mêlée avec mon esprit ammoniacal *ex tempore*, étendu & non étendu dans de l'eau : le précipité étoit mêlé de blanc & de noir : j'ai étendu la dissolution de mercure dans un peu d'esprit de nître ; & elle a été précipitée en blanc par mon esprit ammoniacal ; mais il faut observer, outre la surabondance d'acide, de verser cet alkali peu-à-peu dans la dissolution de mercure, & non pas la dissolution dans l'alkali : avec cette légère attention, on obtient du précipité blanc.

On en obtient même la totalité par le même précipitant : lorsque mon esprit ammoniacal *ex tempore*, eût cessé de donner du précipité ; & qu'il y étoit même avec un léger excès, (car il changeoit en verd la couleur du syrop violat,) alors j'ai mis sur la lame de cuivre une goutte de cette eau chargée du dissolvant & du précipitant ; elle n'y a point déposé de mercure : l'huile de tartre par défaillance n'a donné non plus

aucun précipité. Le précipité, que j'avois obtenu, a été lavé à l'eau bouillante ; & cette eau n'a point taché le cuivre. Cette lotion bouillante a donné, à la vérité, une petite nuance jaune à la surface du précipité ; mais on évitera ce léger inconvénient, en employant les lotions froides qui suffiront, puisque nous sommes assurés que l'eau n'enlève point de mercure.

Il reste, pour conclure ce Mémoire, à examiner la nature du précipité obtenu par le sel marin seul précipitant, puisque c'est celui-là seul que l'auteur prescrit, avec éloge, sous le nom de *poudre de vie*.

Pour faire cet examen avec toute la certitude possible, j'ai réitéré la dissolution du mercure, & sa précipitation par le sel marin, avec l'exactitude qu'exigeoient les observations dont je viens de faire le récit.

Pour cela, j'ai mis deux onces & deux gros de mercure dans trois onces & trois gros d'eau-forte ; & lorsque la dissolution a commencé à former une crème, j'ai jugé que l'acide étoit bien saturé, d'autant plus qu'il restoit quelque particule de mercure coulant ; j'ai versé promptement cinq onces de cette dissolution chaude, qui contenoient deux onces de mercure, dans six onces de solution filtrée de six gros de sel marin : j'ai ajouté environ deux onces d'eau, en agitant bien ce mélange que j'ai ensuite
laissé

laissé reposer ; j'ai décanté l'eau saline furnageante , & j'ai lavé le précipité , jusqu'à ce que les lotions ne déposassent plus de mercure sur le cuivre , & ne donnassent aucun précipité par l'affusion de l'alkali , soit fixe , soit volatil : j'ai laissé sécher ce précipité ; il pesoit une once un gros & cinquante - quatre grains.

Mais ce précipité peut-il être admis , sans danger , à l'usage intérieur ? Geoffroy a avancé que ce précipité blanc , mis à sublimer , forme un véritable sublimé corrosif : Lémery a dit , au contraire , qu'il devient , par la sublimation , aussi doux que le mercure sublimé-doux ordinaire : M. Baron pense qu'il n'est ni corrosif ni doux ; qu'il est moyen entre l'un & l'autre ; que l'acide marin y est moins surabondant que dans le sublimé corrosif , & qu'une sublimation n'est pas capable de le dulcifier assez pour qu'il soit semblable au mercure doux.

Qu'il me soit permis de hasarder ici une réflexion sur cette prétendue surabondance d'acide marin dans le précipité. Le sel marin , en précipitant le mercure , n'est décomposé que par l'union de son sel alkali avec l'acide nitreux : si on présume que l'acide nitreux ait pu décomposer assez de sel marin , pour qu'il en résulte de l'acide marin surabondant , c'est que le mercure étoit déjà uni à autant de cet acide qu'il lui

étoit possible de s'en approprier : or cet acide surabondant & noyé dans l'eau , me paroît autant hors d'état de s'unir au mercure , qu'il est disposé , au contraire , à être enlevé par les lotions.

Examinons donc , avec les lumieres de la chymie , s'il y reste de l'acide surabondant qui rende l'usage de ce précipité dangereux. Le sublimé corrosif & le sublimé doux seront les deux termes ou les deux extrêmes : joignons-y deux objets moyens , & qui puissent être comparés entr'eux ; je veux dire le mercure précipité par le sel marin , auquel j'aurai fait subir une sublimation , & le sublimé corrosif saturé de mercure , & sublimé seulement une fois.

C'est à ce dessein que j'ai mis une once de précipité dans une phiole au feu de sable : il s'est parfaitement sublimé ; il s'est trouvé dans le col quelques fuliginosités legeres , & un tant soit peu de poudre jaune au fond : elles pesoient ensemble douze grains ; l'une & l'autre frotées sur le cuivre , y ont laissé une trace argentée ; mais le mercure doux , sublimé trois fois , & la panacée sublimée douze fois , y laissent aussi une tache.

J'ai fait ensuite broyer , pendant vingt-quatre heures , trois onces un gros de mercure crud , avec quatre onces de sublimé corrosif ; il est resté du mercure coulant & non divisé : j'ai mis la poudre à sublimer , suivant l'usage ; & j'ai trouvé du mercure à

la superficie du sublimé. Je suis donc certain que l'acide marin y est chargé d'autant de mercure qu'il est possible d'en combiner, & qu'il y est dans l'état de saturation. Je désignerai ce dernier sublimé sous le nom de *mercure doux d'une sublimation*, pour m'exprimer plus laconiquement, & sans intention de prononcer qu'il soit véritablement dulcifié.

Maintenant, pour faire l'examen de comparaison de ces différentes combinaisons du mercure avec l'acide marin, il faut employer des intermedes capables d'opérer des changemens sensibles.

En premier lieu, le sublimé corrosif se dissout dans l'eau; & sa dissolution diminue l'intensité de la couleur du syrop de violettes: il la change ensuite en couleur olivâtre; &, après vingt-quatre heures, cette couleur est presque entièrement effacée: cette dissolution dépose du mercure sur le cuivre promptement & abondamment.

Le mercure doux, sublimé trois fois, ne se dissout point dans l'eau bouillante; ou bien sa dissolution est si legere, qu'elle ne peut s'appercevoir par le poids: cette eau n'altère point du tout le syrop violat, même en vingt-quatre heures; elle donne sur le cuivre quelques petites taches fines & legeres qui ne sont point adhérentes, & qui ne laissent aucun vestige de mercure.

468 EXAMEN D'UNE PRÉPARATION

Le mercure précipité, soumis aussi à l'ébullition dans l'eau, fait le même effet que le mercure doux, sublimé trois fois, si ce n'est que la couleur du syrop violat est, le lendemain, un peu plus legere.

Le mercure doux d'une sublimation ayant été mis aussi à bouillir dans l'eau, cette eau a fait perdre au syrop de violettes l'intensité de sa couleur qui, le lendemain, tenoit du bleu & du verd ; elle a laissé sur le cuivre des taches un peu plus marquées que le mercure doux, sublimé trois fois, puisqu'elles ont laissé une legere trace blanche argentée.

Enfin le précipité, sublimé une fois, a fait les mêmes effets que le mercure doux d'une sublimation.

On ne peut raisonnablement conclure rien de positif de ce premier moyen de comparaison : la legere diminution de la couleur du syrop violat est de trop peu de poids, pour pouvoir prononcer ; il faut des phénomènes plus marqués : nous devons les trouver dans les effets de divers agens propres à pénétrer les préparations que nous examinons, lesquels doivent subir des changemens, en se combinant avec eux.

En second lieu, l'eau de chaux, versée sur le sublimé corrosif, lui donne une couleur jaune-foncée.

Elle fait prendre une couleur grise au mercure doux, sublimé trois fois.

Le précipité sublimé & le mercure doux d'une sublimation deviennent l'un & l'autre d'un gris très-foncé, plus noir que tous les autres.

Le précipité simplement prend aussi une couleur grise, mais legere, & beaucoup inférieure à celle des sublimés.

En troisieme lieu, avec l'alkali fixe, le sublimé corrosif donne un précipité roux.

Le mercure doux de trois sublimations, celui d'une sublimation, & le précipité sublimé prennent une couleur grise à-peu-près égale : leurs nuances sont si legeres, qu'on auroit peine à les apprécier.

Le précipité devient bien moins gris.

En quatrieme lieu, par l'alkali volatil, le sublimé corrosif est précipité en blanc.

Le mercure doux de trois sublimations, celui d'une sublimation, & le précipité sublimé sont noirs.

Le précipité simplement est gris.

Observez qu'ils ont été lixiviés, pour séparer le sel ammoniac, résultant de cette combinaison, lequel auroit altéré les couleurs, en restant confondu, parce qu'il n'est pas déliquescent.

Concluons. Nous ne voyons pas, à la vérité, que le mercure précipité simplement, ait pris, dans aucune de ces épreuves, la couleur que les intermedes ont donnée au sublimé corrosif; mais il doit suffire

470 EXAMEN D'UNE PRÉPARATION, &c.
qu'il se soit sensiblement écarté de la couleur
qu'ont pris les mercures dulcifiés par la su-
blimation, pour devoir conclure que si l'u-
sage intérieur de ce mercure précipité par le
sel marin seul, n'est pas décidément per-
nicieux, du moins doit-il être réputé sus-
pect, imprudent, & peut-être dangereux;
& j'observe que le précipité, que j'ai sou-
mis à ces épreuves, a été lavé, jusqu'à ce
que l'eau ait cessé de faire sur la lame de
cuivre poli aucune impression.

*EXTRAIT des Registres de l'Académie des sciences, belles-lettres & arts
de Rouen, du 18 Décembre 1765.*

MM. Delaroche, Le Danoy & Bal-
liere ayant été nommés, le 13 Novembre
dernier, Commissaires-examineurs du
Mémoire de M. Le Chandelier sur la *pou-
dre de vie*, M. Le Danoy a lu le Rapport
fait par ces MESSIEURS, duquel il résulte
que cette poudre est dangereuse prise inté-
rieurement. L'Académie invite M. Le Chan-
delier à faire imprimer son Mémoire, pour
précautionner le public contre l'abus qu'on
peut faire de ce remède.

*Nous soussignés, certifions le présent Ex-
trait conforme à l'original. A Rouen, ce 15
Janvier 1766.*

MAILLET DU BOULLAY,
Secrétaire perpétuel.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.

M A R S 1766.

Jours du mois.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	A 7 h. du mat.	A 2 h. du soir.	A 11 h. du soir.	Le matin. pous. lig.	A midi. pous. lig.	Le soir. pous. lig.
1	0 $\frac{1}{2}$	7 $\frac{1}{2}$	6 $\frac{1}{2}$	28	27 11	27 10
2	5 $\frac{1}{2}$	10	7	27 8 $\frac{1}{2}$	27 6 $\frac{3}{4}$	27 5 $\frac{1}{4}$
3	7	9 $\frac{1}{4}$	6 $\frac{1}{4}$	27 4 $\frac{1}{2}$	27 5 $\frac{2}{3}$	27 7 $\frac{1}{2}$
4	3	9 $\frac{1}{2}$	7	27 8 $\frac{1}{4}$	27 9	27 11 $\frac{1}{2}$
5	6	9 $\frac{1}{4}$	6 $\frac{1}{4}$	28	28 $\frac{1}{4}$	28 2 $\frac{1}{4}$
6	8	12	8	28 4	28 4 $\frac{1}{2}$	28 5 $\frac{1}{2}$
7	8	11 $\frac{1}{2}$	8	28 5 $\frac{1}{2}$	28 5 $\frac{1}{2}$	28 5 $\frac{1}{2}$
8	5	12 $\frac{1}{4}$	7	28 5	28 4 $\frac{1}{2}$	28 4 $\frac{1}{4}$
9	3 $\frac{1}{2}$	11 $\frac{1}{2}$	7 $\frac{1}{2}$	28 4	28 3 $\frac{1}{2}$	28 3 $\frac{1}{2}$
10	4 $\frac{1}{2}$	13 $\frac{1}{2}$	8	28 3	28 3	28 3
11	4 $\frac{1}{2}$	13	8	28 2 $\frac{1}{2}$	28 2 $\frac{1}{2}$	28 2
12	5 $\frac{1}{2}$	13 $\frac{1}{2}$	8 $\frac{1}{4}$	28 1	28 1 $\frac{1}{2}$	28 2
13	5	13 $\frac{1}{2}$	8	28 2	28 1 $\frac{1}{2}$	28 2
14	5 $\frac{1}{4}$	15 $\frac{1}{2}$	9	28 2	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{4}$
15	5 $\frac{1}{4}$	14	8 $\frac{1}{2}$	28 2	28 1 $\frac{1}{4}$	28 1
16	5 $\frac{1}{4}$	14	8 $\frac{1}{4}$	28 1	28 1	28
17	5 $\frac{1}{2}$	13 $\frac{1}{2}$	8 $\frac{1}{2}$	28	28 $\frac{1}{4}$	28
18	6	12 $\frac{1}{2}$	4 $\frac{1}{2}$	28	28 1	28 2 $\frac{1}{4}$
19	2	2 $\frac{1}{4}$	2 $\frac{1}{4}$	28 3	28 3	28 4
20	$\frac{3}{4}$	4 $\frac{1}{2}$	3 $\frac{1}{2}$	28 3	28 3 $\frac{1}{2}$	28 3 $\frac{1}{2}$
21	0 $\frac{1}{4}$	6 $\frac{1}{2}$	2 $\frac{1}{4}$	28 3	28 3 $\frac{1}{4}$	28 2
22	0	7 $\frac{1}{4}$	5	27 11 $\frac{1}{2}$	27 11	27 10 $\frac{1}{4}$
23	1 $\frac{1}{2}$	4 $\frac{1}{4}$	0	27 5	27 7 $\frac{3}{4}$	27 9
24	$\frac{1}{2}$	4 $\frac{1}{4}$	0 $\frac{1}{4}$	27 10	27 6 $\frac{1}{4}$	27 8 $\frac{1}{4}$
25	1	6 $\frac{1}{2}$	3	27 6 $\frac{1}{2}$	27 8	27 8
26	4 $\frac{1}{2}$	8 $\frac{1}{2}$	3 $\frac{1}{2}$	27 6	27 2	27 3 $\frac{1}{4}$
27	1 $\frac{1}{2}$	8	2	27 5 $\frac{1}{4}$	27 5 $\frac{1}{2}$	27 5
28	1 $\frac{1}{2}$	7	2 $\frac{1}{2}$	27 7 $\frac{1}{2}$	27 8	27 9
29	2 $\frac{1}{4}$	9 $\frac{1}{2}$	5 $\frac{1}{4}$	27 9 $\frac{1}{2}$	27 9 $\frac{1}{2}$	27 8
30	4 $\frac{1}{2}$	10 $\frac{1}{4}$	8 $\frac{1}{2}$	27 7	27 6 $\frac{1}{4}$	27 6
31	6 $\frac{1}{2}$	11	6 $\frac{1}{2}$	27 9 $\frac{1}{4}$	27 11 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{2}$

ÉTAT DU CIEL.

<i>Jours du mois.</i>	<i>La Matinée,</i>	<i>L'Après-Midi.</i>	<i>Le Soir à 11 h.</i>
1	S. b. nuages.	S-S-E. nuag.	Couvert.
2	S-E. pluie. couv. nuag.	S-S-E. pet. pl. couv. gr. pl.	Nuages.
3	S-O. pluie. couv. nuag.	O. nuages.	Nuages.
4	S-O. nuag.	S-O. n. pluie.	Couvert.
5	S-O. couv.	S-S-O. couv.	Beau.
6	O. couvert. nuages.	O. n. beau.	Nuages.
7	S-S-E. couv. nuages.	N-N-O. b. nuages.	Beau.
8	S-E. serein.	N-E. beau. n.	Beau.
9	N-E. beau.	N-E. n. beau.	Serein.
10	S-S-E. beau. nuages.	E-S-E. nuag.	Beau.
11	E-S-E. beau.	E-N-E. b. n.	Serein.
12	N. beau.	S-S-E. fer.	Serein.
13	E-N-E. beau.	E-N-E. beau.	Beau.
14	E. beau.	E-S-E. fer. vent.	Serein.
15	E-S-E. fer.	E-S-E. fer. brouillard.	Serein.
16	S-E. b. nuag.	S-E. beau.	Serein.
17	E-S-E. beau.	E-S-E. fer.	Serein.
18	O-N-O. b.	N-N-O. n. couv. vent.	Couvert.
19	N. couv. v.	N. couv. v.	Nuag. neige.
20	N. couvert.	N. couv. v.	Beau.
21	N. beau.	N-N-O. b. nuag. beau.	Beau.
22	S-S-O. couv.	S-O. c. pl.	Couvert.
23	O. neige. gr. vent.	O. gr. vent. nuag. neige. beau.	Beau.

ÉTAT DU CIEL.

Jours du mois.	Le Matinée.	l'Après-Midi.	Le Soir à 11 h.
24	O. S. O. neige. nuages.	O. nuages.	Beau.
25	O. neige. n.	O. couv. pl.	Pluie.
26	S-S-O. couv. pluie.	S S O. couv. vert. pluie. v.	Couvert.
27	S-O. beau. nuages.	S-O. couv. pluie.	Nuages.
28	O-S-O. b. nuag. pluie.	O-S-O. nua. gib. pluie.	Beau.
29	S-S-E. couv.	S-E. couv. pet. pluie.	Nuages.
30	S-E. couvert.	S-E. c. pluie.	Couvert.
31	S-O. nuages. vent. c. ond.	S-O. beau. nuages.	Serein.

La plus grande chaleur marquée par le thermomètre, pendant ce mois, a été de $15\frac{1}{2}$ degrés au-dessus du terme de la congélation de l'eau; & la moindre chaleur ou le plus grand froid a été de $\frac{1}{4}$ de degrés au-dessous du même terme: la différence entre ces deux points est de $16\frac{1}{4}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces $5\frac{2}{3}$ lignes; & son plus grand abaissement de 27 pouces $4\frac{2}{3}$ lignes: la différence entre ces deux termes est de 13 lignes.

Le vent a soufflé 4 fois du N.

2 fois du N-E.

2 fois de l'E-N-E.

1 fois de l'Est.

5 fois de l'E-S-E.

5 fois du S-E.

5 fois du S-S-E.

474 MALADIES REGN. A PARIS.

Le vent a soufflé 1 fois du S.

3 fois du S-S-O.

6 fois du S-O.

2 fois de l'O-S-O.

5 fois de l'O.

1 fois de l'O-N-O.

3 fois du N-N-O.

Il a fait 8 jours serein.

21 jours beau.

21 jours des nuages.

17 jours couvert.

6 jours du vent.

1 jour du brouillard.

11 jours de la pluie.

1 jour des giboulées.

4 jours de la neige.

MALADIES qui ont régné à Paris, pendant le mois de Mars 1766.

La fièvre catarrhale, dont nous avons parlé dans l'histoire des maladies du mois de Février, a subsisté pendant tout ce mois, & a conservé son même caractère : on a vu, outre cela, des fièvres intermittentes printanieres, & quelques maladies inflammatoires qui ont affecté principalement la plèvre & les poulmons.

Les dévoiemens, qui ont plus ou moins régné, depuis la fin du mois de Janvier, ont paru se renouveler dans ce mois-ci : les purgatifs de toute espee paroissoient les irriter ; & ils n'ont cédé qu'aux adoucissans & aux toniques les plus legers.

*Observations météorologiques faites à Lille,
au mois de Février 1766; par
M. BOUCHER, médecin.*

La gelée a persisté, avec une moyenne vigueur, jusqu'au 11 du mois; jour auquel le thermometre s'est trouvé, le matin, au-dessus du terme de la congelation, & où il s'est maintenu jusqu'au 20. Le 20 & le 21, il a été observé à la hauteur précise de ce terme; & il s'en est peu éloigné, les derniers jours du mois, quoique constamment au-dessus. Le 6, il avoit descendu à $6\frac{1}{2}$ degrés au-dessous du même terme.

Il y a eu des variations dans le barometre qui néanmoins, du 1^{er} au 19, ne s'est guères porté au-dessus du terme de 28 pouces. Il avoit été observé, le 18, au terme de 27 pouces 7 lignes; & le 19, il s'est porté un peu au-dessus de celui de 28 pouces 6 lignes.

Il a plu tous les jours, depuis le 12 jusqu'au 21.

Les vents ont été *nords*, les deux tiers du mois, au commencement & à la fin.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de 6 degrés au-dessus du terme de la congelation; & la moindre chaleur a été de $6\frac{1}{2}$ degrés au-dessous de ce terme: la différence entre ces deux termes est de $12\frac{1}{2}$ degrés.

476 OBS. MÉTÉOR. FAITES A LILLE.

La plus grande hauteur du mercure, dans le barometre, a été de 28 pouces 6 $\frac{1}{2}$ lignes; & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 7 lignes: la différence entre ces deux termes est de 1 1 $\frac{1}{2}$ lignes.

Le vent a soufflé 3 fois du Nord.

11 fois du N. vers l'Est.

2 fois de l'Est.

1 fois du Sud vers l'Est.

8 fois du Sud.

3 fois du Sud vers l'Ou.

1 fois de l'Ouest.

4 fois du Nord vers l'Ou.

Il y a eu 27 jours de tems couvert ou nuageux.

12 jours de pluie.

4 jours de neige.

1 jour de grêle.

Les hygrometres ont marqué de l'humidité tout le mois, mais plus grande à la fin qu'au commencement.

Maladies qui ont régné à Lille, dans le mois de Février 1766.

Les alternatives de dégel & de retour de gelée ont produit & entretenu des maladies aiguës de poitrine, des angines, des fluxions de poitrine, des pleurésies & de vraies péripneumonies, & beaucoup de rhumes fâcheux. La péripneumonie, qui a sur-tout régné parmi le petit peuple, prenoit d'une

maniere infidieuse dans beaucoup de personnes, qu'ils croyoient être un commencement de rhume, & qui se trouvoit souvent portée au comble, lorsque le médecin étoit appelé. Il étoit essentiel alors de recourir à d'amples & brusques saignées; mais aussi il étoit à craindre qu'en conséquence, les malades ne tombassent dans l'affaïssement que l'on prévenoit par des potions cordiales, pectorales & incisives, & sur-tout celles où entroient le kermès & la confection hyacinthe.

Les fièvres continuës-catarrheuses ont persisté, avec la marche & les symptomes de la fièvre synoque-putride. Elles portoient à la tête; & l'accablement étoit très-considérable, dès le commencement de la maladie. Les malades étoient sujets à saigner du nez: néanmoins il n'y a eu dans aucun d'hémorragie critique; mais la maladie, dans quelques-uns, s'est terminée par un écoulement purulent par le nez ou par les oreilles. La plupart des malades ont rendu des vers dans le progrès de la maladie; quelques-uns, dès le commencement. On conçoit que les vues curatives ont dû être relatives à la complication de la maladie.

Les sciaticques & les rhumatismes de tout genre ont été encore fort en vigueur, ce mois. La durée & l'intensité du froid a rendu, en général, les maladies chroniques

plus fâcheuses & plus dangereuses, sur-tout celles qui ont leur foyer dans la poitrine. Nous avons eu encore des atteintes d'apoplexie, mais qui n'étoient pas mortelles.

LIVRES NOUVEAUX.

C'est par erreur qu'on a annoncé, dans le Journal dernier, le *Parallele de la taille de M. Lecat in 8°*, à 5 livres relié; il se vend 5 livres broché, & 6 livres relié.

Table des articulations & des connexions des os, selon le systême des anciens anatomistes, & leur rapport à celui des modernes; par M. *Aurran*, chirurgien & démonstrateur d'anatomie à l'hôpital royal de Strâsbourg.

Table des articulations des os, selon un nouveau systême, & leur rapport à celui des anciens; par le même.

Ces deux feuilles *in-folio*, forme de placard, imprimées, à Strasbourg, chez *Le Roux*, se trouvent, à Paris, chez *Vallat-La-Chapelle*.

Dictionnaire œconomique, &c. Ouvrage composé originairement par M. *Noët Chomel*, curé de *S. Vincent* à Lyon; nouvelle édition entièrement corrigée, considérablement augmentée & accompagnée de beaucoup de figures; trois volumes *in-folio*, proposés par souscription. A Paris, chez *Ganneau, Bauche*, les freres *Estienne*, *D'Houry*.

Le prix en feuilles de cet ouvrage fera de 54 livres pour les souscripteurs : on payera 30 livres en souscrivant, & 24 livres au mois de Janvier 1767, en recevant l'ouvrage entier. Les souscriptions ne seront ouvertes que jusqu'au 1^{er} Septembre 1766.

Medicus veri amator ad Apollineæ artis alumnos ;

Nec sibi , sed toto genitum se credere mundo.

LUCAN. lib. ij, vers. 383.

Typis universitatis Cæsareæ Moscuenfis , 1764, in-8^o.

M. Clerc, médecin François, au service de la cour de Russie, donne sous ce titre un très-grand nombre d'observations fines, dont quelques-unes sont neuves, sur les venins, les épidémies & les différentes especes de contagion, qui attaquent les hommes. Cet ouvrage, qui mérite d'être lu, se trouve, à Paris, chez Tilliard.

Abrégé de l'Embryologie sacrée, ou Traité des Devoirs des prêtres, des médecins, des chirurgiens & des sages-femmes envers les enfans qui sont dans le sein de leurs meres ; par M. l'abbé Dinouart, chanoine de l'église collégiale de saint Benoît, & de l'Académie des Arcades de Rome ; seconde édition considérablement augmentée, approuvée par l'Académie royale de chirurgie, & avec des figures en taille-douce. A Paris, chez Nyon, 1766, in-12, prix relié 3 livres 10 sols.

T A B L E.

<i>LETTRE sur les Vapeurs.</i> Par M. Coste, médecin.	Page 387
<i>Observation sur un Epanchement de lait.</i> Par M. Planchon, médecin.	408
<i>Lettre sur une Cardialgie.</i> Par M. Renard, médecin.	444
<i>Examen de la Poudre de vie.</i> Par M. Lechandelier, apothicaire.	451
<i>Observations météorologiques, Mars 1766.</i>	471
<i>Maladies qui ont régné à Paris, pendant le mois de Mars 1766.</i>	474
<i>Observations météorologiques faites à Lille, Février 1766.</i>	475
<i>Par M. Boucher, médecin.</i>	475
<i>Maladies qui ont régné à Lille, pendant le mois de Février 1766. Par le même.</i>	476
<i>Livres nouveaux.</i>	478

A P P R O B A T I O N.

J'Ai lu, par ordre de Monseigneur le Vice-Chancelier, le *Journal de Médecine* du mois de Mai 1766. A Paris, le 23 Avril 1766.

POISSONNIER DESPERRIERES.

JOURNAL
DE MEDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de
CLERMONT, Prince du Sang.

*Par M. A. ROUX, Docteur-Régent de la
Faculté de Médecine de Paris, Membre de
l'Académie Royale des Belles-Lettres, Sciences
& Arts de Bordeaux, & de la Société Royale
d'Agriculture de la Généralité de Paris.*

*Medicina non ingenii humani partus, sed temporis
filia. Bagl.*

J U I N 1766.

TOME XXIV.



A P A R I S,

Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de Mgr le
Comte de PROVENCE, rue S. Severin.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.



JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

JUIN 1766.

EXTRAIT.

Collection académique, composée des Mémoires, Actes & Journaux des plus célèbres Académies & Sociétés littéraires, des Extraits des meilleurs ouvrages périodiques, des Traités particuliers, & des Pièces fugitives les plus rares, concernant l'histoire naturelle & la botanique, la physique expérimentale & la chymie, la médecine & l'anatomie; traduits en françois, & mis en ordre par une société de gens de lettres, avec cette épigraphe:

. Ità res accendunt lumina rebus.

LUCRET.

dédiée à S. A. S. M^{re} le prince de Condé; Tome VII de la partie étrangère, & le premier de la médecine séparée. A Dijon, chez Desventes; &, à Paris, chez Panckoucke, 1766, in-4^o de plus de 700 pages, sans y comprendre la préface, & la table des chapitres qui en contiennent 87.

LES sçavans, qui avoient vu avec douleur suspendre une entreprise aussi utile que celle de cette Collection académique,

H h ij

n'accueilleront, sans doute, pas moins favorablement ce nouveau volume que les précédens, & n'apprendront pas, sans satisfaction, que, par les nouveaux arrangemens que les libraires ont pris, il ne souffrira plus d'interruption. Bien plus, les difficultés, qui s'opposoient à la continuation de la partie françoise, sont levées; & les libraires annoncent qu'ils en délivreront, dans le courant du mois de Décembre prochain, le troisieme volume qui sera la suite de l'Histoire naturelle séparée, & le dixieme de toute la Collection.

Le volume, que nous annonçons aujourd'hui, & qui est entièrement consacré à la médecine & à l'anatomie, contient les Extraits, 1^o du *Journal des Sçavans*, depuis l'année 1687, jusques & compris 1699. 2^o Des *Transactions philosophiques de Londres*, depuis l'année 1679, n^o 142, jusques & compris l'année 1694, n^o 207 inclusivement. 3^o Du *Journal littéraire de l'abbé Nazari*, depuis 1668 à 1670. 4^o Des cinq volumes des *Actes de Copenhague entier*, depuis l'année 1671, jusques & compris l'année 1679. 5^o Des *Actes de Leipfick*, depuis 1682, jusques & compris l'année 1693. 6^o Des *Nouvelles de la république des lettres de Bayle*, depuis 1684, jusqu'en 1687. 7^o Des *Ephémérides d'Allemagne*, années 1687 & 1688, qui sont

les fixieme & septieme de la seconde Décurie. 8° Enfin l'Extrait des vingt premieres années du *Mercuré galant*.

On sent combien il seroit difficile de donner à nos lecteurs une idée de ces différens Extraits : nous nous contenterons d'observer que presque tous les morceaux , qui entrent dans ce volume , sont des observations anatomiques très-curieuses , ou des faits de médecine pratique , intéressans par leur importance ou leur singularité. Mais nous croyons devoir rendre un compte particulier de la préface ; morceau qui nous a paru être le fruit de réflexions profondes , & contenir un grand nombre de vues fines , très-propres à accélérer les progrès de la médecine pratique.

L'auteur , (M. Savary , docteur en médecine de la Faculté de Paris , médecin du roi & de sa marine à Brest , connu avantageusement du public par plusieurs autres ouvrages intéressans ,) l'auteur , dis - je , étonné , après avoir parcouru les immenses collections des différentes sociétés de sçavans , de trouver si peu de vérités utiles , perdues dans un déluge d'inutilités & d'erreurs , a cru devoir examiner s'il falloit attribuer à l'art ou aux artistes le peu de progrès que la médecine paroît avoir faits , malgré le grand nombre de sçavans qui , depuis que l'art existe , ont observé , rai-

sonné & écrit. Il lui paroît que, parmi les obstacles qui ont retardé les progrès de cet art utile, il y en a d'insurmontables qui sont hors de nous, & d'autres qui sont en nous-mêmes, & qu'il est en notre pouvoir de vaincre. « Les premiers, dit notre auteur, » sont communs à la physique, à la médecine & à toutes les sciences réelles : les » mêmes limites, qui bornent l'esprit humain dans la recherche des causes premières de tous les phénomènes de la nature, ne lui permettent pas non plus de » connoître celles des effets qui s'opèrent au » dedans de nous-mêmes. Nous ne découvrons jamais les principes des mouvements qui s'exécutent dans les corps vivans ; ainsi nous ne connoîtrons jamais » parfaitement l'essence d'une maladie : nous » ignorons même la figure & la structure » des molécules intégrantes, ou des principes qui entrent dans la composition de nos » parties solides & de nos humeurs ; nous ne » pouvons, par conséquent, avoir une idée » complète du dérangement qui peut leur » arriver, ni du changement que nous devons produire sur ces parties, pour les » rétablir dans leur état naturel. Nous ne » connoissons pas mieux la nature & la composition intime des médicamens ou des » corps naturels que nous employons, pour » opérer ce changement ; &, conséquem-

» ment, nous n'avons qu'une idée impar-
» faite de leur maniere d'agir. » Selon notre
auteur, pour que l'art fût parfait dans toute
l'étendue du terme, il faudroit que l'appli-
cation d'un remède indiqué guérît infailli-
blement chaque espece de maladie; il fau-
droit que nous connussions quelque subs-
tance qui pût, en conservant à nos fibres la
même souplesse, & à nos humeurs la même
intégrité, non-seulement reculer la vieil-
lesse, mais empêcher encore le dépérisse-
ment & la mort. Mais il paroît persuadé
qu'il n'est pas donné à l'homme d'atteindre
à ces sublimes connoissances, sans doute,
parce qu'il n'est pas né, pour en faire usage.
*Il pourroit bien se faire, ajoûte-t-il, que
l'imperfection de notre esprit fût liée, dans
les vues de la nature, avec la nécessité de
notre destruction.*

Les obstacles, qui retardent les progrès
de la médecine, que notre auteur croit sur-
montables, ont leurs causes dans les per-
sonnes qui l'exercent : il en reconnoît trois
principales. La premiere vient de ce que les
médecins, qui ont le plus pratiqué, ont le
moins écrit; la seconde, de ce que ceux
qui ont écrit, se sont plus attachés aux hy-
pothèses qu'à l'observation; la troisieme,
de ce que ceux même qui ont observé,
n'ont pas toujours bien vu ou bien détaillé
leurs observations, M. Savary remarque,

avec raison, que, de tout tems, si on en excepte Hippocrate & un très-petit nombre de modernes qui ont marché sur ses traces, les médecins qui, par une longue pratique, ont acquis le plus d'expérience & de lumieres, sont ceux qui ont le moins donné d'ouvrages, & qui ont le moins contribué à enrichir les Fastes de la médecine. Contens de s'être instruits eux-mêmes, ils ne se donnent pas la peine de recueillir leurs observations, pour communiquer leurs lumieres aux autres : leurs succès & leurs fautes sont également perdus pour ceux qui viennent après ; & il ne tient pas à eux que l'art ne meure avec l'artiste. Ceux qui écrivent, sont ordinairement de jeunes médecins peu employés, & qui n'ont encore rien de mieux à faire.

La seconde cause du retardement des progrès de la médecine est une suite de cette premiere. La plupart des médecins, qui ont écrit, se sont plus attachés à la théorie qu'à la pratique, préférant les brillantes chimeres de l'imagination aux sages leçons de la nature, & la gloire aisée d'arranger une hypothèse dans le cabinet, à la méthode obscure & laborieuse de suivre l'expérience pas à pas, comme faisoit Hippocrate. Ce pere de la médecine, content de remarquer d'un œil attentif les symptomes des maladies, & les effets des remedes, il ne s'amu-

soit point à vouloir deviner les causes premières : il bornoit sa physique à l'observation des phénomènes, & sa métaphysique à généraliser ses observations. Mais, dès qu'une fois une fausse philosophie se fût ingérée dans la médecine, on substitua le jargon de l'école au raisonnement, les questions de mots à l'expérience ; & les médecins, qui auroient dû être les ministres de la nature, ne furent plus que des discoureurs. Cet abus commença immédiatement après la mort d'Hippocrate & de ses fils ; & on peut dire qu'il s'est perpétué jusqu'à nos jours ; mais c'est principalement aux Arabes qu'on est redevable de l'usage de distinguer la médecine spéculative de la médecine pratique.

Comme les spéculations ou théories s'appuient toujours sur les systèmes de philosophie, qui sont à la mode, il n'est pas étonnant qu'elles aient tant varié, sur-tout depuis que le renouvellement des sciences, & la révolte générale des esprits contre l'autorité en philosophie eût renversé l'idole du Péripatétisme, & qu'en détruisant les anciens abus, on eût introduit, avec une nouvelle méthode, cet esprit de système qui est nécessaire pour faire de grands progrès, mais qui conduit souvent à de grandes erreurs. On ne doit pas être étonné si toutes ces théories imaginées par différens chefs

de sectes, se sont écroulées successivement ; puisqu'elles n'étoient appuyées que sur des hypothèses évidemment fausses ou incertaines. Il doit bien plutôt paroître surprenant qu'on les ait adoptées , lorsqu'on pense qu'elles sont toutes non-seulement inutiles & insuffisantes pour rendre raison des phénomènes, mais encore très-dangereuses dans la pratique de la médecine. Notre auteur n'a pas cru devoir s'arrêter à faire une longue énumération de ces différentes hypothèses, pour en prouver la fausseté ou l'incertitude : *ce seroit*, dit-il, *ressusciter des chimères, pour avoir le plaisir de les combattre.*

Pour démontrer leur inutilité , il fait remarquer qu'en effet il n'y en a pas une qui, considérée séparément, ne paroisse, au premier coup d'œil, insuffisante pour expliquer les fonctions des êtres animés, & les causes des maladies. Il est certain que les actions des corps vivans s'exécutent suivant plus d'une sorte de loix, & qu'on ne peut, sans la connoissance exacte de ces différentes loix, ni concevoir clairement le dérangement de ces fonctions, ni appliquer les remèdes propres à les rétablir. « On ne » sçauroit, dit notre auteur, connoître la » nature & les vices des liqueurs animales, » sans le secours de la chymie ; l'action & le » dérangement des solides suivent, jusqu'à » un certain point, les loix du mouvement,

» & demandent, par conséquent, la con-
» noissance des principes de la méchani-
» que ; le mouvement des liquides dans
» leurs canaux suppose celle de l'hydrosta-
» tique & de l'hydraulique, avec la même
» restriction. Mais, outre ces loix chymi-
» ques & mécaniques, il faut, de toute
» nécessité, en admettre d'autres d'une
» espece différente. Il y a dans les corps
» vivans, des actions particulieres à ces
» corps ; & la connoissance de leur déran-
» gement se tire de celle de ces actions. Ici,
» les faits doivent nous tenir lieu de causes ;
» & il est bien plus important & plus difficile
» d'expliquer la cause d'une maladie par la
» description de ses phénomènes, que par
» une hypothèse imaginaire. Le défaut com-
» mun à toutes les théories, est donc de trop
» généraliser, & de vouloir expliquer, par
» une seule cause, très-souvent précaire &
» gratuite, une multitude infinie de faits
» particuliers qui s'operent suivant plusieurs
» sortes de loix d'une nature différente. »
J'ai toujours été si convaincu de la nécessité
d'admettre différens systèmes de loix, pour
expliquer les phénomènes de l'œconomie
animale, que je crus devoir présenter mes
idées sur ce sujet, dans une thèse que je
foutins, en 1760, aux écoles de la Faculté
de médecine de Paris. Je tâchois d'y dé-
montrer, 1^o que les différens mouvemens,

qui s'exécutent dans la machine animée ; tant de la part des solides , que de celle des fluides , étoient soumis aux loix de la mécanique , de l'hydraulique & de l'hydrostatique que je comprenois sous un seul système auquel je crus devoir donner le nom de *système mécanique*. 2^o Que les changemens , que les alimens éprouvoient , pour se convertir en chyle , ceux qui faisoient passer le chyle à l'état de sang , en un mot , que les phénomènes de la digestion , de la chylication , de la sanguification , des sécrétions & de la nutrition , étoient soumis aux mêmes loix que tous les phénomènes chimiques qui se passent dans les laboratoires de la nature & dans ceux de l'art. 3^o Enfin que les phénomènes de la sensibilité , de l'irritabilité , & les premières causes de tous nos mouvemens suivoient les loix particulières , distinctes des précédentes , & qu'on n'observoit que dans les animaux. J'ai désigné ces loix par le nom de *système organique*. J'ai fait plus : j'ai tâché de démontrer qu'il ne s'exerçoit presque aucune fonction dans l'économie animale à laquelle ces trois différens systèmes ne concourussent ; & c'est l'influence , qu'ils ont les uns sur les autres , qui rend si difficile l'explication des phénomènes les plus simples qu'on observe dans cette classe d'êtres. Je crois devoir m'applaudir de voir mes idées confirmées

par le suffrage d'une personne aussi éclairée & aussi justement célèbre que notre auteur ; mais poursuivons.

Ce n'est pas seulement l'incertitude & l'inutilité des hypothèses qui doivent les faire rejeter de la médecine ; elles sont encore pernicieuses à l'art ; & cette dernière raison doit les en faire bannir à jamais. Si tous ces beaux systèmes, qui ont plus servi à faire briller l'imagination de leurs inventeurs, qu'à dévoiler les mystères de la nature, ne sortoient jamais des bancs de l'école, on pourroit, à la rigueur, les tolérer comme des amusemens propres à exercer l'esprit des jeunes gens ; mais on ne sçait que trop combien ils influent dans la pratique. Qu'on ouvre les livres des médecins qui ont inventé des hypothèses, & ceux de leurs zélés partisans, on verra que leur méthode est toujours liée avec leur théorie : on sent combien cette influence de ces hypothèses sur la pratique doit avoir de suites dangereuses, non seulement parce qu'elles font employer des remèdes dont l'indication n'est tirée que des préjugés du médecin, mais encore parce qu'elles détournent son attention des véritables loix de l'œconomie animale, par exemple, des coctions & des crises que les anciens observoient si scrupuleusement, & que nous avons négligées, pour nous charger du soin de con-

duire la nature, nous qui ne devrions que la suivre.

En proscrivant, avec tant de raison ; toutes les hypothèses de la médecine, M. Savary n'a point prétendu nier que cette science n'eût sa théorie : on emploie souvent ce mot par opposition à celui de pratique. Dans ce sens, la médecine a certainement sa théorie, comme tous les autres arts ; c'est-à-dire qu'il y a une méthode à suivre, pour se mettre en état de l'exercer. « Cette méthode, dit notre auteur, » consiste dans l'étude préliminaire de » la structure, de la situation, de la correspondance mutuelle de toutes les parties du corps humain, afin de connoître » le siège des maladies ; de l'usage & des » fonctions de ces parties, pour savoir en » quoi consistent leur dérangement & leur » lésion ; des moyens de conserver ces » fonctions dans leur intégrité, pour éloigner & prévenir les maladies, & pour » reculer les limites de la vieillesse & de la » mort ; des signes qui servent à faire connoître que ces fonctions sont dérangées, » & de ceux qui annoncent les événemens » funestes ou salutaires ; des instrumens que » l'art emploie, pour rétablir ces fonctions » lésées ; de la manière d'agir de ces instrumens curatifs sur le corps humain ; de » leurs principes ; enfin de la préparation

» qu'ils exigent, pour être mis en usage.
 » L'ensemble de toutes ces connoissances,
 ajoute-t-il, » qui se puisent dans la physi-
 » que, l'anatomie, la physiologie, l'hy-
 » giène, la sémiotique, la pathologie, la
 » thérapeutique, l'histoire naturelle, la bo-
 » tanique, la chymie & la pharmacie,
 » forme le théoricien dans le sens vulgaire,
 » & suivant l'acception la plus ordinaire du
 » mot *théorie*.

On prend aussi quelquefois le mot *théorie* pour *spéculation*, suivant le sens étymologique; ainsi on dit qu'il y a dans la médecine la partie *théorique* ou spéculative, & la partie active ou *pratique*. La première consiste dans l'observation des signes qui font connoître clairement & distinctement la nature des maladies, leurs causes, leurs effets, leurs accidens, leur marche, leur terminaison. L'application des remèdes, soit pour guérir, soit pour prévenir une maladie, constitue la pratique ou la partie active; mais notre auteur observe, avec raison, que cette distinction n'est point fondée; que l'application du mot *théorie*, pris dans ce sens, est abusif. *La sémiotique*, dit-il, *n'étant qu'une suite continue d'observations, & observer étant agir, (au moins dans la médecine,) tout est ici pratique, & non spéculation.*

Enfin les philosophes entendent encore

par *théorie*, (en détournant un peu le sens littéral de ce mot ,) une connoissance générale de tous les cas particuliers , & de la liaison qu'ils ont , soit entr'eux , soit avec le principe dont ils dérivent. M. Savary se demande : Cette théorie existe-t-elle en médecine ? Peut-elle même exister ? Il est évident , répond-il , que si l'on veut parler d'une théorie complète , non-seulement elle n'existe point , mais même qu'elle n'existera jamais , l'esprit humain étant trop borné , pour connoître tous les ressorts de la nature. Mais on peut approcher de plus en plus de la perfection , quoiqu'on ne puisse pas y atteindre ; & si jusqu'à présent , on a si peu avancé , c'est faute d'avoir pris les voies les plus sûres & les plus courtes. Il y a encore trop peu de vérités connues en médecine , pour oser établir une théorie générale : nous n'avons jusqu'ici que quelques théories particulières. Chaque maladie a la sienne qui sert à rendre raison des phénomènes , & à en expliquer les causes , à ramener à un même genre de curation des cas qui paroissent différens , à en distinguer d'autres qui sembloient être les mêmes au premier coup d'œil ; théorie qui , bien loin de précéder la pratique , doit être , au contraire , le résultat de l'observation de tous les cas particuliers que l'on rencontre , en pratiquant. Mais il y en a tant dans chaque

espece ,

espece de maladie, qu'il seroit dangereux de trop se presser de généraliser. Pour établir la théorie d'une maladie quelconque, il faut donc commencer par amasser un nombre presque innombrable d'observations particulieres sur cette maladie, ensuite les arranger & les comparer, enfin en tirer des aphorismes généraux.

Après avoir ainsi démontré la nécessité d'accumuler les observations, & de rassembler les faits isolés, comme on se le propose dans la Collection académique, pour parvenir à poser les fondemens d'une bonne théorie, notre auteur observe que, quoique le nombre des observations qui sont éparées dans les livres de médecine, soit déjà si grand, qu'il sembleroit suffisant pour commencer ce grand ouvrage, il s'en faut de beaucoup que ceux qui ont observé, aient tous rédigé leurs observations sur le meilleur plan possible; & c'est la troisieme cause qu'il a assignée du peu de progrès que la médecine a faits jusqu'à présent. Il trouve que, parmi ceux qui nous ont laissé des observations de médecine, il y en a qui ont trop donné à l'expérience, & d'autres, au contraire, qui ont trop accordé au raisonnement: quelques-uns n'ont pas mis dans leurs observations assez d'ordre & d'exactitude; d'autres enfin ont manqué de candeur & de sincérité. Il ne suffit pas toujours

de faire des épreuves avec exactitude & avec patience; il faut de plus en sçavoir apprécier les résultats, saisir le vrai avec sagacité, s'y attacher avec courage, lui sacrifier ses intérêts, ses idées, son amour-propre. Combien de gens font sonner bien haut l'expérience, qui avoient deviné, avant d'avoir consulté la nature, & qui n'ont vu que ce qu'ils ont voulu voir ! D'ailleurs les sens peuvent tromper, quand ils ne sont pas assez exercés, & qu'on ne s'est pas accoutumé à les faire déposer contr'eux-mêmes, & à les corriger l'un par l'autre : il faut avoir l'habitude d'observer, pour bien voir. Il n'est donc pas étonnant qu'il y ait tant d'expériences fausses, tant d'observations infidèles, soit parce qu'elles sont mal-faites ou pas assez répétées, soit parce que l'auteur a eu la précaution de les ajuster à son système, ou de les plier de force à son opinion préconçue. C'est au raisonnement qu'il appartient d'établir la validité de l'expérience. D'un autre côté, si on néglige l'expérience, pour s'attacher au raisonnement seul, on risque encore plus de s'égarer. Tout le monde n'a pas reçu de la nature ce jugement sain, cette justesse d'esprit qui nous fait tirer des conséquences sûres, de principes simples, mais démontrés, & qui nous fait appercevoir les liaisons qu'il y a entre les prémisses & la conséquence. Il ar-

rive encore , lorsqu'on est privé de cette sagacité , qu'on est en bute aux erreurs sur la nature des choses , & qu'on ne sçait pas distinguer les faits ordinaires de ceux qui méritent d'être remarqués. On ne parviendra donc jamais à donner de bonnes observations , qu'en faisant marcher de front le raisonnement & l'expérience , & en confirmant l'un par l'autre.

Ce n'est pas assez de bien voir & de bien observer ; il y a encore la manière de communiquer ses observations aux autres. Il faut , quand on écrit une observation de médecine , un certain ordre , une certaine méthode , un style propre à la chose ; sans quoi , tout étant écrit confusément , & jetté , pour ainsi dire , au hasard sur le papier , un lecteur ne pourra distinguer l'effet d'avec la cause , ni ce qui est dû à la nature d'avec ce qui vient du traitement. Il faut sur-tout de l'exaëtitude , pour ne laisser échapper aucune circonstance essentielle. Malgré la meilleure intention , on se trompe souvent , ou l'on induit les autres en erreur , faute d'entrer dans des détails qui paroissent minutieux , & qui sont de très-grande conséquence. Tout ce qui se présente dans une maladie , est très-précieux , quelque vil , quelque peu considérable , quelque inutile même qu'il paroisse. *La nature ne fait rien en vain* , dit Baglivi ; *les plus petites choses*

sont souvent le commencement des plus grandes ; les faits les plus minces en apparence nous conduisent à la connoissance des plus importantes vérités.

Un quatrieme défaut enfin, qu'on ne découvre que trop souvent dans les histoires des maladies, & qui non-seulement déprise l'observation, mais encore dégrade l'observateur, c'est le peu de candeur & de sincérité dans le récit des faits, ou dans le détail des circonstances, ou quelquefois même un manque total de bonne foi. Notre auteur croit pouvoir attribuer ce défaut de candeur à plusieurs causes qui peuvent se rapporter à l'orgueil, ou à une autre passion plus méprisable encore. Les auteurs, qui ont adopté une hypothèse, à plus forte raison ceux qui l'ont inventée, ont presque toujours soin de taire ou de déguiser les phénomènes qui ne s'accordent pas avec leur opinion favorite, & d'y substituer, ou tout au moins d'exagérer ceux qui leur sont favorables. D'autres, pour ne point faire tort à leur réputation, bien loin d'entrer dans un détail exact & circonstancié des effets malheureux qui ont suivi l'administration de leurs remèdes, dissimulent, déguisent ou suppriment entièrement leurs mauvais succès : quand la maladie s'est terminée par la mort ou par une autre maladie, non-seulement l'orgueil & un amour-pro-

pre mal-entendu, ont fait tronquer des observations qui, sans cela, auroient pu grossir le nombre des matériaux dont nous avons besoin, pour établir une théorie; mais encore des motifs plus bas & plus méprisables ont fait imprimer, & donner au public des histoires absolument fausses & controuvées.

Notre auteur, en détaillant ainsi les défauts des observations, a eu en vue de faire sentir les conditions qu'elles exigeroient de la part des observateurs, pour qu'elles pussent contribuer aux progrès de la médecine, & servir de base à la vraie théorie de cet art. « Mais, ajoute-t-il, comme l'a déjà observé Baglivi, » des observations » faites sur le plan que nous désirons, en » aussi grand nombre qu'il en faudroit pour » asseoir une théorie, ne peuvent être l'ouvrage d'un seul homme, ni d'un petit » nombre de médecins dispersés, que rien » n'anime à ce genre de travail, détournés » par leurs affaires, distraits par leurs plaisirs, emportés par le tourbillon des visites & » d'une pratique nombreuse qui va toujours » croissant; ce ne peut être que le fruit des » travaux réunis de plusieurs sociétés ou académies de médecins, animées par l'émulation, encouragées par les Souverains, » excitées tout-à-la-fois par l'amour du bien public, & par l'espoir de la considération

» & de la récompense,.... Dans ces sociétés
» médicales, les uns s'occupoient à lire,
» à rassembler, à mettre en ordre les obser-
» vations déjà faites ; les autres feroient
» chargés du soin de les répéter, & d'en
» faire de nouvelles. Parmi ces derniers,
» il seroit nécessaire qu'un certain nom-
» bre d'observateurs s'attachât à un seul &
» même genre de maladies ; ce seroit le vrai
» moyen de parvenir à la théorie sûre de
» chaque maladie en particulier, & consé-
» quemment à la théorie générale de la mé-
» decine.

En attendant que ce projet puisse avoir lieu, & que l'émulation soutenue des encouragemens nécessaires, enrichisse la médecine de nouveaux trésors, les auteurs de la *Collection académique* se sont proposés de faire un état de nos richesses actuelles ; ils recueillent & rapprochent les connoissances acquises, afin que d'autres, partant de ce point, pour aller en avant, puissent, par des observations nouvelles & répétées, confirmer celles qui sont douteuses, compléter celles qui sont imparfaites, & suppléer à celles qui manquent. Nous leur devons la justice d'affurer nos lecteurs, qu'il paroît, par ce que nous avons de leur travail, qu'ils n'ont rien négligé pour améliorer les fonds qu'ils se sont appropriés, soit par le choix des matériaux qu'ils ont mis en œuvre, soit

par les corrections qu'ils y ont ajoutées. Quelque incomplète que leur ait paru une observation, ils l'ont employée cependant, toutes les fois qu'elle leur a présenté une face utile, & qu'elle a porté l'empreinte de la vérité. Il faut convenir qu'ils en seroient réduits à un bien petit nombre, s'ils ne vouloient admettre que celles qui seroient faites sur le plan que M. Savary a proposé dans cette préface, & qui n'auroient aucun des défauts dont il a parlé. Souvent une expérience, dont on n'avoit pas d'abord aperçu le rapport avec aucune vérité connue, trouve sa place, au moment qu'on s'y attend le moins. Les faits les plus isolés deviennent utiles par la comparaison; & les phénomènes s'éclairent les uns les autres. Nous ne suivrons pas notre auteur dans les détails où il entre sur les raisons qui ont engagé à adopter l'ordre qu'on a suivi dans ce volume de la *Collection académique*, & à faire choix des différens ordres d'observations qu'on y a employés: c'est dans le discours même, qu'il faut lire ces détails: nous y renverrons également, pour les notices qu'il a cru devoir donner des sources où ils ont puisé les matériaux de ce volume.





R É F L E X I O N S

*Sur l'Inoculation de la petite Vérole ; par
M. J. Ph. DE LIMBOURG , docteur en
médecine , & correspondant de la société
royale des sciences de Montpellier.*

Dans cette circonstance , où les sentimens opposés pour & contre l'inoculation , semblent le moins disposés à se concilier , & où chacun avance tout ce qui peut venir à l'appui du système qui lui plaît , je prends la liberté aussi de vous communiquer quelques idées sur cet important objet. Depuis long tems , j'ai réfléchi , avec impartialité , aux raisons des deux partis ; j'ai cru ne pouvoir me refuser à celles des inoculateurs ; persuadé des avantages de cette méthode , je n'ai pas hésité de la pratiquer sur deux de mes enfans. Je rendis compte de la première de ces inoculations dans le Journal encyclopédique du 15 de Mars 1757.

Je n'ai encore inoculé que trois enfans ; & cette expérience , toute bornée qu'elle est , auroit suffi pour me convaincre de l'utilité de la méthode que j'avois adoptée.

Je m'étois préparé à ramener sous un point de vue les raisons des deux partis , avec mes propres réflexions ; mais les ma-

tières se multiplient tellement, que je pense laisser à quelqu'un qui ait plus de loisir que je n'en ai à présent, le soin de s'acquitter de cette tâche, me bornant à quelques idées qu'on ne paroît pas avoir saisies dans toute leur force; ces idées concernent quelques objections de la part des anti-inoculateurs, & quelques raisons qui militent pour l'inoculation.

Une de ces objections est fondée sur le choix qu'on fait des sujets bien portans, à l'exclusion de ceux qui sont foibles ou cacochymes. On reviendra de ce préjugé. Vous avez publié, Monsieur, dans votre Journal de Janvier 1765, une inoculation heureuse d'un enfant maigre & pâle, qui avoit l'estomac foible, qui avoit dans la narine droite des croûtes qui tomboient & renaissoient, & qui étoit sujet à des retours d'inflammation à l'œil droit. De-là, M. Petit s'est cru autorisé à conclure que les inoculateurs ont été trop timides, quand ils ont craint d'inoculer les enfans chez lesquels ils remarquoient les traces de quelque levain particulier, & que l'inoculation, au contraire, est un bon moyen pour faire cesser, chez les enfans cacochymes, l'état maladif dans lequel ils languissent; ce qui fait tomber cette objection si rebatue, qu'en choisissant les sujets les plus sains pour inoculer, l'inoculation ne sert à rien pour les infirmes.

On peut ajoûter que c'est à ce choix que les adversaires de l'inoculation attribuent le plus grand nombre de ses succès.

Les exemples rapportés ensuite, dans votre Journal du mois de Mai 1765, de vingt-une inoculations pratiquées, à Arles, également avec succès, contiennent encore des faits qui tendent à infirmer cette objection, puisqu'on y voit qu'une demoiselle attaquée de dartres avant son inoculation, en fut entièrement délivrée par l'écoulement des plaies, sur lesquelles l'humeur dartreuse fit irruption, & qu'une autre attaquée de la teigne, en fut délivrée pareillement ; ce qui a fait adopter à M. Pomme la façon de penser de M. Petit.

Ce que l'expérience de l'inoculation a fait sur l'esprit de ces deux médecins, je l'avois compris sur la théorie & sur l'observation de la petite vérole naturelle même.

En effet, dès qu'on avoit observé, d'après le docteur Méad, que la petite vérole est ordinairement très-bénigne, & qu'on en échappe fort heureusement, lorsqu'elle survient après l'inanition, après de copieuses évacuations, ou, après l'épuisement, par des maladies aiguës, après l'accouchement, & même après que le corps est exténué, & les humeurs dissoutes par la salivation, je n'ai jamais douté que la constitution foible & cacochyme dût être une raison d'exclure

des avantages de l'inoculation les personnes qui y auroient confiance. Aussi, ayant fait attention aux circonstances qui rendent la petite vérole bénigne, je n'hésitai pas d'inoculer mon fils, l'unique que j'avois alors, quoiqu'il fût d'une complexion foible, & un peu rachitique. Ce fut l'an 1757 que j'osai penser de la sorte, & me décider à l'inoculer. Le succès répondit à mon attente. Après une petite vérole heureuse, il surmonta sa foiblesse; & il continue de jouir de la santé la plus parfaite. Un enfant étranger, de l'âge de quatre ans, me fut proposé à inoculer, l'an 1762 : il étoit pâle, maigre, & noué, au point que l'os *sternum* étoit voûté notablement par l'effet du rachitis; il lui découloit des narines un pus verdâtre & puant, en abondance; il avoit les chairs molles, & les jointures très-foibles : tout habillé, il ne pesoit que vingt-sept livres; ce n'étoit sûrement pas un sujet admissible à l'inoculation, suivant l'opinion générale des inoculateurs : il fut cependant inoculé avec un succès très-marqué; l'ulcère des narines en fut modéré, mais pas guéri; du reste, il gagna des forces & de l'embonpoint; & depuis, son tempérament s'est fortifié de plus en plus. Voilà deux exemples ajoutés aux trois précédens. On peut y joindre encore le témoignage de M. Roëderer qui cite un enfant imbécille.

à qui la petite vérole inoculée procura des accès de raison & de vivacité. Il ajoûte aussi cette observation que la petite vérole ne tue jamais ceux qui sont attaqués du mal vénérien (a). S'il donne peut-être trop d'étendue à cette observation, il s'ensuit au moins, que la présence d'un virus n'est point une circonstance défavorable pour la petite vérole naturelle, & encore moins pour l'artificielle.

Une autre objection, c'est le reproche qu'on auroit à se faire, d'avoir donné la mort à quelqu'un qui seroit la victime de l'inoculation. On y a répondu de diverses manieres. Vous, Monsieur, pour la réfuter, vous avez rétorqué l'argument, en demandant, dans votre Journal du mois d'Avril 1763, si un médecin, qui auroit empêché quelqu'un d'être inoculé, seroit sans remords, s'il avoit le malheur de le voir périr ensuite d'une petite vérole naturelle dont il n'auroit pu le guérir ? Cette rétorsion est également à sa place, à l'égard de parens qui, de crainte de voir succomber à l'inoculation leurs enfans, courent le risque de les voir mourir de la petite vérole naturelle, dans le tems qu'ils pourroient au moins en diminuer le danger par cette opération.

(a) Recueil des Questions, &c. Journ. encycl. Mars 1763.

Mais n'oseroit-on pas heurter de front cette objection, en niant que l'inoculation faite avec tous les moyens que la prudence peut suggérer, soit jamais sujette à faire des victimes ? Et meurt-on, en effet, de la petite vérole inoculée ? Question plus fondée qu'on ne le croiroit d'abord.

Pour la résoudre, il faut commencer par faire attention aux succès de l'inoculation. Le docteur Méad nous a appris qu'une année que la petite vérole étoit d'un mauvais caractère, dans l'isle de S. Christophe, le maître d'une plantation y inocula trois cent nègres, de l'âge de cinq jusqu'à trente ans, sans en perdre un seul. M. Le Duc, médecin de Constantinople, assure que, sur quarante ans, une Gréque y a inoculé six mille personnes, sans qu'il en soit morte aucune. M. Ranby en a inoculé plus de mille, selon d'autres, douze & même quinze cent, sans qu'il en soit mort un seul : ces nombres différens semblent provenir des différentes dates de tems, auxquelles on écrivoit. Le docteur Kirkpatrick, de mille inoculés, en a perdu huit ; une autre fois, de deux mille seulement deux. M. Middleton en a inoculé mille dont il n'est mort qu'un. Dans l'hôpital de l'inoculation, à Londres, il en est mort dix de trois mille quatre cent trente-quatre inoculés. Il est inutile de s'étendre davantage sur les détails. A la vue de ceux-ci,

on peut juger que l'inoculation ne porte aucun caractère de danger. Si l'on inocule mille personnes avec succès, il en résulte une conséquence presque évidente, que, quand il meurt quelque inoculé, sa mort dépend de quelque cause accidentelle, c'est-à-dire, d'une cause qui n'a aucun rapport avec cette opération.

Pour se convaincre de la concurrence de ces causes accidentelles, il n'y a qu'à évaluer le degré de probabilité d'une mort naturelle. M. de la Condamine s'est déjà plaint de l'injustice qu'il y a à mettre sur le compte de l'inoculation toutes les morts qui arrivent dans les quarante jours qui la suivent. Il trouve qu'en six semaines, il meurt $\frac{1}{31}$ de personnes prises au hazard. L'évêque de Worcester avoit fait le même raisonnement sur la supposition qu'il ne meurt de l'inoculation, qu'un sur cinq-cent, & que, sur un pareil nombre, il en mourroit un par mois, si on ne les inoculoit pas. Faisons sérieusement attention à ces calculs, nous conviendrons que la supposition de l'évêque de Worcester n'est pas outrée; mais accordons qu'il en meurt un sur quatre cens inoculés. On ne peut pas disconvenir que de toutes personnes prises au hazard, il ne meure, par an, $\frac{1}{5}$ année commune: ainsi, sur quatre cent, qu'on n'inoculeroit pas, il devroit en mourir treize, pendant l'année; ce qui

feroit un par mois & au-delà ; donc, en resserrant à ce terme d'un mois le danger de mourir de l'inoculation, il n'en meurt pas davantage ; il en meurt même un peu moins, que si on ne pratiquoit pas l'inoculation. Que si on étend ce danger à quarante jours, de huit cent personnes, qu'on n'inoculeroit pas, il devroit en mourir trois au moins, pendant ce terme ; tandis qu'au moyen de l'inoculation, il n'en meurt que deux, ou un sur quatre cent ; donc le degré de probabilité d'une mort naturelle diminue d'un tiers par l'inoculation ; donc, à plus forte raison, il ne meurt personne de cette opération, outre qu'elle met à l'abri des dangers de la petite vérole naturelle.

Si l'on s'avisoit de douter comment il seroit possible que l'inoculation préservât de la mort un tiers de ceux qui devroient mourir, si on ne les inoculoit pas, on en trouveroit la raison dans la préparation & la conduite qu'on tient à l'égard des inoculés, & dans le cours qu'on donne aux matieres diverses, par les incisions.

Les raisons principales, qui militent en faveur de l'inoculation, eu égard à ce qu'il n'y a presque personne d'exempt de la petite vérole, &c. sont, 1^o le choix de la saison & des circonstances favorables des sujets ; 2^o la préparation & le traitement ; 3^o les endroits par lesquels on communique le

levain variolique; & 4^o l'avantage des issues que les incisions donnent, pour entraîner la matiere variolique & les autres mauvais levains.

Tout le monde est d'accord sur la premiere de ces raisons.

Sur la seconde, plusieurs se sont relâchés, & croient la préparation inutile. Il faut convenir qu'une préparation trop stricte causeroit facilement l'inanition dans le jeune âge, & pourroit rendre l'inoculation dangereuse ou inutile. Mais une préparation qui consiste à nettoyer les premieres voies, à diminuer les humeurs surabondantes; à corriger quelque intempérie, à donner de la souplesse aux vaisseaux, & particulièrement à l'habitude du corps, une telle préparation n'est jamais indispensable. Ces moyens sont aisés, ne les négligeons pas; mais ne donnons point dans l'autre extrême, n'épuisons pas.

Pour l'inoculation de mon fils, je crois avoir péché par trop de préparation. N'y ayant aucune apparence d'éruption, au dixieme jour, on lui permit de boire & de manger davantage qu'auparavant, & même de courir un peu. Alors on vit renaître ses forces & sa vivacité; car, quoique d'une complexion délicate, il ne laissoit pas d'être vif & remuant: la fièvre se déclara; & l'éruption se fit, le douzieme & le treizieme jour.

jour. C'est un exemple de plus encore, pour ne pas se hâter de faire une nouvelle opération, si la première tarde un peu à faire ses effets. Il faudroit, en pareil cas, examiner si le retardement ne proviendrait pas de l'abbatement des forces : cela étant, les relever par un verre de vin, ou par quelque autre moyen.

Les idées d'un germe variolique inné sont reléguées présentement parmi tant d'autres chimères. C'est par la contagion qu'on contracte la petite vérole, comme il le paroît par son origine & par sa maniere de circuler d'un endroit à l'autre. Sur ce principe, il importe infiniment de considérer la différence des effets du virus communiqué par les occasions journalières, ou par l'art. Le propre de la nature, ou de la voie occasionnelle & contagieuse, est de le donner par l'attouchement, & de-là, par le nez, où l'on porte les doigts, &c. aussi-bien que par l'estomac, avec les alimens dans lesquels mille hazards peuvent le répandre ; le propre de l'inoculation est de le communiquer à l'extérieur, dans la peau même, qui est le siége naturel de cette maladie. C'est donc dans les viscères que la petite vérole acquise naturellement, fait d'ordinaire ses premières impressions & ses plus grands ravages. Outre que la comparaison des symptômes des petites véroles naturelles & artificielles

fait voir la différence des parties affectées ; on peut en juger par une observation du docteur Méad qui , parmi les sept criminels inoculés pour essai , par ordre du roi d'Angleterre , l'an 1721 , donna à l'un d'eux , qui étoit une fille d'environ dix-huit ans , la petite vérole par les narines , à la Chinoise ; elle eut la petite vérole , comme les autres ; mais les symptômes en furent plus violens : la fièvre fut plus forte , & accompagnée de douleurs de tête insupportables , depuis la réception du virus , & jusqu'après l'éruption .

L'avantage des issues , par lesquelles la matiere s'évacue dans la petite vérole inoculée , est un point sur lequel les uns sont partagés , & auquel les autres ne font aucune attention. Cependant , dès que le pus , qui découle des plaies , réussit , pour inoculer , comme celui des pustules mêmes , & dès que plusieurs personnes inoculées ont été purgées de tout le virus variolique , par cette seule voie , sans avoir une éruption , on ne peut pas disconvaincre que les incisions ne suppléent à une multitude de boutons , & que le succès de l'inoculation ne soit dû , en partie , à la suppuration des plaies artificielles. De plus , on a observé quelquefois que l'éruption étoit plus abondante dans les environs des plaies qu'ailleurs ; c'est ce que j'ai observé sur le troisieme de mes ino-

culés, il avoit les bords d'une des incisions, grainés, représentant comme autant de boutons; il y eut aussi quarante à cinquante boutons le long des deux côtés d'une égratignure, longue d'environ deux à trois pouces, que mon fils s'étoit faite au bras droit, sept ou huit jours avant l'éruption. Une incision faite au bras, à ma fille, étoit un peu plus profonde que l'autre; elle suppura très-copieusement, & fort long-tems; ce qui suppléa, sans doute, au nombre de pustules; elle n'en eut que trente-cinq ou quarante. Cela fait voir l'utilité qu'il y a à multiplier les incisions, & à en faire une couple au moins: c'est le nombre auquel je me suis borné.

Une observation insérée dans le Journal encyclopédique du 15 de Mai 1756, vient à l'appui de ce principe. Des vésicatoires appliqués à un vieillard qui couchoit avec un enfant sur lequel commençoit l'éruption de la petite vérole, se détachèrent, & s'appliquèrent à une cuisse de l'enfant. Toute la place où ils s'étoient appliqués, fut excessivement couverte de grains de petite vérole; & il n'en avoit presque aucun sur le corps, pas même ceux qui avoient paru la veille. Ce fait, quelque singulier qu'il paroisse, ne laisse pas d'être très-possible, & de servir à prouver l'utilité d'une issue procurée, à l'extérieur, aux extrémités.

Tant d'avantages ne réuniront-ils pas enfin les suffrages en faveur de l'inoculation ?

J'ai l'honneur d'être, &c.

PREMIERE LETTRE

De M. MARESCHAL DE ROUGERE, maître chirurgien à Plancoët près Saint-Malo, contenant deux observations, la première sur un Carus produit par la suppression de la transpiration & des vers ; la seconde sur la Réunion d'un Doigt presque entièrement séparé.

MONSIEUR,

Il paroîtra peut-être étonnant qu'un chirurgien de campagne prenne la liberté de vous adresser des observations, & particulièrement de celles qui lui sont le moins dévolues. Mais on en reviendra facilement, si on fait attention que cette partie des hommes, la plus essentielle à l'État, (les habitants de la campagne) entièrement dépourvue de médecins sages & éclairés, que l'indigence ne permet pas de faire venir à son secours, se voit réduite, pour comble de sa misère, à ne pouvoir avoir recours qu'à nous autres chirurgiens de village.

Si les habitans de la campagne sont également sujets aux mêmes maladies que ceux des villes; si même ils en ont de particulieres, ce qui n'est que trop vrai, je crois qu'il nous est permis, & qu'il est de notre devoir de les mettre au jour, afin que les médecins nous aident, & dirigent nos travaux par leurs prudens avis.

En faisant ainsi part au public de ce qui peut se présenter à nos foibles yeux, j'y crois entrevoir plusieurs avantages. 1^o Quantité d'observations intéressantes, & de phénomènes curieux, jusqu'ici peut-être inconnus, ou ensevelis dans les ténèbres de l'ignorance, pourroient donner de nouvelles lumières, étant exposés aux yeux de ces génies heureux, qui, dans le démembrement de ces pièces informes, en sçauroient trouver & rétablir l'harmonie. 2^o Il pourroit s'établir une louable émulation entre les chirurgiens de la campagne; & quelques-uns d'eux, dont les sens ont assez de vigueur, mais que l'inertie habituelle retient dans une espèce d'indolence, pourroient ressusciter, pour ainsi dire; & donnant un libre essor à leurs ames, on verroit peut-être de grandes choses. . . 3^o Ces infortunées victimes de la routine & de l'impéritie pourroient trouver, au lieu de l'écueil où elles venoient se briser, un port assuré qui les mettroit à l'abri des tempêtes & des naufrages.

C'est dans ces idées, Monsieur, que j'ose espérer que vous voudrez bien insérer dans votre Journal cette lettre & les deux observations suivantes qui ne sont pas, je le sens bien, ce qu'elles pourroient être; mais je viens de vous exposer les motifs de ma témérité, qui m'engageront à faire tous mes efforts pour quelque chose de mieux. Les maladies des enfans de la campagne pourront me donner occasion de m'adresser à vous.

Le nommé *Julien Méhuart*, fils du meunier de cet endroit, âgé d'environ dix-neuf à vingt ans, d'un tempérament bilieux sanguin, quoique pâle (a), s'étant échauffé, & dans l'abondance de la transpiration & de la sueur, fut se baigner. Il ne fut pas cinq ou six minutes dans l'eau, qu'une pesanteur de tête, & un accablement général l'obligèrent de se retirer. Rendu chez son pere, il se mit au lit. A peine fut-il dans le repos, qu'il perdit le sentiment & l'action. On m'envoya chercher. Je lui trouvai le pouls plein & dur: je le questionnai inutilement; je le fis agiter fortement: il ouvrit les paupieres; &, après quelques contractions convulsives, il tomba dans le même abbate-

(a) Je crois que je pourrois rendre raison de la cause de cette pâleur qui est un héritage presque ordinaire aux meuniers; mais je passerois ma sphère, & je me tais.

ment. Je crus reconnoître le carus. Je lui fis prendre sur le champ quatre grains d'émétique. Trois heures après, il n'avoit rien opéré, (c'étoit sur les huit heures du soir :) le pouls étoit alors d'une roideur & d'une profondeur extraordinaires. Je lui tirai dix ou douze onces de sang du bras. Une heure après, l'émétique commença d'agir par en-haut & par en bas. L'effet se continua pendant cinq heures. Le pouls se développa un peu : les mouvemens devinrent plus libres ; & il commença à proférer quelques mots mal articulés. Le *cóma somnolentum* succéda au carus ; mais une saignée de sept à huit onces, & une purgation vermifuge, qui lui fit rendre beaucoup de vers, le mirent en état de commencer à vaquer à ses affaires, au quatrième jour de sa maladie.

La résorption de la sueur, & la transpiration supprimée sont, je crois, la première cause de cette maladie ; les vers, la seconde, quoique j'aie remarqué plusieurs fois, dans les enfans, qu'ils leur occasionnoient seuls une espèce particulière de *cóma*... Mais voici l'autre observation qui est plus de mon ressort.

Joseph Devien, tonnelier, se coupa, avec un instrument de son métier, le doigt indicateur de la main gauche, dans l'articulation de la première avec la seconde pha-

lange. Il vint me trouver dans le même moment, tenant son doigt dans sa main. Les tendons extenseurs & fléchisseurs étoient totalement coupés : il n'y avoit pas plus de deux lignes, du côté de la paume de la main, qui en empêchassent l'entière séparation. J'étois sur le point d'achever l'amputation ; mais, me rappelant, dans le même instant, l'observation de Garangeot, au sujet du nez coupé ; & persuadé que *multa credibilia falsa, multa incredibilia vera*, je me déterminai à tenter la réunion. J'affrontai simplement les deux bouts du doigt que je maintins par un bandage trempé dans l'eau connue sous le nom d'*eau d'Alisbourg*. Je lui dis de revenir le lendemain : (il pouvoit être dix heures du matin.) Sur les sept heures du soir, il me vint dire qu'il sentoît son doigt, (ce fut son expression,) & qu'il commençoit à le remuer. Je lui ordonnai expressément de le tenir dans le plus grand repos. Le lendemain, il se trouva réellement repris ; mais, ô revers funeste ! le troisième jour, il se heurta le bout du doigt, & le sépara presque entièrement. Je ne me décourageai point. L'eau & le bandage furent encore mon secours. J'eus seulement la précaution d'enfermer le doigt dans une gouttière de bois ; & j'eus la satisfaction de ne m'en point repentir ; car, au huitième jour, il étoit parfaitement

repris. Un digestif de térébenthine, de baume d'*Arcaus* & d'huile de lys terminerent la cure en très-peu de tems. Il est à remarquer qu'il n'y a point eu apparence de suppuration, & que le doigt a conservé ses mouvemens; que, quoique les cartilages, qui couvrent l'articulation, aient vu l'air, il n'y a eu aucune exfoliation.

J'ai l'honneur d'être, &c.

SECONDE LETTRE

*Du même, contenant trois Observations
sur le Tænia, ou Ver solitaire.*

MONSIEUR,

Si ce n'est que par des observations multipliées, rapprochées & comparées entr'elles, que l'homme parvient, dans les sciences, aux connoissances lumineuses qui peuvent le conduire à ce point du vrai dont ne s'écarte jamais la nature, la médecine est, sans contredit, celle qui en exige le plus : elle intéresse trop l'humanité, pour négliger même la moindre bagatelle qui peut tendre à la perfectionner ; c'est ce qui m'engage à vous présenter aujourd'hui, Monsieur, les trois observations suivantes, sur les vers appelés communément *solitaires*,

Françoise-Pierre Barathas, de ce lieu ; (Plancoet) fille âgée d'environ trente ans, d'un tempérament phlegmatique, se plaignoit, depuis près de huit ans, de lassitudes générales du corps, avec défaillances, nausées, vertiges, affoiblissement de la vue, cours de ventre, avec douleurs parfois considérables : on l'avoit traitée, mais sans aucun soulagement. Elle me demanda du secours. Sur les questions que je lui fis, je soupçonnai le *tania*, ou au moins quelques matieres vermineuses. Je lui donnai le purgatif suivant :

R℥. *Séné*, ʒ ij.

Rhubarbe,

Semen-contrā, (āā) ʒ ʒ.

Infusez le tout, la nuit, sur les cendres chaudes ; passez, & ajoûtez

Alkali de tartre, gr. xv.

Ce petit purgatif lui fit rendre beaucoup de vers strongles, & quelques cucurbitains qu'elle m'apporta. Je ne doutai plus de la présence du *tania* : je lui prescrivis, pour quelques jours, la décoction d'écorce de racine de meurier & de fougere femelle, recommandée par M. Andry, dans son sçavant *Traité de la Génération des vers*. Elle continua de rendre, par son usage, quelques vers strongles, & beaucoup de

cucurbitains. Je lui donnai alors le bol qui suit :

R℥. *Mercure doux ,*
 Rhubarbe , (āā) ℥j.
 Diagrede , gr. xij.
 Syrop d'absinthe , f. q. pour f. un bol.

Elle rendit un *tania*, qui pouvoit avoir cinq aunes de longueur, auquel on distinguoit parfaitement la tête, telle qu'elle est décrite dans Andry. Elle rendit, en même tems, plusieurs cucurbitains. Tous les accidens ont disparu; & elle jouit maintenant de la santé la plus vigoureuse.

Le nommé *Brouart*, du bourg de Plurien, me fit consulter pour des maux de tête continuels, envie de vomir, & douleurs sourdes dans le ventre, qui remontoient vers l'estomac. C'est tout ce que je pus sçavoir. Pour commencer par dégager les premières voies, je lui envoyai vingt grains d'ipécacuanha, & lui fis dire de m'envoyer de ses nouvelles. Quatre jours après, il vint lui même m'en apprendre, &, d'un air très-satisfait, me dit que j'avois fait, pour ainsi dire, crier au miracle; qu'il avoit rendu par les selles, un animal qui étoit tout plat, & qui avoit près de vingt-cinq pieds mesurés, avec beaucoup d'autres petits, qui n'étoient pas plus grands que l'ongle, aussi tout plats. Je lui conseillai de se

repurger; mais il n'en voulut rien faire, se trouvant, disoit-il, bien dispos. Je n'en ai point entendu parler depuis.

M^{lle} de la Vieuville Jocet me fournit le sujet de cette troisieme observation. Sur ce qu'elle m'écrivit, je jugeai qu'elle avoit le *tania*. Elle se plaignoit de maux de tête, lassitudes, borborygmes, d'une saburre acetoneidoreuse qui lui donnoit de fréquentes envies de vomir, & de petits pelotons de corps blancs, qu'elle avoit apperçus dans ses selles, qui l'inquiétoient beaucoup. Je lui prescrivis, comme dans l'observation premiere, de faire usage de la tisane d'écorce de racines de meurier & de fougere, & lui envoyai le bol suivant, à pendre à la suite :

R_℞. Mercure doux, ʒj.

Diagrede, ʒ℥.

R. de Fougere fem.

Ec. de R. de Meurier, (āā) ʒj.

Syrop d'Agaric composé, s. q. pour faire un bol.

Voici ce qu'elle me fit sçavoir par une de ses lettres.

» Il me paroît que votre remede a très-
 » bien réussi : j'ai rendu, à deux fois, deux
 » vers de quatre à cinq aunes de longueur : l'un est tout plat, & blanc comme
 » du papier, & très-mince; l'autre, plus

» jaune, & tout à grilles. Il n'est pas si long
 » que le blanc qui est le premier que j'ai
 » rendu, & qui avoit une quantité de ses
 » petits compagnons à sa suite. Depuis la
 » médecine, je n'en ai pas vu un seul : elle
 » me purgea très-bien, & me fit rendre
 » beaucoup de glaires & de bile.

Permettez-moi, Monsieur, quelques petites réflexions. Je ne sçais si je suis plus fondé que M. Confolin (a), à conclure que la présence des cucurbitains est un signe non équivoque de l'existence du *tænia*. *Certissimum omnium signum est, si frustula semini cucurbitæ similia, cum excrementis ejiciuntur.* Galien, Boerhaave, Haller, Van-Swieten, Andry, &c. sont à-peu-près de ce sentiment. *Per se animal istud hominem non necat.* J'en conviens avec M. Confolin ; mais cela n'empêche pas que ce ne soit un hôte très-désagréable qui, s'il ne conduit pas son propriétaire au tombeau, ne laisse pas de lui rendre la vie très-languissante, en le conduisant peu-à-peu à une éthisie des plus dangereuses. Je conviendrai encore que le nom *solitaire* lui est mal adapté : l'observation première le prouve, également que la troisième, où il paroît que cette demoiselle avoit les deux espèces de *tænia* : il est cependant assez ordinaire de le trouver

(a) Journal de médecine du mois de Mai 1764.

seul: *Tania huc usque pro parasiticâ specie habita est, cùm in hominibus, canibus, piscibus, &c. frequentissimè solitaria reperta fuerit* (a). Encore un mot, & je finis. Je regarde, avec les grands hommes cirés ci-devant, les cucurbitains comme des portions du *tania*, qui se sont détachées par quelque cause que ce soit; & je prie M. Confolin de ne pas trouver mauvais si je ne suis par tout-à-fait de son sentiment, & si je doute de la parfaite guérison de son malade. J'ai l'honneur d'être, &c.

L E T T R E

A M. PAMARD fils, chirurgien à Avignon; par M. PARIS, docteur en médecine de l'université de Montpellier, sur l'Usage des Humeclans dans les vapeurs.

Oui, Monsieur, j'ai dit, & j'affure hardiment que les vapeurs, reconnoissant plusieurs causes différentes, exigent des remèdes proportionnés à leur nature: la trop grande rigidité, le relâchement excessif des solides peuvent produire la même maladie dans différens sujets; & quoique ces causes soient opposées, mon sentiment n'est cepen-

(a) Linnæus, *Syst. Plant.*

dant point *contradictoire*. Oserai-je vous
 prier de lire le sçavant & célèbre Tralles qui
 dit (a) : *Omnihus hypocondriacis non con-*
venient omnia remedia anti-hypochondriaca
vocata, illaque quæ verè juvant rigidos
atrabilarios, debili nervorum compage,
præditos offendere poterunt facillimè. L'ex-
 cellent ouvrage de M. de Sauvages vous
 feroit-il inconnu ? & ignorez-vous qu'il dé-
 montre que toutes les maladies reconnoissent
 non-seulement des causes différentes, mais
 même opposées ? Voyez les especes diffé-
 rentes d'hystérie qu'il décrit, les causes op-
 posées qu'il assigne (b) ? *Et pauca sunt ge-*
nera morborum quos hic Proteiformis affectus
non mentiatur : hinc tot morbi hystericæ dicti,
quod commune est syphilidi, feбри putridæ,
scorbuto, &c. ità ut si morborum genera à
principiis & causis peterentur, immensa fo-
ret classis hystericorum morborum. Réflé-
 chissez, sans prévention, sur les Ecrits aussi
 sages que lumineux de Sydenham, dont
 toute la théorie n'est fondée que sur une
 pratique des plus prudentes ; lisez Hippo-
 crate, Galien, Paracelse, Rodericus à Cas-
 tro, Riviere, Willis, Pitcarn, Lancisi,

(a) *Usus opii salubris & noxius in morborum*
medela solidis & certis principiis superstruatus à
Balthaf. Lud. Tralles, sect. 3, cap. xj, pag. 30.

(b) *Nosologia methodica, tom. II, pars 2,*
classis iv. XX. Hysteria, pag. 101.

Haller, Hartman, Wedel, Richter, Fuller ; Stahl, Etmuller, Sennert, Werlhof, Falckius, Ridlin, Tencke, Hecquet, Hoffman, Gorter, Boerhaave, Van-Swieten, Chegneau, Hunauld, Raulin, &c. Vous y verrez combien ces maladies reconnoissent de causes différentes.

Les constitutions ne sont certainement pas toutes les mêmes ; & un remede universel est impossible & contradictoire. « J'en » appelle hardiment, dit M. Tissot (a), à » tout homme sensé qui voudra bien réfléchir un moment sur les différentes causes des maladies, sur l'opposition de ces causes, & sur l'absurdité de vouloir les combattre toutes avec le même remede : » quand on sera bien rempli de ce principe, » on ne s'en laissera pas imposer par des tissus » de sophismes destinés à prouver que toutes les maladies viennent d'une cause, & que » cette cause est de nature à céder au remede » vanté, &c.

Parmi la vaste énumération des causes qui peuvent produire la maladie hystérique, les affections de l'ame, par l'étroite connexion de celle-ci avec l'œconomie animale, ne suffisent-elles pas quelquefois ?

La réponse est affirmative par tout homme vrai & exempt de préjugé ; mais, pour évi-

(a) Avis au peuple, chap. 33.

ter toute dispute à cet égard, & vous convaincre d'un fait aussi évident, je vais étayer ma façon de penser des sentimens de plusieurs auteurs respectables qui ont vieilli dans la pratique, & qui, par conséquent, datent de plus loin que vous & moi.

M. de Sauvages dit : *Principia* (a) *hujus morbi sunt mollis, effæminata constitutio... Animæ negotia facessunt pathemata, ira, invidia, zelotypia, amor, tædium, lites, ærumnæ, &c...* *Principium* (b) *proximum hysteriæ est summa philautia, seu amor effrænis vitæ & voluptatum, undè minimorum incommodorum intolerantia, exaggeratio, propositi instabilitas, &c.* Il décrit aussi un tremblement qui reconnoît la même cause : *Tremor* (c) *à pathematè, metu, irâ, gaudio, libidine...* *Ab irâ etiam sæpiùs nec-nôn à gaudio, à libidine idem accidit, imò quandoque periodicè revertitur sine pyrexia.*

M. Tissot dit « que les effets de la tristesse (d) sont le relâchement des fibres, » le ralentissement de la circulation, l'imperfection des digestions, le manque de nutrition, les obstructions occasionnées » par ces resserremens qui paroissent être » l'effet le plus particulier de la tristesse :

(a) *Nosolog. l. c. pag. 100.*

(b) *Ibid, pag. 101.*

(c) *Ibid. pag. 58.*

(d) *Traité de l'Onanisme.*

» ces épanchemens d'humeurs, qui font une
 » suite de ces resserremens. *Les couloirs du*
» foie se ferment, dit M. de Senac, & *la bile*
» se répand par tout le corps. Les spasmes ,
 » les convulsions, les paralyties, les dou-
 » leurs, l'augmentation de l'angoisse à l'in-
 » fini, tous les accidens qui peuvent être
 » une suite de ceux-ci. Il n'est point au
 » monde, en effet, d'état pire que celui de
 » la tristesse : la douleur n'est rien en com-
 » paraison ; & quand elle se joint à une foule
 » d'autres maux, il n'est pas étonnant qu'un
 » malade desire la mort comme son plus
 » grand bien, & regarde la vie comme un
 » malheur réel, si l'on peut appeller *vie* un
 » état aussi triste. La joie, au contraire,
 » aide les digestions, anime la circulation,
 » favorise les forces, & les soutient.

Riviere, un des plus grands praticiens, n'entreprendoit la cure d'aucune maladie de cette espece, qu'il n'eût éloigné, autant qu'il pouvoit, les idées désagréables qu'il regardoit comme la source de leurs maux ; « ainsi peut-on appeller *rare* les
 » influences de l'ame sur l'œconomie ani-
 » male, dit M. Raulin (a) ? Peut-on former
 » quelque doute sur leur réalité constante ?
 » L'œconomie animale existeroit-elle sans
 » l'ame ? L'interruption de ce concours ne
 » seroit-elle pas l'époque décisive de l'anéan-

(a) Traité des Vapeurs, pag. xciiij.

» tiffement de notre être ? » Ces connoissances, à tout instant, se présentent à la raison, se développent à nos sens; elles devroient nous convaincre par leur évidence.

Vous voyez, Monsieur, par l'exposé des sentimens de ces grands maîtres, combien les vapeurs peuvent reconnoître de causes.

M. Tiffot (a) attribue, dans certains cas, les affections hystrériques à une trop grande irritabilité, & prétend, avec le célèbre *Zimmerman*, qu'elles dépendent du *gluten* des fibres; de sorte que les différens degrés de cette maladie tirent leur origine de son plus ou moins de consistance. Pour rendre ces parties moins irritables, il faut donner une consistance nécessaire à ce *gluten*. Les remèdes toniques peuvent seuls opérer cette cure, parmi lesquels l'expérience a regardé le quinquina mêlé avec les apéritifs, comme les plus spécifiques. Sydenham, ce praticien éclairé (b), le loue, pour guérir le relâchement des fibres: Rydley, Werlhof, Ridlin, Lancisi, Méad, & autres le conseillent aussi.

La plupart des médecins combattent cette maladie par les fortifiants; & les auteurs, vous ne l'ignorez peut-être pas, sont unanimes sur cet article, parce qu'ils regardent

(a) Discours préliminaire, pag. 26, 27.

(b) Page 507.

la foiblesse comme l'appanage ordinaire de ces malheureux.

M. de Sauvages recommande tout ce qui peut fortifier le corps, récréer l'esprit, & éloigner l'idée de la maladie, le mariage à une fille libidineuse, un mari tendre & fidele à une femme jalouse (a). *Huic morbo sanando profunt quæ corpus roborant, &c.* Il proscriit les évacuans trop répétés, parce qu'ils affoiblissent. *Nihil magis nocet, quàm repetita evacuantia quæ debilitant.* Riviere (b) donnoit avec succès, dans le paroxysme le plus violent, des pilules faites avec l'*assa-fœtida*, le castor, le *laudanum*; & M. Chesneau (c), fondé sur l'expérience, les prône comme un spécifique.

Le célèbre Boerhaave (d) prônoit hautement la rue, le *castoreum*, les esprits volatils avec les opiats, pour la cure des anxiétés & des spasmes des femmes hystrériques.

Hoffman (e) regardoit comme un grand hystrérique la liqueur de corne-de-cerf, de succin avec le *laudanum* liquide, & retiroit un secours extraordinaire des pilules faites avec la myrrhe, les gommes fétides,

(a) *Nosol.* l. c. pag. 101.

(b) *Oper.* pag. 382.

(c) *Observat.* pag. 371, obs. 2 & 3.

(d) *In Comment. ad Aph.* 634, Opiata.

(e) *Med. Syst.* tom. iiij, pag. 117; & tome iv, part. iiij, pag. 172.

le sel volatil de succin, le camphre & le *laudanum*.

Le sçavant M. Tralles dit enfin (a) qu'il a très-souvent vu des cures faites à la faveur du petit-lait chalybé, loué par l'illustre Werlhof; par les vins amers, les résines, les gommes balsamiques, & les teintures hystériques, comme le succin, & que, selon le conseil de Boerhaave, les femmes hystériques, débiles, languissantes avoient été guéries par ces fortifiants. *De vinis amarificantibus, de resinis, deque tincturis talibus, E. G. succini quam, [Boerhaavio] (b) suasore, in hysteriis languentibus, frigidis, non raro roborandi sine pulchrè prodesse vidi.*

Etmuller adopte une emplâtre de *galbanum*. Dans la plus grande violence du mal, j'ai coutume, (dit-il,) de donner le *castoreum*, le *laudanum* qui soulagent promptement les malades.

M. J. Hallen, médecin Anglois, recommande aussi le *castoreum*, le *laudanum*, les anti-spasmodiques.

Le célèbre Storck dit (c) : *Remediis anti-hysteriis & nervinis sedulò exhibitis omnis recidiva præcaveri potest.*

Tous ces sentimens des auteurs sont ap-

(a) *Usus opii, loc. cit. pag. 64.*

(b) *Chem. tom. ij, pag. 202.*

(c) *Anni medici, pag. 78.*

puyés sur des faits vrais & très-bien circonftanciés ; mais M. Pomme dit (a), dans fon *Effai fur les Vapeurs* que j'ai lu, de même que la feconde édition, *pourquoi les médecins fe font-ils faits une loi de ne rien innover dans le traitement que nous en ont laiffé nos aïeux ?*

» Je fçais qu'il (b) eft des erreurs qui ne
» font pas moins des erreurs pour être géné-
» ralement répandues : l'antiquité ou l'uni-
» verfalité d'un fentiment n'eft nullement
» le fceau de la vérité, & ne conclut rien,
» dans le fond, finon que, de tout tems,
» on a été crédule ; que le nombre des fots
» & des ignorans étant, fans contredit, infi-
» niment plus grand que celui des perfon-
» nes fages & éclairées, la vérité n'eft pas
» toujours le partage du grand nombre ; que
» plus l'origine d'une opinion eft ancienne,
» plus elle approche des tems fabuleux, &
» que, par conféquent, il n'y a point de
» fentiment moins recevable que celui qui
» n'a point de plus folide fondement que
» celui de la multitude. » La médecine n'eft
pas plus à l'abri de ce reproche que les au-
tres fciences ; mais nous ne devons point
ici tirer la même conféquence fur *le traite-
ment que nous ont laiffé nos aïeux*, puifque
ce n'eft qu'après un mûr examen fur des

(a) Pag. 6.

(b) Téliamed. Préface.

observations très-sûres, sur des faits dont on ne peut contester la vérité, que les plus grands hommes ont suivi la route que l'expérience leur a tracée; car autant des observations faites avec exactitude, servent à guider sûrement dans l'exercice de la médecine, autant des observations faites avec négligence, ou dans un esprit de système, sont-elles capables d'induire en erreur.

Tels sont, Monsieur, les sentimens des auteurs; ils décident tous, qu'il faut fortifier les malades, & non pas les affoiblir. Je finis cette courte, mais exacte énumération, par le sentiment de M. Tralles qui dit (a): La source des maux hypocondriaques ne vient que d'une foiblesse du ventricule & des intestins, du peu d'énergie & de force du mouvement péristaltique. *Ipsa radix à quâ omnia incommoda hypochondriaca prognascuntur, est tonus dejectus ventriculi & intestinorum, motusque horum viscerum peristalticus segnis & inordinatus.*

Quoique telle soit la pratique des auteurs les plus célèbres, je conviens, Monsieur, avec vous, qu'il seroit imprudent, & même dangereux, de donner les mêmes remèdes à tous les malades: la constitution particulière, l'âge, les forces, le sexe, & sur-tout la

(a) *Ufûs opii*, l. c. pag. 42.

cause qui produit la maladie, & qui est souvent très-oppoſée, exigent des remèdes différens. N'ayant rien avancé de contraire aux règles de la médecine, je ne me déments point ; & je ſoutiens que le même remède ne peut jamais être le ſeul moyen curatif chez tous les hommes, même attaqués de la même maladie, & à plus forte raiſon aujourd'hui où preſque toutes les maladies ſont rangées dans la claſſe des vapeurs. Mais on peut dire, en général, que la plûpart de ces malades ont beſoin des fortifiants : l'expérience eſt trop ancienne, trop commune ; & elle dépoſeroit contre nous.

L'uſage continué des humectans, & ſurtout des bains, ne peut qu'être pernicieux, je vous le répète encore. Combien de poitrines délicates, d'eſtomacs foibles, de digeſtions abolies ne voyons-nous point par leur uſage trop répété ? Le nombre des victimes eſt devant nos yeux ; elles doivent nous convaincre. Je l'ai vu, & je vous l'aſſure par ma propre expérience, à laquelle je joins celle des plus grands praticiens. L'amour du vrai me domine plus que perſonne ; & je crois qu'il me ſeroit plus glorieux de me rétracter pour la vérité, que de ſoutenir l'erreur. Mais, puifque vous me demandez des obſervations, rappelez-vous

celle que cite M. Raulin (a). « Il n'y a que peu
 » de tems, dit-il, que je faisois des remedes
 » à une dame, pour des vapeurs qui la fati-
 » guoient cruellement : je lui ordonnai une
 » certaine quantité de bains ; elle avoit la
 » précaution de demeurer deux heures dans
 » chacun, pour abrégér le tems de leur
 » usage. Elle se persuadoit qu'en doublant
 » le tems ordinaire pour chaque bain, un en
 » vaudroit deux, & que, par ce moyen,
 » elle seroit plutôt délivrée de cette sujé-
 » tion. Peu de jours après, cette dame
 » m'écrivit qu'il lui étoit survenu des dou-
 » leurs de tête, de poitrine, & une toux
 » fréquente avec fièvre : je la priai de m'inf-
 » truire de quelle façon elle avoit pris les
 » bains. Elle m'avoua sa faute : j'y portai
 » les remedes convenables ; elle guérit,
 » peu de tems après.

Les bains peuvent être quelquefois utiles, j'en conviens ; mais il seroit toujours très-dangereux de les porter trop loin. Combien de malades, en effet, dont on adoucit les maux, sans espérer de les guérir jamais, qui ne doivent les tristes jours qu'ils coulent, qu'au long usage des bains & des humectans ? Je n'ignore cependant point, Monsieur, que l'eau froide, ou à la glace, soit un tonique, & que chaude, elle soit le plus

(a) Sect. 3, chap. iij, pag. 355.

grand humectant ; mais ce tonique est dangereux. Comment d'ailleurs concilier la cure du *raccornissement* ou de l'éretisme des nerfs, qui exigent des humectans, à la faveur de ce terrible tonique ? & comment guérir les malades foibles & languissans avec des humectans ? Cette solution est au-dessus de ma sphère ; & vos lumieres, je crois, me feroient d'un grand secours.

Vous avez peut-être lu l'ouvrage de M. Lorry ; les sages précautions, qu'il recommande dans l'usage des bains & des humectans ; les cas où les toniques sont d'un grand secours, où les humectans seroient dangereux : cet ouvrage, aussi sçavant qu'exempt de préjugé, mérite la plus grande attention de la part des médecins.

Vous me demandez des cures faites à la faveur des *stimulans* ; je n'ai point parlé des stimulans hors du paroxysme : j'ai recommandé des toniques, des remedes qui fortifient, & non pas qui irritent puissamment ; je vous rends trop de justice, pour vous soupçonner d'ignorer les qualités différentes des toniques, des stimulans, des attractifs, &c.

Je n'ai pas cru devoir vous donner des observations qui me soient propres, quoique l'expérience m'en ait fourni, même pendant que j'exerçois la médecine en province : les cures des auteurs que j'ai cités, sont trop

authentiques ; & ces grands maîtres sont trop respectables , pour avoir besoin de mon suffrage. Permettez donc , Monsieur , que je vous y renvoie ; vous ne les soupçonneriez peut être point de partialité.

L'étendue & l'importance d'une profession aussi noble & aussi utile doivent exciter l'émulation , intéresser la conscience & la probité de tout homme religieux & bon citoyen. J'ai beaucoup loué le zèle de M. Pomme dans mes Réflexions ; je le loue encore aujourd'hui. Il est glorieux de voir des médecins observateurs : plusieurs voient les malades , sans voir les maladies : l'humanité doit beaucoup au zèle , à l'attention & aux recherches de mon confrere ; ainsi je le répète encore aujourd'hui , que , quoique sa méthode soit trop générale , elle n'en est pas moins louable.

Telles sont , Monsieur , les raisons que j'avois à vous alléguer : je vous prie de croire que ma façon de penser est permanente ; les auteurs & l'expérience m'autorisent à cet égard ; mais , quoique fondé dans mes réflexions , je vous avertis que je ne reprendrai plus la plume sur cette matière : le procès est instruit ; c'est au public à prononcer.

J'ai l'honneur d'être , &c.



R É F L E X I O N S

Sur l'Usage où l'on est d'employer de la charpie sèche pour le premier pansement des plaies récentes avec perte de substance ; par M. REGNAULT , chirurgien-major du régiment de Dauphiné.

Il y a dans les différens arts , des usages auxquels on est étonné, lorsqu'on les examine attentivement , de ne trouver d'autre mérite que celui de l'ancienneté de leur règne. La chirurgie en fournit un , sur lequel , j'ai fait les réflexions suivantes , que je soumets avec plaisir au jugement des personnes les plus éclairées dans cette science ; je serai très-satisfait , si le public en retire quelque avantage. Il s'agit du premier pansement des solutions de continuité avec perte de substance , qui a été fait jusqu'à présent avec de la charpie sèche , & qui , suivant le précepte reçu , ne doit être réitéré que lorsque la suppuration a suffisamment humecté l'appareil. Réfléchissant sur cette méthode & sur les raisons qui l'ont fait adopter & suivre depuis des siècles , on est forcé de convenir que c'est sans fondement ; car si l'on dit que c'est pour empêcher le sang de s'écouler , je répondrai que ce qui sortira par de pe-

tits vaisseaux, ne sera pas assez abondant pour qu'il en résulte le moindre inconvénient. Une artère un peu considérable, ouverte, exige la ligature.

Je crois donc que ce pansement doit être fait avec de la charpie chargée d'un médicament doux, balsamique, onctueux, enfin analogue à nos sucs, incapable de causer ni crispation ni irritation, & de s'y coller. Il doit être fréquent, pour débarrasser la partie de ces sucs sanguinolens, qui sont sujets à se dépraver assez promptement. Il paroît conséquemment nécessaire de laisser une libre issue aux fluides qui, dans l'état naturel, passoient sans obstacle dans ces vaisseaux, en attendant qu'il se fasse une nouvelle circulation dans les environs de la plaie, & que la suppuration s'établisse sans trouble. Pour peu qu'on réfléchisse sur ce qui doit arriver à une plaie récente, chargée de charpie sèche qui s'y colle, on concevra aisément, que plus elle sera considérable, plus il y aura de vaisseaux qui n'auront plus de communication avec les autres. Le fluide, qui continue de couler, est alors forcé de rétrograder, ou de passer dans les vaisseaux collatéraux : s'il n'en trouve pas assez, il s'engorge dans les environs de la plaie, & cause tous les accidens qui résultent de sa stagnation. Si les solides ont assez de ressort, leur réaction sur les fluides les

décompose; les oscillations répétées des vaisseaux causent nécessairement leur destruction; le débris des fibres, & la décomposition des fluides, font ce que l'on appelle la *suppuration*; c'est l'idée générale que l'on a de cette opération, qui, dit-on, n'est jamais sans fièvre. En effet, tant que l'on se conduira, comme on a toujours fait, la fièvre accompagnera l'ouvrage de la suppuration, la fièvre n'étant qu'un effort de la nature qui cherche à se débarrasser de ce qui l'opprime; mais s'il n'y avoit aucun obstacle à l'issue des sucs, ne pourroit-elle pas arriver sans trouble & sans agitation?

Cette conduite dans le traitement des plaies legeres, où cependant la régénération des chairs est nécessaire, rend un grand service à l'humanité, dès qu'elle évite la douleur; mais elle est d'un bien plus grand avantage dans celles qui sont assez considérables pour mettre la vie en danger.

Il est important d'étendre ses vues sur cet objet, & d'examiner s'il seroit possible de faire usage de cette méthode, dans les plaies qui suivent l'amputation. Il faut avant, sçavoir, si d'une plaie aussi considérable que celle qui suit cette opération, la ligature des principaux vaisseaux étant faite, ce qui s'écouleroit par ces millions de bouches ouvertes, seroit craindre pour la vie du blessé.

Le plus souvent on est obligé de le saigner pour diminuer la force systaltique des artères & pour diminuer la quantité du fluide qu'elles contiennent & qu'elles portent continuellement du centre à la circonférence. D'ailleurs ne peut-on pas croire que le sang, qui sort par les orifices de ces petits vaisseaux coupés, coulant goutte-à-goutte, n'affoiblit pas autant que celui qui sort par une saignée, & débarrasse la partie d'autant de fucs dont elle auroit été surchargée ?

Tous les accidens, qui suivent cette opération, méritent la plus grande attention. Ils ont été le sujet de l'application des plus grands maîtres. Plusieurs les ont attribués à l'irritation causée au genre nerveux, parce que les nerfs se trouvoient compris dans la ligature des vaisseaux. Quelques uns ont attribué la dénudation de l'os à ce qu'il étoit difficile de conserver assez de peau pour recouvrir le moignon, en conséquence ont conseillé l'amputation en deux tems ; d'autres à la rétraction des muscles qui ne sont point adhérens à l'os, & ont prétendu qu'après la section totale des chairs, la rétraction des muscles libres faite, il falloit en faire une seconde aux muscles adhérens à l'os. Ne pourroit-on pas, avec plus de raison, attribuer ces accidens, à la destruction du tissu cellulaire, causée par l'abondante suppuration, que l'on éviteroit certainement par

le moyen que je propose, en évitant l'engorgement dont elle n'est que la suite ?

Il est presque prouvé que les deux tiers des amputés périssent. On a peut-être cru la cause de ce désastre affreux au-dessus des ressources de l'art ; il est cependant facile de se convaincre que tous ces accidens auxquels on n'a encore rien pu opposer, sont produits par l'engorgement. Que deviennent effectivement les fluides qui se distribuent à un membre, avant qu'il se soit fait dans cette partie une nouvelle circulation, & que la suppuration ait détaché la charpie ? Quelque précaution que vous preniez, réduisez votre malade à la diète la plus sévère ; saignez-le pour diminuer la pression & l'embarras dans le moignon, & pour empêcher le refoulement sur l'intérieur. Si vous vous opposez à la libre issue de ce fluide, vous ne pourrez empêcher le gonflement inflammatoire, la fièvre, le délire, la convulsion, la gangrène & la mort ; malheureuses suites trop ordinaires de l'engorgement.

Pour se persuader qu'il est préjudiciable d'appliquer de la charpie sèche sur une plaie récente, & de l'y laisser deux & trois jours, il faut seulement faire attention à ce que fait le chien, lorsqu'il est blessé à une partie où il peut porter la langue ; sa salive est douce & balsamique, il l'en humecte continuellement ; il ne s'oppose point à l'écoulement
des

dès fucs. Son instinct lui a dicté cette méthode si salutaire ; ses plaies se guérissent avec la plus grande facilité. S'il eût été nécessaire pour la guérison d'y appliquer une substance qui eût fait ce que fait la charpie dont nous nous servons, ce même instinct qui l'engage à se lécher, lui eût appris à se rouler sur la terre.

Il y a très-peu de personnes qui n'aient connoissance de ce que faisoient ceux qui, dit-on, guérissent du secret, qui n'étoit autre chose que la succion. Quel effet produit-elle ? Elle dégorge les vaisseaux des environs d'une plaie, & en rend la réunion plus facile. Elle n'a lieu que dans celles qui sont faites par des instrumens tranchans, sans perte de substance ; mais elle ne prouve pas moins évidemment, combien il est essentiel que les vaisseaux des environs d'une plaie ne soient pas surchargés de fucs. Ceci confirme mon opinion.

Que doit-il arriver aux plaies d'armes à feu, qui ne diffèrent des autres que par des circonstances qui les rendent plus dangereuses, & qui exigent les plus grandes précautions. Plus elles sont considérables, plus il est préjudiciable de s'opposer à l'écoulement des fucs qui s'arrêteront facilement aux environs. Il n'y a plus de réaction de la part des fibres des vaisseaux affaiblis & re-

pliés les uns sur les autres , par la contusion. Ils recevront donc des fluides plus qu'ils n'en pourront contenir ; & par cette raison , perdant la vie , ils formeront ce-que l'on appelle *escarre*.

Le premier pansement le plus méthodique , est de faire de bonnes incisions , pour procurer un dégorgement facile. Il n'y a rien de plus juste & de mieux imaginé ; mais ces incisions étant faites , quelqu'un s'est-il avisé de se demander pourquoi il y appliquoit de la charpie sèche ? Que l'on y fasse attention , on concevra facilement que cette conduite est contraire aux intentions que l'on se proposoit , en les faisant.

...Quelques observations rendront cette théorie plus intelligible. Un jeune homme fort , & plein de vigueur , âgé d'environ vingt-quatre ans , ayant le pouce sur l'embouchure du canon d'un fusil , eut cette partie emportée vers le milieu de la seconde phalange : la portion d'os restante de cette seconde phalange étoit éclatée. Je le pansai , une heure après que l'accident fut arrivé , avec de la charpie imbue d'huile rosat ; & j'y fis appliquer un cataplasme fait avec la mie de pain & le lait. Le lendemain matin , je levai cet appareil que je trouvai chargé d'une grande quantité de sang. Je continuai ce pansement deux fois

par jour ; & je trouvai , chaque fois , l'appareil chargé d'abord de sang , ensuite de sérosité sanguinolente , jusqu'au dixieme jour que la suppuration commença. Alors je me servis d'un digestif simple : il n'y eut ni gonflement , ni inflammation , ni fièvre , ni douleur , ni chute d'escarre , ni exfoliation apparente. Les portions d'os se raffermirent ; & je conservai cette moitié de phalange qui lui est à présent d'une grande utilité. Cependant , le quatrieme jour , le régiment fit un mouvement ; ce qui l'obligea de marcher pendant trois jours ; mais il n'en fut pas incommodé.

On attribue trop d'accidens à la commotion & à l'irritation des parties nerveuses & aponévrotiques , comme suite de leur déchirement ; on ne fait pas assez d'attention à la cause de l'engorgement , ni à ses effets. Cette seconde observation en est une preuve. Un paysan robuste , étant à la chasse avec un fusil qui avoit double charge , voulut tuer un lièvre : il le mit effectivement en pièce ; mais le fusil creva vers la culasse , lui déchira le muscle thénar & l'aponévrose palmaire , mit à découvert les tendons des muscles fléchisseurs des doigts. Je le pansai , comme le précédent : il n'eut pas plus d'accidens ; & sa guérison fut prompte. Je croyois d'abord avoir à redouter les effets

d'un ébranlement considérable; la secousse occasionnée par un fusil qui creve dans la main, devant produire une espece de stupeur dans l'avant-bras, qui, faisant perdre le ressort aux solides, eût pu empêcher la suppuration de s'établir. N'aurois-je pas aussi dû craindre les suites du déchirement des parties aponévrotiques? Ce qu'il y a de bien certain, c'est que cette plaie, qui avoit assez d'étendue, ne fut accompagnée d'aucun accident; & je suis persuadé qu'une plaie faite par un instrument tranchant, avec une perte de substance égale, qui auroit été pansée avec de la charpie sèche, eut tourmenté davantage le blessé, que celle-ci ne le fit, en suivant mon procédé. Cependant tous les chirurgiens conviennent que les plaies d'armes à feu sont plus dangereuses que les autres, toutes choses égales d'ailleurs, à raison de ce qu'elles sont compliquées de déchirement, de contusion, & souvent de commotion. Je me crois donc autorisé à conclure que presque tous les accidens, qui suivent les solutions de continuité, avec perte de substance, doivent être attribués à l'engorgement, & que, pour les éviter, il suffit de laisser une libre issue aux fluides qui sont continuellement poussés du centre à la circonférence.



LETTRE

Sur le Kao-lin & le Pé-tun-tsé, en réponse à celles de M. GUETTARD, de l'Académie des sciences, insérées dans le Journal de médecine du mois de Mars, & dans le Journal du commerce, de l'agriculture & des finances, tome IV, Mars 1766, adressée, par M. TORCHET DE S. VICTOR, ingénieur des mines, à M. ROUX, auteur du Journal de médecine.

J'eus l'honneur, Monsieur, de vous adresser, dans le mois de Janvier, une Lettre que vous avez bien voulu insérer dans votre Journal de médecine du mois suivant. Je m'étois proposé d'y justifier la description que M. Bomare avoit donnée du kao-lin, pag. 181 du second volume du *Dictionnaire d'histoire naturelle*, où il dit que la partie farineuse du kao-lin est calcaire; que ses paillettes brillantes sont du mica; que ses parties graveleuses sont de petits cristaux de quartz, & que sa partie empâtante, qui sert de ciment, est argileuse. Je dis de justifier cette description faite sur des kao-lins ramassés en Allema-

gne & en Suisse, qui ont cette propriété; parce que M. Guettard, qui n'a eu occasion d'examiner que les kao-lins d'Alençon, nie, dans un Mémoire lu à l'Académie royale des sciences, en 1765, que les kao-lins contiennent aucune matiere calcaire. Mes preuves étoient fondées sur des observations que vous avez confirmées par votre expérience sur le kao-lin de Saint-Lo; M. Guettard a cru pouvoir en éluder la force, en disant, dans sa Lettre que vous avez insérée dans votre Journal du mois de Mars, que, puisqu'un grand nombre de kao-lins ne laissent point appercevoir de terre calcaire dans leur mélange, *on en peut conclure que les terres regardées par M. Bomare, comme des kao-lins, n'en sont pas, ou qu'elles sont altérées par les ouvriers ou par la nature.* J'avoue, Monsieur, que je n'entends pas ce que M. Guettard veut dire par ses kao-lins altérés par la nature; & je doute qu'il se soit entendu lui-même. Les kao-lins, de l'aveu de M. Guettard même, sont des terres formées par le mélange confus de trois substances différentes: l'addition, que la nature peut faire d'une quatrième substance dans certains lieux, en change-t-elle le genre, au point qu'on ne doive plus les désigner par le même nom? Je ne sçais si M. Guet-

tard le prétend ; mais je crois pouvoir présumer qu'il le prétendrait tout seul. On ne seroit fondé à rejeter les kao-lins calcaires du nombre des kao-lins, que dans le cas où, après avoir examiné toutes les terres de cette espece, qui couvrent la surface de notre globe, on se seroit convaincu qu'il n'y en a qu'une très-petite partie qui soit infectée de ce mélange, & que toutes, ou presque toutes les autres, en sont exemptes. Ce ne seroit pas la première fois qu'il seroit arrivé à M. Guettard d'avoir fait une règle générale d'une observation isolée.

Cet académicien ne s'est pas contenté de cette défense ; &, dans sa Lettre insérée dans le volume cité du Journal de commerce, il a la politesse de nous proposer à M. Bomare & à moi un petit cours de pâtisserie, *pour apprendre que la farine calcaire empâte l'argille* ; n'a-t-il pas craint de prouver qu'il étoit plus versé en cuisine, comme parle votre ancien confrere, maître François Rabelais, que dans la connoissance des arts, & que nous ne fussions tentés de l'exhorter à faire un cours de poterie, pour y apprendre que c'est à la partie argilleuse des terres à potier ou à porcelaine, qu'est dûe la propriété qu'elles ont de se laisser travailler sur le tour, & de conserver la liaison nécessaire pour retenir les formes qu'on leur a données ? C'est une connois-

fance qui eût cependant été nécessaire pour étayer ses prétentions non-seulement sur la découverte des matériaux propres à faire de la porcelaine, mais encore sur l'invention de l'art de la porcelaine. Voyez les *Observations de M. le comte de Lauraguais, lues à l'Académie des sciences, sur le Mémoire de M. Guettard, concernant la porcelaine, & sur-tout les certificats de M. De Fouchy & du sieur Leguay.*

Je finis, Monsieur, en prévenant M. Guettard, que c'est pour la dernière fois que j'aurai l'honneur de lui répondre à ce sujet. J'ai l'honneur d'être, &c.

R É F L E X I O N S

Sur la Cure des Rétentions d'urine, adressées à M. MORAND, écuyer, chevalier de l'ordre de S. Michel, de l'Académie royale des sciences de Paris, & des principales de celles de l'Europe; chirurgien-major en chef de l'hôtel royal des Invalides, &c; par M. MARTIN, principal chirurgien de l'hôpital S. André de Bordeaux.

MONSIEUR,

S'il est difficile aux élèves de saisir souvent les indications que prennent leurs maî-

tres dans le traitement des maladies ; comment pourroient-ils observer , dans leur pratique , des nouveaux préceptes pour l'art ? Malgré cette difficulté & le besoin de m'instruire , je prends cependant , Monsieur , la liberté de vous offrir des Réflexions sur la cure des rétentions d'urine , dont je suis redevable , si elles sont bonnes , à la méthode que je vous ai vu employer , lorsque j'avois l'honneur de travailler sous vos ordres.

Les soldats de l'hôtel royal des Invalides sont très-sujets à cette maladie. Tous ceux qui étoient dans ce cas , & que j'ai interrogés , m'ont avoué qu'ils avoient eu , dans leur jeunesse , des gonorrhées fort difficiles à guérir. Cet aveu m'a fait juger que c'étoit-là la cause de leurs ischuries ; & les symptômes , qui les accompagnoient , me l'ont toujours confirmé. En effet , la tumeur & la douleur commençoient toujours au périné ; & l'une & l'autre ne se manifestoit à la vessie , tant par les parois du *rectum* , qu'au-dessus du pubis , que le second ou troisième jour. Dans ce cas , outre les saignées que vous ordonniez de répéter souvent , les lavemens émolliens & huileux , les cataplasmes relâchans , appliqués sur l'hypogastre , l'introduction des bougies & de l'algalî ; quand il étoit possible , les bains

& demi-bains, vous recommandiez encore d'appliquer sur la tumeur du périné des cataplasmes de même espèce que ceux dont on se servoit sur l'hypogastre, & de les réitérer toutes les deux ou trois heures.

Sur dix maladies de cette nature, avec les symptômes portés au dernier période, tous les malades ont été parfaitement bien guéris : il est seulement survenu à quatre, au-dessous des bourses une ouverture qui ne pénétrait point dans cette poche ; & , en donnant issue à l'urine contenue dans la vessie, les malades reçurent un prompt soulagement ; & la plaie fut cicatrisée au bout de huit jours, sans avoir eu besoin d'autre pansement qu'un simple emplâtre d'onguent de la Mere.

Je crois, Monsieur, que l'on peut conclure de ces observations, que la ponction du périné ne doit avoir lieu que quand la cause de la rétention se trouve dans le corps de la vessie, dans son orifice, ou à la partie membraneuse de son col ; mais, lorsqu'elle réside dans le canal de l'urètre, en prenant son commencement à la partie inférieure du bulbe, il vaut mieux attendre que la nature se fasse une issue par ce même canal, étant aidée de l'art avec des onctions & cataplasmes émolliens, employés sur l'endroit proéminent & douloureux du

périné, que d'en venir à la ponction qui est une opération que les malades craignent ordinairement, & qui est souvent sans fruit.

Si ces réflexions, tirées de la pratique, sont judicieuses & conformes à la structure des parties, on voit le tort que les auteurs avoient de craindre, à la suite de l'ouverture de l'urèthre dans ces maladies, des dépôts urineux qui d'ordinaire sont funestes, & des infiltrations de cet excrément dans le *scrotum*, qui produisent le plus souvent la gangrene de cette partie. L'explication de ces accidens, lorsqu'ils sont arrivés, seroit ici déplacée. Je me réserve de la donner une autre fois, si vous daignez, Monsieur, recevoir mon zèle comme une foible marque de ma reconnoissance du bonheur d'avoir été votre élève.

J'ai l'honneur d'être, &c.

*COPIE de la Lettre que M. Morand m'a fait
l'honneur de m'écrire.*

Sur ce que vous m'aviez fait l'honneur, Monsieur, de me mander, dès le mois de Juillet (a), que vous étiez disposé à publier, par la voie du Journal de médecine, vos Réflexions sur la cure des rétentions

(a) C'étoit la même Lettre, à cela près d'une addition de cinq ou six lignes sur la fin.

556 RÉFLEXIONS SUR LA CURE, &c.
d'urine, je les ai lues régulièrement ; &
j'ai cru enfin les trouver dans celui de No-
vembre. Mais, en lisant l'observation que
vous avez donnée, j'ai vu que c'étoit un
cas particulier sur une rétention d'urine,
compiquée d'une maladie rare de la ma-
trice. Je crois que la chirurgie ne peut que
gagner à tout ce qui viendra de votre part ;
& je serai toujours fort aise d'avoir occasion
de vous assurer de l'estime avec laquelle j'ai
l'honneur d'être, &c.



OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.

A V R I L 1766.

Jours du mois.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	A 6 h. & demie du mat.	A 2 h. & demie du soir.	A 11 h. du soir.	Le matin. pout. lig.	A midi. pout. lig.	Le soir. pout. lig.
1	5	12	9	28	28	27 10
2	9	10	8	27 9	27 8 $\frac{3}{4}$	27 8 $\frac{1}{4}$
3	7 $\frac{1}{2}$	10	8	27 8	27 9	27 10
4	8	12	8	27 10	27 11	28
5	7 $\frac{1}{4}$	10	6	28 2	28 2 $\frac{3}{4}$	28 4
6	7	8	7	28 5 $\frac{1}{2}$	28 6 $\frac{1}{2}$	28 6 $\frac{1}{2}$
7	5 $\frac{1}{2}$	11	7	28 6	28 5	28 4
8	6 $\frac{1}{2}$	10	5 $\frac{1}{2}$	28 3 $\frac{1}{2}$	28 3	28 3 $\frac{1}{2}$
9	4	10	6	28 3 $\frac{1}{2}$	28 2 $\frac{1}{2}$	28 2 $\frac{1}{2}$
10	5	12	7 $\frac{1}{4}$	28 2 $\frac{1}{2}$	28 2	28 2 $\frac{1}{2}$
11	6 $\frac{1}{2}$	12	6 $\frac{1}{2}$	28 2 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{2}$
12	4	14	9 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28	28
13	7	16	11 $\frac{1}{4}$	27 11 $\frac{1}{2}$	27 10	27 9 $\frac{1}{2}$
14	9 $\frac{1}{4}$	12	8	27 8 $\frac{1}{2}$	27 8	27 9 $\frac{1}{2}$
15	5	11	7 $\frac{1}{4}$	27 10	27 10	27 11 $\frac{1}{2}$
16	6	13	7 $\frac{1}{4}$	27 11 $\frac{1}{2}$	27 10 $\frac{1}{2}$	27 10
17	7	13	6 $\frac{1}{2}$	27 9 $\frac{1}{2}$	27 9 $\frac{1}{4}$	27 10 $\frac{1}{2}$
18	5 $\frac{1}{2}$	13	8 $\frac{1}{2}$	27 11	27 10 $\frac{1}{2}$	27 10 $\frac{1}{2}$
19	8	11	8 $\frac{1}{2}$	27 10 $\frac{3}{4}$	27 11	27 11 $\frac{1}{2}$
20	8 $\frac{1}{4}$	12	6 $\frac{1}{2}$	27 11	27 11 $\frac{1}{2}$	28
21	4 $\frac{1}{2}$	12	8 $\frac{1}{2}$	28	28	27 10 $\frac{1}{2}$
22	8 $\frac{1}{2}$	15	11 $\frac{1}{2}$	27 9 $\frac{1}{2}$	27 9	27 7 $\frac{1}{2}$
23	10 $\frac{1}{2}$	14	10	27 7 $\frac{1}{2}$	27 6 $\frac{1}{2}$	27 6 $\frac{1}{2}$
24	9 $\frac{1}{2}$	17	12 $\frac{1}{2}$	27 7 $\frac{1}{2}$	27 8	27 8
25	11 $\frac{1}{2}$	16 $\frac{1}{2}$	11	27 9	27 9 $\frac{1}{2}$	27 10 $\frac{1}{2}$
26	10 $\frac{3}{4}$	16 $\frac{1}{2}$	12	27 11 $\frac{1}{4}$	28	28
27	11	17	10	28 1	28	28 1 $\frac{1}{4}$
28	8 $\frac{1}{4}$	13 $\frac{1}{2}$	9	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{4}$
29	8 $\frac{1}{2}$	17	8 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28	28 1
30	11 $\frac{1}{2}$	19	13	28	28 $\frac{1}{4}$	27 11 $\frac{1}{4}$

ETAT DU CIEL.

<i>Jours du mois.</i>	<i>La Matinée.</i>	<i>L'Après-Midi.</i>	<i>Le Soir à 11 h.</i>
1	S - O. nuag. beau.	S-S.O. nuag.	Couvert.
2	S-S.O. couv. pluie.	S - O. couv. pluie.	Couvert.
3	S - O. pluie. couv. pluie.	S.O. pluie. n. beau.	Couvert.
4	S-S O. couv. nuages.	S-S O. nua- ges. pluie.	Beau.
5	O. pl. couv.	O - N - O. c.	Couvert.
6	N-O. couv.	N - N - O. c.	Couvert.
7	O. couvert.	O. nuages.	Couvert.
8	N - N - O. c.	O. nuages.	Beau.
9	N-O. nuag. beau.	N N E. n. b.	Serein.
10	N. beau. v.	N - E. serein.	Serein.
11	N - N - O. n.	N-O. b. nua.	Serein.
12	N-O. nuag.	N - N - O. b.	Serein.
13	N. beau.	S - S - O. n.	Nuages.
14	S. couvert. nuages. pl.	S - S - O. pl. cont.	Couvert.
15	O. b. nua- ges.	O. nuag. b.	Serein.
16	O - N - O. n.	S-S-E. nuag.	Nuages.
17	S. c. nuages. pet. pluie.	S-S-O. nua- ges. pluie.	Beau.
18	S-S-O. n.	S-S-O. c.	Couvert.
19	O-N-O. pet. pluie. couv.	O. couvert. nuages.	Nuages.
20	O-S-O. cou- vert. n. vent.	O-S-O. n.	Beau.
21	O. nuages. beau.	O. b. nua- ges.	Nuages.
22	S-S-O. nua- ges. beau.	S-S-E. beau. nuages.	Nuages.

ÉTAT DU CIEL.

Jours du mois.	La Matinée. L'Après-Midi. Le soir à 11 h.		
23	S-S-E. cou- vert.	S-E. pet. pl. couvert.	Nuages.
24	S S E. beau. nuages.	S-S-E. nuag. pluie.	Couvert.
25	S-E. pet. pl. couvert.	S. pl. couv.	Beau.
26	S S O. cou- vert. nuages.	O. couvert. pet. pluie.	Couvert.
27	O. couvert. nuages.	O. nuages.	Couvert.
28	O. ser. nuag- es.	O. couv. pl.	Serein.
29	O. b. nuag.	S-O. nuages.	Couvert.
30	O. pl. couv.	S-O. nuages.	Couvert.

La plus grande chaleur marquée par le thermomètre, pendant ce mois, a été de 19 degrés au-dessus du terme de la congélation de l'eau; & la moindre chaleur a été de 4 degrés au-dessus du même terme : la différence entre ces deux points est de 15 degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces $6\frac{1}{2}$ lignes; & son plus grand abaissement de 27 pouces $6\frac{1}{2}$ lignes : la différence entre ces deux termes est d'un pouce.

Le vent a soufflé 2 fois du N.

1 fois du N-N-E.

1 fois du N-E.

2 fois du S-E.

4 fois du S-S-E.

3 fois du S.

9 fois du S-S-O.

560 MALADIES RÉGN. A PARIS.

Le vent a soufflé 5 fois du S-O.
 1 fois de l'O-S-O.
 11 fois de l'O.
 3 fois de l'O-N-O.
 4 fois du N-O.
 4 fois du N-N-O.

Il a fait 6 jours serein.
 15 jours beau.
 25 jours des nuages.
 21 jours couvert.
 2 jours du vent.
 12 jours de la pluie.

MALADIES qui ont régné à Paris, pendant le mois d'Avril 1766.

On a observé, pendant tout ce mois, les mêmes maladies que dans le mois précédent : les dévoiemens sur-tout se sont fort multipliés, & ont paru beaucoup plus rebelles ; ils ont été accompagnés, dans quelques personnes, d'épreintes & de déjections sanguinolentes ; dans quelques-unes, les douleurs étoient si vives, qu'on a été obligé d'avoir recours à la saignée qui a paru calmer les accidens : les adoucissans ont achevé le reste de la cure.

On a observé, outre cela, dans ce mois-ci, beaucoup de fluxions & de catarrhes qui ont affecté sur-tout la poitrine, & ont été quelquefois accompagnés de fièvre. On a vu aussi un assez grand nombre de fièvres intermittentes, & des fluxions de poitrine.

OBSER.

*Observations météorologiques faites à Lille ;
au mois de Mars 1766 ; par
M. BOUCHER, médecin.*

L'état du ciel a été, dans la plus grande partie du mois, conforme aux vœux du laboureur, pour la remise des terres : l'air a été constamment serein & calme, depuis le 4 jusqu'au 22. Dans cet espace de temps, le mercure, dans le barometre, s'est maintenu à la hauteur de 28 pouces, & s'est même porté, à diverses fois, au-dessus de ce terme : le 26, au contraire, il est descendu à 26 pouces 10 $\frac{1}{2}$ lignes.

Il y a eu des alternatives dans la température de l'air. La liqueur du thermometre, qui avoit été observée, le 1^{er}, à 1 degré au-dessous du terme de la congelation, après s'être portée, vers le milieu du mois, à 13 & 14 degrés au-dessus du même terme, a encore descendu à 1 degré au-dessous de ce terme, le 20 & le 21, & à 1 $\frac{1}{2}$ degré, le 24.

Les vents ont varié. Il y a eu quelques jours de neige, vers la fin du mois.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de 14 degrés au-dessus du terme de la congelation ;

362 OBS. MÉTÉOR. FAITES A LILLE.

& la moindre chaleur a été de $1\frac{1}{2}$ degré au-dessous de ce terme : la différence entre ces deux termes est de $15\frac{1}{2}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure , dans le barometre , a été de 28 pouces 4 $\frac{1}{2}$ lignes ; & son plus grand abaissement a été de 26 pouces 10 $\frac{1}{2}$ lignes : la différence entre ces deux termes est de 1 pouce 6 lignes.

Le vent a soufflé 3⁴ fois du Nord.
2 fois du N. vers l'Est.
4 fois de l'Est.
9 fois du Sud vers l'Est.
6 fois du Sud.
6 fois du Sud vers l'Ou.
4 fois de l'Ouest.
4 fois du Nord vers l'Ou.

Il y a eu 16 jours de tems couvert ou nuageux.

8 jours de pluie.
4 jours de neige.
1 jour de tempête.

Les hygrometres ont marqué de l'humidité tout le mois, mais plus considérable au commencement qu'à la fin.

Maladies qui ont régné à Lille , dans le mois de Mars 1766.

La maladie aiguë dominante a encore été la fièvre catarrheuse-putride , qui exigeoit , dans la cure , le secours des émétiques ,

après des saignées suffisantes ; sans quoi , il s'ensuivoit des embarras fâcheux , & très-difficiles à surmonter , dans les viscères du bas-ventre ; & la tête se prenoit aussi très-souvent.

Les fièvres péripneumoniques ont persisté , ainsi que des pleuropneumonies vraies , qui ont dû être traitées par la méthode antiphlogistique , le sang tiré des veines , se trouvant toujours plus ou moins coëneux. Mais , dans beaucoup de sujets , il s'est trouvé de la complication de la part des premières voies , que l'on a dû évacuer , après les saignées , soit avec des émétiques en lavage , soit par le moyen des minora-tifs.

La plupart des rhumes , qui ont été fort communs , ce mois , ont été compliqués d'angine , & ont exigé la saignée pour base du traitement.

Les fièvres catarrheuses des enfans ont persisté : elles étoient inflammatoires ; & il s'ensuivoit des dépôts mortels , si l'on épargnoit la saignée. Cette fièvre , dans quelques-uns , a été compliquée d'éruption rouge ; ce que j'ai observé , sur-tout dans la première moitié du mois. Beaucoup de personnes ont été sujettes à des furoncles , & à d'autres dépôts dans la circonférence du corps.

LIVRES NOUVEAUX.

Differtation sur le mécanisme & les usages de la respiration ; ouvrage couronné par l'Académie des sciences & des arts de Rouen, le 7 Août 1765 ; par M. *David*, maître ès arts & en chirurgie de Paris. A Paris, chez *Vallat-la-Chapelle*, 1766, in-12 de 160 pages.

Traité des maladies vénériennes, dans lequel, après avoir combattu d'anciens préjugés sur la conduite de ces maux, on expose une nouvelle méthode de les traiter, moins incommode & plus sûre que toutes les précédentes ; par M. *Jaubertou*, chirurgien à Paris, avec cette épigraphe :

Principium dulce, sed finis amoris amarus.

Lata venire Venus, tristis abire solet.

A Paris, chez *D'Houry*, 1766, in-12.

Examen d'un livre qui a pour titre, *Parallele des différentes méthodes de traiter la maladie vénérienne* ; dans lequel on réfute les sophismes de l'auteur, & on démontre par les faits les plus authentiques la supériorité des dragées anti-vénériennes sur tous les remèdes anti-vénériens, connus jusqu'ici. A Amsterdam ; & se trouve, à Paris, chez *Gueffier*, 1765, in-12.

Cette réponse nous a paru contenir la démonstration la plus complete de la supériorité des méthodes qui emploient les préparations intérieures de mercure, pour le traitement des maladies vénériennes, sur celle qui fait usage des frictions. Le sieur *Keyser* y réfute d'une manière victorieuse tous les sophismes & les imputations de l'auteur du *Parallele contre les dragées anti-vénériennes* ; & nous ne croyons pas qu'on puisse former le moindre doute sur l'efficacité de ce remède, après les preuves multipliées & authentiques qu'il en rapporte.

Traité du soufre, ou Remarques sur la dispute qui s'est élevée entre les chymistes, au sujet du soufre, tant commun, combustible ou volatil, que fixe, &c; traduit de l'allemand de *Stahl*. A Paris, chez *Didot le jeune*, 1766, in-12; prix relié, trois livres.

C'est prématurément que nous avons annoncé cette traduction dans notre Journal de Janvier dernier ; elle n'a vu le jour que depuis le commencement du mois de Mai : nous nous proposons de la faire connoître plus particulièrement à nos lecteurs.

Instituts de chymie, ou Principes élémentaires de cette science, présentés sous un nouveau jour ; par M. *Demachy*, maître.

tre apothicaire, démonstrateur de chymie,
& membre de l'accadémie royale des sciences de Berlin. A Paris, chez *Lottin le jeune*,
1766, in-12, deux volumes.

Ce n'est point sans fondement que M. *Demachy* annonce qu'il a présenté les principes de la chymie, sous un jour nouveau. On trouve en effet, dans son ouvrage, des idées véritablement neuves; ou du moins, nous ne connoissons aucun auteur à qui nous osassions les attribuer, à moins que ce ne soit l'Arabe *Geber*, dans son *Interprétation du système de Paracelse*; ouvrage que notre auteur connoît sans doute, puisqu'il le cite, p. 16 de son premier volume; & vraisemblablement, il n'y a que lui qui le connoisse. Parmi le grand nombre de choses nouvelles, dont ces *Instituts* fourmillent, nous nous contenterons de citer la démonstration de la *pénétrabilité de la matiere*, que M. *Demachy* prouve, par la pénétration que les corps souffrent selon lui, dans leurs combinaisons: *puisque le volume qu'ils occupoient chacun, séparément, se trouve augmenté dans certains cas, diminué dans d'autres, & rarement, pour ne pas dire jamais, se trouvent conservés.* Voyez cette curieuse démonstration, page 88 du premier volume. Quand on a le courage de publier des choses aussi nouvelles, on s'attend ordinairement

à des critiques. M. *Demachy*, qui a imaginé qu'il pourroit en éprouver, a cru devoir protester d'avance, qu'il étoit très-persuadé que son opinion n'est point une erreur, & qu'on ne l'en convaincra qu'à bonnes enseignes ; ce sont ses termes, page 22 du volume cité. Les gens, qui le connoissent, n'auront pas de peine à l'en croire sur sa parole.

Anecdotes de médecine, ou Choix de faits singuliers qui ont rapport à l'anatomie, la pharmacie, l'histoire naturelle, &c. auxquels on a joint des anecdotes concernant les médecins les plus célèbres. A Lille, chez *Henry*, 1766, deux parties.

Cet ouvrage, qui est de M. *Dumonchau*, médecin de l'hôpital de Douai, est rempli de faits très-curieux, recueillis avec soin, & puisés dans les meilleures sources. On le trouve, à Paris, chez *Panckoucke*, *Cavelier*, &c.

PRIX PROPOSÉ

Par la Société royale des sciences

La société royale des sciences, établie à Montpellier, distribuera, le 30 Avril de l'année prochaine 1767, dans une assemblée

N n iv

568 P R I X P R O P O S É.

publique, un prix fondé par M. *Sauvignier*, maître des requêtes ordinaire de l'hôtel, conseiller d'honneur, & ancien procureur général de la cour des comptes, aydes & finances de Languedoc, l'un des académiciens, que la variété de ses connoissances & l'amour du bien public ont toujours distingué.

Ce prix est une médaille d'or de la valeur de trois cent livres, destinée à l'auteur qui, au jugement de la compagnie, aura le mieux traité le sujet suivant :

Donner la meilleure maniere de faire l'huile d'olive ; expliquer chymiquement comment cet huile se rancit , & fournir les moyens de corriger & de prévenir ce défaut.

Toutes personnes, de quelque pays & condition qu'elles soient, seront admises à concourir pour ce prix ; on n'excepte que celles qui composent la société royale.

Les associés étrangers ne sont point compris dans cette exception, non plus que les correspondans de la compagnie ; ainsi les uns & les autres auront liberté de concourir.

Les ouvrages ne seront reçus que jusqu'au dernier jour de cette année 1766 inclusivement : ils pourront être écrits en françois ou en latin.

Les auteurs y mettront simplement une devise; mais, pour se faire connoître, ils y joindront dans un papier cacheté & écrit de leur propre main, leur nom, demeure & qualités; & ce papier ne sera ouvert qu'après l'adjudication du prix.

Les paquets seront affranchis de port, & adressés à M. De Ratte, secrétaire perpétuel de la Société royale des sciences, à Montpellier.



T A B L E.

E XTRAIT d'une Collection académique, composée des Mémoires, Actes & Journaux des plus célèbres Académiciens & Sociétés Littéraires, &c. Page 483	
Réflexions sur l'Inoculation de la petite Vérole. Par M. J. Ph. De Limbourg, médecin.	504
Première Lettre de M. Maitichal de Rougere, chirurgien, contenant deux Observations, la première sur un Carus produit par la suppression de la transpiration & des vers ; la seconde sur la Réunion d'un doigt presque entièrement séparé.	516
Seconde Lettre du même, contenant trois Observations sur le Tænia, ou Ver Solitaire.	521
Lettre à M. Pamard fils, chirurgien. Par M. Paris, médecin, sur l'Usage des Humectans dans les vapeurs.	526
Réflexions sur l'Usage où l'on est d'employer de la charpie sèche pour le premier pansement des plaies récentes avec perte de substance. Par M. Kegnault, chirurgien.	540
Lettre sur le Kao-lin & le Pé-tun-isté, en réponse à celles de M. Guettard, adressée, par M. Torchet de S. Victor, ingénieur des mines, à M. Roux, auteur du Journal de médecine.	549
Réflexions sur la Cure des Rétentions d'urine, &c. Par M. Martin, chirurgien.	552
Observations météorologiques, Avril 1766.	557
Maladies qui ont régné à Paris, pendant le mois d'Avril 1766.	560
Observations météorologiques faites à Lille, Mars 1766. Par M. Boucher, médecin.	561
Maladies qui ont régné à Lille, pendant le mois de Mars 1766. Par le même.	562
Livres nouveaux.	564
Prix proposé.	567

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Vice Chancelier, le Journal de Médecine du mois de Juin 1766. A Paris, ce 23 Mai 1766.

POISSONNIER DESPERRIERES.



T A B L E

G E N E R A L E

D E S M A T I E R E S

Contenues dans les six premiers
Mois du Journal de Médecine
de l'année 1766.

L I V R E S A N N O N C É S .

M É D E C I N E .

<i>E S S A I</i> sur la formation des dents. Par M. Jourdain dentiste.	284
<i>Dictionnaire raisonné d'anatomie & de physiologie.</i>	382
<i>Table des articulations & des connexions des os.</i> Par M. Aurran, chirurgien.	478
<i>Recueil de pièces relatives à la question des naissances tardives.</i> Par M. Petit, médecin.	379
<i>Dissertation sur le mécanisme de la respiration.</i> Par M. David, chirurgien.	564
<i>A. Corn. Celsi, de medicina edente Krause.</i>	380
<i>Etat de l'inoculation de la petite vérole en Ecosse, traduit de l'anglois de M. Monro pere.</i> Par M. Solier, médecin de Paris.	Ibid.
<i>Précis de la matiere médicale, traduit du latin de M. Lieutaud,</i>	383

572 TABLE GENERALE

Médicus veri amator ad Apollineæ artis alumnos.

Par M. Clerc, médecin. 479

Abregé de l'embryologie sacrée. Par M. l'abbé Dinouart. Ibid.

Traité des maladies vénériennes. Par M. Jaubertou, chirurgien. 564

Examen d'un livre, qui a pour titre : Parallele des différentes méthodes de traiter la maladie vénérienne. Ibid.

Anecdotes de médecine. 567

Eloge historique de J. Gonthier d'Andernac. Par M. Herissant, médecin. 95

La vie & les principes de M. Fixes. Par M. Esteve, médecin. 187

CHIRURGIE.

Aphorismes de chirurgie de Boerhaave commentés par M. Van-Swieten, traduits en françois. 285

Parallele de la taille latérale. Par M. Lecat, chirurgien. 382

Lettre de M. Chaflanet à M. Cambon. 383

HISTOIRE NATURELLE, CHYMIE, &c.

Première distribution des planches du traité historique des plantes de la Lorraine ; & Prospektus d'une histoire des végétaux de la France. 187

Dictionnaire économique, proposé par souscription. 478

Essais de chymie sur la chaux vive, traduits de l'allemand de Meyer. Par M. Dreux, apothicaire. 381

Essai pour servir à l'histoire de la putréfaction. Ibid.

Traité du soufre, traduit de l'allemand, de M. Stahl. 565

Instituts de chymie. Par M. Demachy, apothicaire. Ibid.

EXTRAITS.

<i>Collection académique, Tome IX, de la partie étrangère.</i>	483
<i>Premier Extrait des Tomes V & VI du Traité des femmes. Par M. Astruc, médecin.</i>	2
<i>Second Extrait.</i>	125
<i>Précis de la méthode d'administrer les pilules toniques, dans les hydropisies. Par M. Bacher, médecin.</i>	195
<i>Recherches sur le croup. Par M. Home.</i>	200
<i>L'art de guérir. Par M. Platner, médecin.</i>	291

OBSERVATIONS.

MÉDECINE.

<i>Essai sur la cause des douleurs de l'enfantement. Par M. Pouteau fils, chirurgien.</i>	48
<i>Histoire des fièvres catarrhales purides, qui ont régné à Auxerre. Par M. Housset, médecin.</i>	38
<i>Lettre de M. Auxiron médecin, sur un homme qui rend ses urines par le nombril.</i>	58
<i>Observation sur une fièvre locale; par le même.</i>	60
<i>— sur une maladie convulsive. Par M. Brote, chirurgien.</i>	62
<i>— sur l'ouverture du cadavre d'une personne morte de tympanite. Par M. Lamotte, médecin.</i>	65
<i>Suite des conjectures sur la cause de la colique de Poitou. Par M. Strack, médecin.</i>	125
<i>Histoire d'un sommeil extraordinaire. Par M. de Plaigne, médecin.</i>	164
<i>Observation sur une hémorrhagie périodique du front. Par M. Piillon, chirurgien.</i>	225
<i>— sur quelques hémorrhagies. Par M. Marsars de Cazeles, médecin.</i>	332

574 TABLE GÉNÉRALE

<i>Découverte d'un topique propre à guérir le cancer.</i> Par M. Soultzer , médecin.	68
<i>Observation sur des tumeurs squirrheuses du foie , guéries par l'extrait de ciguë.</i> Par M. Lottinger, médecin.	235
<i>— sur la guérison de deux cataractes, par les pilules de ciguë.</i> Par M. Chemin , chirurgien.	366
<i>Lettre de M. Audon , médecin, sur un nouveau remède pour les fièvres intermittentes,</i>	243
<i>— M. Trudaine de Montigny , sur la guérison d'une morsure de vipère , par l'al- cali volatil ,</i>	261
<i>Observation sur cinq enfans empoisonnés par les fruits de Belladonna.</i> Par M. Boucher , mé- decin.	310
<i>Lettres de M. Aurran fils , sur les effets des pi- lules de Keyser , & sur l'usage des prépara- tions de plomb dans les maladies vénériennes.</i>	263
<i>Suite ,</i>	352
<i>Observation sur les hydatides.</i> Par M. Dela- brousse , médecin.	368
<i>Lettre sur les vapeurs.</i> Par M. Coste , médecin.	387
<i>Observation sur un épanchement de lait.</i> Par M. Planchon , médecin.	408
<i>Lettre sur une cardialgie.</i> Par M. Renard , méde- cin.	444
<i>Réflexions sur l'inoculation de la petite verole.</i> Par M. de Limbourg , médecin.	504
<i>Première lettre de M. Maréchal de Rougere , chirurgien, sur un carus produit par la suppres- sion de la transpiration , & sur la réunion d'un doigt presque entièrement séparé.</i>	516
<i>Seconde lettre du même sur le tania.</i>	521
<i>Lettre de M. Paris , médecin, sur l'usage des hu-</i>	

DES MATIERES. 575

<i>mettans dans les vapeurs.</i>	526
<i>Maladies qui ont régné à Paris,</i>	
<i>Novembre 1765.</i>	88
<i>Décembre 1765.</i>	184
<i>Janvier 1766.</i>	281
<i>Février 1766.</i>	374
<i>Mars 1766.</i>	474
<i>Avril 1766.</i>	560
<i>Maladies qui ont régné à Lille. Par M. Boucher.</i>	
<i>Octobre 1765.</i>	93
<i>Novembre 1765.</i>	186
<i>Décembre 1765.</i>	283
<i>Janvier 1766.</i>	376
<i>Février 1766.</i>	475
<i>Mars 1766.</i>	562

CHIRURGIE.

<i>Méthode curative des écouelles. Par M. Mesny, chirurgien.</i>	75
<i>Observation sur une plaie d'arme à feu, qui pénétrait dans la trachée-artère. Par M. Simon, chirurgien.</i>	84
<i>— sur une plaie de tête avec fracture & enfoncement du crâne. Par M. Planchon, chirurgien.</i>	169
<i>— sur une glande maxillaire suppurée. Par Deshayes, chirurgien.</i>	174
<i>— sur un érysipèle avec des ampoules. Par M. de la Broulle, médecin.</i>	178
<i>Observation sur une hernie avec gangrene. Par M. Martin, chirurgien.</i>	250
<i>Reflexions sur la cure des rétentions d'urine. Par le même.</i>	552
<i>— sur l'usage de la charpie sèche, pour le pansement des plaies récentes avec perte de substance. Par M. Regnault, chirurgien.</i>	540

576 TABLE GÉNÉR. DES MAT.

CHYMIE, HISTOIRE NATURELLE.

Observations sur la dissolution du mercure dans l'alcali animalisé. Par M. Model, apoth. 343

Examen de la poudre de Vie. Par M. le Chandelier, apothicaire. 452

Lettre sur le Kao lin & le Pe-tun-tse. Par M. Torchet, de S. Victor. 158

Réponse de M. Guettard, médecin. 260

Lettre de M. Torchet de S. Victor, en réponse à M. Guettard. 548

Observations météorologiques faites à Paris.

Novembre 1765. 88

Décembre 1765, 181

Janvier 1766. 278

Février 1766. 371

Mars 1766. 471

Avril 1766. 557

Observations météorologiques faites à Lille. Par M. Boucher.

Octobre 1765. 92

Novembre 1765. 185

Décembre 1765. 282

Janvier 1766. 375

Février 1766. 475

Mars 1766. 561

AVIS DIVERS.

Prix proposé par l'Académie royale de Chirurgie, pour 1767. 189

Sujet du prix de l'Académie de Dijon, pour 1767. 285

Programme des Médecins de la Faculté de Paris. 378

Prix proposé par la Société royale des sciences, de Montpellier. 567

Cours de Chymie. 287

Fin de la Table.